
U d'/of OTTAWA
39003002464435



SAINTS ET SAINTES
DE DIEU

A LA MÊME LIBRAIRIE

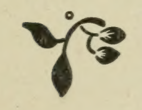
DU MÊME AUTEUR

L'Apôtre saint Jean. In-12, gravure. . . . . 4 fr. »
Autour de l'Histoire : Scènes et récits. In-12. . . . . . 3 fr. 50
Le Cardinal Lavigerie. 2 vol. in-8° écu. 2 portraits. . . 9 fr. »
Oraison funèbre du Cardinal Lavigerie. In-8° écu. . . . 1 fr. »
Le Collège chrétien. 2 vol. in-8° écu. Chacun. . . . . . 5 fr. »
Le Doute et ses victimes. In-12. . . . . 3 fr. 75
Ernest Lelièvre et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres. In-8° écu, portrait. . . . . 4 fr. »
L'Évangile du Pauvre. In-12. . . . . 3 fr. 50
Les deux Frères (Philibert Vrau et Camille Féron-Vrau). In-8°, portraits. 3 fr. 50
Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance. In-8 écu, portrait. . . . . 5 fr. »
La Foi et ses victoires. 2 vol. in-12. Chacun. . . . . . 3 fr. 75
Le Général de Sonis. In-8° écu, portrait . . . . 4 fr. »
Histoire de saint Ambroise. In-8° écu. . . . . 5 fr. »
Histoire de la Bienheureuse Mère Marie Barat. 2 vol. in-4° illustré.
Relié en demi-chagrin. . . . . 32 fr. 50
— 2 vol. in-12. . . . . 5 fr. 50
Histoire de Mme Duchesne. In-12. . . . . 3 fr. »
Histoire du Cardinal Pie. 2 in-8°, portrait. . . . . . . 15 fr. »
Léon XIII et le toast d'Alger (Souvenirs et documents de deux audiences pontificales intimes). In-8°. . . . . 1 fr. »
Lettre sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé. In-8° raisin. . . . . 0 fr. 75
Livre (Le) de la Première Communion et de la Persévérance. Gr. in-32 carré. . . . . 3 fr. »
— Édition illustrée. Gr. in-18 carré. . . . . 5 fr. »
Louise de Marillac (La Vénérable Mlle Legras). In-8° écu, portrait. . . . . 5 fr. »
Melun (Le Vte Armand de). In-8° écu. . . . . 4 fr. »
— Avec portrait . . . . 4 fr. 50
Pie VII à Saint-Sulpice (Discours). In-8°. . . . . . . 0 fr. 40
Reliques d'Histoire : Notices et portraits. In-12. . . . . 3 fr. 50
La Tentation du Docteur Wiseman (A un jeune prêtre). In-18. 0 fr. 15
Un Siècle de l'Église de France (1800-1900). In-8° sans gravure. . . . . 5 fr. »
Vingt années de Rectorat (1887-1908). I. Rapports et discours de rentrée. In-8° écu, illustré. . . . . 5 fr. »

Mgr BAUNARD

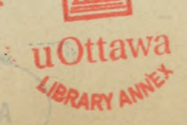
SAINTS ET SAINTES DE DIEU

CHOIX DE DISCOURS ET PANÉGYRIQUES
PRONONCÉS DE 1868 A 1909



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15

1914



PRÉFACE

Le présent volume est un choix des principaux discours et panégyriques prononcés par moi en l'honneur de ces *Saints et Saintes de Dieu,* selon l'expression de l'Église dans sa liturgie. Ils se rapportent aux solennités auxquelles ont donné lieu, non seulement leurs fêtes et anniversaires, mais extraordinairement leurs jubilés et centenaires, ou célébration de leurs translations, béatifications et canonisations, dans la période de mon ministère de prédication, à Orléans et surtout à Lille, de l'année 1868 à l'année 1909.

Imprimés alors, pour la plupart, mais à un petit nombre d'exemplaires, pour être un mémorial intime de ces grandes journées, ils s'étaient ensuite

naturellement endormis dans le religieux silence d'un profond et de plus en plus lointain souvenir.

Aujourd'hui, dans ces années de grâce que le Seigneur accorde à ma vieillesse, il est arrivé que la mélancolique rétrospection et nécessaire sélection qui, presque pour tous, s'y fait des actes et écrits d'un autre âge, m'a ramené en présence de ma parole d'alors, et, par elle, en présence de ces célestes personnages, mes hôtes d'autrefois, mes amis de toujours. Je m'y suis retrouvé moi-même, par toute mon âme, à ces mêmes heures, à cette même fonction. J'ai revécu le passé; et cela, l'avouerai-je? avec une émotion, parfois une surprise, et le plus souvent une douceur, à laquelle sans doute la paternité avait une grande part. N'y mêlait-elle pas même une part d'illusion, lorsqu'à ces pages effacées je prêtais complaisamment un feu, un élan, une ardeur et une flamme de vie qui me les rendaient encore aimables, mais que recouvre aujourd'hui chez moi la cendre des années? Du moins, par ailleurs, par son sujet et par l'application qui en est faite aux hommes et aux choses de notre temps, cette prédication ne gardait-elle pas encore presque entière l'actualité qui en avait fait autre-

fois l'intérêt, et en grande partie le succès?

Je me suis demandé dès lors si, reparaissant aujourd'hui en volume devant un autre public, ces discours n'en recevraient pas un accueil sinon égal en faveur, du moins semblable en bonté? A défaut de l'ambiance d'enthousiasme religieux, qui les avait entourés et soutenus dans ces journées de fête, ne restait-il pas l'impérissable mémoire de ceux et de celles dont ils célébraient le nom, et de qui, aujourd'hui encore, le nimbe n'a pas perdu un seul rayon ni l'autel un seul client? Ainsi, remis en contact avec de telles âmes, ceux qui me liraient, puisqu'on ne m'entendra plus, n'en recevraient-ils pas encore l'impression salutaire, immanente au spectacle de la vertu, celle de la bonté, de la magnanimité, de l'héroïque charité, de la force jusqu'au martyre? Et, en même temps que ce serait là un bienfait pour tous, ne serait-ce pas pour moi l'exercice suprême — j'allais dire posthume — mais heureux, d'un ministère de prêtre à qui l'on pardonnera de chercher à se survivre de cette sorte?

Sainte-Beuve donne aux écrivains vieillissants l'avertissement suivant : « Il ne faut pas aban-

donner ses enfants à la charité publique. C'est bien assez, qu'après nous, il doit en être ainsi. Prenons l'avance. » L'avance que j'ai prise ici sur la critique d'outre-tombe a été de procéder moi-même à une revision attentive, quoique discrète, de cette œuvre oratoire, en vue de plus de clarté et de vérité, en m'y conformant à la règle qui commande d'ajouter rarement, de retrancher souvent, ainsi qu'il nous est conseillé par le progrès du goût avec celui de l'âge. Quant à établir entre ces discours, très différents de date et de sujet, une coordination logique, qui eût été forcément factice et artificielle, je n'ai pu y penser. Ils se suivront donc ici comme ils sont venus, à leur tour, chronologiquement, sans autre ordre que celui des solennités qui les ont provoqués et des années qui les ont vu naître.

S'il est toutefois une idée générale qui préside à cet ensemble, et qui relie entre elles toutes les pièces de ce recueil, c'est naturellement celle de la sainteté dont chacune de ces augustes personnalités présente une face distincte. La philosophie athée et matérialiste de notre temps s'est forgé, elle aussi, un type idéal et abstrait de perfection humaine, fait de vertus purement natu-

relles, quand ce sont des vertus! Ce n'est pas le saint, c'est le surhomme. Le surhomme ne doit rien à Dieu, il doit tout à lui-même et à lui seul. Le surhomme est le rare et laborieux produit de l'évolution, laquelle aboutit toute à lui, le genre humain n'existant qu'à cause de lui et pour lui : le surhomme c'est le grand homme. Le surhomme n'est pas seulement celui qui dépasse le niveau commun et ordinaire de l'humanité, mais l'homme qui se surpasse lui-même par l'effort, et par le succès obtenu à tout prix. Il ne domine pas seulement, il commande. Il n'est pas supérieur au genre humain pour le servir mais pour l'asservir, son unique devoir comme son unique fin consiste à « fabriquer de la pensée et de l'esthétique », selon Renan, à « fabriquer de la volonté et de la force », selon Nietzsche. Le surhomme, c'est le génie et le pouvoir, avec l'orgueil de l'un, le despotisme de l'autre. En somme, au lieu du christianisme, c'est le stoïcisme avoué qui nous revient, en compagnie de l'épicurisme. C'est Caton, c'est Lucrèce, c'est Sénèque à côté de Pétrone, c'est Marc-Aurèle, cette idole de Taine.

Chez nous, le surhomme n'est pas le stoïcien, c'est le chrétien. Il a son prototype dans l'ado-

rable personne du Fils de Dieu fait homme, pour nous en offrir le modèle dans sa vie, ses vertus et sa mort. Il a sa survivance dans tous ceux qui se sont modelés ou qui se modèleront sur ce type primordial de perfection humaine, pour atteindre à ce que saint Paul appelle, dans sa langue intraduisible, la taille de « l'homme parfait, jusqu'à la pleine mesure de l'âge du Christ[1] ».

L'homme parfait ; tel est dans les épîtres de l'Apôtre et dans la langue de l'Évangile et de l'Église, le surhomme selon le Christ : *virum perfectum, hominem perfectum ;* ce nom se retrouve vingt fois dans saint Paul. Au chrétien qui, dans sa vie a porté cette perfection à un degré reconnu juridiquement héroïque, l'Église catholique décerne authentiquement le nom de *Saint.* Voilà notre surhomme. Nous ne le chercherons donc pas dans les *Pensées* de Marc-Aurèle, ni dans les *Hommes illustres* de Plutarque, non plus qu'aujourd'hui dans les *Héros* de Carlyle. Le héros, le

1. *Colos.*, I, 28. Docemus hominem in omni sapientia ut exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu.

Et *Colos.* II, 2 et 3. Et Volo vos instrui in charitate, in agnitionem mysterii Dei Patris et Christi Jesu, *in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ.*

Eph., IV, 13. Occurramus omnes *in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.*

sage, le grand homme pour nous, c'est l'homme parfait de l'Évangile. Et le vrai surhomme, l'homme supérieur, vraiment digne de ce nom, et le seul qui le soit, c'est le Saint!

Gruson, ce 25 mars 1914.

Fête de l'Annonciation à la T. S. V.

JEANNE D'ARC

ET LA DÉLIVRANCE D'ORLÉANS

Le 8 mai 1868, je fus appelé par Mgr Dupanloup à l'honneur de prêcher, dans sa cathédrale d'Orléans où j'étais vicaire, le panégyrique de Jeanne d'Arc, en la fête annuelle qui, dans notre liturgie d'alors, s'appelait celle de « la Délivrance de la Ville ».

Le discours fut, suivant l'usage, imprimé par les soins de la Municipalité, à un nombre d'exemplaires limité à la distribution officielle qu'elle en fait aux dignitaires et fonctionnaires des diverses administrations.

Aujourd'hui, quarante-trois ans après, dans ces années qui ont vu Jeanne d'Arc monter si haut dans l'admiration des peuples et jusque « dans les splendeurs des Saints », je me suis rappelé cette journée, et j'ai retrouvé ce discours. Je me suis souvenu aussi que j'avais été ensuite un des juges du tribunal canonique constitué par Mgr Couillié

pour préparer l'introduction, auprès du Saint-Siège, de la cause de béatification de notre sainte libératrice. Et je me suis senti le désir, avec le devoir très cher, de lui renouveler mon hommage, ne fût-ce qu'en rajeunissant celui que je lui offris publiquement autrefois.

C'est bien le même discours, dont la juvénilité s'accuse d'ailleurs par des traits que je n'y ai pas effacés. On y reconnaîtra aussi, à la trop vaste conception du sujet, la trace de cet âge qui embrasse plus qu'il ne peut étreindre. Forcé alors de me borner, je m'estime heureux de pouvoir cette fois restituer à ma pensée complète le développement que j'avais dû lui refuser par respect pour les minutes d'une telle assemblée, en une telle journée.

Cette pensée, directrice de tout le présent discours, en est aussi la morale : c'est l'action de la Providence dans le gouvernement des nations comme celui des âmes. Elle se traduit et éclate ici dans deux grands faits qui s'ensuivent l'un de l'autre : Huit mois d'héroïsme préparant huit jours de miracle. *Elle se formule en principe dans cet axiome qui ne fut jamais plus utile à méditer qu'aujourd'hui :* Aide-toi, le ciel t'aidera !

Deus sanabiles fecit nationes orbis terrarum.
Dieu a fait guérissables les nations de la terre.
(*Livre de la Sagesse*, I, 14.)

MONSEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

C'est le divin privilège des nations chrétiennes qu'elles peuvent être guéries. Les sociétés antiques n'eurent point cette puissance, ni ne connurent cette fortune : Celui qui s'est appelé Résurrection et Vie ne vivait pas en elles. Aussi bien c'est pitié de voir tous ces grands corps sociaux naître, se former, grandir, puis déchoir tour à tour irrémédiablement, pour finalement tomber les uns sur les autres dans la poussière où l'histoire ne retrouve plus guère que leurs noms.

Notre Dieu nous a fait de plus vivaces destinées : j'en atteste, Messieurs, la merveilleuse résurrection nationale que vous êtes venus solenniser en ce jour. C'est en ce jour qu'autrefois la France, après cent années de passion mortelle, s'est relevée du tombeau. C'est ici que la pierre qui devait sceller le sépulcre a été renversée, que les gardes furent terrassés, et qu'on a vu paraître l'ange de la vie reconquise, l'ange de la délivrance, que vous nommez déjà dans vos cœurs.

Que le temple se pare donc comme pour une nouvelle Pâque ! Que ses tours s'illuminent des

1. Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans.

couleurs de l'arc-en-ciel, et que ses cloches portent au loin l'*alleluia* dans les airs! Voici le jour que le Seigneur a fait; voici la fête bénie et la terre sacrée. Le peuple en foule se presse jusqu'aux degrés de l'autel où le Prêtre vient de faire descendre le Christ ressuscité. Toute la cité est ici : les magistrats près des soldats, les princes de l'Église avec ceux de l'État. Demain ce seront le souverain et la souveraine de l'Empire français qui monteront ici, pour ajouter encore à la solennité de notre action de grâces[1]. La tête, le cœur, le bras tout ce qui fait la vie d'une nation est donc réuni en ce lieu. Et si, comme Bossuet l'a dit excellemment, la patrie n'est rien moins que « la société des choses divines et humaines[2] », quelle image plus vivante en pourrai-je trouver que dans cette fête nationale et religieuse de notre Libératrice?

Cependant, si grande que soit cette fille de Dieu, souffrez qu'elle ne soit pas l'unique ni le principal sujet de ce discours. Je ne ne puis oublier que, suivant l'institution primitive de vos pères, c'est la *Délivrance d'Orléans*, et par Orléans celle de la France, que l'orateur sacré reçoit chaque année la mission de célébrer dans cette

1. L'Empereur Napoleon III et S. M. l'Impératrice vinrent à Orléans le lendemain, dimanche; et, après avoir assisté à la messe de la cathédrale, présiderent aux solennités du Congrès agricole regional.

La cathédrale avait reçu du Garde-Meuble de la couronne une très riche décoration et tenture, pour cette circonstance.

2. Bossuet, *Politique sacrée*, liv. I, art. 6, p. 192.

chaire[1]. J'embrasserai donc, s'il vous plaît, l'ensemble synthétique de ce grand événement de notre histoire dans les trois phases qui se suivent et s'enchaînent entre elles. Vous y verrez successivement la justice qui frappe, la vertu qui combat, la grâce qui délivre. La France tombe et souffre, Orléans lutte et prie, Jeanne d'Arc délivre et sauve : tels sont les trois grands actes du drame incomparable où Dieu et la patrie, l'Église et la cité, les anges et les saints se partagent les rôles.

Racontons ces *justices* : célébrons ces *héroïsmes* ; chantons ces *délivrances* ; et que Dieu nous assiste ! Aussi bien, c'est surtout sa divine gloire que je vais dire, et jamais page d'histoire ne porta plus visiblement son signe que celle-là.

I

LES JUSTICES

D'abord les justices.

Il y avait, Messieurs, entre nous et le Dieu du ciel un vieux pacte d'alliance : il datait de Clovis. De même qu'elle fait pour l'enfant nouveau-né en l'admettant au baptême, l'Église avait posé la question de la foi et reçu les engagements de la fidélité sur notre baptistère de Reims.

1. La fête du 8 mai, appelée ordinairement *Fête de Jeanne d'Arc*, porte officiellement dans la liturgie orléanaise le nom traditionnel de *Fête de la Délivrance d'Orléans*.

Il n'y avait pas alors de nation catholique : l'Église nous demanda si nous voulions, pour notre part, de ce titre de nation sainte, nous appelant ainsi à l'honneur d'être sa fille aînée. Il n'y avait pas alors de nation apostolique, capable de porter au loin le flambeau de la vérité et le drapeau de la liberté : l'Église nous demanda de même si nous voulions, pour notre part, de cet apostolat de l'Évangile du Christ. A cette condition elle nous baptiserait avec un nom nouveau : celui de Royaume très chrétien. Il n'y avait pas à cette époque de nation héroïque, à ce degré du moins ; et l'Église nous demanda si nous acceptions l'honneur de mettre notre épée au service de sa cause, et d'être le bras de Dieu dans le monde dont elle-même serait la tête et le cœur. Quel contrat, Messieurs, et quelles destinées !

Nous répondîmes, chrétiens, par la bouche de Clovis. A la question de la foi, nous répondîmes, fiers Sicambres, en courbant notre tête pour adorer ce que nous venions de brûler. Aux questions de l'amour, nous répondîmes par ces transports de notre grand ancêtre, quand il demandait aux prêtres « si le temple paré pour la fête de son sacre était ce paradis qu'on lui avait promis ? » Aux questions de l'engagement à la défense du Christ, nous répondîmes les paroles que disait le roi barbare lorsque, la main sur sa framée, il frémissait d'indignation au récit évangélique de la Passion de Jésus : « Que n'étais-je là avec mes Francs ? » Saint Remi, le Pape Anastase,

l'Église et le Saint-Siège reçurent nos serments. Puis nous fûmes baptisés au nom de la Trinité que nous allions défendre contre l'arianisme, baptisés comme nation dans la puissance du Père, dans la lumière du Fils, dans la grâce de l'Esprit.

C'était le royaume de Dieu que nous avions d'abord cherché et sa justice. Le reste allait nous être donné comme par surcroît : le reste, c'est-à-dire le génie militaire et civilisateur de l'ancienne Rome, le génie artistique et esthétique de la Grèce; le reste, c'est-à-dire la vaillance et l'éloquence, Athènes et Rome réunies; tout enfin ce qu'il était nécessaire que nous fussions pour notre mission d'apôtres et de « chevaliers du Christ », selon l'expression même d'un de nos évêques d'Orléans du temps de Charlemagne. Mais réciproquement nous prenions l'engagement qu'à chaque fois que recommencerait la passion de Jésus-Christ, d'Étienne III à Pie IX, de Ravenne à Gaëte, là se retrouveraient la France et son épée, Clovis avec ses Francs. Et si l'avenir s'était dévoilé et illuminé alors, ce qu'on eût pu voir sortir du baptistère de Reims, ce n'eussent pas été seulement quinze siècles de grâces et de gloire, mais en retour quinze siècles dépensés dans le sacré ministère de la défense de Dieu et de la dilatation de son règne dans le monde. Telle était notre mission : il serait difficile d'en imaginer une plus haute sous le ciel.

Nous y fûmes fidèles : et, grâces soient à Dieu, Messieurs, nous le sommes encore. Notre vieille

charte divine et humaine tient toujours. Notre sang vient de la contresigner à nouveau; et les collines de Mentana attestent glorieusement que, si Dieu ne cesse de verser dans l'Église de France les trésors de sa lumière et de sa charité, c'est la France qui en retour se dévoue à lui maintenir ou à lui rendre au besoin sa liberté.

Et cependant, il faut arriver à le dire : à l'époque qui nous occupe, cette mission providentielle, nous l'avions méconnue ; et si alors l'effroyable schisme d'Occident déchirait la chrétienté, pour une trop grande part, hélas! nous portions sur nos têtes la responsabilité de ces divisions. Nous avions reçu la mission de protéger la Papauté pour le plus grand bien de la catholicité ; la politique commit le crime de la vouloir chez nous et de la confisquer pour nous[1]. Nous fîmes à notre profit la captivité d'Avignon, « la captivité de Babylone », comme on ne l'a que trop bien nommée. Au lieu de la Ville éternelle, un rocher de la Provence ; de hautes tours crénelées pour palais : à ses pieds le Rhône profond, préposé à sa garde ; un pan de pourpre pour manteau et un roseau pour sceptre : la vassalité au lieu de la souve-

1. V. Michelet, *Histoire de France*, t. III, p. 489 : « Charles V pensa que quand même toute l'Europe eût été pour Urbain, il valait mieux pour lui un pape français, une sorte de patriarche dont il disposât.

« Cette politique lui fut amèrement reprochée. On considéra tous les malheurs qui suivirent la folie de Charles VI, la victoire des Anglais, comme une punition du ciel. »

raineté, des hommages assurés mais l'indépendance perdue. Ah! ce n'était plus l'Église, car ce n'était plus la bergerie de l'unique troupeau et de l'unique pasteur que Dieu a voulu libre dans l'exercice de son autorité, comme il l'a posé intangible sur le siège de sa majesté. Aussi, voyant ce captif des puissances terrestres, bientôt la moitié de l'Europe ne reconnut plus le Christ. Ce fut le schisme et ses horreurs. En cela la royauté n'avait songé qu'à ses propres affaires. Dieu ne fit plus les nôtres : il retira sa main. L'alliance était rompue, le pacte déchiré, et déchiré par nous.

Puisqu'il me faut vous raconter combien nous fûmes malheureux, ne devais-je pas rappeler premièrement comment nous fûmes coupables? Les peuples ne s'y trompaient pas ; et, en voyant mourir les trois fils de Philippe-le-Bel sans gloire et sans enfants, ils y voyaient le signe de la justice divine. Les saints ne s'y trompaient pas; et que de larmes ne versèrent point Catherine de Sienne et Brigitte sur ces déchirements intérieurs de l'Église! Les Anglais ne s'y trompaient pas ; Henri V écrivait : « Le benoist Dieu m'a donné volonté de venir en ce royaume de France, pour en chastier les subjectz. » Les rois eux-mêmes, Messieurs, ne s'y trompaient pas non plus ; la couronne leur pesait au front, chargée de cet héritage : et vous savez cette scène d'inimitable grandeur où Charles V mourant se faisait présenter sur son lit deux couronnes : la couronne d'épines portée par Jésus-Christ, et la couronne royale qu'avait portée

saint Louis. Il avait vénéré l'une, et s'adressant à l'autre : « O couronne de France ! avait-il dit, ô couronne précieuse par le mystère de justice que tu renfermes en toi, mais couronne douloureuse pour les maux que tu caches, si l'on te pouvait connaître, on te laisserait tomber, plutôt que de ceindre ton bandeau et de s'en couronner[1] ! »

Ce « vrai mystère de justice » dont peut-être ne se doutait pas Charles-le-Sage lui-même, s'accomplit sous son fils. Jamais, en effet, Messieurs, les calamités publiques ne portèrent plus manifestement le signe mystérieux des représailles divines. Regardez-y de près. Nous avions fomenté une effroyable anarchie dans l'Église : nous avions une effroyable anarchie dans l'État. Nous avions déchiré la robe de l'Église : le manteau fleurdelisé de saint Louis s'en allait en lambeaux. Nous avions laissé faire deux papes dans l'Église : il y avait à la fois deux rois rivaux de France. Les chrétiens se demandaient quel était le vrai pape : les Français ne savaient plus où était le vrai roi. Nous avions voulu faire un petit pape d'Avignon : nous avions maintenant « le petit roi de Bourges ».

« Et que vois-je pendant ce temps ? » pour me servir des expressions de Bossuet, après Tacite. Quel trouble, quel affreux spectacle se présente à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusque dans ses fondements : la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors ; les remèdes

1. CHRISTINE DE PISAN. La critique moderne a contesté la vérité historique de cette mise en scène.

de tous côtés plus dangereux que les maux; nul frein à la licence; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus. » — Tous les droits renversés; des pactes jurés aujourd'hui et profanés demain, des serments sacrilèges, des embrassements perfides, des armées sans force, des conseils sans sagesse, des reines sans pudeur et des mères sans entrailles. Puis, le sol libre, le sol franc vendu à l'étranger; la misère des petits et le faste des grands, des impôts écrasants et des fêtes ruineuses; des bandes de brigands sous le nom de soldats; l'oppression et le pillage sous couleur de défense; les horreurs de la faim après celles de la guerre; le pauvre peuple en proie; les campagnes dévastées et les saisons stériles; les fleuves débordés et des signes dans le ciel; la peste, pire que la famine; cinquante mille personnes, dans la seule ville de Paris, emportées par le fléau; les villages brûlés, les églises violées, des lueurs d'incendie partout et des cris de mort. Le désert et le chaos reprenant leur empire dans ce beau paradis de la terre de France; à la place des moissons, les ronces et les halliers; et les bêtes sauvages sortant le jour et la nuit, pour aller surprendre leur proie à côté des berceaux où les enfants mouraient sur le sein de leur mère[1]... Ah! qu'il m'en coûte, chrétiens, de vous

1. MONSTRELET, t. IV, p. 132. Les femmes tenaient leurs nourrissons dans leurs bras, sans avoir rien pour les réchauffer. Des enfants tétaient encore le sein de leurs mères étendues sans vie. On trouvait dix à douze morts pour un vivant.

Les laboureurs disaient entre eux : « Fuyons au bois, avec les

dire ces choses et de porter la main sur les plaies de ma mère, car, de la tête aux pieds elle n'est plus qu'une plaie !

Elle en mourra, Messieurs ; comment n'en mourrait-elle pas? Déjà même les Anglais prétendent qu'elle n'est plus. Le duc d'Anjou demandait la paix à Henri V : « Nous parlerons de la paix, répondit froidement l'Anglais, quand nous aurons à nous la France tout entière. » La paix qu'on nous promettait, c'était la paix de la tombe. Cette tombe s'ouvrit bientôt. Quand Charles VI descendit sans honneur, sans escorte, dans les caveaux de Saint-Denis, le duc de Bedfort menait le deuil : c'était le deuil de la France. Les anciens huissiers d'armes abaissèrent tristement leurs masses sur le cercueil royal : c'était le cercueil de la France. Un cri retentit qui fit tressaillir la poussière de vingt générations de rois : « Vive Henri de Lancastre, roi d'Angleterre et de France ! » Duguesclin dormait là : il ne se réveilla point. Puis Bedfort scella la tombe ; et, faisant porter devant lui l'épée nue sur un coussin de velours vermeil, couleur de sang, l'Anglais rentra ainsi dans sa ville de Paris. Voulez-vous voir la France, maintenant ? allez à Londres ! La nation fille de Dieu venait d'être mise au sépulcre ; tout était donc fini. Ils le croyaient du moins ; mais attendez trois jours...

bêtes fauves. Adieu les femmes et les enfants. Faisons le pis que nous pourrons. Remettons-nous en la main du diable. » (*Journal d'un Bourgeois*, p. 309. — V. M. DE BARANTE, *Histoire des ducs de Bourgogne*.)

Ô peuple d'Angleterre! certes, vous nous avez fait alors beaucoup de mal. Et cependant ce n'est pas vous qui fûtes le premier et le plus grand coupable de nos maux. Vous fûtes longtemps pour nous une nation ennemie, vous restez une nation rivale. Mais Bossuet me rappelle que : « ce n'est pas sur la nation, c'est sur l'humanité que l'union des hommes doit être fondée[1] ». Or, à l'heure présente, je ne sais que vous rendre grâces de ce qu'il y a peu de jours vous avez commencé de faire à nos frères d'Irlande un commencement de justice ; et j'ai en vous cette confiance que vous ne tarderez pas à rompre enfin les dernières mailles du réseau dont vous enlacez votre noble victime.

Je ne t'accuserai pas non plus, ô Charles VI, pauvre roi insensé, pauvre roi « bien-aimé », délaissé comme ton peuple et misérable comme lui. Ah! de ces deux couronnes que ton vieux père mourant s'était fait apporter, toi, tu ne connus jamais que la couronne d'épines ; et, dans ta mélancolique et touchante démence, tu ne portais que trop l'image de nos égarements avec la peine de nos fautes.

Je ne vous accuserai pas davantage, ô Charles VII, jeune prince indolent, livré à toutes les faiblesses comme à tous les vertiges, parce que vous deviez un jour vous souvenir enfin que vous étiez roi de France, et que de tristes commencements furent

1. Bossuet, *Politique sacrée*, liv. I, art. 1, 4e prop., p. 179.

noblement rachetés par une fin virilement royale. Or c'est à une belle fin que l'Évangile et l'histoire s'accordent à décerner la couronne.

Non, ce n'était pas là uniquement, Messieurs, affaire de princes et de races, de maisons et de partis : la politique chrétienne a des regards plus hauts. « C'est la justice, est-il écrit, qui élève les nations : c'est le péché qui rend les peuples misérables. » Forts et grands comme nous sommes, jamais nous ne serons vaincus que par nos propres fautes. Et c'est parce qu'une grande faute nationale pesait sur nous, que, arrêtés sur la route de notre destinée, dépouillés, couverts de blessures, gisant à terre, comme le voyageur dont parle l'Évangile, nous étions déjà tenus pour morts ou bien près de l'être. Et quand, passant près de nous, le bon Samaritain daigna se pencher miséricordieusement sur nos maux sanglants, il ne restait plus de vie qu'au cœur. Mais ce cœur de la France, Messieurs, était votre ville. Orléanais, c'était vous !

J'ai dit les grandes justices. Je vais dire vos héroïsmes. Écoutez et méditez les vertus de vos pères.

II

L'HÉROÏSME

Messieurs, déployez la carte de votre beau pays. Au centre, en suivant le cours du grand fleuve

français, voyez, sur le plus haut point du parcours de la Loire, cette ville qu'elle porte là, à son faîte, pour être le point de partage entre la France du Midi et la France du Nord. On vante la grâce de ses rives, la fraîcheur de ses forêts, la fertilité de ses coteaux : mais son plus beau trésor est celui de ses souvenirs, et quatre fois dans l'histoire, elle reçut de Dieu l'honneur incomparable d'être le rempart suprême de la nationalité, de la vérité et de la liberté.

Quand César lançait sur elle l'assaut de ses légionnaires, elle avait combattu pour la patrie gauloise, et, ne pouvant pas vaincre, Genabum avait su mourir. Quand Attila roulait sur nous le flot de la barbarie, elle avait lutté pour la patrie gallo-romaine, et la prière d'Aignan avait vaincu avec Aétius. Quand l'Anglais nous enlaçait déjà comme une proie, elle combattit héroïquement pour la patrie française, qui fut sauvée chez elle. Quand, enfin, le protestantisme entama le pays, une des premières elle s'arma pour la patrie catholique : c'est chez elle et par elle que s'organisa la Ligue, et nous avons gardé la sainte foi par elle [1].

« Cœur de la France », ai-je dit, c'est son nom : cœur d'une ville vierge, sa devise le porte : « *Nun-*

1. Le 19 août 1568, les Orléanais dressèrent et signèrent en leur hôtel de ville un acte solennel, « s'engageant à défendre la sainte religion catholique, apostolique et romaine, et à s'entre soutenir les uns les autres jusqu'au dernier soupir et à la dernière goutte de leur sang ».

C'est la véritable et première origine de la Ligue. Celle qui fut formée à Peronne par la noblesse de Picardie ne fut signée que huit ans après, en 1576.

quam lœsa, nunquam excussa, nunquam inversa. » De quelle autre cité en pourrait-on dire autant ? Et que j'aime à te saluer de ces noms glorieux, Orléans, notre mère ! Les lys et les lauriers s'entrelacent dans ta couronne, l'étoile luit sur ton front, la flamme brûle dans ton cœur ; et, en un jour de ténèbres, peut-être le feu sacré de l'espérance se fût éteint parmi nous, si la dernière étincelle ne s'en fût trouvée en ton sein.

C'était au milieu d'octobre 1428 ; les trois quarts de la France étaient au pouvoir de l'ennemi, ou ils lui donnaient la main. Un matin, nos pères aperçurent briller dans la direction d'Olivet, derrière les arbres à demi-dépouillés de leurs feuilles, les lances de Salisbury. C'était près de là, Messieurs, entre le cours de la Loire et celui du Loiret, que Clovis et Clotilde étaient venus jadis fonder un lieu de prière pour le salut de la France[1]. Il y avait donc neuf cents ans que les vœux des hommes de Dieu montaient de là au ciel. Aussi, quand les Anglais se montrèrent au Portereau, nous ne fûmes ni surpris, ni troublés, ni tremblants : Dieu les attendait là !

Ce siège fut admirable. David Hume a écrit : « L'Europe avait les yeux fixés sur ce théâtre[2]. » On a loué Jeanne d'Arc, on ne pouvait le faire assez. Mais ses *huit jours de miracle* ont trop fait oublier nos *huit mois d'héroïsme*. Ce fut l'héroïsme

1. Le monastère de Micy, aujourd'hui Saint-Mesmin.
2. David Hume. *History of England*, chap. xx.

de tous. Comme ces Machabées, dont un Père de l'Église a dit que « leurs âmes étaient plus élevées que leur temps », vous vous étiez dit : « Mourons dans notre simplicité pour la patrie et nos frères! » Vos héraults d'armes avaient crié dans les villes de la vieille France : « Si quelqu'un est fidèle, qu'il se joigne à nous! » L'élite des chevaliers s'était jetée dans la place. Vous les nommerai-je, Messieurs? C'était Dunois le bâtard d'Orléans, Archambauld de Villars, Hugues de Kennedy, Jehan et Poton de Xaintrailles, l'impétueux La Hire, Gilles de Retz, Jehan de Brosses, Gilbert de la Fayette, plus tard Florent d'Illiers, tous les victorieux de la rescousse de Montargis, qui venaient de lui conquérir ce nom de Montargis-le-Franc, qu'elle porte dignement encore. C'était la milice bourgeoise : Simon de Beaugenet, Guy de Cailly, Jacques de Thou, Louis de Contes, Jean Beauharnoys, dont le nom, quatre siècles après, devait être associé à celui d'une gloire souveraine.

Mais que parlé-je des guerriers? Les prêtres y apportaient leur ardeur et leurs biens, et, j'aime à le rappeler ici, la somme considérable de deux cents écus d'or fut souscrite par le Chapitre de notre cathédrale [1]. C'était énorme pour ce temps. Les procureurs de la Commune dépensaient, pour la garder et la sauver, l'intelligence dévouée que vous employez encore, Messieurs du Conseil municipal, à l'agrandir et l'embellir. Les citoyens

1. LEMAIRE, *Histoire et antiquités de la ville d'Orléans.*

consentaient à brûler leurs faubourgs, afin d'ôter tout refuge aux assiégeants : c'étaient « les plus beaux faubourgs du royaume »[1]. La chronique ne dit que ce mot, mais sous ce mot quel tableau! Et dans ce tableau l'apparition de quelle grandeur morale!

Un jour donc, le jour du sacrifice suprême, on vit les pères et les mères, passant par vos poternes, venir chercher un refuge dans l'enceinte murale, traînant après eux le cortège triste et fier de leur fils et de leurs filles. Puis tous ces émigrants, debout sur le rempart, regardèrent autour d'eux le vaste embrasement qui enveloppait la ville d'une ceinture de flammes. C'était leurs maisons qui brûlaient, c'étaient leurs toits qui croulaient, c'était le foyer de leurs aïeux, l'abri de leur vieillesse, le lieu du berceau de leurs petits-enfants. Ils ont donc tout sacrifié, tout perdu; mais du moins les Anglais ne s'établiront pas là! Le duc de Bedfort avait osé écrire : « Nous aurons Orléans à notre merci! » Ainsi lui répondiez-vous, Messieurs, à la Spartiate : « Viens la prendre! » Et ce fut aux lueurs de ce magnanime incendie, allumé par vos mains, que l'ennemi reconnut l'héroïque cité qui venait de mettre entre elle et l'Anglais ce rempart de feu, de cendres et de ruines.

Les femmes rivalisaient d'ardeur et de dévouement : et, à voir leur courage, on pressentait

1. *Journal du siège*, 12 octobre, et du 9 au 20 novembre.

Jeanne d'Arc. Un historien a dit : « Il n'y avait personne de si Français que les Françaises. » Les unes s'armaient de la lance ou apportaient aux fossés les fascines et le bitume; les autres accouraient rafraîchir les soldats, enflammer leur courage, panser leurs blessures et recueillir leur dernier souffle[1]. Mesdames, c'étaient vos dignes mères. Et, chose à remarquer : la première victime de ce siège fut une femme, frappée par un boulet à la porte Chesneau[2].

Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne mettent la main à l'ouvrage, et qui ne montent au rempart où ils gouvernent le canon. L'un d'eux, un hardi écolier au cœur ardent, à l'œil perçant, arme une pièce et pointe si juste qu'aussitôt, de l'autre côté de la Loire, un mouvement se produit : c'est Salisbury, un grand chef, qui vient d'être frappé à mort.

Mais que peut l'héroïsme contre des forces toujours renouvelées? Les bombardes anglaises de Saint-Jean le Blanc font pleuvoir des boulets de pierre qui écrasent la ville; les maisons en sont criblées, les édifices défoncés, le gouverneur blessé; les Tourelles nous échappent après six heures de combat. Faut-il dire le nom de ceux qui tombèrent alors? Je vous nommerai du

1. Chronique manuscrite : « Aulcunes furent vues durant l'assaut qui Angloys repoussoient à coups de lances des entrées du boulevart, et ez fossés les abattoient. »

2. *Journal du siège*, du 12 au 17 novembre. — *Ibid.*, 24 octobre.

moins, Pierre de la Chapelle, notre compatriote [1]. Vous succombiez des premiers, avant l'apparition de l'ange de la délivrance; mais le Dieu des batailles a visité vos ossements. Votre château de La Chapelle Saint-Mesmin, humble donjon alors, était réservé par l'Église à une gloire pacifique et féconde. Là, sur le riant coteau qui fut votre domaine, une jeunesse devait croître qui s'honore de vous comme d'un vaillant ancêtre, portant votre nom dans ses fêtes, arborant votre image dans ses galeries, et aspirant dans son sein votre âme de héros [2].

Salisbury tombé, Jean Talbot le remplace. On est au cœur de l'hiver. Tout est glacé partout, excepté les courages. Soixante-onze bouches à feu hérissent nos murailles du côté de la Loire, et répondent nuit et jour au canon des Tourelles. Les forges de Guillaume Duizy fabriquent les boulets; Jean-le-couleuvrinier manœuvre gaîment, sur le pont, cette fameuse Marie-Jeanne, dont chaque coup touche le but. Tout est donné, vendu, fondu pour la défense; et, comme les ressources s'épuisent, le peuple s'assemble aux Halles et vote une nouvelle taille de six mille livres tournois [3]. Oh! vous espériez, Messieurs, contre toute espé-

1. M. Lebrun de Charmettes, *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 112 : « Pierre de la Chapelle, dont le château s'élevait au bord de la Loire, à peu de distance d'Orléans. » C'est là que se trouvent aujourd'hui la maison de campagne des évêques et le Petit Séminaire de La Chapelle Saint-Mesmin.

2. P.-S. Le Petit Séminaire de La Chapelle est devenu aujourd'hui la proie des dépradateurs officiels de la IIIe République.

3. Compte de commune, 1428.

rance! La nuit, le beffroi de la ville réveillait les soldats qu'allait surprendre l'ennemi se glissant sous les murs, dans l'ombre et l'orage[1]. — Écoutez... je l'entends ici, votre beffroi, qui, là haut, de la même tour de l'Hôtel des Créneaux, sonne en ce moment l'action de grâces de votre délivrance! — Le jour, presque chaque heure voit de nouveaux combats. A la porte Renard et à la Croix-Boisée, sur les ruines de Saint-Laurent, à la Croche Saint-Aignan, au prieuré de la Madeleine, dans les vignes de Saint-Marc et de Saint-Jean-de-la-Ruelle, des rencontres meurtrières signalent votre bravoure.

Mais, hélas! elles ne signalaient pas toujours votre bonheur. Ah! un jour vos enfants creusant ce sol héroïque, retrouveront ces armes, ces boulets et « les restes de ces géants couchés dans leurs sépulcres »; mais voilà tout, à peu près, ce qui restera de vous. Vous ne la sauverez pas, cette chère patrie! Des troupes fraîches arrivent aux Anglais de tous les points à la fois du territoire conquis, leurs bastilles vous pressent, les passages sont coupés, l'investissement s'achève; demain le cercle de fer vous étreindra partout. O Français d'Orléans, serez-vous les derniers Français? Un illustre assiégé, écrivait, dit-on, autrefois : « Envoyez-moi du pain, car je n'ai pas mangé, une éponge pour essuyer mon sang, une lyre pour chanter et consoler mes douleurs. » Vous

1. *Journal du siège*, 6 décembre.

en étiez réduits là. Et voici que, pour la seconde fois, Archambaud de Villars, dom Cernay, les Xaintrailles partent porter à Chinon vos angoisses, vos prières et peut être votre adieu : Va dire à Sparte que nous mourons ici pour obéir à ses lois!

On vous secourut pourtant. Un jour, quatre mille hommes entrèrent dans vos murs : c'était plus qu'il n'en fallait pour débloquer la ville et repousser l'Anglais. Un matin, vous les vîtes sortir pleins d'espérance par la porte Parisis; ils allaient surprendre l'ennemi dans les plaines de la Beauce, à Rouvray-Saint-Denis [1]. Le soir, vous les attendiez victorieux, triomphants, quand, à minuit passé, se pressent pêle-mêle, aux portes, des cavaliers démontés, des troupes débandées, puis des chariots lugubres chargés de morts et de mourants. Les reconnaissez-vous, ces héros ce matin si confiants, si fiers? C'est le comte de Clermont, c'est le maréchal de Boussac, c'est la Tour d'Auvergne, c'est le jeune Dunois, couverts de poussière et de sang! Et les autres? Les autres, hélas! ils ne sont plus. Et ces morts, c'est d'Albret, ce sont les deux Stuart, Jean de Nailhac, Louis de Rochechouart, Jean de Rohan, le meilleur sang de l'Écosse et de la France.

Ah! Dieu leur devait du moins :

> Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas,
> Le bonheur de mourir dans un jour de victoire!

1. *Journal du siège*, 12 février.

Non, la défaite est complète. Rouvray ne léguera à l'histoire que le nom d'un désastre de plus, avec le surnom dérisoire de « journée des harengs! » Et le lendemain, 13 février, on voyait, dans cette même église de Sainte-Croix tendue de deuil, les veuves, les orphelins, les mères sans enfants, les vieillards sans appui, verser des larmes silencieuses sur ce pavé qui s'ouvrait pour recevoir les morts[1]. Ils y dorment encore. C'est ici!... Sous votre vaste et belle assemblée des vivants gît la funèbre assemblée de ceux qui ne sont plus. Mais ils vivent ailleurs : et il me semble qu'en ce jour quelque chose de leur souffle a passé dans vos poitrines, et jusque sur mes pauvres lèvres tremblantes de les nommer, heureuses de les remercier et fières de les bénir.

C'en était donc fait de vous, car de quelle main humaine pouviez-vous encore espérer quelque assistance? De votre roi? « Il n'avait pas quatre écus dans ses coffres », et La Hire revenait de Chinon en disant que « l'on ne pouvait perdre plus gaîment son royaume ». De votre duc Charles d'Orléans? Il était depuis treize ans captif en Angleterre. Vous combattiez, il chantait : il prédisait aux Anglais qu'ils déguerpiraient de chez nous :

> Dieu a escrit : « La vie perdrez et terre.
> Detruitz serez, et diront vos voisins :
> Au temps jadis était cy l'Angleterre[2]!

1. *Journal du siège*, 13 et 14 fevrier. « Les morts rapportes dans la ville sont mis en sépulture dans l'église de Saint-Croix.

2. Charles d'Orléans, *Ballades*. — V. Michelet, *Histoire de France*, t. IV; de Barante, *Ducs de Bourgogne*, t. V, p. 388.

Mais c'était tout, et, cela dit d'un assez fier accent, il menait de belles chasses, le faucon sur le poing, en compagnie de ceux qu'il venait de menacer. Dieu pardonne à l'exilé! Mais ce que je ne lui pardonne point, c'est que, dans ces chants de prison qu'il envoyait en France, ne se trouve pas un mot pour la ville héroïque qui combattait pour lui, ni pour la jeune et généreuse fille qui avait fait le serment de le racheter un jour.

D'où viendra le secours? De votre garnison? Six jours après Rouvray, deux mille hommes découragés abandonnent la ville qu'ils viennent d'affamer plutôt que de servir. De vos remparts, de vos tours? De la rue des Hôtelleries à la porte Bannier, les bombardes ont fait brèche, et même des ouvertures pratiquées nuitamment dans les murs de l'Hôtel-Dieu font craindre la main d'un traître. Et les villes de France, vos sœurs? Ah! toutes vous admirent, quelques-unes vous assistent. Bourges, Châteaudun, Blois, Tours vous ont envoyé des hommes; Angers, Poitiers, Albi, Moulins, Montpellier, Clermont, Tournai vous font passer de l'acier, de la poudre, des armes. Mais qu'était-ce que cela contre une armée sans cesse renouvelée par les renforts de la Normandie, de la Bourgogne et de l'Angleterre?

Non, cher peuple de héros, n'attendez plus rien de l'homme. Vous ne voulez pas vous rendre, il vous faudra mourir. *Heu! fuimus Troes.* Les Anglais parlent déjà de noyer la ville dans le sang. Ils en sont bien capables. Tout sera donc perdu.

Tout est désespéré !... Mais les heures désespérées ne sont-elles pas les heures de Dieu ?

Messieurs, il y a deux choses qui ont la puissance d'incliner sur elles l'œil et l'oreille de Dieu ; et, qu'il s'agisse d'une âme ou qu'il s'agisse d'un monde, ces choses finissent, tôt ou tard, par venir à bout de tout, par sa grâce. La première est la lutte : c'est l'énergie, la force et la vertu de l'homme. La seconde est la prière, ou la faiblesse avouée et suppliante de l'homme faisant appel à l'omnipotence de ce Dieu. Cet appel, vos pères n'avaient pas cessé de le lui faire entendre par leurs cris et leurs larmes ; car vous n'étiez pas seulement la bonne ville du roi, vous étiez par-dessus tout la bonne ville de Dieu. Vous n'espériez plus dans vos bastilles, mais vous remplissiez vos églises ; vous ne comptiez plus sur vos princes, mais vous attendiez tout de ces patrons célestes de qui Jeanne disait au roi : « Saint Louis et saint Charlemagne sont à genoux devant Dieu, faisant prière pour vous. » Saint Euverte, saint Aignan, saint Mamert, saint Michel, avaient déjà été vus combattant dans vos rangs. Notre-Dame de saint Paul multipliait ses miracles ; le chœur vénérable des mères, le chœur virginal des filles, comme les suppliantes antiques, embrassaient les autels ;

1. *Journal du siège*, 18 février, et *passim*.
2. *Chronique sans titre*. « Glacidas s'alloit vantant par son orgueil qu'il feroit tout tuer à son entrée dedans la ville, tant hommes comme femmes, sans en épargner aulcuns, etc. »

les enfants agenouillés levaient d'innocentes mains : l'aumône priait pour nous ; car, tout mourants de faim que vous étiez alors, je lis que vous votiez des subsides aux pauvres. O ville d'Orléans! ville de la charité! tu fus donc toujours la même! Je te reconnais bien à ce trait.

Un de nos écrivains a dit : « Un peuple qui veille en armes auprès de ses foyers, un peuple qui veille en larmes auprès de ses autels, ne saurait point périr[1]. » Levez donc les yeux : votre rédemption est proche. J'entends dire déjà par des hommes venus de Gien, qu'une jeune fille de Lorraine a passé par leur ville, se rendant à Chinon, pleine de promesses célestes. J'entends dire, en présence du peuple assemblé, par Chabannes, Villards et Jamet du Tillay, revenus de Chinon, qu'ils ont vu cette Pucelle promettant au gentil prince de lui rendre Orléans et de le mener à Reims. Elle approche. Ceux de Blois nous font savoir qu'elle vient de quitter leurs murs pour secourir les nôtres. « C'est le secours du Seigneur, s'écriait autrefois notre vieille évêque Aignan sur les mêmes remparts. *Auxilium Domini est!* »

Gloire à Dieu, paix aux hommes! J'ai raconté l'héroïsme, célébrons la délivrance.

1. M. VILLEMAIN, de l'Académie française.

III

LA DÉLIVRANCE

Vous l'avez compris, Messieurs, ce n'est pas l'histoire de Jeanne d'Arc que je veux ni ne peux vous raconter, à cette heure. Parlant de votre délivrance, il importe seulement que je vous dise et démontre comment elle fut de Dieu et ne fut que de Lui. Encore quelques instants d'attention, s'il vous plaît, et vous reconnaîtrez dans la mission de Jeanne l'inspiration de l'œuvre, le souffle de l'Esprit de Dieu; et dans l'action de Jeanne le bras et la droite de Dieu.

L'*Esprit de Dieu*, viens-je de dire. En ce temps là, l'Esprit qui souffle où il veut, passa sur la face aride et ensanglantée de la France, comme un souffle de printemps. Et celle qui le reçut dans son sein virginal, était, comme le prophète Amos, occupée à paître le troupeau de son père. Un jour le ciel s'ouvrit, des voix en descendirent; la bergère reconnut la voix des patrons de la France, saint Michel, l'archange des célestes combats, sainte Marguerite et sainte Catherine, deux saintes vierges martyres : c'étaient les envoyés de Dieu.

Que lui disaient ces voix? D'abord « d'être bonne fille, douce, pieuse, charitable, d'aller souvent à l'église, et de garder son cœur de tout péché mortel. » C'était la loi de Dieu.

Elles lui disaient ensuite d'aller à Orléans, pour

délivrer la ville : « Fille de Dieu va, va, va! » Qui donc l'envoie ainsi? « Messire Jésus, roi du Ciel. » C'est la volonté de Dieu.

Sa résolution est prise : « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de duc ou de roi, je m'en serais partie, car mon Seigneur le veut. » Qui donc la soulève ainsi? C'est la force de Dieu.

Sa mère pleure, puis elle embrasse l'enfant qui obéit à Dieu, son père courroucé, menaçant, désarme et s'attendrit : il est le vaincu de Dieu. Son oncle ne la traite plus de folle et lui fait des adieux pleins de larmes. A Vaucouleurs, Beaudricourt ne parle plus de la souffleter, mais lui procure des armes : pour le service de Dieu.

Le peuple lui donne un cheval; Jean du Metz lui jure que, Dieu aydant, il la mènera au Roy. Qui donc les a tous et toutes subjugués, éblouis, terrassés et conquis? La lumière de Dieu.

Puis ce roi lui-même qu'elle reconnaît entre tous et malgré tout : « Gentil prince, le Roy des cieux m'envoie vers vous et vous mande que serez sacré en la ville de Reims », qu'a-t-il donc vu en elle? La messagère de Dieu.

Et enfin cette Université de Poitiers, devant qui elle doit porter témoignage de sa mission, comme qui dirait, Messieurs, l'Institut de ce temps-là, qu'a-t-elle donc reconnu authentiquement en elle? Une inspirée de Dieu. « En nom Dieu, s'écrie-t-elle, qu'on me laisse donc aller à

Orléans ; j'en ferai lever le siège ; voilà mon signe. Partons donc : ce n'est plus le temps de parler, mais d'agir.

Agir : le roi s'y dispose ; l'escorte de Jeanne est formée ; son épée est une épée marquée de trois croix ; son étendard se déploie. Elle part. Orléanais, relevez le front : après la prophétie le miracle. Après l'Esprit de Dieu, voici le *Bras de Dieu*.

C'était aux premiers jours de mai. Tout était comme aujourd'hui radieux de vie, de jeunesse et d'espérance. On était au temps pascal : l'Église chantait les hymnes de la résurrection ; tout disait l'Alleluia sur la terre et dans le ciel. Votre cathédrale célébrait la fête de l'Invention de la croix, en même temps que la fête de cette Dédicace mémorable où l'on avait vu une main sortir du nuage pour bénir le temple et le peuple. Quel présage, Messieurs !

Orléanais regardez ! Voyez-vous s'avancer sur les bords de votre fleuve ce cortège qui se presse pour votre délivrance ? Quels sont ces hommes mêlés aux chevaliers et aux soldats ? Des moines, des prêtres, une vierge ! Quels sont ces étendards qui se mêlent aux lances des guerriers ? Une bannière où l'image du Sauveur du monde, avec les noms sacrés de Jésus et de Marie, flotte au souffle du printemps. Qu'entendez-vous dans les airs ? L'hymne grave du *Veni Creator spiritus* chanté par ces voix de soldats. En vérité, Messieurs, est-

ce une expédition militaire ou une procession?

Jeanne entre dans vos murs, parmi vos cris de joie. Où se dirige-t-elle d'abord? Ici, dans votre cathédrale, « pour y rendre, comme elle dit, ses respects à son Créateur ». Vous la verrez de même, durant toute cette campagne, se retirer dans les églises, verser d'abondantes larmes à l'élévation du Corps du divin Sauveur, s'avancer à la Table Sainte avec les petits et les pauvres, et faire chanter dans le camp les hymnes à la Mère de Dieu. Ah! Messieurs, la grande prière a plus fait pour votre rédemption que les grands coups d'épée. L'action de Jeanne est *sainte*, parce qu'elle est de Dieu.

De plus son action est *pure*, virginalement pure. Je ne sais quelle atmosphère toute céleste de chasteté enveloppe sa personne et s'en exhale comme un parfum de lys et d'encens. Bientôt voici qu'autour d'elle on ne blasphème plus. Voici que ces bandes de pillards et de « paillards », comme on disait, consentent à chasser du camp leurs « folles femmes ». Un jour Jeanne indignée a brisé son épée sur le dos d'une de ces misérables, qu'elle expulse. Avant le combat, chacun viendra se confesser et se faire absoudre de ses péchés. Moyennant cela, maintenant, elle répond de tout : « Laissez-moi faire, dit-elle, ils sont bien confessés, pénitents et de bonne volonté; tout ira bien! » Messieurs, me permettrez-vous de croire que, de toutes les victoires de Jeanne, il n'en fut guère de plus miraculeuse que celle-là?

Surtout l'action de Dieu est *forte*, prompte,

rapide, décisive. il est le Tout-puissant, et vous l'allez bien voir. Dès que Jeanne paraît dans vos murs « la ville se sent réconfortée et comme dés-assiégée par la vertu divine que chacun savait être en cette simple pucelle. » Le lendemain de son arrivée, son cheval faisait feu sur le pavé de votre rue de Bourgogne. et, quelques heures après, la fumée qui s'élevait de la bastille de Saint-Loup donnait aux Anglais le signal de notre première victoire. Ils en étaient atterrés.

Deux jours après, 6 mai, Jeanne a traversé la Loire : « En nom Dieu ! s'écrie-t-elle, avancez hardiment. » Vainement les Anglais se défendent tout un jour; le soir, nous couchions victorieux sur la brèche fumante du fort des Augustins.

Le jour suivant, 7 mai, les premières lueurs du jour voyaient Jeanne aux Tourelles : « Prenez du cœur, disait-elle, ne vous rebutez pas ; entrez, la place est vôtre. » Il y fallut treize heures ; il y fallut aussi votre sang virginal, ô Jeanne ! le sang de votre blessure, et vos larmes de jeune fille, et votre pieux agenouillement dans une vigne à l'écart, et votre prière à Jésus. Mais quand vous vous releviez, votre étendard vainqueur flottait sur le rempart : les Tourelles étaient à nous.

Le 8 mai au matin, les Anglais disparaissaient à l'horizon poudreux : « Laissez-les partir », dit Jeanne d'Arc. C'était le commencement de la grande déroute ; et le drapeau de la France, volant de ville en ville, à Jargeau, à Beaugency, à Patay, à Sully, à Auxerre, à Troyes, à Châlons.

à Reims, à Paris, ne s'arrêtera plus qu'il ne soit enfin planté finalement sur le rempart de Calais.

Qui donc avait fait cela ? Demandez-le à Jeanne elle-même : Le matin de la victoire, elle avait fait dresser un autel au bord de la Loire, et célébrer deux messes qu'elle entendit dévotement, et toute l'armée avec elle. Au plus fort du combat, renversée dans le fossé, elle avait demandé si son étendard où est écrit le nom de Jésus, a touché le rempart : « Alors entrez, tout est nôtre. » Ce nom divin était vainqueur. — « O Jeanne, lui criait un jour son écuyer, que faites-vous? vous êtes seule! » Elle montra du geste l'espace vide et le ciel : « J'ai cinquante mille soldats », répondit-elle. Elle voyait les anges et le Roi des anges aux cieux!

Qui donc avait fait cela? Demandez-le à cette cathédrale. Quand, le soir de cette délivrance, le peuple enthousiaste conduisait dans vos rues, à la clarté des torches, comme vous faisiez hier, le cortège triomphal de sa libératrice, celle-ci ne voulut de triomphe que celui du Seigneur. Elle vint faire hommage de cette journée immortelle ici au pied de ce sanctuaire qui la vit à genoux, et où je suis étonné, attristé, de n'en trouver nulle part le souvenir et l'image [1].

Qui donc avait fait cela? Demandez-le à la France, demandez-le à la science ; car elle fit, elle

1. Depuis que fut prononcé ce discours, les verrières placées dans les grandes fenêtres des nefs latérales ont consolé ce regret et satisfait ce désir.

aussi, sa réponse authentique. Il n'y avait pas huit jours que vous étiez sauvés, quand, le 14 mai 1429, le grand chancelier de l'Université, revenu de l'exil et retiré à Lyon entre Dieu, les petits enfants et ses écrits immortels, apprenait cette délivrance, et de sa main mourante écrivait ces paroles qui furent le testament suprême de son génie : « C'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est un miracle qui vient d'éclater à nos yeux[1]. » Puis Gerson expirait dans cette même année, heureux et consolé de ce qu'il venait de voir. Sur sa tombe, par son ordre, on ne mit que cette parole : *Sursum corda!* laquelle nous montrait dans le ciel l'espérance suprême.

Mais je n'ai pas tout dit. Après la *prophétie*, le *miracle ;* mais après le miracle, le *martyre*. Ce suprême témoignage, le témoignage du sang est l'achèvement parfait de la rédemption des peuples comme de celle des âmes. Voulant nous en donner un exemple divin, l'Évêque de Meaux remarque que « Jésus-Christ versa son sang avec un regard particulier pour sa nation, et, en offrant ce grand sacrifice qui devait sauver l'univers, il voulut que l'amour de la patrie y trouvât sa place. »

Jeanne fut une de ces victimes offertes pour la patrie, et elle le savait bien : « Je ne durerai qu'un an, disait-elle, ou guère plus. » Et, même au sein

1. Gersonis *Opera*, t. IV, p. 862.

des joies et des triomphes de Reims, elle pleurait sa mort prochaine, comme le Seigneur pleurait sur son chemin triomphal de Bethphagé, jonché de palmes.

Je n'ai pas le cœur de vous peindre l'abandon et peut-être la trahison de Compiègne. Ah! l'on me dit que cette tour de Compiègne, qui vit Jeanne tomber prisonnière, vient de crouler : ce n'est pas moi, certes, qui la relèverai, car c'est bien le monument de la plus grande honte de la patrie française.

Je ne vous peindrai pas non plus la torture de Rouen. On a raconté ce martyre : le martyre de la prison, le martyre de l'échafaud, le supplice du corps. Mais le supplice de l'âme; mais le martyre de ce cœur, qui le racontera? Ce cœur n'aimait que la France, et elle voit que la France l'oublie et l'abandonne! Ce cœur aimait son roi, et elle entend insulter et calomnier ce roi! Ce cœur aimait l'Église, et elle voit les pontifes et les hommes d'église siéger parmi ses juges! Ce cœur ne battait que pour la sainte foi, et elle s'entend appeler hérétique, apostate de la foi de Jésus! Ce cœur n'aimait rien tant que son virginal honneur, et elle se voit exposée à d'odieux attentats! Ah! mieux vaudrait la mort. « J'aimerais mieux mourir que d'être aux fers! » Pauvre fille!

Elle mourut, Messieurs, mais elle ne tomba pas :

1. Bossuet. *Politique sacrée*. liv. I, art. 6, p. 195 ; liv. IX, art. 5, p. 4067.

elle-même s'offrit en sacrifice. Déjà son sang si pur avait été versé, versé à Orléans, versé à Jargeau, versé devant Paris : mais ce n'était pas assez. Le sacrifice le plus parfait de l'ancienne loi s'appelait l'holocauste ; on brûlait la victime : ce fut celui de Jeanne. Elle monta sur le bûcher comme sur un autel, et, comme le prêtre à l'autel, elle demanda que fût placée et tenue devant elle une croix. Puis là, de ce haut lieu, entre la terre et le ciel, les mains liées, elle leva les yeux et commença les prières. Le temple de feu s'illumina, la fumée s'éleva comme un nuage d'encens, le feu dévora les liens, la flamme couronna puis consuma l'hostie : « Jhesus ! Jhesus ! » Le ciel s'était ouvert, les anges accoururent ! Une colombe parut : « Venez, ô ma colombe, venez pour être couronnée [1] ! »

Jeanne avait dit le matin : « Maître Pierre, où serai-je ce soir ?... Oh oui, par la grâce de Dieu, je serai en paradis ! »

La captive était libre, la rédemptrice rachetée. *Libera, Redempta !* Ce sont deux inscriptions qu'on lit aux Catacombes, sur les tombeaux de deux de ces vierges martyres que Jeanne était allée rejoindre dans les cieux. C'étaient aussi les deux nouveaux noms de la France.

Libre d'abord, libre bientôt de la domination de l'Angleterre, à qui soit miséricorde et pardon ! Puis libre aussi chez elle de ces « Grandes Com-

1. *Cantic.*, IV, 8. *Veni columba mea, veni coronaberis, [illegible] de montibus pardorum.*

pagnies d'aventuriers et de bandits qui déchiraient son sein, et qu'elle allait remplacer par des armées régulières. Voilà ce que dit l'histoire. Libre aussi de l'oligarchie de ces grands apanagistes, ducs de Bourgogne et autres, non moins redoutables au dedans que les Anglais eux-mêmes, et qui vont de gré ou de force rentrer demain dans le giron de l'unité française. Libre de prendre son vol, le vol de l'intelligence dans ces hautes régions où le XVe et le XVIe siècles allaient faire de si belles découvertes et de si riches conquêtes; lorsque, hélas! le Protestantisme vint rouvrir dans l'Europe une nouvelle Guerre de cent ans, couper les ailes à ce progrès, et tout précipiter dans la boue et le sang.

Elle fut rachetée aussi : *Redempta*. Rachetée du péril imminent de cette heure de ténèbres, où la tyrannie sanguinaire de Henri VIII ne lui eût laissé que le choix ou d'apostasier à sa suite ou de souffrir comme la catholique Irlande. Catholiques et Français, si nous sommes encore l'un et l'autre, après Dieu c'est à Jeanne que nous en devons et la grâce et l'honneur.

Maintenant, j'ai terminé.

Le grand évêque de Meaux parlant de la prédilection du Seigneur pour saint Jean, son disciple, explique qu'il lui fit le triple don de son cœur, de sa croix, de sa mère. Orléanais, mes frères, il m'a semblé que Jeanne dont vous avez hérité a laissé à votre cité trois semblables présents.

Elle vous a laissé sa mère. — Quelques années après le supplice de Jeanne, on rencontrait parfois dans vos rues réparées, une femme vénérable en habits de deuil, dont le front était marqué du signe des grandes douleurs. On lui voyait surtout répandre beaucoup de larmes, lorsque, le mois de juin ramenant le triste anniversaire du martyre de Rouen, le peuple, les magistrats, se rendaient solennellement en l'église de Saint-Samson, pour y assister au service funèbre, que les prêtres célébraient pour Jeanne et les soldats. Et tous sanglotaient à la vue de cette femme. Mesdames, c'était la mère de votre libératrice ; vous l'aviez appelée à venir habiter vos murs. Vous n'avez pas voulu laisser à d'autres le soin filial de sa vieillesse, et vous lui offriez, avec le pain de ses derniers jours, une demeure honorée dans la ville naguère sauvée par son enfant[1]. Ne lui offriez-vous pas aussi dans la vertu de vos filles, dans leur amour de la religion, du foyer et de la patrie, une consolante image de la douce fille qu'elle pleurait ?

Jeanne nous a légué son cœur. — On raconte

1. En 1440, Isabelle Romée, mère de Jeanne d'Arc, vint habiter Orléans, où elle demeura jusqu'à sa mort. La ville lui faisait une pension mensuelle. Pierre de Lys, frère de la Pucelle, et fait avec elle prisonnier à Compiègne, vint aussi plus tard se fixer à Orléans, où le duc, de retour en France, lui donna l'Ile-aux-Bœufs, en 1443.

C'est d'Orléans que la mère de Jeanne, Pierre et Jean ses frères et ses autres parents, adressèrent une requête au Saint-Siège, à l'effet de « recouvrer leur honneur, celui de Jeanne, et d'abolir la note d'infamie dont sa mémoire était injustement entachée ».

M. Mantellier, *Le Siège et la Délivrance d'Orléans*, p. 152 et 155.

que, écartant les cendres du bûcher qui l'avait consumée, on ne retrouva rien d'elle, excepté ce cœur intact que le feu avait respecté. Le cœur de Jeanne d'Arc ne meurt donc point. Il revit parmi vous, Messieurs, plein de cet amour sacré de la patrie, invincible dans l'action comme dans la souffrance. Soldats, vous la défendez : la patrie, c'est la force dans la justice. Magistrats, vous la représentez : la patrie c'est l'ordre et le droit. Prêtres, nous la servons, car la patrie ce n'est pas uniquement le foyer, c'est aussi l'autel, inséparablement.

Et la croix de Jeanne d'Arc, la croix qu'elle faisait arborer devant elle; et cet étendard « qu'elle aimait cent fois plus que son épée », qui en a reçu le don glorieux et en traduit en vivantes réalités la symbolique image?

Monseigneur, il est là, déployé devant vous; et, quand j'y vois représenté Dieu le Père éternel et Créateur du monde, dont vous défendez le saint nom, contre les attentats de l'athéisme contemporain; quand j'y lis ce nom de Jésus, son fils, dont vous mettez la doctrine, les exemples et la vie dans une si belle lumière ; quand j'y lis ce nom de Marie, la sainte mère de Dieu, que vous faites aimer, honorer, imiter, par nos *Mères chrétiennes,* je n'ai plus à me demander en quelles mains en repose aujourd'hui l'héritage.

C'est donc justice qu'il vous soit remis à Vous, cet étendard, comme il l'était hier soir, lorsque le premier magistrat de la cité le déposait entre vos mains, sous le parvis du temple resplendissant

de clarté, tandis que, du sein d'une bien autre clarté, et du seuil d'un plus haut Temple, Jeanne vous le tendait dans les cieux.

Maintenant donc qu'il se lève l'étendard sacré ; qu'il marche à notre tête, qu'il parcoure notre ville par la voie triomphale ; nous lui ferons cortège. Nous n'aurons plus, j'espère, à lui demander de rallier sur une brèche sanglante les soldats de l'indépendance nationale. Mais si, dans ce siège sans fin dont l'impiété enserre l'Église et la société, Dieu demande de nous des courages meilleurs que le courage des armes, ce seront ces noms sacrés et ces mêmes images de Jésus et de Marie, que nous inscrirons encore, avec le signe de la croix, sur la même bannière : *In hoc vinces !*

LE SIÈCLE DES PÈRES

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

Introduction
au cours d'éloquence sacrée à l'Université catholique.
le 26 janvier 1877.

Τάξις ἀρίστη παντὸς ἀρχομένου καὶ λόγου καὶ πράγματος, ἐκ Θεοῦ τε ἄρχεσθαι, καὶ εἰς Θεὸν ἀναπαύεσθαι.

Optimus hic ordo est ut qui vel sermonem, vel rem aliquam auspicatur, a Deo initium ducat, et in Deo conquiescat.

GREG. NAZ., orat. 2. Opp., t. I, p. 11.

MONSIEUR LE DOYEN[1],
MESSIEURS,

Voici donc qu'aujourd'hui, aux premières heures de la fête de saint Jean Chrysostome, il nous est donné d'inaugurer notre Cours d'éloquence sacrée. Ce cours, vous le savez, n'est qu'une pierre d'attente de la future Faculté de théologie, laquelle bientôt complètera et couronnera l'édifice que l'Université catholique de Lille s'est proposé d'élever à la gloire de Dieu.

1. M. Amédée de Margerie, doyen perpétuel de la Faculté des Lettres, professeur de philosophie.

C'est justice d'ailleurs qu'elle se couronne ainsi, s'il est vrai, comme personne ne le contestera, que la théologie occupe dans l'ordre des sciences le même rang que Dieu dans l'échelle des êtres: c'est-à-dire le centre et le faîte : « Vous aurez admiré, écrit quelque part le cardinal Wisemann[1], ces peintures exquises qui ornent, au Vatican, les plafonds de la Chambre de la Signature, et où les sciences sont représentées, avec leurs attributs, tenant séparément leur cour. Chacune d'elles, Jurisprudence, Philosophie, Poésie, assise sur un trône, dans l'attitude la plus noble, et avec les traits de la plus rare beauté, semble revendiquer pour elle seule les hommages de ceux qui la contemplent. Mais jugez quelle eût été la sublimité de la conception et l'unité vivante de la composition, si le peintre, au lieu d'isoler ces sœurs, avait représenté notre divine Religion, assise sur un trône suprême, d'où elle recevrait les hommages de chacune, comme il convient à une Reine? » Au lieu d'être l'image de la science séparée, c'eût été celle de la science hiérarchisée, telle qu'en réalité elle existera parmi nous lorsque la Faculté de théologie viendra royalement présider à tout un ordre d'enseignement dont notre essai d'aujourd'hui n'est qu'une amorce et un commencement.

Mais ce commencement est une préparation. Et si, pour ma part, je ne suis encore qu'une voix isolée, une pauvre voix qui crie presque dans le

1. Wisemann, *Rapport entre la science et la Religion*. — Conclusion.

désert, j'ai du moins la joie, Messieurs, de vous faire espérer que je suis un précurseur ; et qu'un jour, jour prochain que j'appelle de tous mes vœux, la sacrée Faculté fera entendre ici toutes ses voix, écho du « Verbe de Dieu habitant parmi nous plein de grâce et de vérité », comme s'exprime saint Jean.

Le sujet général du cours que j'entreprends, sont les *Pères de l'Église au IVe siècle*. Ayant à professer l'Éloquence sacrée, je ne pouvais vous en offrir de plus grands maîtres que ceux qui, dans l'ordre du beau, comme dans l'ordre du vrai, sont pareillement nos pères. Et, s'il est quelque part une école qui soit spécialement la leur, c'est bien la vôtre, chers Messieurs, dans lesquels je salue ici l'élite de nos deux séminaires de Cambrai et d'Arras, et l'espérance du clergé de notre province ecclésiastique.

Dans ces conditions heureuses, j'aurai doublement le devoir de chercher au fond de la parole des Pères la doctrine sacrée qui en est l'aliment. L'éloquence y est au service de la croyance, et voilà ce qui, pour nous, fait de leur étude une jouissance si pleine ! Que d'autres demandent seulement à cette littérature supérieure ce que les touristes s'en vont chercher sur les montagnes, la lumière, la fraîcheur, les spectacles immenses. Nous y cherchons, nous, ces hautes forêts mystérieuses, sacrées, dont le silence a reçu les voix du ciel, où Dieu s'est choisi une demeure et où il a taillé dans

le roc les inébranlables assises de la vérité éternelle[1].

Elles sont ébranlées de nos jours. Sur ce terrain des Lettres sacrées, et de l'histoire religieuse, des abîmes se sont creusés entre cette antique vérité et la pensée moderne. Pour beaucoup, la tradition dont les Pères étaient les canaux, se trouve rompue, semblable à ces aqueducs de la campagne romaine, qui, brisés en vingt endroits, ne portent plus que de la poussière sur leurs arches en ruine, parce qu'ils ont cessé de communiquer d'une part avec la montagne où se cache la source vive, et de l'autre avec les collines de la cité sainte. Renouons la chaîne ; rétablissons le courant, et que la vérité y passe sans déperdition, ni interruption. La Patristique fera cette œuvre.

Orientons nous d'abord dans notre quatrième siècle.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que l'époque où je vais avoir l'honneur de vous faire vivre est une des grandes époques dont le Christianisme ait doté l'humanité. C'est le privilège de l'Église d'enfanter de grands siècles. On en compte trois principaux; et vous observerez d'abord que tous trois sont engendrés dans les mêmes conditions et selon la même loi, la loi de la douleur. Grégoire de Nazianze raconte qu'au matin de la résurrection de Jésus-Christ, le ciel qui, à l'heure de sa mort,

1. Jerem., xxvi, 18 : Et mons domûs Dei, in excelsa sylvarum (Id., Mich., iii, 12).

s'était voilé de ténèbres, s'éclaira soudain : le soleil resplendit, la création tressaillit d'une joie inconnue, et les oiseaux chantèrent dans la lumière de « ce jour que le Seigneur avait fait ». L'Église militante, l'Église persécutée, l'Église crucifiée a aussi, dans l'histoire, de ces lendemains radieux : ce sont les grands siècles chrétiens. Le lendemain de sa lutte contre le paganisme, c'est le IVe siècle ; le lendemain de sa lutte contre la barbarie, c'est le XIIIe siècle ; le lendemain de sa lutte contre le protestantisme, c'est le XVIIe siècle. « Ne saviez-vous pas, demandait le Seigneur à ses disciples, le soir même de ce jour de sa résurrection, ne saviez-vous pas qu'il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ? » Telle est, Messieurs, la genèse de toutes les choses chrétiennes, qu'il s'agisse des sociétés aussi bien que des âmes ; et volontiers, dirions-nous, empruntant l'image d'un docteur anglais, que ces rares sommets auxquels la main de Dieu porte parfois l'humanité sont « des chaînes de montagnes formées par les soulèvements souterrains de la douleur ».

En vous disant, Messieurs, que le siècle des Pères fut le lendemain et la revanche divine des siècles du martyre, je n'entends pas que ce fut toutefois le règne sans nuage du Christ sur la terre comme au ciel. Après le paganisme, sévit l'arianisme : après l'arianisme, et en même temps que lui, ce fut l'hellénisme hypocrite de Julien. Athanase reprend trois fois le chemin de l'exil ; Hilaire de Poitiers est déporté en Orient : Ambroise est assiégé dans

sa propre Basilique; Grégoire est rejeté de son siège de Constantinople; Chrysostome expie sa courageuse liberté par un exil où il laisse ses os. Puis viennent les Barbares : la patrie envahie, les frontières violées, les temples profanés, les cités en cendres, les familles en deuil, les légions prisonnières.

Ah! ces désastres nationaux nous en rappellent d'autres que nous n'avons que trop connus. Mais ce que je prie Dieu de nous épargner, à nous, c'est la désespérance, dans le sentiment découragé que ces maux sont peut-être sans remède, et que cet ébranlement est le commencement de la fin.

Les Pères du IVe siècle eurent-ils ce pressentiment de l'avenir pour l'antique Empire romain? Il le semble parfois. Mais cette ruine menaçante de la chose publique, ils la retarderont, en soutenant le poids de l'édifice qui penche; et dans ce laborieux effort, ils grandissent encore. Mais, si leur âme est forte, cette âme est triste. Comment ne le serait-elle point? Ambroise, le grand romain, s'écrie « que la vie lui est à charge, et qu'il aime mieux mourir ». Augustin, son disciple, assiégé par les Vandales, expire dans Hippone qu'il ne peut plus défendre. Jérôme, à Bethléem, recueille les fugitifs de la grande Babylone brûlée par Alaric; et il commente d'une voix étouffée par les pleurs, les prophéties trop littéralement accomplies de la vision de Pathmos. A Rome, le cœur de saint Damase, Pontife universel, est comme le confluent où viennent se verser de tous les points

du globe ces torrents d'amertume. Il les porte dans une âme plus grande que ses maux. Et c'est lui, le grand Pape, que nous voyons marcher à la tête de ce chœur de docteurs, de saints, de confesseurs, j'allais dire de martyrs, portant cette croix que Jésus a prophétisée à Pierre, et du haut de laquelle aujourd'hui encore, Pierre, toujours attaché, n'a pas cessé d'attirer tout à lui.

C'était chez tous semblablement l'attraction de la sainteté et de la charité, enfantant un nouveau monde dans la douleur. Ils en sont bien les auteurs. Les IVe et Ve siècles ne portent pas dans l'histoire, comme d'autres âges illustres, le nom d'un prince qui les remplit de sa grandeur, fût-ce un saint Louis, un Louis XIV ou un Napoléon. On ne les a appelés ni le siècle de Constantin, ni le siècle de Théodose. C'est le siècle des *Pères de l'Église;* de l'Église qu'ils ont illuminée de leur doctrine et servie de leur parole; de l'Église qu'ils ont imprégnée de leurs vertus, enflammée de leur charité, vivifiée de leur grâce. Ainsi la tête dans la lumière et le cœur dans l'amour, ils sont apparus à leur siècle comme des astres bienfaisants et éclatants qui se levaient sur ses ombres et ses tempêtes, pour une saison meilleure, et le renouvellement de la face de la terre.

II

Dans cette riche galerie des Pères de l'Église, la physionomie de saint Grégoire de Nazianze se

détache en relief, par sa pure et attirante originalité. Nous avons pris, Messieurs, sa vie et ses écrits pour sujet de notre cours, pendant cette année académique, non seulement parce que poète et théologien il nous semblait prédestiné à former la transition entre la Faculté des lettres dont nous jouissons aujourd'hui et la Faculté de théologie que nous aurons demain : mais surtout parce que, grand par le cœur autant que par l'intelligence, il s'est présenté à nous comme une exemplaire parfait de l'humanité supérieure chrétienne.

L'histoire voit apparaître, de distance en distance, de ces heureux génies qui, réunissant les dons en apparence les plus incompatibles, pétris, à dose inégale il est vrai, de raison et de sentiment, de philosophie et de poésie, de pensée et d'amour, ayant des pieds par où ils s'appuient fortement sur le sol, et des ailes par lesquelles ils s'élèvent naturellement aux cieux. Natures exquises, harmonieuses, j'allais dire musicales, dont toutes les facultés vibrent en parfait accord : leur génération, qui fait remonter ses ancêtres classiques jusqu'à Platon et Virgile, après avoir produit, dans le christianisme, des âmes telles que saint Augustin et saint Bernard, a trouvé parmi nous, je devrais dire particulièrement chez vous, jeunes diocésains de Cambrai, son type le plus populaire dans l'immortel Fénelon !

C'est un rare assemblage que celui qui chez Grégoire, est fait d'un théologien qui est un poète, d'un ascète qui est un apôtre, d'un orateur qui est

un solitaire, de l'homme du désert qui sera le pontife aimé de la capitale de l'Empire ; toutes les facultés, toutes les activités convergentes au service du Verbe, fils de Dieu et à la défense de la foi de Nicée.

Nous étudierons cette âme, Messieurs : ce sera beaucoup une étude d'âme que ce cours. Nous entrerons dans cette intelligence sublime : elle est tout éclairée du triple rayon de la Trinité sainte, à laquelle *Le Théologien* a consacré ses chants, ses lèvres, sa plume, comme sa vie. Nous nous laisserons charmer, éblouir par l'éclat de cette imagination qui reflète les beautés du monde invisible, celui de Dieu, celui des âmes, de préférence à celles d'un monde dont la face passe. Grégoire est le poète de l'âme.

Nous entrerons dans son cœur, c'est le cœur d'une vierge. Il en a la pureté, il en a la tendresse. Un de ses poèmes raconte comment la Virginité l'a visité dans son berceau, et comment c'est elle qui l'a emporté jusque dans la lumière de la Trinité sainte : « Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu ! »

Dans ce vaste cœur, tous les amours procèdent de ce premier amour. La patrie, la famille, l'amitié surtout y ont des élans, des délicatesses, des générosités, et y trouvent des accents, qui sont bien ce qui, dans la langue des hommes, est ce qui a davantage la puissance de nous émouvoir et de nous conquérir. Il a un vieux père, une vénérable mère, dont il eût désiré de n'être jamais sé-

paré ; — ah ! que je comprends cela ! — Il a une sœur, Gorgonie, il a un frère, Césaire, dont ses pleurs ont rendu le nom impérissable, dans des discours qui célèbrent la douceur de leur entretien non moins que la beauté de leurs vertus. Entre ses amis distingués et chers, l'ami par excellence, Basile de Césarée, traversera toute l'histoire en lui donnant la main, laissant ensemble un type d'amitié chrétienne et sacerdotale devant laquelle pâlissent toutes les fictions antiques. Les pauvres, les lépreux, les abandonnés sont appelés par lui ses frères : et il trouve, pour plaider la cause de leur infortune, de ces paroles qui débordent de l'abondance d'un cœur plein de la charité du Christ. Enfin, si vous voulez savoir combien il aime son peuple, vous le reconnaîtrez par exemple à l'éloquence de ses adieux à sa chère église de l'Anastasie. Je vous les ferai entendre.

La Vérité est son épouse. Il l'aime par-dessus tous les autres amours ; et comme aimer c'est combattre et souffrir pour ce qu'on aime, il se sentira pour la défendre et la venger des impatiences et des véhémences jalouses. Les Ariens n'ont pas connu d'adversaire plus irréductible que cet ascète dont les chants pieux se tournent en cris de brûlante colère. Mais c'est vers Dieu qu'il les pousse, en lui offrant sa propre vie pour une si belle cause. Il en sera le martyr. « Oui, vous êtes mon Dieu, ô Jésus, mon vrai Dieu ! Qu'on me lapide, si l'on veut ; inébranlable sous les coups, jusqu'à ce que j'en sois écrasé, je soutiendrai ma foi, ô sainte

Trinité! Le temps n'y fera rien, et lors même que tout croulerait autour de moi, jamais, jamais, mon Dieu ne changera pour moi[1]. »

Encore une fois, Messieurs, c'est cette âme que je voudrais vous peindre; c'est cette vie que je souhaiterais pouvoir vous raconter; c'est ce maître que je souhaiterais de vous faire entendre. Oserai-je dire? C'est ce modèle que je voudrais ici incidemment offrir à ce jeune auditoire, comme un type lointain, mais parfait, du jeune chrétien, de l'étudiant, de l'ami; puis, bientôt du prêtre, du prêtre qui prie, du prêtre qui écrit, ou du prêtre qui parle et qui combat, du prêtre qui donne et qui se donne, du prêtre qui s'immole, qui souffre, qui meurt. — Je n'ajoute pas le modèle du pontife : il est pour le moins prématuré pour vous d'y penser. — Or pour cela, suivons-le dans chacune des étapes et stations de son existence.

Sa *Vie de Famille* premièrement, dans cette bourgade de Nazianze, au sein de cette Cappadoce montagneuse, où ont caché leur aire ces grands aigles qui s'appelleront Grégoire, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, planant au-dessus d'un siècle qui alors les ignore encore. C'est là, sur ce berceau consacré d'avance par la prière, que descendent les célestes et symboliques apparitions que le poète chantera. C'est là qu'aussitôt que l'enfant put comprendre, sa pieuse mère lui prenant

1. Θεὸς, Θεὸς μου, καὶ Θεος, τρισσῇ Μονάς. Οὐκ ἔστιν ὅς με ταῦτα κωλύσει λέγειν, κ. τ. λ. (Carm. XIV *De seipso*, v, 42-45).

les deux mains dans les siennes, les enveloppa dans les feuillets de la sainte Écriture, en lui faisant jurer fidélité et docilité, pour sa vie entière, à la doctrine du Verbe!

C'est de là que partait, pour sa profession de médecin, à Constantinople dont la cour l'appelait, son frère Césaire, l'homme de science, l'homme de foi, qui là, dans une conférence publique, triomphait de l'impériale impiété de Julien, et faisait triompher Jésus-Christ avec lui. Je vous en ferai souvenir, l'heure venue, chers docteurs-médecins de demain.

C'est là aussi, à ce foyer, que la foi aux divins mystères de l'autel trouve le plus éclatant et étonnant témoignage dans l'ardente et familière confiance de sa sœur Gorgonie arrachant à la présence réelle du Seigneur un de ces miracles qui reportent à ceux de l'Évangile[1].

Nous commencerons donc par nous asseoir à ce foyer, où préside un père qui deviendra un évêque, une mère qui est un apôtre; où Grégoire

1. Dans l'*Oraison funèbre* de sa sœur (Opp., t. II, p. 229, nº XVIII) Grégoire rapporte que Gorgonie aux prises avec une maladie violente et extraordinaire, tenue pour irrémédiable, « fit, une nuit, l'effort de se lever et de se traîner au pied d'un autel domestique, où elle se prosterna avec foi, invoquant Jésus-Christ par tous les noms que lui suggère son amour, et lui rappelant toutes les merveilles de sa miséricorde dans l'Évangile. Puis, un saint transport lui permettant de tout oser, elle veut imiter l'hémorroïsse qui a été guérie en touchant seulement le bord de la robe du Christ. Alors posant sur l'autel sa tête endolorie, elle déclare en pleurant qu'elle ne se retirera pas qu'elle n'ait obtenu sa guérison. Puis de sa main elle prend le trésor des mystères du corps et du sang adorable. Aussitôt elle sent qu'elle est guérie; et soulagée de corps, joyeuse d'esprit, elle se retire.

donne la main à une telle sœur, à un tel frère, prédestinés tous deux, comme lui, à l'auréole : où cette famille entière règne par l'empire de la sainteté et de la charité dans une bourgade obscure, dont le nom, de préférence à celui de Constantinople, s'attachera au nom de Grégoire inséparablement, en souvenir de ses premiers jours qui furent aussi ses meilleurs et ses plus chers.

Sa *Vie d'Études :* par elle, il se rapprochera de vous, Messieurs les étudiants. C'est à Césarée de Palestine, puis à Alexandrie que nous aborderons avec lui. Mais c'est à Athènes surtout que nous nous arrêterons. Grégoire n'y est pas seul. Vous l'y rencontrerez, désormais et pour toute sa carrière, à côté d'un autre jeune Cappadocien, que vous prendriez pour son frère, tant les deux sont inséparables et semblables. Vous apprendrez à connaître Basile à côté de Grégoire ; et ce vous sera une vision de l'amitié chrétienne.

Vous les rencontrerez invariablement chaque jour sur le chemin qui va de l'École à l'Église, où ils vous convieront à leur assiduité. Que si, dans leur compagnie, celle où vous fréquenterez, il vous arrive de frôler certain étudiant sceptique, à la démarche incertaine, au regard louche et faux, qui, lui, s'en va porter son hommage sacrilège et son culte pédantesque à la Pallas-Athénè du Parthénon, ne le suivez pas. Un jour dans l'histoire son nom sera « l'Apostat ». Et entendez déjà les deux amis qui, détournant la tête, s'entredisent du

jeune César : « Quel serpent caché, Rome nourrit ici ! »

Sa *Vie de solitude* et de prière : c'est à Nazianze encore, après son baptême. Sa vie de néophyte avec ses enthousiasmes et ses ardeurs pour ce Christ dont maintenant il porte le sceau sur son front, et la ressemblance dans ses mœurs. Sa vie de retraite et de silence au bord de ce petit Liris où il appelle Basile à partager sa vie dans l'exercice de la Philosophie, comme on nommait le culte de la vraie sagesse dans la vie monastique.

Vie de silence et de recueillement, prélude et préparation de la parole et de l'action. On a écrit, Messieurs, que « la solitude est la mère des grandes pensées » : j'ajoute la mère des grandes vocations et des grandes destinées. Pas une voix humaine ne s'est fait écouter et suivre qu'elle n'ait commencé par se taire, afin d'écouter Dieu. Tous les Pères et docteurs que je vous ai nommés sont sortis du désert, où ils furent les hommes de la grande prière avant de devenir les hommes de la grande parole, maîtres des autres parce qu'ils l'avaient été premièrement d'eux-mêmes, à l'exemple et dans un secret commerce avec ce Christ dont ils furent ensuite épancher les vertus, de l'abondance d'un cœur tout plein de Lui. Sortis de leurs retraites sacrées et austères, Athanase de la Thébaïde, Jérôme de Bethléem, Augustin de Cassiacum, Ephrem et Chrysostome des vallées de la Syrie, Grégoire et Basile de leur fraternelle campagne de Cappadoce, ils apparaissent aux

peuples comme des hommes divins; et les peuples, selon la fréquente expression du Chrysostome, contemplent en eux la face et « comme le frontispice du royaume des cieux ».

Sa *Vie de combat :* après la contemplation, l'action; après l'étude, l'œuvre et la profession : le sacerdoce, le ministère, la conduite pastorale d'un tout petit troupeau, et la garde fidèle de cette bergerie de Nazianze de laquelle son vieux père lui avait passé la houlette. Ce n'est plus de chanter qu'il s'agit, ô saint berger, mais de paître! Et pourtant il pouvait y avoir encore place pour la poésie dans les années de ce premier épiscopat qui n'a pas d'histoire. Je me représente les évêchés de Nazianze et Aziance comme de modestes campagnes dont le gouvernement devait être aussi tranquille qu'heureux, avec cet évêque poète qui, dans ses vers, donne aux pasteurs le conseil de « se servir plus souvent de la musette que du bâton ». Ainsi sans doute Grégoire faisait-il de ses brebis et agneaux de la vallée cappadocienne. C'était une sainte idylle.

Mais voici que la trompette sacrée se fait entendre à lui. C'est Arius, c'est Valens; c'est Julien l'Apostat qui ont déclaré la guerre au Christ fils de Dieu. Grégoire se lève en armes, à côté de Basile, pour la défense de la frontière du royaume de Dieu, ébranlé par tout l'Empire. C'est encore la parole, encore l'éloquence, encore la doctrine, mais elles sont devenues en ses mains le glaive qui jette des éclairs. Nous lirons ses *Stéleutiques*

ou « Invectives contre Julien ». Sa poésie n'est plus la lyre d'Alcée ou de Terpandre, c'est la voix de colère des prophètes contre les profanateurs du temple et du nom du vrai Dieu. Celle de Grégoire ne se taira que pour entonner un chant de victoire en l'honneur du « Galiléen qui a vaincu! »

Grégoire connut les plus hautes dignités : il ne fit que les traverser. On l'avait arraché de son petit Nazianze pour le faire monter sur le siège de Constantinople! Vous entendrez les cris de douleur et d'humbles protestations de cet « étranger, comme lui-même s'appelle, qui ne connaît que son coin « de terre, qui n'a plus rien pour plaire, exténué qu'il est par l'âge, le jeûne et la maladie; le corps courbé, la tête chenue, le vêtement pauvre, la bourse vide, la parole agreste et rude ». Il lui fallut obéir : « Verbe divin, c'est sous tes auspices que je pars. Envoie-moi un de tes anges qui divise devant moi les flots et arrête à ma voix les torrents! »

C'étaient des flots de douleur et des torrents d'amertume que lui réservait la ville impériale. Il nous faudra bien l'y suivre, Messieurs. Il nous faudra bien comprendre que, quels que fussent son génie et sa sainteté, sa place n'était pas là, dans ce buisson d'épines, où l'intrigue, la calomnie, l'ingratitude, l'envie le trouvaient désarmé et toujours prêt à quitter la cour pour retourner à son désert.

Il dit adieu à Théodose. « Laissez-moi partir; je vous le demande au nom de mes cheveux

blancs et des sueurs que m'a coûtées le service de Dieu... Donnez-moi mes lettres de congé comme les empereurs font aux soldats. » Il dit adieu à son église de l'Anastasie, nom béni qui témoignait de son espérance en la résurrection de la foi de Nicée : « Adieu Orient et Occident, pour l'union desquels j'ai combattu et par qui je suis accablé! Enfants, gardez-moi le dépôt sacré. Souvenez-vous que j'ai été lapidé parmi vous. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous! » La carrière active de Grégoire était terminée.

Il ne rentra dans sa Cappadoce que pour y pleurer Basile et y déposer sur sa tombe cette oraison dont il lui tressa une immortelle couronne. Il l'a attachée de même au front de son frère, de sa sœur, de sa mère, dans des discours où revit tout ce que lui-même a le plus aimé en ce monde. Nous les lirons ensemble. Ils feront revivre plus que les vertus de ces pures existences : l'histoire, les mœurs, les croyances, les pratiques, les rites de l'Église de ce temps et de cet Orient. Et ce ne sera pas le moindre profit de cette étude qu'elle nous ait fait vivre dans ces âges, et dans ce milieu riche de révélations sur les hommes et les mœurs de l'antiquité chrétienne.

Tel est le cadre dans lequel se placera cette vie; tel est le flambeau à la lumière duquel nous lirons chacun de ses écrits. Ainsi, tout en prenant de notre saint Docteur des leçons d'éloquence, sans oublier jamais des leçons de sainteté, nous aurons

construit l'édifice d'une histoire à laquelle n'auront manqué ni les architectes, ni les matériaux.

Ces matériaux quels sont-ils? Quels sont les documents dont dispose notre étude? Qui nous les a transmis? Qui a commencé de les mettre en œuvre? Telles sont les questions auxquelles il nous faut répondre, au seuil de notre entreprise. Ce sera d'ailleurs montrer quel culte d'admiration et de religion n'ont cessé d'inspirer d'âge en âge, le génie et la sainteté de Grégoire de Nazianze.

Tel sera le sujet de la prochaine leçon.

SAINT CAMILLE DE LELLIS

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS
MINISTRES DES INFIRMES.

Panégyrique prononcé dans la chapelle des PP. Camilliens à Lille, en la fête de ce saint Patron, le 18 juillet 1880.

Infirmus eram, et visitastis me.
J'étais malade, et vous m'avez visité.
(MATTH., XXV, 36.)

MES RÉVÉRENDS PÈRES,
MES FRÈRES,

Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous rassemble en ce lieu, pour la première fois, afin de célébrer la gloire d'un de ses meilleurs et plus grands serviteurs!

Et dans quelles circonstances! Une formidable tempête est déchaînée contre l'Église, de ces tempêtes dont il est dit qu'elles ébranlent les fondements de la terre. Elle vient battre même les murs du sanctuaire où nous nous pressons ici, inauguré d'hier, peut-être fermé demain. Nous venons honorer le saint fondateur d'un Ordre religieux,

et j'entends retentir au dehors contre les Ordres religieux des cris violents de proscription[1] !

Nous n'en parlerons pas moins de la charité, quand même : c'est la réponse de l'Église : « Persécutez, moi je consolerai. Proscrivez, moi je recueillerai : frappez, moi je guérirai ; maudissez, moi je bénirai. Si rien ne lasse votre haine, rien ne lassera mon amour. Rien ne lassera non plus mon indomptable espérance, car, quoi que vous fassiez, il y a deux choses que vous ne sauriez détruire : la misère dans le monde et la charité dans l'Église. La première est irréductible : « Vous avez toujours des malheureux parmi vous ». La seconde est inépuisable : *Charitas nunquam excidit*. Dieu même en est le cœur.

Mes Frères, c'est d'un apôtre, d'un éminent apôtre de cette divine charité que l'éloge commence ; écoutez-le. Rien de plus réconfortant, surtout à l'heure présente, que la mémoire de ces athlètes des combats du Bien. Tel fut saint Camille de Lellis, tel il vous apparaîtra dans *sa Conversion*, dans *sa Vocation* et dans *sa Mission*. Ce fut le partage de sa vie, ce sera celui de ce discours.

I

Quand Dieu veut faire d'un homme l'instrument

1. Les religieux Camilliens, visés particulièrement par les décrets et les lois de cette année néfaste 1880, du chef de leur nationalité italienne, durent ensuite quitter la France, et la Maison de Lille qui n'a cessé de les regretter et vénérer, en continuant leur œuvre dans le même esprit.

d'un grand ouvrage, il l'y prépare de loin par une suite de dispositions dont le terme, connu de lui seul, se dérobe aux yeux des hommes. Là où tout est harmonie, ceux-ci n'aperçoivent que désordre. C'est qu'ordinairement Dieu travaille derrière le voile ; jusqu'à ce qu'enfin, l'œuvre faite et le rideau tombé, l'ensemble des voies divines apparaisse dans une lumière totale, qui fait ici-bas le sujet de l'admiration étonnée de l'histoire, et qui fera au ciel celui de nos bénédictions et de notre action de grâces.

Camille de Lellis, né à Bocchianico, en 1550, fut d'abord un soldat. On le voit tout enfant qui suit la fortune de son père, capitaine au service de l'empereur Charles-Quint. Le père meurt : Camille hérite de sa dague et de son épée ; c'est son unique héritage. Il s'enrôle contre les Turcs, au service de Venise. On le trouve à Zara, à Corfou, sous le commandement de l'illustre Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante ; puis sur les galères de Naples, en partance pour Tunis ; puis à la solde de l'Espagne. Ce condottiere est un cœur d'homme loyal, généreux, franc, mais fruste ; un de ces blocs de granit dans lesquels Dieu, quand il lui plaît, taille ces « pierres carrées » qui sont des âmes d'apôtres. Mais que parlé-je d'apôtre? Camille alors est-il même véritablement un chrétien ?

Les camps n'ont jamais passé pour des écoles de vertu. Encore moins l'étaient-ils pour ces bandes d'aventuriers de terre et de mer qui, en Italie,

en France, en Espagne, rappelaient trop les Grandes Compagnies du XVe siècle. On se battait bien : c'était tout. On se battait même hors de saison ; car Camille, plus d'une fois, faillit se faire tuer en duel. Hors de là, c'étaient les dés, les cartes et l'oisiveté mère de tous les vices qui dévoraient le temps, hélas! et les âmes! Le jeu fut la passion dominante de Camille. Il jouait tout; un jour il joua son épée, son arquebuse, sa boîte à poudre, jusqu'à son dernier vêtement. Quand il n'avait plus rien, il allait s'accroupir avec les mendiants à la porte d'une église, jusqu'à ce qu'on vînt faire rougir le fils des Lellis de son abjection.

Mais aux soldats d'alors une noblesse restait, avec une richesse : la loi. On n'avait pas encore imaginé que, pour demander à des hommes le sacrifice de cette vie, il fallait commencer par leur arracher l'espérance de l'autre! Camille croyait, espérait, priait et adorait. Camille s'agenouillait aux pieds d'un confesseur; il ne s'en relevait pas corrigé et parfait, mais contrit et meilleur. Lui, joueur de nuit et de jour, ne blasphémait pas, ne se parjurait pas; et quand parfois il passait devant un monastère, il entrait pour entendre parler de Dieu et l'y prier. Il se sentait saisi par une main invisible : il se débattait sous son étreinte; mais je ne sais quelle voix du Ciel lui disait secrètement qu'il finirait par se rendre.

Chrétiens, laissez faire Dieu. Quand il plaît à ce grand Dieu de racheter une âme du mal ou

de l'erreur, il lui fait entendre trois voix qui la désenchantent, l'éclairent et finalement la convertissent. Il y a premièrement la voix de la douleur. Camille de Lellis est frappé dans son cœur : il n'a plus de famille, il n'a plus de patrie. Il se sent seul, vide, souffrant solitaire et désespéré en ce monde. Ce vide est la place que Dieu se creuse dans cette âme. Et combien j'en pourrais rappeler qui, ne pouvant plus dire ici-bas : Mon père! se sont retournés vers le Ciel et se sont écriés : Mon Dieu!

Camille de Lellis est frappé dans son corps. Lui beau, grand et fort, d'une taille de héros, se trouve, dès sa vingtième année, condamné à traîner à la jambe une infirmité qui ne guérira jamais. Ne fallait-il pas que le futur serviteur des blessés et des estropiés fût éprouvé comme eux?

Il y a, en second lieu, la voix de la conscience : elle parle dans le remords : « Je suis mauvais, Dieu seul est bon! » Un jour, au couvent des Capucins de Castello di San Giovanni, Camille entend le gardien, frère Ange, lui représenter l'énormité de sa vie de péché. Une source de larmes s'échappe de ses yeux : « O Dieu! misérable que je suis! pourquoi suis-je resté si longtemps sourd à votre voix? Pardonnez à un malheureux qui tombe à vos genoux et qui vous crie grâce, grâce! »

Il y a, en troisième lieu, la voix du cœur insatiable de la soif infinie de l'amour. Camille a tout essayé, et il est rebuté de tout. Il a tout parcouru, et la terre et les mers. Il a, comme l'enfant prodigue, dissipé les trésors de sa vail-

lante jeunesse: et comme lui, le voici qui conduit, non les pourceaux, mais le pauvre âne des Capucins de Manfredonia, avec les débris, les loques de cet uniforme d'où pendait naguère l'épée du soldat de Lépante. C'était le dernier fond de la misère humaine que touchait ce pauvre cœur, demeuré grand quand même, dans son abjection.

C'est parfois de ces profondeurs de l'abîme que rebondit, si j'ose parler ainsi, vers le ciel l'élan d'une âme créée pour l'infini et l'Éternel. Elle a tout épuisé, et connu le néant de tout. Elle n'a plus rien, mais Dieu lui reste, un Père lui reste; elle se redresse vers lui, du fond de sa misère morale, comme Job se redressait vers lui, du fond de sa misère corporelle. A vingt-cinq ans, Camille se retourne vers le ciel; et pleurant, se frappant la poitrine, il se soulève, se relève; et d'un cœur nouveau : « O Dieu je ne veux plus que vous, et je suis tout à vous! » C'est le premier cri des convertis. Puis voici le second : « Que voulez-vous que je fasse? »

Ce fut le 2 février 1575, fête de la Purification de la Vierge Marie et de la Présentation du Seigneur à son Père, dans le Temple, que fut faite cette oblation. La conversion attendait maintenant une direction. La vocation en décidera. Attendons, écoutons le signal de Dieu.

* * *

Camille portait en lui le germe d'un religieux. Jeune encore, dès sa dix-huitième année, il était

allé frapper à la porte des Franciscains de Fermo, puis d'Aquilée. Plus tard, deux fois aussi, il a reçu à Trivento, à Sienne, l'habit de saint François, que son infirmité lui commanda de quitter. — Et lui, toujours de dire : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Il le disait et demandait à un prêtre d'éminente vertu, Philippe de Néri, le saint fondateur de l'Oratoire, qui l'appelait *son Bon Camille,* qui le faisait venir chez lui, à Saint-Jérome de la Charité ; qui le consolait de la porte du couvent, qui se fermait, en lui montrant la porte des hôpitaux de Rome, où il trouverait certainement la réponse de Jésus, avec sa place près de Jésus.

C'est la question vitale qui se dresse à cette heure et dans ce lieu : celle de la vocation. Après s'être posée, d'abord pour Camille personnellement, dans ses entretiens avec l'homme de Dieu, elle se posa bientôt pour toute une milice, une chevalerie de serviteurs jurés des malades, rangés sous la même règle, unis avec lui par les mêmes vœux, et formant ensemble une Religion de cette charité de l'infirme, dans un sacrifice commun, perpétuel et universel.

C'était la question de votre institution à vous, mes chers Pères et Frères, celle de votre ordre religieux. Et voici comment Jésus lui-même la prit en main et la décida dans une nuit célèbre.

Elle est célèbre en effet, dans la vie de Camille, la vision qui lui fut donnée du Crucifié s'approchant de lui, inclinant sur lui sa tête couronnée

d'épines, ouvrant ses lèvres sacrées, et lui faisant entendre à peu près ainsi ses plaintes, ses volontés, ses ordres : « Regarde mon fils, cette chair crucifiée, cette tête meurtrie, ce cœur percé, ces membres ensanglantés : c'est par de telles souffrances que j'ai expié tes fautes. Mais ma charité n'a pas cessé encore de porter ces blessures dans les blessures sans nombre des hommes de douleur qui implorent ton secours et celui de tes frères. Ainsi sont-elles consacrées, ces blessures, et telles qu'un sacrement qui requière des mains non seulement respectueuses, mais pieuses, mais religieuses, car Dieu est là. »

Ils étaient cinq avec Camille, qui reçurent cette investiture et cette consécration ; cinq qui, dans ce même hôpital Saint-Jacques, venaient chaque jour, aux mêmes heures, s'agenouiller aux pieds du même crucifix, et y adorer le mystère de Jésus-Christ souffrant et de Jésus-Christ soulagé dans la souffrance humaine, pour de là aller l'adorer et soulager sur ces autels nouveaux qui son les lits des malades et des mourants.

Et, quand à leur tête Camille, embrasé d'amour, mais confondu dans son indignité, se demanda éperdu si c'était bien à lui que le Crucifié demandait de lui susciter des ministres de ces autels étranges, et puis de les diriger dans ce ministère sacré, il entendit tomber de ces lèvres divines : « C'est mon affaire, fais en ton œuvre, va, va, va ! je suis avec toi. J'y mettrai pour tous ma grâce, et pour toi la grâce des grâces : celle du Sacerdoce. »

C'était une couronne que Jésus lui présentait, mais il la lui faut conquérir dans l'humilité d'un aride travail. Ainsi verra-t-on Camille, le soldat d'autrefois, n'être plus qu'un petit écolier aux petites classes du Collège romain, où son âge et sa haute taille font l'amusement de l'école. Ainsi partageait-il chacune de ses journées entre la visite et le pansement des malades, qui lui sont des Christs vivants, et la rude culture, de la glèbe des rudiments, à laquelle l'encourage le sourire du divin Prêtre, qui lui montre son autel à l'horizon prochain!

Un jour fut enfin où Camille consacra le corps et le sang de Jésus-Christ, en la petite église de l'hôpital Saint-Jacques. C'était le 10 juin 1584. Ce jour-là, mes Pères, Dieu avait fondé votre œuvre. Ce jour-là, dans ces cinq frères communiés par Camille, c'était le grand arbre de votre congrégation que le ciel contemplait en germe et en espérance. Ce jour-là dans cet hôpital, c'étaient tous les hôpitaux que vous alliez fonder, c'étaient tous vos malades, tous vos convertis, tous vos ressuscités de l'Europe et du monde qui entouraient invisiblement le nouveau prêtre et faisaient monter pour lui vers le Ciel leurs acclamations et leurs bénédictions.

* * *

J'ai dit la conversion de Camille, j'ai dit sa vocation et sa consécration, comment dirai-je sa mission ?

Pendant trente ans on vit des prodiges de charité jaillir du cœur et des mains de cet homme de Dieu. Par lui des hôpitaux multiples sont fondés. Il commence par Rome : c'est la Madonnina, près de la porte du Peuple; la petite maison de la rue des Boutiques-Obscures; la Madeleine, plus tard érigée en Maison-généralice de l'*Ordre des ministres des Infirmes,* dont Camille est le Père.

Mais plus grand que son œuvre est l'esprit qui l'inspire. Je vous l'aurai fait connaître quand je vous aurai rappelé comment il sut aimer, comment il sut donner et comment il sut s'oublier. *Aimer, donner, s'oublier,* n'est-ce pas toute la charité? Ne fut-ce pas spécialement celle de cet homme de Dieu?

Camille aimait comme Jésus. Il se rappelait Jésus ému de pitié et de tendresse sur les malades qu'il guérissait : « *Ah!* s'écrie-t-il, *je mange le pain d'amertume en voyant souffrir ces membres de Jésus-Christ.* »

Il les aimait en Jésus. « Cette vue de Jésus-Christ en eux était si vive, raconte son historien, qu'il se tenait en leur présence avec le même respect que s'il eût été en la présence de Dieu, leur présentant souvent la nourriture, la tête découverte, à genoux. D'autres fois, il leur demandait le pardon de ses péchés. D'autres fois, il contemplait leurs chancres et plaies à genoux, avec des yeux tendres et le visage souriant, comme s'il eût contemplé les plaies mêmes du Sauveur. » Il les appelait : « *Mon Seigneur! — Mon Seigneur bien-aimé,* di-

sait-il, *que puis-je faire pour votre service? Mon Seigneur et Maître, est-ce que vous avez à me prier? Ne suis-je pas votre esclave*[1]*?* » — « *Salut, ô fils de Dieu!* » s'écriait-il en entrant dans les sordides étables où s'entassaient gisants les malades en temps de peste. C'était pour lui le paradis.

Quand Jésus-Christ voyait à ses pieds les malades qui l'imploraient, il leur disait d'abord : « *Allez, vous êtes guéris!* » c'est la guérison du corps. Mais par delà, il voyait l'âme, elle aussi languissante, malade, morte peut-être ; et c'est à elle qu'il disait la seconde et plus grande parole : « *Vos péchés vous sont remis ; allez et ne péchez plus.* » Camille n'est pas seulement l'infirmier de ces malades, il en est d'abord le prêtre. Il les catéchisait, il les confessait, il les réconciliait. Il avait, pour les convertir, l'éloquence du cœur, l'éloquence des larmes. La même main qui leur avait présenté le breuvage pour désaltérer leurs lèvres, leur présentait ensuite le corps de Jésus-Christ : « *Je t'ai donné mes soins, mais je n'ai pu te donner la vie. Mon frère, voici Celui qui t'apporte le salut pour l'éternité. Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle.* » Puis il disait : « *Partez, âme chrétienne, partez!* » Ainsi la charité n'abandonnait le corps qu'après l'avoir rendu à la terre, et l'âme qu'après l'avoir introduite dans le ciel.

1. « Signor mio, anima mia, che posso far io per vostro servigio. — Dio vi perdoni, fratello : voli pregar me! Non sapete ancora che mi potete commandare, essendo io vostro servo e schiavo! »

Pour finir Camille de Lellis s'oublie, se cache, se dérobe : c'est particulièrement l'exemple de ses dernières années. Démissionnaire de son généralat, on le voit dès lors, le plus pauvre, le plus humble, le plus soumis des religieux ses frères, se confondre parmi eux, remplir près des malades les emplois les plus bas, leur laver les pieds et les baiser ensuite. Et pour cela il se traîne, lui vieux et boiteux, dans les vastes salles de l'hôpital du Saint-Esprit : car il souffrait le martyre. On lui représentait qu'il allait s'affaisser, tomber. « *Non, mes enfants, je veux vous servir jusqu'au bout* ». Et pour se reposer, il allait passer la nuit devant le Saint-Sacrement.

Le dernier sacrifice le trouva prêt et joyeux : « *Voici le lieu de mon repos, je viens y laisser mes restes* », dit-il en revoyant la Maison généralice, à Rome. Il fut dire adieu aux affligés : « *Mes enfants, je ne serai plus avec vous que de cœur.* » Ne pouvant plus sortir, il garda sur son cœur une des clefs de l'hôpital, comme une clef du ciel. Il aspirait vers ce terme par d'indicibles élans ; enfin il y monta. « *Seigneur Jésus,* s'écria-t-il, *faites-moi miséricorde par votre précieux sang !* » Pendant ce temps ses frères récitaient les prières des agonisants : « *Que le bon Jésus vous montre son doux et joyeux visage!* » C'est alors qu'il partit dans l'embrassement de son Dieu : « *J'étais malade, ô Camille, et tu m'as visité. Entre, le béni de mon Père, dans le royaume qui t'est préparé de toute éternité.* »

Maintenant, mes Frères, prions ce père et ce patron. Prions, nous avons tant à lui demander aujourd'hui !

Nous lui demanderons d'abord qu'il vous bénisse, qu'il vous inspire, qu'il vous maintienne à ce poste, vous, mes Pères, ses fils, qui êtes venus apporter parmi nous les trésors d'un dévouement dont nos familles savent déjà apprécier le bienfait.

Puis nous lui demanderons, avec vous, qu'il bénisse ceux qui sont vos amis, qui sont aussi les nôtres, et qui ont fait s'élever ces murailles hospitalières par la magie divine d'une charité qui, semble-t-il, a le don des miracles sans fin[1].

Nous le prierons aussi pour vos collaborateurs, nos honorés collègues de la Faculté, les médecins des corps, afin qu'il leur inspire cet indispensable amour de Jésus-Christ et des âmes, qui seul peut élever leur noble profession à la sublimité d'un sacerdoce divin.

Et ceux qui persécutent; les proscripteurs, les expulseurs, ceux qui n'attendent que le signal de jeter hors d'ici ces admirables coupables de tant de bien, convaincus de tant de dévouement et de vertu? Eh bien! nous prierons aussi pour eux : c'est l'Évangile. Et la grâce que nous demanderons à Notre-Seigneur de leur accorder, est celle de pouvoir vous contempler soit ici, soit au dehors

1. La Maison de Saint-Camille, à Lille, une des annexes de l'Université catholique, est une fondation de M. Camille Feron-Vrau et de sa famille. (V. *Les Deux Frères*.)

à votre œuvre de charité, afin que leur haine en soit désarmée, et leur âme conquise.

Enfin, chrétiens, nous prierons Camille pour vos chers malades, vos malades du présent et ceux de l'avenir, ceux qui passent au Dispensaire, ceux qui séjournent à l'Hospice, afin qu'il les accueille de ses pieuses mains dans cette maison qui est la sienne, et que nous l'y reconnaissions lui-même, à la religieuse charité de ses fils.

Et, comme tous tant que nous sommes, un jour sera où nous connaîtrons l'heure de l'angoisse et du suprême combat, nous lui demanderons qu'il soit l'ange de notre agonie, *afin que,* comme s'exprime l'Église, dans l'oraison de ce jour, *réconfortés par cet ange de l'agonie, nous puissions vaincre l'ennemi, et arriver, comme lui, à la couronne du Ciel.* Ainsi soit-il.

LA FRANCE BAPTISÉE

SAINT VAAST

ÉVÊQUE D'ARRAS ET DE CAMBRAI
PATRON DE L'ARTOIS ET DE LA FLANDRE.

Panégyrique prononcé dans la cathédrale d'Arras le dimanche 8 février 1885.

Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

(JOAN., V. 4.)

MONSEIGNEUR [1],
MES FRÈRES,

« Vive le Christ qui aime les Francs ! » Vous le savez, Chrétiens, cette acclamation est le prologue même de la loi salique, première loi constitutive de la nation dont nous sommes, et en même temps pacte d'amour qui unit Jésus-Christ à nous, et nous à Jésus-Christ. Il date, dans notre histoire, du jour

1. Mgr DENNEL, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

où un de vos futurs évêques amena Clovis et ses francs au baptistère de Reims sous la main de Remi, dans une solennité qu'il avait préparée et de laquelle, en très grande partie, lui revient le mérite devant Dieu, comme il doit lui revenir dans la mémoire des hommes.

C'est de cet homme, c'est de cet évêque, que nous célébrons la fête, et de qui doit vous entretenir ce discours. Le cadre en sera beau et large. C'est Tolbiac, c'est Reims, c'est Arras ; et derrière Arras, c'est toute la Gaule du Nord qui va nous apparaître. C'est Clovis, c'est Remi, et par-dessus tout c'est Dieu : le même Seigneur Jésus-Christ que nous, fils des Francs, nous venons, après quinze siècles, prier aujourd'hui encore de nous demeurer fidèle : *Vivit Christus qui diligit Francos !*

Mes Frères, un mot résume toute la vie de votre saint Vaast : il fut éminemment l'ouvrier de la foi. Et, comme dans sa carrière on distingue trois étapes, *Toul, Reims,* et *Arras,* nous le verrons, à chacune d'elles, s'appliquer au travail de cet ouvrage de foi. — A Toul, il prépare, dans la sainteté et la prière, la victoire de la foi. — A Reims, et sur le chemin de Reims, il inaugure, par la doctrine apprise au roi Clovis, le triomphe de la foi. — A Arras, il assure, par la vérité et la charité, les conquêtes de la foi et l'établissement du royaume de Dieu. Ce sera tout le discours.

Ah ! mes Frères, cette foi, achetée au prix de tant de sueurs, de larmes et de sang, puis-je oublier qu'à cette heure elle subit douloureuse-

ment, dans une terre chrétienne, une effrayante éclipse! Vous nous la rendrez, ô Dieu, dans toute sa lumière et sa liberté, par l'intercession de celui qui l'alluma parmi nous. Et si ces quelques paroles pouvaient y contribuer, Dieu les aurait bénies!

I

C'était donc au v[e] siècle, et dans cette région de la Gaule septentrionale où se place le berceau de la patrie française. Elle s'appelait alors d'un nom romain; mais la domination romaine n'avait fait là qu'une œuvre de force, et l'œuvre de la force ne dure pas. Le christianisme était venu qui, à ce corps sans âme avait commencé à infuser son âme de foi, d'espérance et de charité. Mais à peine le bon grain était-il tombé dans cette terre prédestinée, que voici les barbares qui accourent, foulent le champ de Dieu au pas de leurs chevaux de guerre, y piétinent la semence et les germes, mettent tout à feu et à sang, puis s'en vont, ne laissant derrière eux que des cendres et des ruines. C'étaient les Vandales, les Suèves, les Alains, puis les Huns d'Attila. Celui-là, un barbare même aux yeux des barbares, s'était ouvertement appelé le *Fléau de Dieu*. Tu en savais quelque chose, ô Église d'Arras! Ce nom d'épouvante, tu pouvais le lire écrit en traits de feu dans l'incendie de tes bourgs. Ainsi rien n'avançait : c'était toujours à recommencer.

Et cependant l'Église appelait autre chose. Ce qu'il lui fallait, ce qu'il lui faut encore, ce sont

des institutions publiques à vivifier; et pour cela de l'ordre, de la stabilité, ce que notre langue a nommé excellemment un État; et il n'y avait pas alors d'État chrétien. Ce n'était pas l'Empire romain qui y pouvait prétendre : avec Constance et Valens il est arien; avec Julien il est apostat; sous les Césars même orthodoxes, l'État, lui, ne se convertit pas, il reste païen de politique, d'habitudes, de mœurs comme de langage. La Gaule barbare n'est pas davantage certes une société chrétienne : Les Visigoths, les Bourguignons ont renié le Christ Dieu. O Seigneur, nous avons eu hier « le fléau de Dieu »; mais le soldat de Dieu, le peuple de Dieu, qui nous le donnera?

Je vois bien un peuple nouveau. Il est fier, il est vaillant, il porte le nom de Franc, et il en a la chose. Le regard du Christ est sur lui, car déjà, avec Mérovée, il a fait l'œuvre du Christ, en brisant le *Fléau de Dieu* aux Champs Catalauniques. Mais cet auxiliaire de Dieu n'adore guère aujourd'hui d'autre Dieu que son épée. Et pourtant l'heure s'annonce solennelle pour lui : son avènement est proche. Il vient d'élever sur le pavois un chef de grande espérance, qui, lui aussi, a donné de premiers gages à l'Église, en prêtant aux évêques une main secourable, quoique trop souvent despotique, violente. Mais ne lui parlez pas, à lui non plus, quant à présent, de faire bénir sa francisque par le Dieu des vaincus. Clovis, le fier Sicambre, ne courbera pas sa tête. Clovis « le fils des dieux », restera fidèle à ses dieux.

Celui-là a dit vrai qui a écrit que « si la domination est le fond d'un Romain, l'indépendance est le fond d'un barbare ». Soit; mais si vis-à-vis de l'homme l'indépendance parfois peut être une légitime fierté, vis-à-vis de Dieu et de la loi de Dieu l'indépendance est un désordre et une lâcheté, c'est le mal et le malheur. Qui donc le sauvera, ce barbare, de sa barbarie, en le faisant entrer dans l'ordre éternel du devoir? Et, ce prince, qui lui fera trouver la souveraine dignité et la vraie liberté dans ce qu'on appelle « la royauté du service de Dieu »? A Dieu de la lui conférer. Mais qui l'obtiendra de Dieu?

Chrétiens, il est une puissance surhumaine que saint Bernard a nommée « une toute-puissance suppliante ». Est-ce que, dans l'histoire politique des nations, on ne signale pas des négociations plus efficaces que des batailles, et une diplomatie plus utile que la stratégie? Nous avons, nous aussi, notre diplomatie céleste, et nos négociateurs qui s'appellent les saints.

Ceux qui tiennent la plume, et qui la tiennent contre l'Église, se sont complu à montrer les évêques d'alors circonvenant Clovis, pour se faire de lui un protecteur, en faisant de lui un chrétien. Leurs yeux de chair n'ont vu que cela. Mais ce qu'ils n'ont pas vu, ce sont ces armées de martyrs que la Gaule chrétienne avait donnés au ciel, et qui au ciel présentaient à Dieu l'offrande de leur sang pour le rachat du prince franc et de son peuple. Ils n'ont pas vu ces délégations de pontifes, de vierges, de

moines, d'anachorètes qui, de la terre, emportaient vers le trône de Dieu « ces vases de parfums qui sont les prières des saints ». Ces plénipotentiaires de notre salut, cachés aux yeux des hommes, présents devant la face de Dieu, la rançon de la patrie reposait entre leurs mains. La patrie française fut rachetée par eux. C'est par leur crédit que nous pûmes être annexés au royaume de Dieu : nous sommes la conquête d'une grande prière.

Et, du côté de la terre maintenant, voulez-vous me suivre dans un foyer d'oraison sublime ? C'était dans la ville de Toul, dans la tribu des *Leuci*, sur le chemin de Strasbourg. Là se cachait, dans une cellule, un de ces puissants devant Dieu, mais que les hommes ignorent. On l'appelait *Vedastus*, dont vous avez fait saint Vaast. Vous avez écrit sur son lieu d'origine de savantes dissertations auxquelles je sais rendre hommage ; mais pour le moment je ne veux savoir qu'une chose : c'était un homme de Dieu. Ce précurseur de notre salut était, comme Jean-Baptiste, « une lampe ardente et luisante » : ardente de sainteté, brillante de doctrine. C'est à ce double titre de sa doctrine et de ses vertus qu'il sera désigné au choix de l'évêque Ursus pour être le maître de religion de Clovis, et plus tard au choix de Remi pour être l'évêque d'Arras[1]. Quand sa légende nous dit qu'il excellait sur tout

1. Trois hommes, nous dit un texte primitif, brillaient alors comme trois étoiles au ciel des Gaules : Remi, évêque de Reims, Principe, son frère, évêque de Soissons et Vaast, futur évêque d'Arras. (*Chronique de Sigebert* dans les *Acta Sanctorum*. — Feb. I, p. 791.

autre en esprit de religion et que c'était entre tous un homme de désirs, qu'est-ce à dire, sinon que, comme le prophète Daniel et le vieillard Siméon, il portait dans son cœur d'impatientes ardeurs du salut de son peuple ? Comment Dieu y répondait-il dans le secret de leur entretien ? Comment se traitait cette affaire entre la terre et le ciel ? A quelles conditions de larmes, de jeûnes, de travaux et de sacrifices était mis le succès ? Depuis combien de temps durait cette sainte conspiration ? Ces choses n'ont pas d'histoire : elles ne sont écrites que dans le livre de vie : et Dieu nous en réserve les révélations pour être une des plus ravissantes surprises de l'éternité. Mais les résultats qui en sortent éclatent dans les événements. Or écoutez, chrétiens, contemplez un de ces grands éclats de la grâce de Dieu.

Mes Frères, on a raconté la bataille de Tolbiac ; mais on n'a pas assez exactement dénombré les forces qui de part et d'autre étaient en ligne ce jour-là. Oui, il y avait les Allemands débordant sur notre pays, par un chemin hélas ! qu'ils ne devaient pas oublier de sitôt ! Oui, il y avait les Francs de Clovis, qui se présentent bravement pour leur barrer le passage. Ils soutiennent le choc ; mais, moins nombreux, ils cèdent : ils vont être rompus, écrasés : c'est la déroute. Cependant, attendez :

Quel est donc, mes Frères, entre les deux armées cet Auxiliaire invisible que Clovis, dans sa détresse, invoque aujourd'hui pour la première fois ? « Dieu

de Clotilde, donne-moi de vaincre, et je tombe à tes genoux ! » Aussitôt tout change de face, la fortune des armes a tourné, les Allemands plient, les Francs triomphent. Quel renfort est donc soudainement survenu ? Regardez du côté du ciel ; et reconnaissez-y ces légions que depuis longtemps la prière y tient en réserve. C'est à leur fête saint Denis, saint Germain, saint Aignan, saint Loup, sainte Geneviève. Et, pour ne parler que des vôtres, saint Piat, saint Chrysole, Fuscien, Victrice, Victorice. Abaissez vos yeux : sur la terre, c'est le pape saint Hormisdas, c'est Avite de Vienne ; c'est Remi de Reims ; c'est le moine Vedastus, que je viens de vous faire entrevoir. Mais qui donc encore ailleurs, mais en même temps que lui ? Je m'en veux, mes Frères, de ne vous avoir pas encore nommé, en la saluant, une jeune princesse, Clotilde, fille des rois de Bourgogne, laquelle, il y a deux ans, est venue apporter à Clovis la douce lumière et les premiers parfums de l'Évangile, dans la foi vive et les tendresses de l'épouse chrétienne. Je vous devais, Mesdames, de vous montrer, dans cette femme, dans cette sainte, le modèle de cette « toute-puissance suppliante » à laquelle en définitive appartient la victoire de conversion qui fait le sujet de ce discours. Clovis en témoignait lui-même, quand ensuite, à Reims, il disait à la pieuse priante : « J'ai vaincu les Allemands, mais vous avez vaincu Clovis ! »

Vous verrez bientôt le reste. Mais vous ne quitterez pas, mes Frères, ce champ de Tolbiac sans

en retirer pour vous une grande leçon. C'est que les peuples vraiment forts sont les peuples qui prient; il n'y a que ceux-là de forts. Et voilà pourquoi, de tous les symptômes qui décèlent tristement la décadence d'un peuple, aucun ne m'effraie autant que de le voir proscrire la prière publique des lèvres de ses assemblées, de ses parlements, de ses tribunaux, de ses armées. On a dit que la prière est la respiration de l'âme : que dirons-nous d'un peuple qui ne respire plus? Hélas! nous ne le savons que trop; et, si l'anémie nous gagne, si les énergies morales défaillent en face du devoir; si nous nous sentons si faibles dans le combat de la conscience contre les trahisons ou contre les transactions qui entament l'honneur; si conséquemment nous voyons chaque jour succomber quelque chose de ce qui était la vieille et bonne France de nos pères; n'est-ce pas parce que l'air est vicié que nous aspirons dans nos poitrines, et que nous avons cessé d'aspirer le souffle vivifiant des cieux?

II

Nous voici ramenés à la cellule de saint Vaast; mais il n'y est pas seul; Clovis est auprès de lui, qui implore son assistance. Le roi, au retour de Tolbiac, s'est arrêté à Toul; il lui faut un homme de Dieu qui l'instruise de la religion de ce Christ qu'il veut adorer. Il ne marchera au baptême que par un chemin de lumière, et c'est ce moine qui en portera le flambeau devant ses pas.

5.

Mais pourquoi lui, mes Frères, lui jusqu'alors caché, inconnu et obscur, plutôt que tant de doctes personnages qui resplendissent alors dans l'Église des Gaules? Que voulez-vous? Vaast est un saint. D'autres, sans doute, eussent montré au grand catéchumène la vérité de l'Évangile éclatante dans leur parole; lui, le saint, la montrera visible dans sa personne. Et le voilà, le fier Sicambre, fumant encore, pour ainsi dire, du sang de sa victoire, qui s'incline, humble catéchumène, sous les leçons de l'homme de Dieu, comme on représente les lions couchés docilement aux pieds des hommes du désert qui les domptaient par la puissance du seul nom de Jésus.

Il parlait donc de Jésus, de sa crèche, de sa croix, à ce roi barbare qui ne connaissait que les dieux de sa Germanie voluptueuse ou guerrière. Il lui parlait de l'humilité, de la patience, de la chasteté, à ce soldat qui ne connaissait que sa framée et sa coupe, le sang et les plaisirs. Et puis, il lui parlait encore du devoir des rois, lui rappelant les conseils que la Lettre de Remi lui avait apportée, le lendemain de son élection : « Protégez tous les citoyens, soulagez les affligés, secourez les veuves, nourrissez les orphelins. Que votre audience soit accessible à tous. Partout si vous voulez être roi, faites paraître d'abord une conduite royale. » Il lui disait enfin comment il fallait faire monter Jésus-Christ sur le pavois, et avec lui la foi, la loi, la paix, l'ordre, l'honneur, la justice, de laquelle on dira que, « fût-elle bannie du cœur

de tous les hommes, elle se doit trouver encore dans le cœur des princes ». En même temps que l'éducation du catéchumène, c'était notre éducation nationale qui se faisait ainsi dans celle du premier de nos princes chrétiens.

Tandis que le catéchisme royal se poursuivait ainsi sous la tente, le vainqueur de Tolbiac suivi de son armée s'acheminait vers Reims. La doctrine avait donné à Clovis la lumière, la sainteté vivante le pénétrait de sa chaleur, le miracle survint qui lui imprima le mouvement. Lumière, chaleur, mouvement : c'est la conversion tout entière.

En traversant un pont, à Rilly-sur-Aisne, le saint prêtre rencontre un pauvre, un mendiant : il est aveugle. Vaast le montre à Clovis ; puis s'approche, pose ses doigts sur ses yeux, et lui rend la clarté. « Et moi aussi, je sais, je crois, je vois », s'écrie le roi barbare, comme le martyr antique ; et, résolu à tout, il fait diligence vers Reims, escorté ou plutôt amené par ce moine vainqueur, qui, tout à l'heure, sera son parrain et, par là même, le parrain de toute la France chrétienne.

Vous n'attendez pas de moi que je vous refasse la peinture de ce jour de Noël 496, ni que je vous montre votre patron assistant à ce triomphe qu'il avait préparé. J'estime que chaque année le présent jour vous en apporte le splendide tableau, souvent tracé de main de maître. Mais puisque je vous ai parlé du pacte qui, en cette journée, fut signé entre le Christ et la nation des Francs, rappelez-vous trois paroles qui me semblent ren-

fermer les trois principales stipulations de ce pacte. Je vais vous les redire.

« *Courbe la tête, doux Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré.* » C'est la première parole, celle de saint Remi au payen de la veille. C'était l'engagement de la France à répudier l'idolâtrie, l'apostasie, l'hérésie, pour n'adorer que Jésus. Tel est le premier article du pacte national ; et il y a justice à le proclamer : jusqu'à nos jours, la France y a été fidèle ; elle fut toujours chrétienne.

L'arianisme est venu : France, courbe-toi devant la sophistique d'Arius. La France a répondu qu'elle adore Dieu dans le Christ, fidèle à la foi de Nicée.

L'islamisme est venu : France, courbe-toi devant le croissant du prophète. La France a brisé le croissant et adoré la croix.

Le protestantisme est venu : France, courbe-toi sous le vent de révolte qui souffle de Wittemberg et de Genève. Et la France catholique renouvela ses serments à l'Église romaine.

Le philosophisme est venu, suivi de sa fille aînée, la Révolution. Et la France a répondu qu'elle ne courberait sa tête ni devant les sophistes, ni devant les bourreaux.

Et aujourd'hui, ce pacte quatorze fois séculaire, voici qu'après quatorze siècles de fidélité, on voudrait nous le faire déchirer ? On voudrait rompre cette alliance de l'Église et de la France, et nous prosterner encore devant ces nouvelles idoles, dieux d'or, dieux de boue et de chair, qui ont

aujourd'hui des palais, en attendant des temples, à qui il faut des piédestaux, en attendant des autels? Ah! non, c'est venir trop tard; et j'entends la France répondre, comme ce vieillard octogénaire à qui l'on demandait de sacrifier aux faux dieux : « Il y a quatorze cents ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal; je ne blasphémerai pas le nom de mon bienfaiteur et père! »

Il est rapporté qu'un jour, on racontait à Clovis l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les tortures de sa croix, quand tout à coup le barbare se dresse, et la main sur son épée, il s'écrie : « *Que n'étais-je là avec mes Francs?* C'est la seconde parole, mes Frères, celle qui engage l'épée et le bras de la France à la défense du Christ. C'est le second article de notre pacte national; et nous rendons encore à la France cette justice de reconnaître qu'elle y demeura fidèle. Elle était là avec ses Francs, les Francs de Charles Martel, pour défendre l'Église contre les Sarrasins. Elle était là avec ses Francs, les Francs de Pépin et de Charlemagne, pour défendre l'Église contre Didier et les Lombards. Elle était là, avec les Francs de Louis VII, de Philippe-Auguste et de saint Louis, pour défendre le Christ contre les Sarrasins qui profanaient son tombeau. Elle était là enfin, à la Passion du Christ et de son Vicaire sur la terre, avec les Francs de Mentana et de Castelfidardo, pour le défendre contre des bandes de spoliateurs d'outre-monts. Qu'elle a bien mérité le nom de fille aînée de l'Église!

Il est rapporté enfin qu'au matin de son baptême, Clovis franchissait le seuil de l'église de Reims, entouré de ses guerriers, quand la voyant parée, illuminée, resplendissante, pleine d'éclat et d'harmonies, il se tourna vers les évêques et ne put se retenir de leur dire : « *Est-ce là ce royaume que vous m'avez promis?* » Qu'entendait-il par là? Sans doute le catéchiste, qui lui avait promis le royaume du ciel, lui avait dit aussi que son royaume terrestre serait l'image de l'autre, tant que la religion y garderait son autorité. La prospérité des États et le bonheur temporel des sociétés est à ce prix. Tel est le troisième article de notre pacte national. Dieu nous a tenu sa parole : lui avons-nous tenu la nôtre?

« Est-ce là l'heureux royaume que vous m'avez promis? » Nos pères reconnaissants pouvaient encore le dire à Dieu, tout le temps qu'au-dessus même de misères inévitables, la religion portait si haut la dignité, la grandeur et la prospérité de la France catholique. Mais aujourd'hui partout où je dirige mes pas, dans les assemblées publiques, les grandes écoles, les campagnes et les villes, qu'entends-je, mes Frères, que vois-je?... Quelle révolte! Quels blasphèmes! Quelles lois! Quelles violences! C'est officiellement le schisme qui se prépare, c'est l'apostasie qui se déclare. Mais en même temps, en conséquence, quelles mœurs, quels déchirements, quelles luttes au dedans, que d'insécurité, que de menaces au dehors, que de souffrances partout! Ce sont les nôtres, mes Frè-

res : Dieu me garde d'y insister. Mais quand la France, oublieuse des promesses de son baptême, a cessé de chercher premièrement le règne de Dieu et sa justice, peut-elle s'étonner, l'infidèle, que lui soient refusés ces dons de paix, de tranquillité, de prospérité et de félicité qui étaient le « surcroît » promis à sa fidélité?

III

Maintenant nous sommes à Arras. Quand au lendemain du sacre, Vaast, fait évêque par Remi, fut envoyé par lui dans le pays des Atrébates, il dut se féliciter de son partage, car la terre qu'on lui assignait était une terre de choix : *funes mei ceciderunt in præclaris,* pouvait-il dire. Ces Nerviens, ces Morins, *extremi hominum,* comme les appelait le poète, ces garde-barrières des confins de la terre et de l'océan, Dieu leur avait tout donné : l'immensité de leurs plaines fertiles et l'immensité des flots. Il leur avait donné bien davantage encore, en leur ouvrant, par la prédication de son Évangile, les perspectives infinies de l'éternité. Siagrius et Piat, avec ses compagnons, Lucien de Beauvais et Rieul de Senlis, Fuscien et Victorice, Diogène, et même le grand Martin de Tours vous avaient visités; mais le Dieu qu'ils avaient prêché était encore pour beaucoup le Dieu inconnu. Vos pères ne passaient pas pour une conquête facile. *Atrebatum genus intractabile,* disait-on du temps de César. C'était vrai aussi de la conquête morale

Beaucoup de vos apôtres avaient péri à la tâche. Le prêtre Diogène, un de vos premiers missionnaires, était tombé sous les coups de ces idolâtres, à l'autel même où il offrait le sacrifice de la miséricorde. Que leur apportait donc pour les conquérir l'évêque qui leur était envoyé par le Seigneur des cieux.

Vous reconnûtes votre Moïse à deux rayons de sa face : le rayon de la vérité, le rayon de la charité : *in veritate, in charitate*. Plus tard il eut écrit ses deux mots sur son blason, Monseigneur[1] ; dès lors il les portait resplendissants dans sa vie, imprimés dans son cœur.

La vérité, saint Vaast la voulait sans alliage. Un trait de sa vie rend compte de cette belle intolérance. A une table où le roi lui-même est invité, l'évêque voit, à côté des coupes bénies pour les chrétiens, d'autres coupes profanées par les rites païens. Il fait un signe de croix, les coupes profanes se brisent. Admirable leçon, si j'en comprends bien le sens! N'est-ce pas cet étrange mélange de la vérité et du mensonge, du bien et du mal, de la vertu et du vice, qu'on nous sert encore dans ces coupes diverses que la presse et l'enseignement nous présentent au choix? « Il en faut pour tout le monde », disait le leude Ocin, qui recevait l'évêque à cette étrange table. C'est ce que répète encore le trop facile libéralisme de nos jours. Mais les vrais apôtres du Christ ne l'en-

1. C'est la devise des armes épiscopales de Mgr Dennel.

tendent pas de cette sorte. Chrétiens, mes frères, écartez de vos tables, éloignez de vos lèvres et brisez toutes ces coupes qui ne vous verseraient qu'un mélange insipide ou malsain. Ainsi serez-vous apôtres comme votre premier apôtre; et, comme lui aussi, vous ferez d'autres chrétiens, en vous montrant chrétiens fièrement et fermement, envers et contre tous.

L'apôtre de la vérité fut secondement l'apôtre de la *charité*. Vous vous représentez bien l'allégresse de vos pères le jour où leur évêque, franchissant la porte de votre ville pour la première fois, y guérit deux infirmes : l'un aveugle, l'autre boiteux, qui reconnaissent à ce signe l'envoyé du Seigneur : « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. » La charité faisait son entrée avec lui; elle ne quitta plus ses pas.

Elle avait tant à faire dans ces temps de désastre; tant de malheureux à secourir, d'opprimés à délivrer, d'infortunés à soulager! Rhadagaire de Cambrai tenait la campagne pour les anciens dieux des Germains, comme Clovis pour le Dieu de Clotilde. Et contre ces loups dévorants, il n'y avait d'abri que la houlette du pasteur, l'Évêque « Défenseur de la cité », comme on lui en donnait officiellement le nom.

Il l'était contre ces ravageurs barbares dont le souvenir terrifiant est demeuré dans la mémoire populaire. Qu'est-ce donc, par exemple, sinon la barbarie en chair et en os que cet *Ursus* de la légende, ce fauve gauche et lourd qui, à l'approche

de Vaast, se lève des broussailles d'où il exerçait ses déprédations, et sur son ordre va se cacher, pour ne plus reparaître, au delà de la rivière? J'ai bien des raisons de croire à la férocité de quelque chef barbare, laquelle ne désarma que devant l'homme de Dieu, qui la dompta par la croix et lui commanda de reculer au nom du Roi des cieux.

Entre ses mains, cette croix allait devenir un instrument de civilisation morale et chrétienne. Votre évêque y consacra quarante ans de son apostolat. Parvenu à ce terme, qui fut celui de sa vie, le moissonneur put se retourner pour contempler son œuvre. Elle était belle ; la voici : « Partout resplendit en ces lieux la connaissance de la loi divine, le nom du Christ est sur toutes les lèvres ; les mœurs fleurissent, et l'honnêteté répand son parfum en tout lieu. La maison de Dieu se repeuple de monde, et la maison du pauvre ne manque pas d'aumônes pour ses besoins de chaque jour. »

Et maintenant finissons, mes Frères. Je le ferai par une seule parole : soyez dignes de vous-mêmes. Les siècles vous ont fait une noblesse d'une rare distinction : cette noblesse oblige. Vous fûtes les premiers fondateurs de la patrie française : c'est d'ici, de Cambrai, de Tournai, que partirent ces Mérovingiens, qui furent vos ancêtres : refaites-nous des Français dignes de leurs aïeux. Vous fûtes les premiers fondateurs de la patrie chrétienne : faites-nous des chrétiens dignes de ces grands croyants. Tout a commencé parmi vous, tout peut recommencer par vous.

Vous aviez au moyen âge, comme foyer de vie et de régénération, l'Institut monastique si florissant ici. Vous nous avez donné présentement l'Université catholique de Lille : Est-il présomptueux de croire et d'espérer qu'elle peut être parmi vous une source, et former un courant des plus pures eaux du christianisme doctrinal, moral et social? Sans doute ce n'est encore à présent qu'un ruisseau : mais il ne tiendra qu'à vous d'élargir ses rivages, pour qu'il devienne un fleuve intarissable, et capable de porter une nouvelle vie de foi dans la contrée entière.

Monseigneur, il est raconté dans l'histoire de saint Vaast qu'au IXe siècle, son vénéré corps, menacé d'être profané par les invasions normandes, fut emporté d'Arras et déposé à Beauvais. Il y fit des miracles, et l'on raconte, par exemple, comment par lui « les lampes furent remplies subitement d'une huile très pure qui répandait au loin une clarté comme divine » : c'est l'expression de la légende. Mais Vaast n'avait été que prêté à Beauvais. La province de Cambrai le rappela à elle, et il revint à Arras, où l'évêque Honorat célébra son retour par un beau discours sur ses vertus pastorales et en particulier sur sa grande charité.

Je ne connais pas, Monseigneur, ce sermon d'Honorat, et je ne sais même s'il s'appliquerait exactement ici, dans toutes ses parties, car ce n'est pas seulement le saint corps de Vaast que Beau-

vais nous restitue[1]. Nous sommes plus riches aujourd'hui; et à plus juste droit que ce peuple consolé, nous pouvons bénir celui qui vient, ou mieux qui nous revient au nom du Seigneur; lui chanter le *Benedictus,* et lui demander de faire descendre sur nous tous en ce jour sa « Bénédiction spirituelle dans le Christ ». Ainsi soit-il.

1. Mgr Dennel, prêtre du diocèse de Cambrai, venait d'être transféré de Beauvais à Arras.

SAINTE RADEGONDE

« MÈRE DE LA PATRIE »

Panégyrique prononcé, le 22 août 1886, dans l'église de Sainte-Radegonde de Poitiers.

MONSEIGNEUR[1],
MES FRÈRES,

Votre liturgie poitevine, justement louée par l'Église, décerne à l'illustre Patronne du diocèse et de la ville un nom qui déborde les limites de l'un et de l'autre. Elle l'a appelée, dans son Office, *la Mère de la Patrie*. Telle en effet m'apparaît la mission de Radegonde, étudiée à la double lumière des événements de sa vie et des conseils de la Providence générale de Dieu dans le gouvernement des peuples.

Vous le remarquerez d'abord : depuis qu'une femme bénie entre toutes les femmes eut l'honneur d'être associée à la rédemption de la Patrie universelle, il semble que Dieu ait voulu que chaque Patrie particulière eût aussi dans ses plus

1. Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Poitiers.

antiques souvenirs une femme honorée d'une principale participation à la même œuvre sur la terre, comme à la même gloire dans le Ciel.

Cette loi remplit toute l'histoire. Mais sans sortir de ce VIe siècle où va nous retenir ce discours, le siècle de saint Grégoire le Grand, regardez autour de vous toutes les femmes apostoliques qui furent, sur les trônes de l'Europe, les auxiliaires de cet illustre convertisseur des Barbares. En Italie, c'est Theudelinde mettant au front du Lombard « la couronne de fer » forgée, dit-on, d'un des clous de la croix du Seigneur. En Espagne, c'est Ingonde montrant le chemin du martyre à l'époux qui va laisser le royaume visigoth baptisé dans son sang. En Angleterre, voyez Berthe, la pieuse reine de Kent, ouvrant l'Ile des Saints à ces moines missionnaires qui des *Angles* vont faire des *Anges*, selon le vœu et l'expression de l'Évêque de Rome. Mais, quel que soit l'éclat de ces noms chez les nations voisines, vous n'avez rien à leur envier, Poitevins qui m'écoutez, car, si entre ces femmes royales, nulle plus que votre Radegonde ne mérite le nom de Sainte, avec celui de Reine, nulle aussi n'a été plus digne de celui de mère, au sens de la maternité spirituelle dans le Christ. Et la considérant dans les phases successives de son existence mortelle et immortelle, je ferai voir, s'il plaît à Dieu, que Radegonde a été premièrement *Mère de la Patrie sur le trône*, secondement *Mère de la Patrie dans le cloître*. Nous finirons en l'invoquant comme *Mère de la Patrie dans le Ciel*.

Monseigneur, j'avais contracté une dette envers Votre Grandeur, et envers votre vénérable Chapitre cathédral, qui m'a appelé à l'honneur d'entrer dans son sénat et de partager sa pourpre[1]. J'étais redevable envers toute l'Église de Poitiers pour l'édification et le charme que m'a apportés, durant cinq années entières, l'étude d'une des plus glorieuses phases de son histoire[2]. Que de fois, pendant ces jours, je me suis cru un des vôtres, tant je vivais parmi vous ! Mais le digne Pasteur de cette paroisse m'a gracieusement écrit que vainement je prétendrais au titre de Poitevin, si je n'étais venu d'abord apporter le tribut de mon hommage à la Reine de ce lieu. Qu'elle l'agrée en ce jour ! La dignité qui m'est conférée par votre bienfait me paraîtra plus précieuse encore, lorsque je pourrai penser que l'investiture m'en est conférée par ses gracieuses et royales mains.

I

Mes Frères, on peut procurer ici-bas le règne de Dieu de deux manières. On le peut par la victoire, et en convertissant : c'est ce que venait de faire Clotilde. On le peut par la souffrance, et en se sacrifiant : c'est ce que devait faire Radegonde. Clotilde avait été une grande princesse, fille, épouse, mère et aïeule de rois ; Radegonde devait présenter l'image d'une grande victime. Or c'est d'abord par

1. Au titre de chanoine d'honneur de la cathédrale.
2. L'Histoire du *Cardinal Pie*.

là qu'elle est véritablement mère de la Patrie. On n'est mère qu'en souffrant : *in dolore paries*. Tel est la loi naturelle et divine, inscrite au saint Livre. Et dans l'ordre surnaturel, ne savons-nous pas, chrétiens, que la mère de l'humanité régénérée s'appelle la Mère de douleurs : *Et animam tuam pertransibit gladius?*

Eh bien! après l'âme de Marie, je ne connais guère d'âme qui ait été plus profondément déchirée que l'âme de Radegonde. « Dieu a régné sur le bois de la croix », chantait Fortunat, un de vos poètes d'alors. Or le Christ qui agréa cette sainte reine pour épouse entend bien qu'elle n'ait pas un trône différent du sien. Ne vous étonnez donc pas si, préludant à la crucifixion par le dépouillement, il commence par la détacher de tout amour qui ne serait pas amour de Dieu, de l'Église et de la France.

C'était une jeune enfant du pays de Thuringe. Là, entre l'Elbe et l'Oder, au sein d'une cour guerrière, les commencements de Radegonde avaient été heureux. La grâce était sur ses lèvres, la lumière dans son regard; et, sur son front paré de noblesse, de fierté et d'innocence, il y avait la place marquée pour une couronne. Telle que je viens de vous la peindre, elle pouvait espérer que ce serait une couronne de fleurs; mais Jésus qui l'aimait, Jésus qu'elle ne connaissait pas encore, mais qui la voulait à lui, lui préparait dès lors une couronne d'épines.

Pauvre enfant de dix ans! Elle avait, comme

vos enfants, un foyer et une famille au sein de ces fières tribus dont elle était l'orgueil et déjà l'espérance. Une guerre fratricide éclate, tout est fauché autour d'elle, la framée fait tomber la couronne paternelle avec la tête qui la portait, et c'est de la main d'un frère que l'enfant voit dépouiller et massacrer son père. La voilà orpheline. C'est le premier coup de tonnerre dans ce ciel jusque-là si pur.

Pauvre victime de la guerre et de la barbarie! Elle avait une patrie illustre, victorieuse, aimée. Mais les Francs envahisseurs se sont fait une proie de la Thuringe qu'ils mettent à feu et à sang. Il n'y a plus de patrie pour la jeune vaincue. C'est le second coup de foudre, c'est le second coup de la grâce : ne pouvant plus tourner ses regards du côté de la patrie natale, il faudra bien qu'elle les tourne vers la patrie du Ciel.

Jeune victime de la tyrannie! Au moins, ayant tout perdu, conservait-elle encore le domaine d'elle-même avec la liberté? Mais non ; à la suite de la guerre, il lui faut connaître la servitude. Elle est devenue une proie opime et délicate, une proie que deux frères vainqueurs se disputent ; et celui qui l'obtient a les mains teintes encore du sang de tous ses proches. C'est le troisième coup de tonnerre, c'est le troisième coup de la grâce. Ne trouvant plus ni amour, ni liberté, ni dignité sous la puissance des hommes, il faudra bien qu'un jour elle remette tout son cœur en la puissance de Dieu.

Vous voyez bien, mes Frères, que le Dieu crucifié, avant de faire de Radegonde la mère de la Patrie, commence par se créer en elle une épouse assortie.

Pour se faire connaître à elle intimement, il la retire alors dans la religieuse solitude d'Athies, en Picardie : « Je la conduirai dans la solitude, dit le prophète, et je lui parlerai au cœur. » A ce cœur d'adolescente, cœur broyé qui n'a plus rien à aimer en ce monde, Jésus-Christ montre sa face pour la première fois. Radegonde, paraît-il, était païenne encore. Mais voici que tout à coup, à la lumière des Écritures, ses yeux s'ouvrent à une beauté qu'elle n'avait pas même entrevue dans ses rêves. C'est l'horizon de l'Ancien et du Nouveau Testament : c'est Sara, c'est Rachel, c'est Judith, c'est Esther, c'est Ruth, d'un côté : et de l'autre c'est Marie, c'est Madeleine, c'est Agnès, c'est Cécile, c'est le cortège innombrable des vierges, des saintes femmes et des saintes martyres : tout un nouveau ciel et une nouvelle terre. Et au centre Jésus-Christ, beauté toujours nouvelle et amour infini, éclairant de ses rayons le firmament de tous les âges; Jésus-Christ le Roi des rois, mais aussi Jésus-Christ le père des orphelins, le rédempteur des captifs, leur ouvrant ses bras, disant le *Venite* à tous ceux qui succombent sous le joug, et offrant à ceux qui pleurent son royaume des cieux.

Ce fut irrésistible. Radegonde est éclairée. Elle reçoit le Baptême. Radegonde est consolée : Elle est à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à elle. Elle

le suit où il est, elle le découvre où il se cache, sous le voile de l'Eucharistie comme sous le voile du pauvre. Elle pleure devant son Tabernacle, elle sert à table ses petits enfants. Et, pour être la devancière d'Élisabeth de Hongrie, sa sainte compatriote, il ne lui manque plus que d'être reine comme elle et de monter sur le trône.

Elle y monta, hélas! et ce fut une heure terrible que celle où l'on dénonça à cette jeune fille de vingt ans qu'elle allait devenir la femme du meurtrier de sa famille. Et puis quel homme que Clotaire, un barbare entre les barbares; et quelle cour que cette cour où la cruauté sert d'âpre condiment à la volupté!

Excusez-la, chrétiens, si son premier mouvement est de prendre la fuite et de se cacher à Biache, sur les bords de la Somme. Excusez-la si elle aussi connut son Gethsémani, avec sa tristesse mortelle. « O Dieu! que ce calice d'or tant envié par d'autres s'éloigne et passe loin de moi! » Mais c'est en vain : on vient la prendre, et il faut qu'on l'entraîne de force pour être couronnée. — Va donc, victime innocente, courbe-toi sous ce diadème qui va meurtrir ton front. Viens montrer à cette cour un idéal de beauté morale, surnaturelle, qu'elle n'a pas connue : *Specie tua et pulchritudine tua intende, et regna!* C'est pour cela que Dieu t'appelle. On dit que pour ces Germains la femme est encore un objet de respect ; inspire-leur dans ta personne le respect de Dieu. Et si tu refuses de régner pour toi-même et ta

propre gloire, ne refuse pas du moins de faire régner en France le Christ qui aime les Francs. Aussi bien c'est maintenant que s'inaugure ton rôle de mère de la Patrie, et qu'on va voir en France, pour la seconde fois après Clotilde, ce qu'est une reine chrétienne.

La grande révolution opérée par le christianisme est d'avoir fait du pouvoir un service d'abord, un sacrifice ensuite. Mais combien cette face nouvelle de la souveraineté était peu comprise de ces chrétiens d'hier! Elle a tant de peine encore à se faire comprendre de leurs successeurs d'aujourd'hui! Radegonde va le leur apprendre par son exemple royal.

Regardez : c'est bien la royauté du service charitable que la sienne. Elle est aux pieds des malades, elle donne à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif. Et comme ce n'est pas assez de faire de bonnes actions, elle crée des institutions; et sa chère maison d'Athies se transforme en une maison de santé pour les infirmes. La puissance qu'on lui attribue sur le cœur de son royal époux, est le frein qu'elle oppose à ses emportements. Elle n'a pas de repos, elle n'a pas de bonheur tant qu'elle n'a pas fait tomber les chaînes des infortunés rendus par elle à la vie, puis à la liberté. Ainsi, pour elle, régner c'est premièrement servir; et elle aussi peut dire comme le plus grand des maîtres : *Veni ministrare!*

Regardez encore : c'est la royauté du sacrifice que la sienne. Que d'autres reines d'alors conquiè-

rent la domination par le grossier appât de bas et violents plaisirs. Radegonde a mieux à faire : l'austère jeune reine épie l'heure de se dérober à ces orgies et à ces festins ; et, contente du *panis arctus* et du *sommus brevis* dont parle l'*Imitation*, elle n'a pas de meilleures délices que de chercher, la nuit, sous les rigueurs du froid, dans le silence du sanctuaire, le secret entretien de son Époux du Ciel.

Ah ! je sais bien qu'il y a des yeux à qui tout cela paraîtra peu digne d'une reine ; et vous allez me demander : Quoi ! est-ce donc là régner ? Eh bien ! oui, répondrai-je : c'est régner que d'être bon, que d'être saint, et de faire monter sur un trône beaucoup de dévouement et beaucoup d'abnégation, beaucoup de mérites et beaucoup de vertus. Oui, c'est régner utilement que de prendre peu pour soi, afin de donner beaucoup aux autres, et veuillez m'en croire : cette royauté serait fort agréée partout et dans tous les temps. Oui, c'est régner, et régner noblement, que d'apprendre par son exemple à faire prévaloir l'esprit sur la matière, et à mettre les choses de l'âme au-dessus de celles du corps. Oui, c'est régner que d'élever, à l'encontre des avilissements d'une cour dissolue, des réparations et des expiations qui rétablissent l'équilibre des affaires du pays dans la balance divine. Cela est tellement régner que la souveraineté ne se conçoit plus autrement depuis que notre Dieu a été déclaré roi même par ses ennemis quand il était en croix. Une croix sur une cou-

ronne : tel est l'emblème de la royauté chrétienne.

Radegonde ne l'entend pas d'autre sorte : et c'est par ce généreux et douloureux exemple, que la mère de la Patrie s'est fait suivre de ces générations de reines et de princesses qui sont sa descendance particulière à elle, et qui ont été la force, l'honneur, la bénédiction de la France chrétienne. Regardez-en le cortège sur le chemin de l'histoire : Bathilde, Blanche de Castille, Marguerite de Provence, Marguerite d'Anjou, Anne de Beaujeu, sainte Jeanne de Valois, Louise de Vaudemont, Marie Leckzinska, Mme Élisabeth de France... J'en nommerais vingt autres encore qui portent sur leur front béni mais meurtri les mêmes traits de famille.

Mais elles ne sont pas les seules, et sans chercher à Radegonde, sur les hauteurs de la souveraineté où est placée sa destinée, des filles ou des sœurs qui lui ressemblent, laissez-moi vous dire que celles-là aussi sont ses héritières qui, dans la condition privée, sont comme elle, parmi nous, les ouvrières de la charité et de la sainteté communicative. Celles-là aussi portent au front une couronne devant Dieu, qui règnent aux foyers chrétiens : et elles sont véritablement les mères de la Patrie celles qui donnent à la Patrie des enfants qui servent Dieu, auprès d'époux qui l'honorent et le craignent.

Mais il y avait là plus de grandeur d'âme que n'en pouvait comprendre l'âme d'un roi barbare. On avait déjà entendu Clotaire se plaindre « qu'il

avait pour épouse moins une femme qu'une nonne ». Un coup cruel porté au noble cœur de Radegonde montra le compte qu'il tenait de ses fidèles sentiments pour sa famille. Radegonde avait conservé aux bords de l'Elbe un proche parent, le dernier des princes du pays. Clotaire le fit mettre atrocement à mort, comme il avait fait des autres. C'en était trop : trop de mépris, trop de violences. L'infortunée, blessée dans toutes ses délicatesses comme dans toutes ses tendresses, demanda et obtint du roi licence de quitter la cour. A quelque temps de là cette jeune reine de vingt-quatre ans était aux pieds de saint Médard, et elle lui demandait, elle lui commandait presque, de lui donner, pour en finir, le voile des diaconesses. Elle devenait l'épouse du Roi des rois.

Elle est à l'Église maintenant; suivons-la dans sa religieuse retraite : elle fera plus pour la Patrie dans l'Église qu'à la cour et dans le cloître que sur le trône. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

II

Il n'y avait alors qu'une seule puissance morale, une seule puissance organisée et organisatrice, l'Église. Elle seule, au sein de ce déluge de la barbarie, était l'arche qui portait le salut dans ses flancs; et avec elle surnageaient les sciences et les lettres, les arts et les mœurs, tous les germes, toutes les espérances du monde nou-

veau. Un grand Pape, saint Grégoire Ier, en allait prendre le gouvernail, et dans cette Gaule qui demain portera le nom de France, des évêques commençaient à faire la patrie, « comme les abeilles font la ruche ». Dans ce travail Radegonde va prendre une belle part. Elle s'y cherche une place, et le Seigneur la lui fait trouver dans un lieu où l'Église est déjà riche d'un passé sur lequel fleurit l'espérance d'un brillant avenir.

Cette terre prédestinée, c'était votre Aquitaine, plus particulière votre cité, mes Frères. Arrosée de bonne heure par ce fleuve de grâce dont la source est à Rome, arrosée de bonne heure aussi par le sang des martyrs, votre province fertile en grands hommes comme en grandes œuvres, était une pépinière d'évêques pour la Germanie et la Gaule-Belgique. Votre Hilaire, qui en fit un rempart de l'orthodoxie, en avait fait aussi un foyer de sainteté, et c'est une de vos traditions que sa fille Abra y avait groupé une famille de vierges, non loin de la solitude où Martin jetait les fondements de la vie cénobitique. C'était donc une terre sacrée, c'était en même temps une terre illustre récemment glorifiée par la victoire des Francs de Clovis sur les Visigoths d'Alaric, à Vouglé. Ainsi la croix et l'épée se croisaient sur ce berceau de notre monarchie. C'est vers elle que Radegonde s'achemina, lentement et à travers mille obstacles. Terre bénie de Dieu ! quelle main céleste te désigna à la fille de Dieu ? L'Ange gardien de ton Église lui révéla-t-il les destinées que chacun des siècles de notre histoire

réservait à tes riantes collines, ou bien déjà la renommée désignait-elle Poitiers comme une cité de Dieu : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei!*

Ce fut donc là qu'après une première station au village de Saix, la colombe voyageuse finit par abattre son vol tremblant. Ce n'est pas que le vautour ne l'y poursuivît encore et n'essayât de la reprendre. Mais les évêques y mettent bon ordre : Radegonde est à l'Église, c'est-à-dire sous une sauvegarde divine.

Elle est à vous aussi, habitants de Poitiers, et grâce à elle, votre ville va devenir, pendant quarante années, une petite France civilisée au sein de la grande France barbare. C'était un siècle d'ignorance : Radegonde y allumera un foyer de lumière. C'était un siècle de violence, Radegonde y allumera un foyer de charité; c'était un siècle de dissolution effrénée, Radegonde y allumera un foyer de sainteté. Mais il la faut voir à l'œuvre. Écoutez, Poitevins. C'est une des plus belles pages de votre vieille histoire que je récite ici.

Le foyer ou flambeau qu'elle y alluma et y entretint tout d'abord, fut celui de la foi, dans l'orthodoxie la plus pure. Fondatrice d'un monastère qui doit en être le gardien, Radegonde a déclaré n'en vouloir recevoir les règles que de la main des docteurs les plus autorisés de l'Église romaine. Elle ira, s'il le faut, jusqu'à Arles, en Narbonnaise, pour consulter à cet égard le grand évêque Césaire, la lumière des Gaules. Elle s'adressera plus tard aux

Pères du Concile de Tours, car il faut à son œuvre l'indestructible base du roc granitique de l'Église.

Il est remarquable, en effet, que ce monastère ne cesse plus d'être en communication et communion d'esprit et de doctrine avec les maîtres de ces temps. C'est Médard de Soissons, c'est Léonce de Bordeaux, c'est Avitus de Vienne, c'est Félix de Nantes, c'est Euphrone de Tours, c'est Dumnole du Mans, c'est Germain de Paris, c'est Domitien d'Angers, c'est Victorius de Rennes, c'est Prétextat de Rouen, tous doctes, tous saints, qui lui députent leurs courriers ou qui reçoivent les siens. Une de leurs lettres conciliaires « la félicite de faire reverdir et de rajeunir la foi qui s'étiolait dans la décrépitude de ce siècle ». Que voilà bien l'œuvre première de la mère de la Patrie !

Foyer de la doctrine divine, ai-je dit. Foyer et flambeau des lettres humaines, ai-je hâte d'ajouter. Cette femme d'origine barbare n'en est pas moins d'une intelligence cultivée, nourrie non seulement de la moelle de l'Écriture et des Pères, mais du suc de l'antiquité classique. Avec elle elle fait entrer dans le monastère de Poitiers la langue et les mœurs polies de Rome, et l'art de bien dire ne s'y sépare pas du secret de bien faire. Un poete venu de Ravenne, votre futur évêque Fortunat, échange avec elle des vers qui rappellent à l'Aquitaine les grâces des poèmes d'Ausone ou de ceux de Paulin de Nole. Ce ne sont là, souvent je le sais, que jeux d'esprit et fleurs d'imagination, comme le comporte d'ordinaire l'enfance même

des plus grandes écoles, mais ce n'en est pas moins l'aube de ce que fut plus tard notre France littéraire. Vous le saviez bien, Poitevins ; et lorsque, autrefois, chaque année, votre Université venait, en corps et le cierge à la main, saluer Radegonde comme sa patronne, au jour de sa fête solennelle, elle voulait reconnaître par là que, pour sa part, nous étions redevables à cette mère de la Patrie non seulement de ce qui fait la force et la grandeur, mais aussi de ce qui fait le charme et le prestige impérissable de la France.

En second lieu, c'était l'époque d'une barbarie sanguinaire. Souvenez-vous, Messieurs : N'est-ce pas alors que les enfants de Clodomir étaient poignardés par la main de leur oncle? N'est-ce pas alors que la reine Galsvinthe, que le roi Sigebert, que l'évêque Prétextat expiraient par le poignard ou le poison de Frédégonde, en attendant que Brunehaut fût traînée sur la claie par la jalousie de sa rivale? Et que devient le pauvre peuple sous la main de fer de cette cour où les femmes elles-mêmes sont plus féroces que les hommes?

Une femme du moins a compris qu'être grande c'est être bonne. Radegonde commence par adjurer ces hommes de guerre d'abdiquer leurs haines et d'épargner les peuples. Puis elle fait de son monastère de Poitiers l'asile des misérables. Ses deux cents filles, dignes d'elle, se dévouent à les servir, comme des Filles de la charité, et elle-même est au milieu d'elles comme la première Bonne Mère

des Petites Sœurs des Pauvres. Les pauvres, les malades, les petits : voilà sa cour royale, à elle. Et si vous voulez la considérer sur son vrai champ de triomphe, venez la voir livrant à toutes les infirmités, et à la plus hideuse de toutes, à la lèpre, une bataille dans laquelle le Ciel lui-même se fait son auxiliaire par l'apport et l'encouragement du miracle.

O vous, hommes de notre siècle, fils d'une démocratie qui proclame que les princes sont faits pour le service des peuples, venez voir une reine de France aux genoux de ses sujets, les servant à sa table, lavant leurs plaies de ses mains, et vénérant dans le pauvre plus qu'une personne sacrée : une personne divine !

On le comprend autour d'elle. Tous ces gens opprimés, broyés partout ailleurs, se sentent aimés ici. Cette reine est pour eux une mère ; on ne l'appelle plus que la bonne Radegonde, la Radegonde hospitalière, *Radegundis advenarum*. Quand elle vient à mourir, c'est un tel désespoir parmi ces infortunés qu'on croirait que la charité vient d'expirer avec elle, si elle n'en avait pas transmis l'héritage au monastère qui la continuera dans la suite des siècles.

Enfin j'ai dit que Radegonde avait allumé à Poitiers un foyer de sainteté. Elle en possède en elle la flamme et les ardeurs. Du moment où cette femme forte s'est donnée à Jésus-Christ, elle se donne à Lui tout entière. Et la diaconesse de Jésus crucifié entend bien se sacrifier et se faire

hostie comme lui. Elle lui immole son corps; et de là ces jeûnes qu'elle prolonge, ces cilices dont elle se meurtrit, ces chaînes dont elle se charge, cette croix dont elle imprime sur ses membres les stigmates brûlants. Elle lui consacre son esprit dans des entretiens du jour et de la nuit; et de là ces lectures et méditations desquelles elle déclarait ne pouvoir se rassasier : « Lisez, ma sœur. Continuez : mon âme veille et vous écoute. » Elle lui livre toute sa volonté : de là cette obéissance qui la met au second rang, dans une maison où elle est fondatrice et souveraine. *Veni ministrare,* répète-t-elle comme lui. Car c'est lui et lui seul qu'elle est venu chercher, aimer et posséder dans ce sanctuaire dont on lui voit arroser le pavé de ses larmes.

C'est l'holocauste complet; le don absolu de soi avec l'oubli de tout le reste. Et quand les souffles du dehors ramènent aux oreilles de ses sœurs quelques souvenirs lointains de sa royale existence, elle déclare que, pour elle, elle ne se souvient plus de rien. Mais, au sein de cette immolation, si elle a perdu jusqu'au souvenir des choses de la terre, elle a trouvé les joies anticipées du ciel; et ses filles à chaque instant surprennent l'*Alleluia* qui jaillit de son cœur déjà béatifié.

Après quarante années de travaux employés ainsi à son service, Jésus devait à son épouse une consolation et une assurance suprêmes. C'est alors que, selon une tradition fidèle, le Seigneur lui

apparut dans la beauté de son immortelle jeunesse : et laissa, en disparaissant, l'empreinte de son pied sur la pierre où Radegonde avait coutume de s'agenouiller pour prier.

L'empreinte du *Pas de Dieu*, comme l'appelaient vos pères. moi je la trouve partout sur cette terre bénie dont le Maître avait pris possession ce jour-là. Je la trouve dans toutes les héroïques traditions de votre passé, je la retrouve encore dans tant de vos institutions religieuses de nos jours. Je la retrouve surtout sur cette terre vivante des âmes marquées de ce caractère profondément chrétien qui fait dire de vous : Jésus-Christ a passé par là ! On ne l'effacera pas du sol de votre Poitou. Quoi qu'on fasse aujourd'hui. on ne l'effacera pas du sol de notre France. Et jamais le Roi Jésus ne cessera de trouver de fidèles adorateurs dans cette Patrie dont chaque lieu porte la trace de ses pas : *Et adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.*

Maintenant Radegonde pouvait mourir ; son œuvre était accomplie. Avant de disparaître, elle déposa son âme par écrit dans le testament immortel qui nous est conservé, et où, tout en recommandant son monastère aux Évêques, elle recommande aux princes le respect des petits, la fuite de l'iniquité, la fidélité à la foi, la crainte du Roi des rois et de l'éternelle justice. C'était bien le testament d'une mère de la Patrie.

Son heure était venue. Ses filles pleuraient autour d'elle, « car la lumière de leurs yeux allait

s'éteindre », disaient-elles. Par contre, le Ciel chantait ; les anges lui adressaient comme salut cet *Alleluia* que ses lèvres ne pouvaient plus redire. Ainsi expira-t-elle, le 13 du mois d'août 587. Comme elle l'avait demandé, elle fut portée dans l'église consacrée par elle à Marie dont, en ces jours, on célébrait l'Assomption glorieuse. Et les évêques la déposèrent, en pleurant, dans ce tombeau que, depuis treize siècles, vous avez entouré de tant d'honneur et de prières ; où vous avez reçu tant de grâces, et d'où, à la fin du monde, vous verrez votre Reine, reprenant son corps, sortir glorieuse, et, entourée de vous tous, ses fils et ses filles, aller près de Marie, régner avec vous dans le Ciel.

Dans le Ciel : Il me resterait à dire comment Radegonde est là encore la mère de la Patrie. Mais ici le discours ne peut être qu'une dernière prière. « O mère, lui dirons-nous avec l'Église dans l'Antienne que nous venons de chanter, protégez toujours cette patrie que vous avez aimée : *O mater Patriæ, Radegundis inclyta, populi tui salus esto.* Vous avez travaillé jadis à en éloigner la Barbarie naissante ; éloignez-en la Barbarie renaissante : elle nous envahit de toutes parts. Vous priiez autrefois pour ramener la paix entre les chefs d'un pays déchiré de ses propres mains ; ne sauriez-vous aujourd'hui mettre fin à nos cruelles et mortelles divisions religieuses et sociales ? On raconte qu'un jour vous fîtes reverdir un laurier par votre prière : nos lauriers sont dessé-

chés : ne les ferez-vous pas reverdir en France sur le front humilié des défenseurs de la justice et de la vérité? Vous guérissiez les lépreux : hélas! quelle lèpre l'impiété et l'immoralité étendent chaque jour sur les âmes que vous avez aimées! Vous rendiez les enfants ressuscités à leurs mères : hélas! nos petits enfants sont menacés de mort, arrachés qu'ils sont du sein de leur mère, l'Église.

O Radegonde, notre mère, rendez-nous la foi chrétienne, rendez-nous les mœurs chrétiennes, rendez-nous la paix chrétienne : *serva fidem, mores corrobora, tribue pacem;* et que votre intercession nous ouvre la voie à cette autre patrie ou Jésus, votre époux, vous a fait monter et asseoir glorieuse et couronnée pour l'éternité. Ainsi soit-il!

LES ASCENSIONS DE L'AMOUR

SAINTE THÉRÈSE

Panégyrique prononcé dans la chapelle des Carmélites de Lille le 15 octobre 1886.

Ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum, in loco quem posuit.

Elle a disposé dans son cœur les ascensions de l'amour et traversé ainsi cette vallée de larmes jusqu'au lieu de son repos.

(Ps. LXXXIII, 6.)

MONSEIGNEUR [1],

MES CHÈRES SOEURS, MES FRÈRES.

L'homme se mesure à ce qu'il aime. Les grandes âmes sont celles qui aiment un grand objet et qui l'aiment grandement. Les plus grandes de toutes sont celles qui aiment un objet infini et d'une ardeur sans mesure ; tels sont les saints et les saintes.

C'est particulièrement la grandeur de la Sainte que nous honorons en ce jour. Vous l'appelez, mes Sœurs, votre Mère séraphique, et vous la repré-

1. Mgr HAUTCOEUR, Recteur des Facultés catholiques, et Directeur du Carmel de Lille.

sentez avec un cœur transpercé d'amour pour Jésus-Christ. Je ne veux pas d'elle aujourd'hui d'autre sujet de louange ; et c'est pourquoi, la considérant à ce point de vue, je suivrai. dans sa vie, ce que le Prophète appelle « les ascensions du cœur » dans la voie de l'amour.

Je la vois d'abord qui en gravit laborieusement les pentes, non sans quelques écarts, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé dans une ferveur repentante ce qu'elle avait d'abord possédé dans la candeur baptismale : c'est l'époque de l'éducation. de la vocation et de la formation de Thérèse. — Je la vois ensuite qui s'établit sur le sommet de l'amour où la sainteté la transfigure : c'est l'époque de son union à Dieu par la vie d'oraison, d'immolation et de perfection. — Enfin je la vois qui, de ces cimes de la vie contemplative, épanche sur les âmes le fleuve qui déborde de la sienne : c'est l'époque de son triple apostolat, la réformation du Carmel, l'intercession pour l'Église universelle et le dernier travail de ses immortels écrits. Nous la suivrons dans ces démarches, et ainsi apprendrons-nous successivement comment Thérèse a trouvé Jésus, comment Thérèse a aimé Jésus, comment Thérèse a glorifié Jésus : c'est la progression de sa vie spirituelle, et ce sera aussi le partage de ce discours.

Ah ! mes Frères et mes Sœurs, implorez pour moi et avec moi Marie, la Reine du Carmel. afin qu'elle assiste et qu'elle enflamme ma parole, car il faudrait avoir les lèvres d'un séraphin pour parler de ces choses.

I

C'était au XVIe siècle, au siècle de la Renaissance, c'est-à-dire du paganisme renaissant : au siècle de la Réforme, c'est-à-dire de la révolte protestante. L'Église déchirée, dépossédée par l'apostasie de presque la moitié de l'Europe, cherche par contre chez elle, et amène à la charité de Jésus-Christ, des âmes d'autant plus hautes en sainteté et plus profondes en amour. L'Espagne les lui donna. L'Espagne avait excellemment mérité de Jésus-Christ par huit siècles d'une croisade continue contre l'islamisme. Jésus-Christ l'en paya presque à la fois par trois dons dignes de sa magnificence. Il lui donna une grande reine, Isabelle de Castille, et avec elle Grenade arrachée aux Maures et la Péninsule enfin délivrée des infidèles. Il lui donna un grand homme, Christophe Colomb, et avec lui l'Amérique, c'est-à-dire « un empire sur lequel le soleil allait ne plus se coucher ». Enfin et surtout, dans un ordre de choses supérieur aux deux autres, il lui donna une grande sainte, il lui donna Thérèse.

Les préparations divines sont admirables en cette âme que Dieu et le monde se disputent, non seulement dans le tumulte de la vie séculière, mais encore dans la solitude de la vie religieuse. Tel est le double champ de bataille où nous allons voir se livrer entre le ciel et la terre un combat

de trente ans dont la surélévation de Thérèse est le prix.

Elle en valait la peine. Représentez-vous une âme riche de tous les dons de la nature et de la grâce, et comme pétrie d'une essence de lumière et de flamme. L'intelligence jusqu'au génie, la force jusqu'à l'héroïsme, et, avec cela, l'éclat, l'éloquence, le charme : Thérèse avait tout cela. Mais surtout elle avait le cœur, ou pour mieux dire, Thérèse de Jésus c'est un cœur où la grâce survenant a allumé les ardeurs inextinguibles de la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle lui vient du saint baptême, dont le rejaillissement a donné cette candeur virginale à son front, cette limpidité à son regard. Elle lui vient de son milieu du foyer domestique : de l'exemple de son père et de sa mère, deux saints époux que plus tard une vision lui montrera dans le ciel : de ses frères — ils étaient neuf, — tous fiers chevaliers de Castille, mais aussi chevaliers de l'Église et de la foi ; de ses deux sœurs Marie et Jeanne, dont la première sera la tutrice de sa jeunesse, et la seconde son auxiliaire dans son apostolat externe ; enfin de sa ville natale, dont un proverbe disait « qu'Avila n'était bâtie que de pierres et de saints ».

Ainsi soulevé par tous les souffles généreux, d'où qu'ils vinssent, c'est tout droit à l'héroïque que se porte ce jeune cœur. Déjà, de concert avec son frère Rodrigue, Thérèse enfant rêve le martyre, et tous deux naïvement se mettent en route dans l'espoir d'en conquérir la couronne sur les terres

des Maures. Déjà elle rêve le désert, et, avec Rodrigue encore, elle se bâtit des ermitages dans le jardin de son père, où tous deux s'enthousiasment pour les choses éternelles : « Quoi ! toujours ! toujours ! Éternité ! éternité ! » allaient se redisant l'un l'autre ces généreux enfants. Ainsi, du premier coup d'aile, c'était à l'infini que s'en allait le vol spontané de l'innocence, comme s'élèvera le vol de la sainteté consommée, parce que c'est naturellement le vol des cœurs purs. Là est leur belle patrie; et leur exemple montre assez comment les petits enfants que le Seigneur bénit de la double bénédiction du baptême de l'Église et de l'éducation chrétienne, sont dès ici-bas, comme lui-même nous l'apprend, les hôtes et les familiers du royaume des cieux : *talium est enim regnum cœlorum.*

Pourquoi faut-il que le monde nous fasse déchoir de cette beauté et de cette félicité ! Thérèse connut le monde, et là commença le combat. Le monde ne la blessa pas grièvement, grâce à Dieu, mais il la toucha, il l'effleura sans la déflorer. C'en fut assez pour que l'idéal religieux en subît une dépression dont elle raconte le péril. Le monde, « qui est tout entier dans le mal », ne l'attira pas par la face grossière du mal : la Sainte déclare qu'elle en eut et qu'elle en garda constamment l'horreur. Mais comme elle était tout intelligence et sensibilité, il la prit par ces facultés brillantes, séductibles; et elle qui, tout à l'heure, plaçait ses admirations et ses aspirations dans l'héroïsme du

martyre, la voilà qui, jour et nuit, se repaît de la chimère des romans de chevalerie, en compagnie du même frère, jusqu'à entreprendre en collaboration d'en bâtir un de leur propre et naïve façon. Regardez maintenant et prenez le niveau de ce cœur : hier il était dans le ciel des cieux, et aujourd'hui le voilà qui se perd dans le mirage et le vide. O l'évaporation, ô la tentation, ô la séduction même des meilleures âmes! Ce fut le premier assaut livré au cœur de Thérèse et le premier fléchissement de l'idéal divin. Puis voici le second.

Le monde la prit par l'amorce de la vanité. Au premier regard que la jeune fille, en se réveillant de l'enfance, a jeté sur-elle-même, elle y a découvert des dons d'esprit et de corps dont elle s'est faite idolâtre, au lieu d'en rapporter la gloire à leur Auteur. Et elle qui, tout à l'heure, rêvait les austérités des Pères du désert, de quoi s'occupe-t-elle maintenant? « Je prenais goût à la parure, avoue-t-elle, je voulais paraître bien, je prenais grand soin de mes mains, de mes cheveux; j'avais recours aux parfums et à toutes les vanités que je pouvais me procurer. » Quelle futilité, Mesdames! Ne le croyez-vous pas? Ce fut le second assaut que lui livra le monde, et le second amoindrissement d'une âme faite pour Dieu.

Est-ce tout? Le monde la prit par la dissipation de ses sociétés légères. Ah! je sais bien que le monde que Thérèse voit et reçoit dans la maison de son père, n'est que celui de sa parenté et de l'honnête amitié. Mais il ne lui déplaît pas que

ses jeunes cousins l'admirent et le lui laissent voir. « Je les laissais parler de tout ce qu'ils voulaient, j'animais moi-même la conversation ; et, pour leur faire plaisir, je m'intéressais à leurs rêves d'avenir, à leurs folies d'enfant et autres choses qui ne valaient rien. » O la dangereuse complaisance et le dangereux écueil ! Thérèse nous en avertit : « Si, dit-elle, j'avais un conseil à donner aux pères et aux mères, je leur dirais de prendre bien garde aux premières compagnies de leurs enfants, car de grands dommages peuvent en résulter. J'en ai fait l'expérience. » C'est le troisième égarement et rétrécissement d'un cœur, qui déjà se dessèche et refroidit pour les choses de Dieu : « Il était devenu si dur, avoue-t-elle, qu'à cette époque j'aurais pu lire tout entière la Passion de Notre-Seigneur sans verser une larme. »

Quoi ! est-ce bien elle, chrétiens? La reconnaissez-vous encore? Et « la fascination de la bagatelle », dont parle l'Écriture, a-t-elle donc cette puissance sur les plus nobles âmes? Ah ! sans doute Thérèse est encore à Jésus-Christ ; mais, hélas ! je tremble : ne va-t-elle pas lui échapper? Et n'est-il pas temps que ce tout-puissant Vainqueur récupère et s'assure cette belle conquête?

« Mon histoire, écrivait Thérèse, n'est que celle des miséricordes du Seigneur. » Cette miséricorde, ne l'accusez pas de rigueur si d'abord elle enlève à cette enfant sa mère, une sainte femme, sans doute, une mère bonne, Mesdames, comme sont toutes les mères, mais une mère trop facile, comme

sont, hélas! trop de mères. Et puis, quelle Mère céleste la miséricorde lui donne en échange de celle-là! « Toute désolée, écrit-elle, j'allai me jeter aux pieds de l'image de Notre-Dame, et, avec beaucoup de larmes, je la conjurai de me tenir lieu de mère, puisque j'avais perdu la mienne. Je sentis, dès cet instant, que j'étais exaucée. »

Ici commence le travail de Celui dont la sagesse « dispose toute chose d'un bout à l'autre, doucement et fortement ». — Le siècle attirait Thérèse, et il l'aurait égarée : miséricordieusement Dieu la retire du siècle pour la cacher, jeune pensionnaire, dans le secret de sa face, au monastère des Augustines de Notre-Dame de Grâce, une de ces terres promises où coulent le lait et le miel de l'amour de Jésus-Christ : « Là elle sent, comme elle dit, renaître en elle le désir des choses éternelles. » — En second lieu, le siècle lui avait présenté l'amorce d'amitiés trompeuses; et miséricordieusement Dieu lui donne, dans la personne d'une de ses maîtresses du couvent, une de ces précieuses amies qui ne l'attire à elle que pour la porter plus haut, et dont « la conversation toute sainte lui paraît délicieuse ». — Enfin le monde lui avait versé le poison subtil de ces livres qui débilitent le tempérament des âmes, quand ils ne les tuent pas. Dieu miséricordieusement lui fait boire le pur breuvage des lectures sacrées. Ce sont les Pères, c'est saint Jérôme, saint Grégoire, saint Augustin, et avec eux sainte Paule, sainte Eustochie, sainte Mélanie, sainte Monique, qui remplacent les héros

et les héroïnes de roman. Ah! chrétiens, qui nous rendra aujourd'hui ces substantielles lectures de nos pères et de nos mères? « Elle lut, dit notre Fénelon, et sentit la vérité. Elle aima, et ne s'aima plus elle-même. Enfin, pour se punir d'avoir trop aimé le monde, elle se condamna à ne le voir jamais. »

Pour un tel cœur, en effet, aimer c'était se donner tout entière et sans retour. Sa religieuse amie lui avait fait connaître « les joies que le Seigneur réserve à ceux qui abandonnent tout pour son amour » : Thérèse se jeta dans le cloître. Mais au prix de quel sacrifice! Vous, parents, qui, un jour, en voyant vos filles chéries s'arracher de vos bras, vous êtes dit peut-être que ces cœurs immolés sont des cœurs insensibles, voulez-vous connaître combien au contraire vous êtes aimés par celles qui n'aiment rien tant que vous, excepté Dieu? Thérèse vous l'apprendra dans sa langue énergique : « Le jour où je sortis de la maison de mon père, j'éprouvai toutes les douleurs de l'agonie. Je crus sentir tous mes os se détacher les uns des autres... Mais Dieu, en ce moment, releva mon courage. » C'était, chrétiens, le premier triomphe de son divin amour.

Il en eut un second : mais celui-là, serez-vous à même de le comprendre? On comprend si peu et si mal la vocation religieuse, et plus mal encore la contemplation religieuse! Vous n'êtes pas, j'espère, de ceux qui regardent l'entrée en religion comme le fait du dépit ou du désespoir, et le couvent comme

l'habitacle des misanthropes et des mélancoliques. Vous comprenez encore qu'on se dévoue à Dieu dans la personne du malade, de l'enfant, du pauvre, son image vivante. Mais qu'au lieu de cela on se consacre à lui, à sa personne, directement et exclusivement ; qu'on fasse de Dieu ce que l'on fait habituellement de ce que l'on aime, l'occupation constante de sa pensée et de son temps; qu'on passe sa vie en sa présence à s'entretenir avec lui, comme l'ami avec l'ami, et à le contempler, fixé sur ses perfections, comme l'enfant attaché au regard de sa mère; qu'on trouve son bonheur et son ravissement dans la méditation et l'adoration de cette beauté, de cette bonté, et de cette grandeur infinie qui fait l'extase des anges et des bienheureux; et que ce soit là non seulement « la meilleure part » et la plus haute existence, mais aussi la plus raisonnable et la plus naturelle, puisque Dieu ayant créé toute créature pour sa gloire, les plus sages créatures sont celles qui accomplissent pleinement, continuellement cette fin essentielle de toute la création : voilà ce que ne peuvent entendre ceux qui veulent bien qu'on donne sa vie à la fortune, à l'étude, à la jouissance ou au service des hommes; mais qui, peu soucieux de l'honneur de Dieu lui-même, souffriraient volontiers qu'il manquât d'adorateurs en ce monde, et qui laisseraient à la lampe du sanctuaire le soin de représenter seule devant lui l'adoration des mortels.

Thérèse, dans son couvent, heureuse de Dieu

seul, constatait que déjà l'amour la payait de ses sacrifices par un sentiment d'allégresse qui, comme elle le raconte, « lui faisait trouver délicieuses toutes les pratiques de son monastère ». C'est à ce point que « lorsqu'il lui arrivait, dit-elle, de balayer aux heures qu'elle passait jadis à faire sa toilette, elle éprouvait une joie ineffable d'être délivrée de ces folies ».

Mais la fuite du monde est-ce la délivrance du monde? J'ouvre la *Vie* de Thérèse écrite par elle-même. D'où viennent ces gémissements, ces larmes? Qu'appelle-t-elle ses infidélités et ses ingratitudes? Hélas! mes chers Frères, elle avait fui le monde, mais le monde était venu à elle plein de caresses et de pièges. On l'admirait tellement! Elle apportait dans l'entretien tant de bonne grâce, de sagesse et de distinction! Or c'étaient ces visites et ces conversations qui partageaient son cœur et qui le dissipaient en le soustrayant à Dieu. Mais Dieu ne veut pas qu'on reprenne la moindre part du don qu'on lui fit sans réserve, et sa sainte jalousie ne souffre pas plus d'imperfections dans les anges de la terre que dans les anges du ciel. Thérèse l'a oublié. Dans cet encensoir de son cœur, un peu de feu étranger, que dis-je? un peu de cendre a recouvert le feu sacré qui brûle inextinguible devant le Saint des saints. C'est là, dans son histoire, le sujet de ces larmes qui en mouillent les pages, inconsolablement.

Vous en riez, mondains, mais Thérèse vous déclare que « pour elle, étant la faiblesse même, elle aurait trouvé là le chemin de l'enfer, si le Sei-

gneur, par des grâces très particulières, ne l'eût tirée de ce péril ». Qu'est-ce à dire? C'est qu'à la suite de cette dissipation est venu, comme conséquence, l'oubli de l'oraison. Conversant trop avec le monde, elle ne sait plus, elle n'aime plus autant converser avec Dieu. Ah ! ne riez plus maintenant, car ce dégoût de l'oraison, c'est l'anémie de l'âme, et la mort est au bout. Ne riez plus, car Thérèse vous déclare encore une fois que « c'était déjà l'enfer qui s'ouvrait sous ses pas, et que, par ce funeste abandon de la prière mentale, elle s'y jetait d'elle-même sans qu'il fût besoin de démons pour l'y précipiter ». Ne riez pas, car Jésus pleure. Un jour, Thérèse « l'a vu lui montrant un visage sévère et contristé ». Un autre jour, durant la semaine de la Passion, elle a vu l'*Ecce homo* sanglant, couvert de plaies, qui semblait la regarder et lui reprocher son long délaissement.

Comment un cœur comme le sien y eût-il résisté? C'était le regard de Jésus faisant jaillir du cœur de Pierre son ami coupable, une source de larmes qui ne devait plus tarir. Thérèse tombe à genoux et proteste à son Époux « qu'elle ne se relèvera plus qu'il ne lui ait accordé sa grâce ». De chers souvenirs et de saints exemples lui viennent prêter secours. Elle se rappelle son père, le pieux don Alphonse, mourant de la mort des saints et lui léguant son esprit d'oraison en héritage. Elle se rappelle Madeleine aux pieds de son « bon Maître » ; et elle aussi elle y répand, elle y brise son cœur comme un vase de parfums. Elle se remet devant

les yeux, dans le livre des *Confessions*, Augustin terrassé par une voix du ciel : « A cette lecture, dit-elle, je crus entendre la même voix, je fus inondée de larmes, et je pleurai longtemps brisée de repentir. Dieu soit béni! il me ramenait de la mort à la vie. » Cette vie, c'était l'oraison dont elle avait promis de reprendre l'habitude au Religieux, confesseur de son père expirant; l'oraison que, pendant quatorze ans, elle devait traîner « comme une agonie » dans l'ennui et dans la tristesse mortelle; mais l'oraison que, quand même, elle n'abandonna jamais et où elle s'éleva ensuite à des hauteurs que nous allons redire.

« O mon Dieu! terrasser une âme et lui donner une nouvelle vie n'est pour vous que l'œuvre d'un instant! » s'écriait-elle plus tard. Ce second triomphe de la grâce fut en effet définitif. Les préparations divines sont terminées désormais; les pentes escarpées sont gravies, et le sommet est atteint. Considérons donc Thérèse dans cette élévation de l'union à Jésus-Christ, qui est la vie d'oraison, de surélévation et de perfection.

II

L'oraison : je viens de nommer, chrétiens, la force vitale qui actionne tout le mouvement ascensionnel des âmes. Aussi ancienne que l'homme, l'oraison entre avec lui dans ce Jardin dont il est dit que « Dieu s'y promenait » par des sentiers de

lumière, de grâce et de félicité. Elle habite la tente d'Abraham et des patriarches à qui Dieu a commandé de « marcher en sa présence, afin d'être parfaits ». Elle chante ou elle gémit sur la harpe de David, et elle s'enfonce, avec Élie, dans les grottes du Carmel que visitent les anges. Dans la nouvelle alliance, elle illumine les nuits solitaires que le Sauveur passe sur la montagne, *in oratione Dei;* et, devenue « plus prolongée à l'heure de l'agonie », comme s'exprime l'Évangile, elle baigne de larmes et de sang le jardin des Oliviers. Elle s'enferme dans le Cénacle avec les onze apôtres, les saintes femmes et Marie, attirant sur leurs têtes les flammes de l'Esprit qui va renouveler la face de la terre. Aux catacombes, on la retrouve avec ces *orantes* qu'on y voit représentés les bras étendus en croix et regardant le ciel. Elle illumine les prisons, les latomies, les ergastules où sont plongés les confesseurs de la foi et les martyrs. Elle transfigure la Thébaïde dont elle fait son bienheureux empire, et son souffle fait germer en Orient et en Occident cette floraison monastique qui embaume la terre et encense le ciel.

C'est au XVI[e] siècle particulièrement que l'oraison commence à recevoir sa législation, en même temps qu'elle enrôle à son service régulier toute une légion de saints et de saintes, comme pour faire bien connaître que la grande hérésie moderne ne pouvait être vaincue que par la grande prière. De ce mouvement Ignace de Loyola sera le guide inspiré et expérimenté, il jalonnera les

ascensions et éclairera les voies. Thérèse, elle, en monte les degrés de son propre élan, et en atteint les cimes : comme les séraphins ses frères, Thérèse avait des ailes.

De vous dire, mes Frères, les démarches ascensionnelles de Thérèse dans l'oraison, je ne puis l'entreprendre ; car, hélas! qui suis-je pour cela? Mais écoutez Fénelon, qui la suit dans ces voies où se plait son pieux génie, bien que lui-même y ait marché avec moins de sûreté : « De cette oraison simple où Thérèse était déjà, dit-il, Dieu l'élève jusque dans la plus haute contemplation. Elle entre ensuite dans l'oraison d'union... où elle est toute à Jésus et Jésus tout à elle. Révélations, esprit de prophétie, visions sans image sensible, ravissements, tourments délicieux qui lui font jeter des cris de douleur et de joie, où l'esprit est enivré et où le corps succombe, où Dieu lui-même est si présent que l'âme épuisée et dévorée tombe en défaillance, ne pouvant soutenir de près tant de majesté : en un mot, tous les dons surnaturels découlent sur elle. »

Ah! sans doute ce sont là des états si élevés qu'à peine notre petitesse est-elle capable de les comprendre, et combien plus d'y atteindre ou d'en approcher. Mais est-ce cela qu'il faut retenir de l'exemple de Thérèse et de ses instructions? Ce qu'il en faut retenir, c'est qu'à tous et à toutes l'oraison est nécessaire, nécessaire dans le siècle non moins que dans le cloître. C'est qu'à tous et à toutes l'oraison est facile ; car, qui donc ne sait parler de

ce qu'il aime à celui qu'il aime, ne fût-ce qu'un quart d'heure par jour? C'est enfin que pour tous l'oraison est la source principale de la grâce. Là se trouve la lumière : Thérèse nous confie que « l'oraison lui en a plus appris sur Dieu, dans le temps que dure un *Credo* ou un *Ave Maria*, que ne l'eussent fait tous les livres ». Là se trouve l'amour, et cette possession mutuelle de l'âme et de Jésus-Christ dont l'Époux lui a dit : « Tu es mienne et je suis tien pour l'éternité! » Là se trouve la force : force d'agir et de souffrir ; car « si l'amour, dit Thérèse, s'abandonne à Jésus-Christ, c'est pour le suivre au Calvaire et l'aider à porter sa croix, sans jamais le laisser seul sous ce pesant fardeau ». Là enfin se trouve la joie. Thérèse en a l'expérience : « Une seule de ces heures, dit-elle, où le Seigneur m'a fait goûter sa délectable douceur m'a surabondamment payée de toutes mes peines, et dépasse tous les bonheurs dont on peut jouir ici-bas. » Si donc c'est par l'oraison que nous viennent tous les biens : « A l'oraison! à l'oraison! » vous crierai-je avec Thérèse ; car quel est celui d'entre vous, mes Frères, qui, soucieux de son salut, ne souhaiterait de prendre en main cette clef d'or qui lui ouvrira sûrement le royaume des bienheureux?

Mais le dernier terme de l'ascension de l'âme, est-ce une oraison stérile? Le Seigneur Jésus avait dit à son épouse : « Ma fille, comprends-le bien : le mérite ne consiste pas à goûter les joies de l'oraison, mais à faire ma volonté. » Thérèse se l'est

déjà dit : « Je ne voudrais faire d'oraison que celle qui me ferait croître en vertu. » Ainsi l'âme placée le plus haut dans l'oraison sera celle qui tendra au plus parfait dans l'action : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », dit le Seigneur. Le plus parfait, viens-je dire : Thérèse en a fait le vœu entre les mains du supérieur de son Ordre. Ce vœu héroïque « de faire en toutes choses ce qu'il y a de plus agréable à Dieu » enchaîne sa vie entière à l'obligation de ne plus descendre, une seule minute, de ces cimes qu'on ne croyait jusqu'ici habitables qu'aux anges et aux bienheureux impeccables dans le ciel.

Mais est-ce que je ne vous effraie pas par cette élévation ; et n'y a-t-il pas là de quoi donner le vertige à notre pauvre nature ? Ne craignez pas, mes Frères, approchez et regardez : C'est bien « l'humanité et la bénignité de notre Sauveur Jésus-Christ qui vous apparaîtront » dans celle qui est son épouse ; et s'il n'y a pas de vertu plus parfaite et plus élevée que la sienne, il n'y en a pas qui soit en même temps plus accessible et plus aimable que celle-là.

C'est le caractère de sa piété, laquelle n'est autre que « cette amitié familière avec Jésus » demandée par le livre de l'*Imitation :* « Je vois bien, disait Thérèse, que, tout Seigneur qu'il est, je peux traiter avec lui comme avec un ami. » Elle répudie les contenances guindées et empesées de « ces pauvres gens qui, dit-elle, dès qu'ils ont un peu de dévotion, prennent un air tout renfrogné et

n'osent plus parler ni respirer, de peur que leur dévotion ne s'en aille ». De là cette vive parole qu'elle écrit et redit : « Des dévotions niaises, délivrez-nous, Seigneur! » Encore moins son grand bon sens n'y peut-il souffrir les raffinements prétentieux : « Dieu me préserve, se récrie-t-elle, de gens si spirituels! » Et parlant de la mysticité oublieuse ou dédaigneuse de la vie commune et des devoirs d'état : « J'admire Marie-Madeleine aux pieds du Seigneur, à Bethanie : mais si Marthe ne s'était employée à la maison, qui aurait préparé le repas de Jésus? » Et à son frère qui se plaignait du souci des affaires : « Est-ce qu'Abraham, qui marchait en présence de Dieu, négligeait pour cela le soin de ses troupeaux? » Thérèse elle, sait trouver Jésus « même au milieu des plats et des marmites, disait-elle familièrement, m'aidant à l'intérieur et à l'extérieur ». Dieu ne regarde que le cœur : « Le peu que nous faisons, faisons-le donc de grand cœur », telle était sa maxime. « Être bien avec le Seigneur », tel était le souhait qui résumait tous ses souhaits de mère pour sa chère famille.

Elle veut la même largeur d'âme dans le gouvernement : y aller bonnement, rondement « sans faire le béat qui se scandalise de tout ». « Croyez bien, dit elle encore, que Dieu ne s'arrête pas à une foule de petites choses. Ayez une intention droite, une ferme volonté de ne pas l'offenser, et ne craignez pas avec cela de vous donner une sainte liberté d'esprit et de cœur. » C'était sa

pratique à elle : « Dieu me fait la grâce de me garder l'âme joyeuse. C'est une si grande chose que d'avoir la conscience libre et le cœur en paix ! »

Sa piété rayonne en bonté sur tout ce que Dieu lui permet ou lui commande d'aimer : sa famille, ses filles, ses amis, son pays, les petits particulièrement. Les enfants s'attachent à elle comme à une apparition du monde de l'innocence. Il en est que sa prière a rendus à la vie : et quand d'autres sont rappelés vers Dieu qui les sauve de la terre, Thérèse montre aux mères en deuil « la multitude d'anges qui viennent recueillir l'âme de l'un de ces petits enfants qui leur ressemblent ». Elle avoue son goût pour la jeunesse et « sa gaieté charmante ». Elle est la mère la plus tendre pour ses religieuses, et elle se fait pour elles sœur de charité auprès des malades, des infirmes. Elle oublie de se nourrir, à consoler les cœurs brisés ou angoissés : « Ma meilleure nourriture est de soula-
une âme affligée. » Et quand on lui représente
ger le temps et le labeur qu'il lui en coûte : « Tout cela, répond-elle, c'est de l'amour encore. »

Elle donne à la récréation l'exemple de l'enjouement, afin que la vertu en ait plus de charmes. « Ah ! mon Dieu ! que deviendrait notre petite maison, si chacune de nous s'appliquait à enfouir le peu d'esprit qu'elle a ? » Combien de paroles d'elle, vives, spirituelles, gracieuses, rappellent les meilleurs traits de saint François de Sales ! Je ne m'étonne donc pas qu'une religieuse écrive

après une de ses visites : « Dieu soit béni de nous avoir fait connaître une telle sainte ! Chacune de nous peut l'imiter. Elle mange, elle dort, elle parle, elle agit comme tout le monde, et pourtant c'est une sainte ; son esprit est bien celui du Sauveur, humble, simple, sincère. Elle vit parmi nous comme lui-même a vécu parmi les hommes, sans effrayer personne et en consolant tous les cœurs. »

Saint Augustin a écrit quelque part que l'amour chante et traverse la vie en chantant[1]. Et saint Jérôme de même : *carmen decet sanctos*. Ainsi fait Thérèse : Elle chante, elle est poète par le naturel jaillissement de l'amour. Il lui faut cette parole ailée pour redire ses transports. Il la lui faut parler ou il la lui faut entendre. En somme il faut qu'on soit heureux au Carmel ; et que « la charité qui fera la béatitude de l'autre vie commence déjà à faire le bonheur de cette vie ».

III

Mais avançons. — Comment Thérèse a trouvé Jésus ; nous le savons. — Combien Thérèse a aimé Jésus, nous venons de le voir. Ne vous ai-je pas promis de vous montrer aussi comment Thérèse a glorifié Jésus et servi son Église par son action.

1. *Ambulate in viâ, filii pacis. Cantate ambulantes, faciunt hoc viatores ad solamen laboris. Cantate in hâc viâ canticum novum, cantate amatoria patriæ vestræ...* (S. Aug., *in Psalm. LXVI, 6*).

son intercession, ses travaux et ses écrits ? Il est temps que je le dise.

Dans cet ordre de choses, la première entreprise de l'apostolat de Thérèse pour la gloire de Jésus fut une œuvre de Réformation. Tandis que le protestantisme brisait la porte des cloîtres, quelque relâchement s'était introduit au dedans. Et il n'y avait pas jusqu'au Carmel qui, délaissant l'austérité de sa primitive observance, n'eût cherché les douceurs d'une mitigation, que l'oubli de la clôture, de la pauvreté, du silence élargissait chaque jour.

C'était le sel de la terre qui s'affadissait ; c'était le sacrifice de l'amour qui, sur les autels consacrés, ne faisait plus monter aussi purs les parfums réparateurs qui réjouissent le cœur de Dieu et qui sauvent le monde. « Que deviendrait le monde s'il n'y avait pas de religieux ? » avait dit un jour le Seigneur à son épouse. Le Concile de Trente ayant inscrit en tête d'un de ses décrets : *De reformatione,* Thérèse, s'en emparant comme d'un mot d'ordre de l'Église, projeta la réforme de son Institut. « Puisque aujourd'hui Notre-Seigneur a tant d'ennemis et si peu d'amis, du moins faut-il que ses amis soient très bons. » C'est à les rendre très bons qu'elle va se consumer avec l'aide de Dieu. Sa réforme à elle consistera à dresser, entre le monde coupable et Dieu irrité, la barrière de la croix plus haute. Et qui dira si, en effet, Thérèse de Jésus et ses essaims séraphiques n'ont pas fait contrepoids à Luther, à Calvin dans la balance

divine, pour retenir l'Europe entraînée par eux sur le penchant des abîmes où l'attend la vengeance céleste?

Mais on le sait, mes Frères, il est plus difficile de réformer que de créer. Aussi Thérèse, l'humble Thérèse, frissonne-t-elle à la seule pensée d'une telle entreprise : « Ah! mon divin Maître, pourquoi me demander des choses qui semblent impossibles? Mais je ne suis qu'une femme! Et encore si j'étais libre?... » Ailleurs, elle s'appelle « un faible roseau, une pauvre fille chargée de patentes et de bons désirs, mais n'ayant pas un maravédis, et sans autre appui que le Seigneur ». Cependant Notre-Seigneur lui a ordonné un jour, au moment de sa communion, de travailler à « fonder un monastère réformé où il serait servi, l'assurant que cette petite étoile jetterait bientôt une grande clarté ». — « L'obéissance donne des ailes », avait-elle coutume de dire. La Réforme sera donc d'abord une œuvre d'obéissance. Dieu le veut! et Thérèse part pour cette croisade nouvelle.

Mais voici l'orage qui éclate : c'est un déchaînement général parmi le peuple, les magistrats, les ecclésiastiques. « Une apparition des Maures n'eût pas jeté plus d'épouvante », raconte Thérèse dans son pittoresque langage. Une *junte* est assemblée, comme s'il s'agissait du salut de l'Espagne. L'affaire est portée de là au conseil du roi. Mais Thérèse l'a remise aux mains d'une plus haute et plus puissante Majesté. Lisez, mes Frères, ces

lignes de sa main qu'elle porte partout gravées sur le signet de son livre de prières : « Que rien ne te trouble, que rien ne t'épouvante ; tout passe, Dieu ne change point. Qui possède Dieu, rien ne lui manque, Dieu lui suffit. » Et puis Jésus lui a dit : « Prends soin de mes intérêts, je prendrai soin des tiens ; ne sais-tu pas, ma fille, que je suis le Tout-Puissant? »

Sa confiance ne fut pas trompée. Saint Joseph, qu'elle nomme « son bon Père », lui procure une pauvre maison qui sera le Bethléem de cette autre sainte famille. Rome parle et lui envoie le Bref qui autorise la fondation réformée. Puis le Ciel même se déclare, les miracles de Providence répondent aux prodiges de confiance. Des recrues virginales arrivent à la sainte Réforme. C'est l'avant-garde de cette armée à laquelle Thérèse donnera cette consigne : « Agissez en hommes de cœur, et non comme de petites femmes! »

Elle les a prévenues que « leur vie devrait être un martyre ». C'est le martyre volontaire de la pénitence, celui de la pauvreté qu'elle appelle « son trésor », le martyre de la faim. Mais quand on manque de tout, on prie ; quand le dîner fait défaut, Thérèse le remplace par une exhortation qui alimente les âmes ; et une procession d'action de grâces s'improvise avec de beaux cantiques. Un jour, Thérèse écrira dans ses constitutions : « Il ne peut y avoir rien de réglé pour l'heure du dîner, parce que c'est quand il y en aura? » Finalement l'obéissance, la confiance, la patience ont

eu raison comme toujours ; et Notre-Seigneur appelle le couvent de Saint-Joseph son « Jardin de délices ».

C'est avec cette vaillance chevaleresque que Thérèse, la fille des héros, va fonder les couvents réformés de Tolède, de Pastrana, de Salamanque, d'Albe, de Séville, de Palencia, de Burgos, et tant d'autres : « La voyez-vous, dit Fénelon, qui s'en va, de ville en ville, traînée dans de rudes chariots, presque toujours accablée de maladies, dans la rigueur des saisons ; et parmi mille périls, ne trouvant, après tant de peines, qu'un peu de paille sur la terre nue pour y passer la nuit ! » Elle n'avait que trois ducats pour la fondation de Tolède : On connaît sa parole : « Thérèse et trois ducats, ce n'est rien ; mais Dieu, Thérèse et trois ducats, c'est tout. » Les persécutions lui sont un gage de succès. « Si les créatures me paient de la sorte, disait-elle, c'est que mon Créateur est bien content de moi. » — « On m'avait dit que c'était une femme, disait d'elle un contemporain ; c'est un homme et des plus hommes que j'aie connus. »

On le sut bien quand, cette femme, on la vit prendre, par ordre de Dieu, la tête d'une seconde et pareille campagne qui sera la Réforme des Carmes après celle des Carmélites, au prix des mêmes travaux : « Je les vois, dit Fénelon, les Antoine de Jésus, les Jean de la Croix, je les vois devenir enfants aux pieds de Thérèse leur mère. C'est elle qui les conduit, comme par la main, pour

la réforme de leur ordre, et ils recueillent docilement les paroles de sagesse qui découlent de sa bouche. » Finalement, trente couvents du Carmel. seize pour les femmes et quatorze pour les hommes, adoptent la Réforme et couvrent l'Espagne, en attendant la France et l'Italie. Thérèse, avant de mourir, pouvait déjà pressentir le prochain accomplissement de la prédiction que lui avait faite. un jour, saint Louis Bertrand : « Mère Thérèse. dans cinquante ans, votre ordre sera un des plus illustres de l'Église. »

Sortons du cloître, mes Frères; et maintenant considérons Thérèse embrassant l'Église universelle dans le sein d'une prière qui dilate à l'infini le champ de son intercession. Car enfin penseriez-vous que Dieu l'a élevée si haut pour son bien à elle seule; et que cette Esther, devenue l'épouse du grand Roi, admise près de lui et touchée par son sceptre de grâce, va oublier son peuple?

C'est pour obtenir le salut de son peuple qu'elle et ses filles se sont ainsi parées de sainteté, afin d'être agréables aux regards du souverain Seigneur; et c'est alors qu'elle les entraîne avec elle au pied de ce trône pour une prière incessante, pénitente, du jour et de la nuit : « Quoi, l'entendait-on dire pour les animer, quoi le monde est en feu. les malheureux hérétiques voudraient. pour ainsi dire, condamner Notre-Seigneur une seconde fois et renverser son Église : et nous perdrions notre temps! » Elle déclare donc à ses filles que

le salut des hommes est le but principal de leur fondation, « qu'à ce but elles doivent rapporter leurs désirs, leurs pénitences, leurs jeûnes, et que le jour où elles cesseraient de consacrer leurs œuvres à cette intention, elles ne rempliraient plus la fin de leur Institut ». Elle y revient encore : « C'est pour cette fin que Notre-Seigneur vous a réunies ici ; c'est là votre vocation, ce sont là vos affaires, là doivent tendre vos désirs, pour cela doivent monter vos prières et couler vos larmes. » Et alors, les animant à ce combat sacré : « O mes sœurs en Jésus-Christ, aidez-moi donc à prier pour tant de pécheurs qui se perdent. Assistons de cette manière les serviteurs du Roi et les défenseurs de son Église. Si nous pouvons par nos prières contribuer à leur victoire, nous aurons aussi, du fond de notre solitude, combattu pour la cause divine. »

Aussi bien Thérèse a reçu d'En Haut cette assurance : « Je te promets, ma fille, d'exaucer toutes tes prières, car je sais bien que tu ne demanderas rien que pour ma gloire. » Elle implore pour les pêcheurs cette beauté perdue de la vie de la grâce, et celle de cette vie céleste de la gloire de laquelle l'entrevue lui a été donnée : « Ah ! si les pauvres pécheurs voyaient ce que je vois, voudraient-ils perdre la splendeur que le péché leur ravit ? » Une autre fois, c'est l'enfer qui s'est ouvert devant ses yeux : « Je me tenais aux pieds de Notre-Seigneur, écrit-elle : j'y répandais mes larmes, en le suppliant de conjurer de pareils maux.

J'aurais donné mille vies pour sauver une de ces âmes damnées. » Que dis-je? il n'y a pas jusqu'à Satan lui-même qui ne la touche de compassion : « Le malheureux! il n'aimera jamais! » Comme saint Paul, elle consentirait à être anathème pour ses frères, pourvu que Dieu soit aimé et les âmes sauvées : « Et que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si, par mes prières, je sauve une seule âme ou si je procure à mon Dieu une plus grande gloire? »

En vue de cette plus grande gloire, il n'y a pas dans le monde un seul intérêt de l'Église où sa prière n'apporte le secours de sa toute-puissante négociation. Sa prière est à Rome avec les souverains Pontifes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, qu'elle soutient dans le saint combat de la grande Réforme ecclésiastique. Elle est dans les grandes Indes avec les missionnaires qui les conquièrent à la croix. Elle est à la cour d'Espagne auprès du roi Philippe II, qui protège son œuvre et qui lit avec respect les lettres de la fille de Dieu. Elle est avec les évêques et les théologiens; et saint François de Sales estime que Thérèse, en priant, a converti plus d'hérétiques que les prédicateurs de son époque en parlant. Elle est avec chacun de ces ordres religieux, Carmes, Jésuites, Dominicains, Franciscains, qui sont cette armée d'élite qu'elle a demandée à Dieu, et dont les Jean de la Croix, les François de Borgia, les Pierre d'Alcantara, les Louis Bertrand composent, à cette épo-

que, le brillant état-major sur cette terre d'Espagne.

Mais que dis-je : l'Espagne? La prière de Thérèse ne connaît pas de Pyrénées. Je ne puis la suivre partout; mais nous, Français, pouvons-nous oublier que l'épouse de Jésus a prié et pleuré spécialement pour nous? C'est de nous, c'est de la triste France des guerres de religion, qu'elle écrivait alors : « J'apprends les dommages que lui causent les luthériens, ses malheurs ne cessent de croître : j'en suis navrée. Comme si j'étais ou si je pouvais quelque chose, je pleure avec le Seigneur, en le priant de remédier à un si grand mal. »

Certes oui, Thérèse, vous pouviez quelque chose pour guérir le mal de notre nation, et ce que vous pouviez alors vous le pouvez encore. Si, dans la béatitude, vous ne pouvez plus pleurer, du moins priez pour nous. Le mal dont nous souffrons n'est pas moins grand qu'alors; nous attendons la même assistance de vous et de vos dignes filles. Et, pour moi, lorsque, plongeant mon regard effrayé dans le sombre horizon de notre âge, je cherche du moins quelque point lumineux et pur d'où l'espérance nous envoie encore quelques rayons, je bénis Dieu, car j'en vois deux qui n'ont cessé de luire au firmament de l'Église : la prière des vierges et celle des petits, les Carmélites et les enfants.

Enfin je n'aurais pas dit tout l'apostolat de Thérèse si je n'avais mentionné ses immortels écrits dont le rayonnement a dépassé son pays et son

siècle, lesquels cependant l'humble religieuse se défendait d'écrire. « parce que, disait-elle, cela l'empêchait de filer ». Ne sont-elles pas, en réalité, descendues du ciel ces pages inspirées dont elle-même disait : « Si vous y trouvez, mes Sœurs, quelque chose de bon, c'est Notre-Seigneur qui l'a mis pour votre bien. Quant à ce qu'il y a de défectueux, cela vient de moi. » L'Église l'a décrété : « Une femme, si grande fût-elle, n'a pu écrire de telles choses qu'avec l'assistance d'en haut. » La sainte liturgie, dans l'office de sa fête, nous fait demander la grâce « de nous en nourrir comme d'une doctrine descendue du ciel même ».

Et quel aliment, mes Frères! quel festin spirituel! Les plus hauts génies, comme Bossuet et Fénelon, sont venus s'asseoir à cette table; car, en matière de mysticisme, la séraphique Mère est la grande maîtresse, comme en théologie le Maître est l'Ange de l'École. Je ne m'étonne donc pas que ses compatriotes l'aient nommée leur « Docteur ». Que si l'Église ne lui en a pas conféré le titre, elle lui en a décerné plus d'une fois les honneurs; et, quand vous irez à Rome, quand vous aurez pénétré dans cette Basilique vaticane où les Pères, les docteurs ou les fondateurs d'ordre revivent et siègent dans le marbre, arrêtez-vous près de l'entrée, et saluez une statue de femme qui porte cette inscription : *Mater spiritualium.* C'est Thérèse, mère des âmes et des choses mystiques. Après le titre de Mère de Dieu, on n'en

saurait trouver un plus haut, porté par une femme en ce monde.

Cependant l'heure approchait pour Thérèse de Jésus de s'unir à son Époux dans les noces éternelles : « Le reste n'était que fiançailles », comme elle s'exprimait. La terre ne lui était plus rien. Elle aimait à redire : « Les choses qui passent ne me laissent ni plaisir, ni peine ; c'est un songe. » Elle allait se réveiller de ce songe.

Cependant de toutes parts on l'acclamait comme une sainte. Elle ne faisait qu'en sourire avec une aimable humilité : « Mon fils, répond-elle au religieux qui lui apporte cet écho, mon fils. quand j'étais jeune, on m'a dit que j'étais belle, et je l'ai cru ; plus tard, on m'a trouvé de la prudence, et je l'ai cru encore trop facilement : aussi me suis-je confessée de ces deux vanités-là. Quant à ce qu'on ajoute aujourd'hui, je vous assure que je ne me suis jamais fait assez d'illusion pour être tentée de le croire. » Ce qu'elle croyait seulement, c'est qu'elle n'était plus aujourd'hui que « la pauvre vieille, dont toute l'action se réduisait au bruit que faisait le nom de Thérèse de Jésus ».

Consommation de l'amour. Elle disait encore : « Je ne suis qu'imperfection, hormis en ce qui concerne le désir d'aimer Dieu. » Et ailleurs : « Seigneur, qu'il y en ait d'autres qui vous servent mieux que moi et à qui vous donniez plus d'amour au ciel, je le veux bien. Mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, je ne sais si je pour-

rais le souffrir. » Amour jaloux, amour violent qui « sent son cœur éclater » après la communion, et que rien ne peut arrêter devant la Table sainte : « Si l'on dressait des lances devant moi, disait-elle, je passerais outre. »

Consommation de souffrance aussi : son cœur percé d'une flèche comprend le martyre de Notre-Dame des Douleurs : « Ah! je sais bien aujourd'hui ce que c'est qu'une transfixion. » Mais sa plus grande souffrance est le mal de l'exil, le mal de l'absence de Dieu. « O vie, s'écrie-t-elle, vie ennemie de mon bonheur, que ne m'est-il permis de te quitter! Je te souffre parce que Dieu te souffre, j'ai soin de toi parce que tu es à lui, mais ne sois point ingrate et ne me trahis point! » Il y a quarante ans qu'elle pousse ce cri célèbre devenu sa devise : « Ou souffrir ou mourir! » Chaque heure qu'elle a entendue sonner depuis lors l'a réjouie de la pensée qu'elle était d'une heure plus près de la vision de Jésus. Et maintenant on l'entend qui redit le refrain de son Cantique : « Je vis sans vivre en terre. O mon Dieu, je me meurs de ne pouvoir mourir! »

Il faut entendre Bossuet lorsque, commentant cette parole, il représente cette âme qui, « charmée des beautés immortelles de son Dieu, pense à se jeter en Lui; mais elle se sent retenue dès qu'elle va partir. Et, ce continuel mouvement qui la fait souffrir la rendant cependant plus libre et plus dégagée, elle est, dit-il, comme un oiseau qui, battant des ailes, secoue l'humidité qui les

rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit », jusqu'à ce qu'il lui soit donné de s'envoler vers le ciel.

Ce moment arriva enfin, et, selon la leçon de l'office de sa fête, l'amour qui l'avait fait vivre la fit aussi mourir. Comme Marie, elle expira consumée par ce feu qu'elle ne pouvait plus contenir : *intolerabili divini amoris incendio.*

Ce fut un grand spectacle que celui qui, le 3 octobre 1582, s'offrit aux anges et aux hommes lorsque Thérèse, arrivant épuisée au monastère d'Albe qu'elle avait fondé, déclara que l'heure de sa mort était venue. Lorsque le divin Viatique qu'elle avait demandé apparut devant elle, elle souleva ses bras, les étendit vers lui, s'agenouilla sur son pauvre lit, et, le visage transfiguré, le regard enflammé : « O mon Seigneur Jésus, ô mon Époux bien-aimé, voilà donc l'heure désirée! Il est bien temps de nous voir, il est bien temps que je parte! O la bonne heure que celle-là! Que votre volonté s'accomplisse! Que mon âme s'en aille, et qu'elle s'unisse à vous! Elle vous a tant attendu! »

Ayant communié avec une grande ardeur, elle prit son crucifix qu'elle ne quitta plus, « le tenant entre ses mains, comme on représente sainte Madeleine mourante ». On ne l'entendait plus pousser encore au dehors ses véhéments désirs, seulement on recueillait sur ses lèvres brûlantes ces paroles du Psaume : « O Dieu, ne repoussez pas un cœur brisé et humilié! » De ce cœur un nom

sortit pour la dernière fois en ce monde : c'était le nom de Jésus. Elle poussa trois soupirs, et elle alla rejoindre Jésus dans l'éternité.

Ainsi devait-elle finir. C'était l'ascension suprême de ce cœur dont les ascensions viennent de vous être montrées. Elle avait gravi le Carmel, qu'elle avait fait refleurir avec Jésus aimé. Elle avait gravi le Calvaire avec Jésus crucifié. Elle avait connu le Thabor avec Jésus transfiguré. Elle venait de trouver le mont des Oliviers avec Jésus ressuscité, qui lui ouvrait sa gloire.

J'ai terminé. Et maintenant à vous, mes Frères, je demanderai : Témoins des ascensions spirituelles de Thérèse, est-ce que vous demeurerez perpétuellement en bas? Est-ce que le monde est capable de vous satisfaire? Est-ce que vous trouvez, dans toute cette caducité, un digne objet d'amour pour votre âme immortelle? Est-ce que vous ne voulèz pas, parmi tant d'amis qui passent, aimer de cœur et d'action l'Ami qui seul ne passe point, et faire de lui, comme Thérèse, la vie de votre vie?

Enfin, mes très chères Sœurs, c'est vers vous que je me tourne, et c'est vous que j'implore : Du fond de vos solitudes sublimes, continuez, comme Thérèse, à nous montrer ces voies. Soutenez, par vos oraisons ou vos sacrifices, le grand travail et le combat de l'Église en ce siècle. Priez pour tous ceux qui luttent, priez pour tous ceux qui souffrent, priez pour tous ceux

qui donnent, priez pour tous ceux qui travaillent à la rédemption d'Israël, pour tous ceux qui, ayant faim et soif de la justice, ne trouvent pas en ce monde de quoi se rassasier et se désaltérer.

Mais, entre toutes les œuvres qu'embrasse votre prière, n'y en a-t-il pas ici que Dieu semble avoir placées spécialement tout près de vous, pour que vous les abritiez à l'ombre de vos ailes?

Il est raconté par Thérèse elle-même qu'étant appelée à fonder un monastère à Salamanque, elle y fut attirée par le voisinage de son Université et de son collège des Jésuites. Là, tandis que le Recteur, Martin Guttierez, prêtait aux Carmélites le service de sa direction et de ses conseils, les Carmélites donnaient aux écoles l'assistance de leurs prières et de leurs bonnes œuvres.

Mes chères Sœurs, ne vous semble-t-il pas que quelque chose de semblable se passe entre nous? Pour moi, j'ai souvent pensé que ce n'était pas sans un dessein miséricordieux que le Seigneur vous avait transférées dans ce quartier, tout à côté de nos deux établissements d'études, tous deux consacrés pareillement à saint Joseph, votre père du ciel, comme il est le nôtre. J'en ai conçu l'espoir d'une pareille protection promise à nos travaux, à nos combats. Et lorsque je vois le péril planer sur l'une ou sur l'autre de ces institutions, je me tourne vers votre monastère, je lève les yeux vers la flèche de votre chapelle, je prête l'oreille au son religieux de la cloche qui annonce vos exercices, et je prends la confiance que Celui qui avait

promis à Thérèse d'exaucer toutes ses demandes, ne restera pas sourd à celles de ses filles.

O Thérèse, une de vos dernières paroles, avant votre précieuse mort, fut cette parole simple et grande : « Je suis fille de l'Église, je meurs fille de l'Église. » Fille de l'Église militante, vous nous avez appris comment on trouve, on aime et on sert Jésus-Christ dans le temps. Fille de l'Église triomphante, obtenez-nous de connaître un jour comment on jouit de son amour et de sa gloire pendant l'éternité. Ainsi soit-il !

L'ÉVANGILE AUX PAUVRES

S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI

Panégyrique prononcé au centenaire de sa bienheureuse mort, dans l'église paroissiale de Saint-Sauveur (Lille), le 11 octobre 1887.

Evangelizare pauperibus misit me.
Le Seigneur m'a envoyé évangéliser les pauvres.
(LUC., IV, 18.)

MES RÉVÉRENDS PÈRES, MES FRÈRES,

Cette parole qu'au commencement de sa prédication Notre-Seigneur adressait à la synagogue de Nazareth, le Saint dont nous célébrons les fêtes jubilaires se l'appliquait à lui-même. Et, comme il en avait fait la règle de sa vie, il en fit le programme de l'apostolat dcs prêtres qui perpétuent parmi nous son action et son exemple.

Que Dieu fait bien ce qu'il fait! C'est au cœur du XVIIIe siècle, c'est en plein règne philosophique de deux hommes trop fameux, dont l'un conspue le peuple et dont l'autre l'exalte, l'un afin de le corrompre et l'autre de l'insurger, que sa bonté fait se lever de l'autre côté des Alpes cet apôtre

du peuple qui, à la tête d'une légion que vous m'excuserez, mes Pères, d'appeler une légion d'anges, vient réconcilier le peuple de ce pays et du nôtre avec la loi d'humilité, de justice et d'amour. Pauvre peuple! Depuis cent ans que son apôtre n'est plus, n'a-t-il pas, et comme alors et plus qu'alors, besoin que l'Évangile lui soit prêché par de vrais évangélistes? Venez donc, ô cher peuple, à ce grand serviteur de vos âmes, venez l'écouter encore! Et nous, pasteurs des peuples, allons à l'école de celui dont l'exemple doit être le fruit de ce premier centenaire de son entrée au ciel. Aussi bien missionnaire du peuple, évêque et pasteur du peuple, enfin docteur du peuple : tel nous est apparu ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES MISSIONNAIRES DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR, ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE-DES-GOTHS ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Dans les deux jours précédents, des voix autorisées ont fait revivre éloquemment le missionnaire et le docteur. La tâche personnelle qui m'est dévolue est celle de faire voir dans Alphonse de Liguori le Saint, l'homme de Dieu, choisi de Dieu, formé par Dieu, conduit par lui, pour l'entreprise et la poursuite de saintes et grandes œuvres, réparties sur le cours d'une carrière de quatre-vingt-dix années consacrées au service et à la gloire du Très Saint Rédempteur et à l'évangélisation de ses plus chers enfants.

I

Quand on étudie la vie de saint Alphonse de Liguori dans les mémoires du temps, qui sont sa meilleure histoire, le travail de Dieu préparant en même temps le fondateur et la fondation s'y fait reconnaître si visiblement qu'on semble surprendre l'Ouvrier la main à son ouvrage.

Représentez-vous, mes Frères, au seuil du XVIIIe siècle, une noble famille napolitaine qui a conservé l'esprit chrétien des temps antiques : une mère qui de son foyer fait un vrai sanctuaire de religion comme de charité, dont elle est la prêtresse austère et aimable à la fois ; un père capitaine des galères du roi, qui emporte avec lui sur toutes les mers l'image du mystère de notre Rédemption, mais qui surtout la porte gravée dans son cœur de chrétien et de soldat ; et, entre cet époux et cette épouse dignes l'un de l'autre, une famille de sept enfants dont l'aîné, Alphonse-Marie, va faire resplendir le nom des Liguori d'une gloire toute céleste. Voilà le milieu dans lequel s'encadre la première existence de celui dont un homme de Dieu, le bienheureux François de Hiéronimo, le prenant dans ses bras, avait prophétisé : « Ce petit enfant aura de longs jours, et il fera de grandes choses pour Jésus-Christ ! »

L'adolescence d'Alphonse avait été prévenue de tous les dons du Ciel ; mais parmi tous ces dons de

la nature et de la grâce, je veux distinguer ceux qui l'arment d'avance, à son insu, pour la conquête des âmes. Ce jeune homme qui, à seize ans, a déjà cueilli la palme du doctorat en droit, c'est un orateur, c'est un musicien, c'est un poète : autant d'appâts qui un jour lui serviront à attirer à Dieu ce peuple artiste du golfe de Naples, lequel se souvient encore de la Grèce sa mère.

Puis, à côté de cela et au-dessus de cela, sont venus des attraits de grâce extraordinaires auxquels il a répondu ; et cette réponse a été une enfance angélique, une jeunesse intègre, une tendre charité pour les pauvres et les malades, une ardente piété pour les autels. En somme, je ne sais quoi de résolu, d'énergique, d'héroïque même, qu'il tient du caractère chevaleresque de son père, avec la bonté grave, la grâce délicate et la religion compatissante du cœur de sa mère ; le tout rehaussé déjà par les premiers linéaments de la physionomie de Jésus et de Marie, sa famille du ciel : voilà ce qu'on voit apparaître dans ce prédestiné. O Seigneur ! que vous êtes bien ce semeur qui sort dès le matin pour ensemencer son champ ; et quelle semence vous avez jetée dans le champ de cette âme, au matin de sa vie !

Mais Alphonse a vingt ans, le monde lui plaît, et il plaît au monde. Il est bon avocat, éloquent, agréable ; on le cherche, on l'adule ; déjà des partis aristocratiques lui proposent la fortune et, avec la fortune, semble-t-il, le bonheur. Qui l'emportera dans ce cœur, et au service de qui tourneront ces

rares facultés? La crise est commencée. Le monde a parlé, et la famille cette fois parle comme le monde. Mais Dieu parle à son tour; il parle de sa grande voix, la voix de l'adversité. Le brillant avocat vient de perdre, au prétoire, une cause retentissante, et sa parole succombe, humiliée, démentie pour la première fois. Il a perdu sa cause, oui, mais Dieu a gagné la sienne. Dans son morne et silencieux désespoir une habitude de charité le conduit à l'hospice des Incurables. Là par deux fois une voix d'en Haut se fait entendre : « Alphonse, Alphonse, sois tout à moi! » Le soir même, l'avocat déposait sa toge et le gentilhomme son épée sur l'autel de Notre-Dame de la Merci. Il était racheté, lui aussi, il était libre, et trois ans après, il était consacré, il était prêtre. C'est sa première démarche : il se dégage du monde et il se donne à Dieu.

Mais ce prêtre que va-t-il faire, et à qui va-t-il aller tout d'abord? Mes Frères, quelques-uns d'entre vous ont-ils visité le rivage de Naples? Un ciel resplendissant et un sol de feu bouleversé par des éruptions volcaniques, une lumière élyséenne qui éclaire des ruines, des laves et des cavernes de soufre : telle est à peu près l'image de ces natures napolitaines dont la foi est éclatante et sans nuage comme ce beau ciel, mais dont le cœur incandescent bouillonne comme le Vésuve et frémit comme le sol tremblant de la Solfatare. Là, remplissant les rues, les places, le port, les quais, les embarcations, les marchés, les églises, une population agitée, bruyante, légère, expan-

sive, vivant au jour le jour, impressionnable au bien, très séductible au mal, et se portant rapidement de l'un à l'autre avec l'entraînement de sa mobile nature. C'est vers cette foule ondoyante que don Alphonse se sent poussé par sa grâce sacerdotale.

Au déclin de chaque journée, les pêcheurs, les lazzaroni, les cochers, les savonniers, les barbiers, les poissonniers s'assemblent autour d'un jeune prêtre qui ne se distingue extérieurement que par sa pauvreté. C'est l'avocat d'hier qui aujourd'hui n'est pas moins avide de mépris qu'il l'était précédemment d'applaudissements et de succès. Écoutez-le comme il parle de Jésus-Christ, de Marie, de la pénitence, de la communion, du ciel!

Dans ces réunions en plein air, sur la place publique, on chante des cantiques, on allume des cierges ou des lampes aux Madones, on récite le rosaire; puis on suit à l'église l'apôtre, qui confesse la nuit ceux qu'il a évangélisés le jour. Des associations populaires sortent de là, qui remplissent les églises d'adorateurs continus. Ces disciples de don Alphonse deviennent apôtres à leur tour; bientôt la sainte contagion a gagné la ville entière : « Mais c'est une conspiration! » Le gouverneur, inquiet, ou feignant de l'être, envoie ses archers dissiper les conjurés de la place de l'Étoile et de la Pignatella. Oui, c'est la conspiration de la vertu contre le vice, de Dieu contre le diable, du ciel contre l'enfer. Alphonse en est le chef; mais sa complice, l'instigatrice céleste de tout ce soulè-

vement, est la Mère de Dieu que son serviteur inquiété, molesté, poursuivi, s'en va consulter à son célèbre oracle de Foggia : « Que faut-il que je fasse? — Plus encore! Plus et mieux! » C'est la réponse ordinaire aux audiences divines. Et là, lui est montré un autre apostolat plus rude encore que le premier : l'évangélisation non plus de la populace de la ville, mais des populations les plus oubliées des campagnes.

Là-haut, dans les gorges profondes des Abruzzes, il y a des milliers d'âmes, pauvres paysans, bergers, chevriers, gardeurs de buffles ou de brebis, qui vivent, hélas! comme leurs bêtes, eux, ces petits qu'autrefois Jésus appela les premiers à sa divine cour de l'étable de Bethléem! Depuis qu'Alphonse les a vus de près, dans sa mission à Scala et à Sainte-Marie-des-Monts, il s'est dit que Dieu le veut là, dans la pauvreté, la nudité, la faim, sous le chaume et la cabane des pâtres de la montagne. Mais là avec un groupe d'ouvriers comme lui, déterminés à vivre en religion comme lui, afin d'être ainsi capables de tout supporter pour Dieu.

Il en tressaille d'espérance. Il a la conception de l'œuvre, l'inspiration de l'œuvre; mais l'exécution de l'œuvre, qui donc y pourvoira? C'est d'un côté le zèle qui s'enflamme : « Que l'œuvre est grande! » De l'autre l'humilité qui se confond : « Que l'ouvrier est faible! » Heureusement, entre ces deux voix il y en a une autre, celle de la confiance, qui dit : « Que Dieu est bon et qu'il est fort! » Et c'est celle-là qu'Alphonse écoute dans

celle d'un homme inspiré qui lui a dit : « Jetez-vous dans les bras de Dieu, et Dieu vous aidera ! »

Ce fut, mes vénérés Pères, un très grand jour dans l'histoire de votre Institut que celui où, le 8 novembre 1732, don Alphonse, s'arrachant des bras de son père suppliant, quitta définitivement la ville de Naples, et, porté par une misérable monture, arriva sur les sommets plus qu'agrestes de Scala (Principauté citérieure) pour y cacher, avec lui, quelques prêtres de bonne volonté qui furent les ancêtres de votre famille religieuse. Une grotte retirée, que l'on montre encore, fut pour Alphonse ce que Manrèze fut pour Ignace de Loyola : le mystérieux berceau de vos Constitutions. C'est de là qu'ayant, lui aussi, « passé ses nuits dans l'oraison de Dieu », Alphonse descendait pour présenter aux siens des règles qui, en définitive, se trouvent n'être pas autres que celles que Jésus donnait à ses apôtres pour l'évangélisation des campagnes de la Judée et de la Galilée. Même forme de prédication, simple, populaire, familière : le grain de la parole jeté à pleine main comme une semence des cieux. Même forme de vie aussi : esprit de pauvreté, d'obscurité, de renoncement, de zèle et de longanimité. Mes vénérés Pères, c'est l'Évangile tout pur que vos Constitutions ; et je ne m'étonne pas que les papes Benoît XIV et Clément XIII, en les revêtant de l'approbation canonique, les aient reconnues marquées du sceau des choses divines, et comme

écrites de la main même de ce saint Rédempteur dont vous portez le nom.

Ah! sans doute, à cette laborieuse construction de l'édifice, ni les contradictions, ni les persécutions, ni les désertions ne furent épargnées. Tel jour fut dans ce temps-là où, en présence de son œuvre méconnue, décriée, délaissée, Alphonse put être tenté de douter de l'avenir. Mais le fondateur ne douta jamais de Dieu, entre les mains duquel il s'engage par vœu, « à se consacrer sans retour aux âmes abandonnées, dût-il demeurer seul et délaissé de tous ! »

Dieu sourit à cet héroïsme. Portons-nous maintenant à quelques années au delà : La Pouille, la Campanie, la Sicile, les îles, les montagnes et les vallées, tous les plis et replis des campagnes, s'illuminent à des profondeurs où jamais n'avait encore pénétré l'Évangile. Environ quarante missions sont données par année; de trente à quarante mille âmes reviennent annuellement à Dieu. Désormais « les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés », et le Père Alphonse proteste devant le Seigneur qu'il est un serviteur inutile : voilà l'homme et voilà l'œuvre.

Je ne vous ferai pas, mes Frères, le tableau de ses conquêtes. Mais laissez-moi du moins admirer avec vous cette perpétuelle fécondité de l'esprit apostolique, capable de renouveler les merveilles de la Pentecôte. L'efficace de l'Évangile est de tous

les temps et de tous les lieux. Mais encore faut-il que ce soit la vraie parole de l'Évangile, portée par de vrais prêtres qui soient aussi des saints selon l'Évangile. Que Dieu les donne tels, à ce siècle; et, pour miné et ruiné qu'il soit par le péché, il reverra les miracles de rénovation spirituelle qu'a vus le monde païen. Et il en sera de lui comme de ce rivage de Naples, après qu'il a été secoué, dévasté et souillé par l'éruption du Vésuve. Au vent qui vient du ciel la poussière tombe, l'air se purifie, la lave se refroidit, le sol se rassied, et la vallée recommence à se couvrir de moissons et de pampres.

II

Qu'est-ce que l'œuvre des Missions, dont il faut que je vous parle maintenant, mes Frères? Elle est faite de plusieurs conditions et éléments, tous d'ordre surnaturel, indispensablement.

L'œuvre des Missions est tout d'abord une œuvre de *prédication*. Mais pour être productive du salut, la prédication d'alors avait beaucoup à faire ou à refaire. Il faut en convenir, mes Frères, c'était, en général, une bien pauvre parole que celle des chaires chrétiennes de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. En Italie comme en France, elle avait perdu les voies doctrinales et apostoliques qui avaient porté si haut l'enseignement du siècle précédent. La lumière avait pâli et le sel s'était

affadi; car, en effet, la fadeur, n'est-ce pas précisément ce qui caractérise ces prédications académiques dont le sujet comme la forme n'étaient que « cette adultération de la parole de Dieu et cet anéantissement de la croix de Jésus-Christ », dont se plaignait saint Paul? Après saint Paul, je ne crois pas que personne en ait jamais eu plus d'horreur qu'Alphonse; et il faut le voir, le crible en main, secouant sans pitié cette paille légère, vide du bon grain de l'Évangile! Il avertit d'abord : « Tenons toujours, mes Frères, à un langage commun et populaire, c'est le seul moyen de porter les âmes à Jésus-Christ. » Il réprimande ensuite : « Vous êtes en chaire pour convertir et non pas pour éblouir; et agir d'autre sorte, c'est être traître à l'Évangile et profaner votre ministère.... » Et encore : « C'est faire l'œuvre du démon qui, ne pouvant empêcher que l'Évangile soit prêché, se sert du prédicateur pour en paralyser l'effet. » Au besoin même il châtie; témoin le jour où, impatienté, il fait descendre de chaire, en présence du peuple, tel de ses Pères qui avait cousu je ne sais quel lambeau de mythologie au vêtement sévère et simple de la parole sacrée. Jésus-Christ et ses paraboles, les Pères et leurs homélies sans leurs subtilités, tels sont les modèles à suivre, telle est la parole qui seule soit jamais allée au peuple et peut seule y aller encore.

Alphonse en donne l'exemple. Le témoignage qu'il se rend, c'est « qu'il a toujours parlé de manière à être compris du plus pauvre serviteur

et de la plus simple servante ». Devenu évêque, il n'y change rien : c'est toujours le langage du peuple, et le peuple l'en récompense bien : « C'est Monseigneur qui prêche ! » et l'église se remplit aussitôt. Il prêche « à l'apostolique », selon son expression. Et on s'entredit, en sortant : « Le Père Alphonse ne dit pas de grandes choses, mais ses paroles sont des traits qui percent l'âme d'outre en outre. »

Il prêche la vérité et il enflamme l'amour. La vérité vivante et intégrale du christianisme, à l'encontre du Déisme d'alors qui rougit de prononcer le saint nom de Jésus. L'amour, la religion du saint amour, auquel le Jansénisme a substitué je ne sais quelle sombre religion de glace et d'épouvante qui éloigne les cœurs. Et le pauvre peuple qui, lui, croit et vit surtout par le cœur, s'en va répétant la parole désolée de Madeleine devant le sépulcre vide : « Ils ont pris mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. »

Alphonse prend à tâche de le lui rendre vivant, en ramenant les âmes aux plus tendres comme aux plus solides dévotions de la piété. Il en est trois principales que le Jansénisme a tuées : la dévotion à l'Eucharistie, la dévotion à Marie, la dévotion à l'Église romaine. « Les malheureux ! s'écriait Alphonse en parlant de ces sectaires. Ils ont assiégé l'Église comme autrefois Holopherne assiégeait Béthulie, en coupant les acqueducs qui sont les sacrements. » Alphonse les rouvre partout par sa parole, par ses écrits ; l'Église est désas-

siégée, et le peuple se désaltère à ces sources de vie qui ont leur rejaillissement jusqu'à la vie éternelle.

L'œuvre des Missions est de plus une œuvre d'*édification*. A côté de la parole, elle requiert l'exemple. Le prédicateur, lui aussi, sera dans sa vie le moule du troupeau : *vos forma gregis estis ex animo*. Alphonse disait donc à ses missionnaires : « Notre emploi est celui-là même exercé par Jésus-Christ et ses apôtres ; nous devons vivre comme eux. » Et, de vrai, c'est bien Jésus-Christ et les apôtres que les Deux-Siciles croient revoir dans le Père Alphonse et ses compagnons. Mais lui les devance tous en zèle comme en modestie. Celui des missionnaires qu'on voit arriver en tête sur son âne, c'est le Père Alphonse, c'est lui. Et comme plus tard, étant évêque, on lui représentait que les prélats qui se respectaient ne voyageaient pas en si pauvre équipage, il répondait spirituellement, avec les Livres saints : « A eux les carrosses et les chevaux ; quant à nous, notre puissance est dans le nom du Seigneur. » Puis, arrivé dans les villages, celui qui se contente du réduit le plus humble, de la table la plus frugale, de la dernière place et de la dernière part dans les presbytères et les couvents, c'est lui.

La Mission va s'ouvrir : la cloche annonce le sermon. Alphonse est déjà à genoux, il prie, il pleure, il jeûne, il se flagelle : tel est le premier combat, lequel décidera de l'autre. Il monte en

chaire : « Voilà le Saint ! » se dit-on de toutes parts.

Il engage la bataille, avec une ardeur d'enthousiasme pour Jésus-Christ et de tendresse pour les âmes qui n'a d'égale que son ardeur de haine et d'horreur du péché : « Qui donc combattra le péché si nous ne lui faisons la guerre? » C'était vraiment une guerre d'extermination. A peine descendu de chaire, prenant pour toute nourriture, à l'écart, un morceau de pauvre pain, quatre châtaignes et un peu d'eau, le P. Alphonse entre dans son confessional que pécheurs et pécheresses assiègent nuit et jour : « Le prédicateur sème et le confesseur récolte », avait-il coutume de dire.

Qu'on ne craigne pas d'ailleurs de lui envoyer, à lui, ces grands coupables dont d'autres ont désespéré : « Si la vue de quelque gros poisson vous épouvante, comme le jeune Tobie, disait-il à ses prêtres, confiez-le moi, et du fiel de ses péchés je ferai un sacrifice à Jésus-Christ ! » A ces endurcis de longue date il montre la blessure faite au divin amour : « Que vous a donc fait Jésus-Christ? » leur demande-t-il en pleurant, et il les fait pleurer avec lui. Quand la Mission est terminée, Alphonse est exténué de pénitence et de fatigue ; mais la paroisse est convertie, les scandales sont réparés, les ennemis sont réconciliés, les pasteurs sont ranimés, les foyers sont sanctifiés, le Seigneur est glorifié, et les foules reconduisent en triomphe ce conquérant des âmes, en répétant « qu'un grand prophète a paru parmi elles, et que Dieu a visité son peuple ».

Ce peuple sera encore plus sien du jour où Alphonse en sera devenu l'évêque, c'est-à-dire le père. En Italie, les diocèses sont de peu d'étendue, et le pasteur de Sainte-Agathe peut connaitre *nominatim* à peu près toutes les brebis de son troupeau. C'est une famille pour lui ; il sait tout ce qui s'y passe ; il y organise tout le bien, il en proscrit tout le mal, et cela avec une vigueur qui ne s'effraie de rien : « Nous ne devons craindre que les jugements de Dieu, répondait-il aux menaces ; et pour une telle cause, je voudrais mourir martyr ! » Sa houlette devient une verge contre tout scandale qui lève la tête, et l'amour outragé lui donne cette indignation sainte que l'Apocalypse appelle « la colère de l'Agneau ». Mais ce peuple vient-il à souffrir ; la sécheresse, puis la famine désolent-elles le pays, Alphonse n'est plus un père, c'est une mère. Il recueille les malheureux, il les abrite chez lui, et il les soigne de ses mains : « Ne savez-vous pas que tout ce qu'il y a dans la maison est aux pauvres ? » répète-t-il à ses religieux. Chaque jour, il fait la visite de la ville et des faubourgs, distribuant des rations de pain et de fèves si abondantes que ces pauvres gens lui croient la puissance des miracles. Afin de pouvoir tout donner, il s'est dépouillé de tout, et en le rencontrant sous un aspect si misérable, plus d'une fois les gens l'ont pris lui-même pour un mendiant...

Ah ! mes Frères, je vous ai parlé de l'apostolat de l'exemple et de la sainteté éminente ; mais l'apostolat de la charité, qui dira son empire ?

Plus haut encore : l'œuvre de la Mission sera une œuvre de *prière*. Elle est entrée en première ligne dans l'armement des missionnaires, astreints par leur Règle à l'oraison trois fois le jour. C'est à genoux devant Dieu qu'il nous faut contempler l'homme de Dieu, leur père. Jusqu'à la fin de sa vie, l'autel, où il montait chaque jour, fut le dernier refuge de son espérance : « Tout est là, disait-il quand il fut devenu infirme ; si je puis encore célébrer, je ne demande rien autre chose. » Il passait de longues heures dans ces Visites aimées au Très Saint Sacrement, sur lesquelles il a écrit ce volume de piété, que j'appellerais classique, composé, si j'ose dire, devant le tabernacle et comme à la clarté de la lampe du sanctuaire. Là, comme perçant du regard les voiles eucharistiques, on l'entendait qui disait : « Le voilà, voyez-le ! Qu'il est donc beau ce Dieu et digne de notre amour ! » C'étaient des jets de flammes qui sortaient de ce cœur : « Je ne serai pas satisfait, mon Dieu, si je ne vous aime plus qu'un ami, plus qu'un frère, plus qu'un père, plus qu'un époux. » Le souvenir de la douloureuse Passion du Rédempteur avait le don de le transporter parfois jusqu'à l'extase : « O épines, ô croix, ô angoisses, ô mort de mon Jésus ! vous tombez sur mon cœur qui rebondit d'amour. »

Enfin son suprême recours était toujours Marie, à laquelle il donnait dès lors ce nom d'Immaculée par lequel il devançait les définitions de notre siècle. « Ma Mère, mon espérance, secourez-moi,

ainsi que votre peuple. » Il conversait avec elle : « Elle me disait de si belles choses », avouait-il à quelqu'un qui avait interrompu ce colloque familier. Il se faisait une fête de la revoir au ciel : « Ce sera un beau spectacle alors de voir Marie ! » En attendant, nul peut-être dans notre temps ne fit plus que lui et ses fils pour la glorifier sur la terre.

Aussi ni ses fils ni lui ne me pardonneraient, mes Frères, si je n'insistais sur ce nom de Marie, qui, pour lui et pour eux, ne fut pas, comme pour beaucoup, un simple nom de poésie et de tendresse, mais un nom de puissance. Cette puissance de la Mère de Jésus lui vient de sa large participation à ce mystère de la Rédemption que prêchent ces hommes qui en ont pris leur nom. Marie est au pied de cette croix où s'opère ce mystère de notre salut. Elle y mêle ses larmes au sang qui lave le péché du monde ; et là, debout, comme le prêtre à l'autel, elle unit son sacrifice à celui de cette Victime qu'elle nous a donnée : *Stabat Mater*. Là encore la Mère de Dieu est faite mère de l'humanité, par le testament de son Fils : *Ecce Mater tua!* A ce titre, elle sera la dispensatrice des mérites et du prix de ce sang rédempteur en même temps que « Médiatrice auprès du Médiateur », pour ses divins pardons. C'est par elle que d'ordinaire s'exercera dans l'Église le ministère de la miséricorde. Que le pécheur aille donc à elle; elle lui sera « Notre-Dame du Perpétuel Secours ! »

C'est sous ce nom de puissance que les fils de Liguori invoquent son assistance. Ils l'associent à

toutes leurs campagnes apostoliques; elle préside à leurs missions, dans la chaire, à l'autel, et dans les saints cantiques. Elle est de toutes les batailles, elle décide toutes les victoires; on lui en fait honneur : elle en recoit l'hommage; elle a son trophée dressé non loin de l'autel de son Fils. On publie ses bienfaits, qui sont des miracles de conversion miséricordieuse. Liguori le premier les a chantés dans un de ses livres : *Les Gloires de Marie*. Ce ne sont que les premières pages d'un livre qui n'aura pas de fin.

III

Pour terminer, mes Frères, il me reste à vous montrer dans Alphonse de Liguori, le digne apôtre de Celui que les saints livres ont appelé « L'homme de douleur ». En pouvait-il être autrement du Père de la famille du saint Rédempteur? La douleur qui fut la compagne de toute sa vie, le fut particulièrement de la fin de cette vie. Elle fond sur son corps qu'elle cloue à la croix; elle transperce son âme jusqu'au fond: et de quel glaive! Je ne pourrai que le rappeler.

Le grand pénitent que fut Liguori n'avait pas attendu l'heure de la souffrance, il était allé au-devant d'elle, par l'exercice habituel de mortifications volontaires, sanglantes, offertes en sacrifice pour le salut de son peuple. Puis, quand vint l'infirmité cruelle, irrémédiable, il la reçut en amie. Regar-

dant ses membres paralysés : « Si c'est le bon plaisir de Dieu que je reste toute ma vie comme cela, dit-il tout de suite, je suis content, merci ! » Vous l'avez vu représenté, dans ses portraits du temps, ce vieillard en prière dont la tête s'affaisse lourdement sur sa poitrine, cloué sur un pauvre siège qu'il n'est plus libre de quitter. C'est ainsi que, pendant vingt ans, on le vit presque immobile, porté de son fauteuil à ce lit, duquel il disait joyeux : « O ma paillasse, tu me vaux tous les trônes de la terre ! » C'est de ce trône qu'il gouvernait toutes ses fondations religieuses répandues dans l'Italie. Et quand enfin il put faire accepter par le Pape la démission de son évêché de Sainte-Agathe, de toutes parts on se récria, on ne voulait pas qu'il partît. Il n'était plus que l'ombre de lui-même ; mais il était de ces chefs d'armée dont l'ombre seule peut encore gagner des batailles.

Alphonse souffrit dans son esprit. Il souffrit de l'aveuglement de son siècle. Porter en soi ce que saint Augustin a nommé « la joie de la vérité pleine », et d'autre part, être condamné à vivre dans un temps de ténèbres et d'incrédulité, ah ! la main sur mon cœur, laissez-moi vous le dire : c'est la grande tristesse ! Or, dans ce temps-là, l'impiété montait, grandissait, dominait, devenait maîtresse de l'opinion, du pouvoir et des institutions, sans que tout l'effort du zèle pût lui opposer une digue. Alphonse rêve du règne de Jésus-Christ, et c'est le règne de Voltaire qui s'étend sur l'Europe entière. Et l'Italie, comme la France, baise à genoux ce

sceptre honteux sous lequel se courbent les parlements et les rois. Alphonse prie, Alphonse pleure, Alphonse écrit aux trop impuissants apologistes de la foi pour les animer au combat. Il écrit à Voltaire lui-même dont, par erreur, on lui avait annoncé la conversion Il publie, pour sa part, un livre sur *La vérité de la foi* où les raisons de croire éclatent jusqu'à l'évidence.

Mais il s'agit bien de raison et de foi pour ces rieurs libertins qui peuplent les cours, les salons et les académies! Eh bien! Alphonse leur dénonce qu'ils ne riront pas toujours : « Écoutez bien, déclare-t-il, parlant des Carbonari : cette secte fera un jour le malheur non seulement de l'Église, mais aussi des royaumes et de leurs souverains. Les francs-maçons s'attaquent à Jésus-Christ aujourd'hui, demain ils s'attaqueront aux rois. » Et ailleurs, jetant sur Paris ce regard de compassion que le Rédempteur jetait sur Jérusalem infidèle : « Pauvre Paris! pauvre Église! Un tel désordre sans doute ne restera pas impuni. Pauvre France! je te plains, et je plains tant de pauvres innocents qui seront enveloppés dans ta disgrâce. » A la lueur de cette prophétie, Chrétiens, ne voyez-vous pas le régime de la Terreur succéder au règne de la Philosophie : après les sophistes les bourreaux?

Il y a, dans le cœur d'Alphonse, deux amours qui se superposent en ce monde : celui de sa Congrégation et celui de l'Église romaine. Il est le père aimant de l'une, il est le fils dévoué de l'autre.

C'est dans ces deux amours qu'un double martyre se prépare pour lui.

La Congrégation du saint Rédempteur avait déjà passé à travers bien des récifs, quand à la fin de ses jours, son pilote voit fondre sur elle une tempête qui menace de l'engloutir. Le fondateur des Rédemptoristes n'avait-il pas eu la fière mais périlleuse audace de prendre hautement la défense de l'illustre Compagnie de Jésus? N'avait-il pas écrit, en son honneur, une lettre d'encouragement au Pape Clément XIII? N'avait-il pas osé publier que, ce rempart détruit, la place était démantelée et emportée : c'est, derrière eux, l'Église même, que vise l'ennemi de Jésus-Christ. On se récrie : ce défenseur des Jésuites est leur complice. Rédemptoristes et Jésuites, deux noms, mais même jeu. Qu'ils aient donc même sort. On vient de supprimer ceux-ci, on supprimera ceux-là. Les philosophes l'ont juré; le ministre Tanucci l'ordonne, les tribunaux le prononceront, le roi s'y prêtera, les loges l'attendent. Quelle heure d'angoisse pour Alphonse! Il n'a plus qu'un recours : « C'est la prière qui sauvera. Si nous nous comportons bien, Dieu sera avec nous. N'ayons que sa gloire en vue, et puis mourons s'il le faut. »

La sentence de mort de la congrégation fut prononcée, mais elle ne devait être exécutoire qu'après qu'Alphonse ne serait plus. Tout le reste de sa vie, Alphonse verra donc ce glaive suspendu sur la tête de ses fils. Mais le fil qui le retenait n'était-il pas dans la main du Seigneur?

Alphonse, le fils le plus dévoué et le plus soumis de la sainte Église romaine, avait établi sa pieuse société sur cette pierre de l'autorité du Souverain Pontife : *in firmam petram*. Il en a enseigné et soutenu le privilège d'infaillibilité dans une publication qui a devancé les définitions de notre XIXe siècle. Benoît XIV, Clément XIII l'ont comblé de gratulations et de bénédictions. Lorsque Clément XIV, abreuvé d'amertumes, de remords peut-être, va comparaître devant Dieu, Alphonse se trouvera miraculeusement à son chevet pour le soutenir, l'absoudre et l'assister de par Dieu. Cet homme a pour maxime : « La volonté du Pape, c'est la volonté de Dieu. » Et cependant c'est lui, c'est Liguori qui dans ses derniers jours, se voit accusé d'insoumission au Pape !... Un schisme déplorable s'en suit, et les maisons établies dans les États romains sont soustraites à l'autorité de leur chef. Là est l'épreuve suprême, l'épreuve du divin Rédempteur s'écriant sur la croix : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* « Secourez-moi, s'écrie Alphonse, le démon veut me désespérer ; il me dit que mes péchés sont la cause que Dieu abandonne la Congrégation. Jésus ! Marie ! aidez-moi : je ne veux pas offenser Dieu. » Mais au sein de ce déchirement, son mot d'ordre ne varie pas : « Obéissez au Pape ; nous ne devons pas juger le Pape dans notre propre cause. Un décret de lui nous a frappés, un autre peut nous relever. Lazare n'est-il pas ressuscité le quatrième jour ? » Il attendit longtemps, il attendit

douloureusement qu'un commencement de justice se levât sur son innocence. Mais, hélas! cette première lueur n'apparut au ciel de l'Église que lorsque ses yeux allaient se fermer à la lumière.

Mes chers Frères, Bossuet, ayant à expliquer, dans son immortel panégyrique de l'apôtre saint Jean, comment Jésus fit don de sa croix au disciple qu'il aimait, estime que la plus lourde croix que Jean eut à porter fut la longue vieillesse qui le tint, pendant un siècle, séparé de la vision de son bien-aimé Seigneur. Alphonse connut ce long supplice. Devenu nonagénaire, on l'entendait s'écrier : « O mon Jésus! il me semble que j'ai mille années à attendre, jusqu'à ce que j'aie le bonheur de vous voir dans le ciel! » Ce feu le consumait : « O mon Dieu! disait-il encore, je vous aimerai toujours et toujours vous m'aimerez. J'espère que nous nous aimerons sans fin, ô le Dieu de mon âme, pour toute l'éternité. »

Dieu répondit à son appel. Il y avait quatre-vingt-onze ans que durait son exil, lorsqu'au commencement d'août 1787, il demanda avec instance le divin Viatique : « Donnez-moi Jésus-Christ. — Venez, mon cher Jésus! » s'écria-t-il en le recevant. Il fit sa profession de foi : « Je crois et je veux croire tout ce qu'enseigne la sainte Église. » Puis, saisissant le crucifix : « J'offre tout et j'unis tout à la Passion de Jésus-Christ. » Ainsi s'acheva la passion du serviteur fidèle, ainsi entra-t-il dans la joie de son Maître.

Depuis ce jour mémorable, un siècle s'est écoulé : et quel siècle ! Il n'y avait pas deux ans qu'Alphonse était expiré lorsque éclata parmi nous la Révolution française débordant sur l'Europe entière en un torrent de sang et de ruines. Mais au lendemain de ce débordement, sur les ruines de tant de choses, des prêtres étaient debout, une croix à la main. C'étaient, entre autres, ces hommes apostoliques à qui un jour Alphonse avait prophétisé : « N'en doutez pas, mes fils, notre Congrégation se soutiendra jusqu'au jour du jugement, car elle est l'œuvre de Dieu. Durant ma vie, elle restera à l'état de bassesse et d'humiliation ; mais après ma mort, elle ne tardera pas à déployer ses ailes, et elle s'étendra spécialement dans les pays du Nord. »

Et en effet, mes Pères, ces pays du Nord vous ont vus venir vers eux ; et apprenant à vous connaître ils ont appris du même coup à vous vénérer et à vous aimer comme « les évangélistes des vrais biens, les évangélistes de la paix. » Car c'est bien le pur Évangile que vous nous apportez ; et l'on sent, en vous voyant comme en vous entendant, que votre Père Alphonse n'est pas mort tout entier. Continuez, parmi nos campagnes, sans négliger nos villes, l'évangélisation de ce peuple dont le Rédempteur a fait son « peuple d'acquisition ». Soyez rédempteurs, vous aussi, soyez-le comme votre Père, à travers et par-dessus les persécutions, les ingratitudes et les expulsions.

Ah ! depuis les cent années qu'Alphonse nous a quittés, le peuple n'a pas manqué de prétendus

rédempteurs et émancipateurs qui, aujourd'hui encore, l'aveuglent et l'enivrent de la pensée qu'il a trouvé la fin de toutes ses misères dans l'affranchissement de toutes ses croyances et de tous ses devoirs. Non, ils auront beau mentir : à toutes ces blessures il n'y a qu'un baume, à toutes ces ténèbres qu'un flambeau, à tous ces problèmes moraux et sociaux, qu'une solution : l'Évangile. Et la société et les âmes ne retrouveront l'ordre, la paix, le bonheur, que le jour où partout, sur les églises, sur les écoles, sur les usines, sur les chaumières, au fond des mines, on pourra lire deux mots, qu'Alphonse passa sa vie à écrire de ses sueurs, de ses larmes, de son sang : « *Pauperes evangelizantur*. Les pauvres sont évangélisés ». Ainsi soit-il !

L'APOSTOLAT DES ESCLAVES NÈGRES

SAINT PIERRE CLAVER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Panégyrique prononcé à la solennité de sa canonisation dans l'église Saint-Maurice de Lille, le 16 décembre 1888.

Obsecro te, accipe illum (Onesimum), non ut servum, sed pro servo carissimum fratrem.

Je vous en prie, traitez cet esclave non comme un esclave, mais comme un frère très cher.

(Ép. de S. Paul à Philemon, v. 16.)

MONSEIGNEUR [1],
MES RÉVÉRENDS PÈRES,
MES FRÈRES,

Vous savez que telle fut la prière que saint Paul adressa de Rome à Philemon, son ami, en faveur d'un esclave fugitif, Onésime, qu'il remettait avec confiance à sa miséricorde de disciple du Christ. Or il se trouve qu'aujourd'hui cet appel à

1. Mgr Monnier, évêque de Lydda, auxiliaire de Cambrai.

la charité en faveur des esclaves retentit, d'un bout à l'autre de l'Europe chrétienne. C'est de l'Afrique que nous arrive la supplication de saint Paul à Philemon : « Ces esclaves, ces nègres, ce ne sont pas seulement des hommes, ce sont des frères. » Frères en Dieu qui nous a créés, frères en Jésus-Christ qui nous a rachetés, ces hommes noirs ont entendu la voix de l'Évangile. Des chrétientés viennent de naître dans les sables brûlants jadis réputés impénétrables ; et au récit des violences exercées parmi elles par la barbarie musulmane, une immense compassion a soulevé le sein maternel de l'Église. L'Église a parlé par le Pape ; et, à l'heure présente, un grand Cardinal français s'en va prêchant une nouvelle croisade parmi les nations. Et peut-être à sa voix une chevalerie catholique se lèvera-t-elle spontanément pour la garde des huttes du lac Tanganika, comme l'ancienne chevalerie la montait aux portes de Saint-Jean d'Acre, de Rhodes, de Malte et de Jérusalem.

Or, c'est à l'heure où une telle émotion se produit en faveur de ces nègres infortunés que l'Église fait monter sur les autels un homme, un saint, un apôtre, qui ne vécut que pour eux, donnant ainsi un patron à la grande cause qui fait palpiter tous nos cœurs, un chef céleste à la croisade prêchée au nom de l'humanité et de la religion de Jésus-Christ.

Cet homme héroïque et saint, tout dévoué et immolé à cette œuvre du salut des noirs, est le serviteur de Jésus-Christ qui va vous être

montré. — Consacré à Jésus-Christ, au cœur de Jésus-Christ, dans la vie religieuse ; — consacré à Jésus-Christ, aux membres souffrants de Jésus-Christ, dans le service des nègres ; — consacré à Jésus-Christ, à la croix de Jésus-Christ dans l'immolation de lui-même, parmi l'humiliation, le mépris, l'abjection, l'infirmité et la mort. Tel a été, mes Frères, tel a été envers Dieu, envers le prochain, envers lui-même ; et tel va vous apparaître, si Dieu m'en fait la grâce, le saint Xavier des noirs, PIERRE CLAVER, prêtre, profès de la Compagnie de Jésus, et par un vœu spécial « esclave des nègres pour toujours ».

I

Ceux d'entre vous qui connaissent la vie de sainte Thérèse, savent avec quelle ardeur la séraphique mère du Carmel priait et faisait prier pour les missionnaires et les missions étrangères. Or, il n'y avait qu'un an selon les uns, trois ans selon les autres, qu'elle venait d'exhaler son âme vers son céleste Époux, lorsque dans cette même Espagne, l'Espagne de Philippe II, dans une bourgade de la Catalogne, naissait, d'une noble et chrétienne famille, l'enfant prédestiné qui devait donner tant d'âmes à Jésus-Christ dans l'Amérique du Sud.

Mais, vous l'entendez bien, une telle œuvre n'est pas l'œuvre de l'homme, elle est principale-

ment, sinon uniquement, l'œuvre de Dieu. Or, c'est un axiome de l'ordre surnaturel que nul n'est propre à faire utilement l'œuvre de Dieu, s'il n'est lui-même un homme de Dieu.

La consécration à Dieu de Pierre Claver, précéda, pour lui, l'heure de sa naissance même. Sa mère, qui s'appelait Anne, s'était dit que si Dieu lui accordait un fils, ce fils de sa prière serait un autre Samuel voué au service du Tabernacle. L'éducation qu'elle lui donna tint fidèlement sa promesse; elle fut toute dirigée dans les voies du sanctuaire. Et lorsque plus tard, le monde s'étonnait de trouver dans un si jeune homme une sagesse si mûre avec une si ardente piété, Claver en renvoyait tout l'honneur au village, et il disait ces paroles que je livre à toutes les mères : « Ce qu'on nous apprend de bonne heure se perd difficilement. Ce qu'on a reçu au berceau, on l'emporte au tombeau. »

Après le foyer, l'école. Déjà la petite école primaire de Solsona avait affermi dans ce cœur, largement ouvert aux invitations célestes, le dessein de se donner à Jésus-Christ et à l'Église dans l'ordre sacerdotal. « Par qui sera gravie la montagne du Seigneur, sinon par l'innocence et la pureté du cœur? » demande l'Écriture. Mais de telles âmes, chrétiens, ne s'arrêtent pas en chemin, de tels cœurs ne se donnent pas à demi; et Pierre veut se lier à Dieu par un nœud plus étroit. La Providence l'avait conduit au collège de Tarragone. C'était un de vos collèges, mes Révérends Pères,

un de ces collèges dont votre Compagnie commençait à couvrir la face de l'Europe catholique, en attendant qu'elle en couvrît les Deux-Mondes. Le jeune écolier subit bien vite la surnaturelle et douce attraction à laquelle échappent difficilement, je le sais, ceux qui ont le bonheur de vous voir tels que vous êtes, en vous voyant de près.

Comment, d'ailleurs, eût-il pu faire et penser d'autre sorte, au spectacle de cette première et éclatante aurore de votre société? On était aux dernières années du XVIe siècle. Il n'y avait pas quarante ans que votre père Ignace était mort. Il n'y en avait pas dix que les survivants entre ses premiers compagnons venaient d'aller le rejoindre; et déjà votre Compagnie était à l'avant-garde de tous les combats de la foi, sur tous les champs de bataille. Le jeune bachelier de Tarragone pouvait entendre raconter par les vieillards de son collège ce qu'ils avaient vu faire en Italie, en France, en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, par ces ouvriers prodigieux qui s'appelaient Laynez, Salmeron, Lefebvre, Bobadilla, Le Jay, Canisius, lesquels, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, avaient tenu partout en échec le protestantisme, et, dès 1560, le forçaient de jeter ce cri d'alarme et d'épouvante : le cri que Mélanchthon poussait sur son lit de mort, le cri que toutes les hérésies ont poussé sous toutes les formes : « Eh! bon Dieu, qu'est-ce que ceci? Je vois le monde entier qui se remplit de Jésuites! »

Pierre Claver savait cela. Il voyait, ce jeune néophyte, toutes les gloires resplendir alors sur ces mêmes têtes. — La gloire de la science dans Laynez, Salmeron, tous deux orateurs, et théologiens du Pape au concile de Trente; puis Canisius, Tolet, Maldonat, Possevin et le grand Bellarmin. — La gloire de la sainteté, de la sainteté éminente dans François de Borgia, naguère vice-roi de cette Catalogne où Pierre Claver étudiait. Et s'il n'osait lever les yeux jusqu'à ces hauteurs éblouissantes, il pouvait les reposer doucement sur deux jeunes saints de son âge et de son temps : deux novices du Collège romain, saint Stanislas Kotska et saint Louis de Gonzague, ces deux anges d'innocence, dont le dernier venait, moins de huit ans auparavant, de reprendre son vol vers le ciel. — La gloire de l'apostolat, dans ces héroïques missionnaires pressés d'aller rendre à l'Église, par des conquêtes lointaines, le terrain ravi ailleurs par le protestantisme. Claver avait pu les voir partir de tous les ports d'Espagne et du Portugal, ces successeurs de Xavier, qui s'en allaient aux Indes, au Japon, dans la Chine, dans les deux Amériques, en Égypte, en Éthiopie, en Abyssinie, au Congo, jeter la semence de l'Évangile; et cela sur un mot de leur chef, sans nul souci de leur vie, selon cette belle et forte parole de Pierre Lefebvre : « Il n'est pas nécessaire de vivre, il est nécessaire d'obéir ! »

Enfin, la gloire du martyre : le martyre dans le Japon et les pays infidèles, mais aussi déjà,

hélas! le martyre au sein des nations apostates; tel celui d'Edmond Campion, unissant ses palmes ensanglantées à celles du Père Spinola, de Paul Miki, Jean de Gotto, Jacques Kisaï, dont le supplice ne faisait que préluder à de prochaines immolations pareillement glorieuses...

Mais que parlé-je de gloire? Il s'agit bien de gloire humaine pour ces hommes de Dieu! Dans la chaire où ils prêchent, dans les conseils qu'ils dirigent, dans les livres qu'ils écrivent, dans les collèges où ils enseignent, sur les croix et les échafauds où ils meurent, tous ces religieux, ces docteurs, ces écrivains, ces maîtres, ces missionnaires, ces martyrs n'ont qu'une vue, qu'un regard; et c'est la vue des âmes, et c'est un regard vers le ciel: « A la plus grande gloire de Dieu! » Voilà le mot d'ordre.

Après ce tableau, vous ne serez donc pas surpris d'apprendre que le premier mouvement du jeune Pierre ait été celui de l'épouvante : « Je n'osais, dit-il, porter si haut mes regards. » Le second mouvement fut l'absolu don de lui-même à Dieu. Admis au noviciat en août 1602, il écrivit, en tête de son règlement de vie, « qu'il chercherait Dieu en toutes choses, et tâcherait de le trouver en tout. Pour le reste, il ne chercherait rien au monde que ce que Jésus-Christ lui-même y a cherché : sanctifier les âmes, et pour elles travailler, souffrir, et, s'il le fallait, mourir. » Le voilà livré tout entier; et lorsque, l'année suivante, le novice s'en fut en pèlerinage à Notre-Dame de Mont-Serrat, il n'eut pas, comme son Père Ignace,

à y déposer son épée et son armure, mais il y déposa un cœur déjà possédé par l'amour de Jésus-Christ et dévoré de l'ardeur de faire quelque chose pour Lui. Ses premiers vœux suivirent de près : c'était une consécration à la vie, à la mort.

Mais un autre noviciat attendait le père Claver, un autre maître des novices lui était réservé. Mes très chers Frères, écoutez : nous sommes ici en présence d'un de ces phénomènes dont l'esprit de l'Évangile possède seul le secret.

Au collège de Mayorque, où Pierre est envoyé pour ses études de philosophie, il y a un Frère coadjuteur qui en garde la porte depuis trente ans bientôt. Il se nomme Alphonse Rodriguez. Tel est le maître spirituel que Jésus-Christ destine à l'apôtre des nègres. Il est vrai que ce Frère portier est un saint éminent. Le discours éloquent qui vous a tenus si attentifs, si charmés et si édifiés, avant-hier, vous l'a assez fait connaître. Pierre le sait : il en a été prévenu surnaturellement; et voilà pourquoi, dès le premier instant de leur rencontre, vous voyez ces deux hommes se reconnaître et se jeter aux genoux, puis dans les bras l'un de l'autre. Admirable spectacle fait pour le regard des anges ! Indissoluble alliance que l'Église elle-même a voulu consacrer en leur décernant à tous deux les mêmes honneurs dans les mêmes journées, et en les faisant monter ensemble sur les autels !

Ineffables amitiés qui ne sont plus de la terre ! Qui nous dira les entretiens qu'ils avaient chaque

jour sur l'unique amour et sur l'unique affaire ? Qui nous les racontera ?... « O Père, a dit le Seigneur, ô Père, je vous rends grâces de ce que vous avez caché vos mystères aux superbes pour les révéler aux petits ! »

C'est auprès du Frère portier du collège, c'est de sa parole, de son exemple, que Pierre apprit et retint cette maxime fondamentale de la vie spirituelle : « Plus l'homme mourra à lui-même, plus il vivra de Dieu. » Quand un homme en est là de sa préparation au service de Dieu, c'est le navire avec son lest, sa boussole, sa cargaison, son armement, ses ancres, son foyer intérieur, et ses voiles déployées à tous les vents du ciel. Il n'a plus qu'à attendre le signal d'en haut : l'heure est venue de partir.

Aussi bien déjà la route et le but étaient montrés. Le Frère Aphonse racontait que son ange gardien lui avait fait voir au ciel un trône très élevé, destiné au conquérant d'une multitude d'âmes dans les Indes occidentales. « Et ce conquérant quel sera-t-il ? — Ce sera ton disciple Claver », lui répondit l'ange de Dieu. A quelque temps de là, Claver, se rendant à Barcelone pour ses études théologiques, sollicitait d'être envoyé dans les Indes espagnoles. Au bout de deux ans, il l'obtint : « Je ne veux pas résister à la volonté divine, lui écrivit son supérieur, et je ne puis plus tarder à combler vos vœux... Je prie Dieu de vous bénir... Puisse-t-il diriger toutes vos actions et tous vos travaux, à sa plus grande gloire ! » Ce jour-là,

23 janvier 1610, pendant que Claver lisait et relisait cette lettre, à deux genoux, en la couvrant de ses larmes, ce jour-là les noirs de l'Amérique équatoriale durent tressaillir d'espérance dans leurs cases : un sauveur leur était donné.

II

Sur le rivage oriental de la mer des Antilles, proche de l'isthme de Panama, presque à la pointe supérieure de l'Amérique du Sud, au-dessus de cette vaste région qui a retrouvé son nom patronymique de Colombie, et qui comprend ces républiques espagnoles si agitées, qu'ont illustrées les deux noms si diversement célèbres de Bolivar et de Garcia Moreno, s'ouvre le port et se dresse la ville de Carthagène. C'est là que Pierre Claver, après quelques stations rapides sur d'autres points, avait été envoyé définitivement.

Comme vous le devinez, Messieurs, la Compagnie de Jésus n'avait pas attendu la fin du XVIe siècle pour établir ses missions dans l'Amérique méridionale. Le Brésil, le Pérou, le Mexique, le Chili, la Colombie avaient reçu successivement ses résidences et ses collèges. Et, tandis que ces établissements s'échelonnaient sur la Cordillère des Andes, les missionnaires s'enfonçaient à l'intérieur, dans les Pampas, pour évangéliser les Indiens. On sait les merveilles qu'ils enfantèrent sur le littoral opposé de l'Océan, dans leurs Réductions du Para-

guay et de l'Uruguay. Déjà ils en étaient payés par l'honneur suprême, le martyre. Les pères Luis Lopez et Urrea sur terre, le père Ignace d'Avezedo et ses compagnons sur mer, livraient bravement leurs vies en héros et en saints. Mais c'est un autre genre de martyre, un autre genre d'héroïsme que vous allez voir apparaître avec Claver sur ces brûlants rivages.

Carthagène était une sentine. De même que son port était l'entrepôt admirablement placé de tout le commerce des Antilles et des deux Amériques, de même la ville était le marché où tout était à vendre : les choses, les personnes, les biens et les consciences. Et quel trafic, grand Dieu !

Mais de tous ces commerces celui qui s'étalait comme une plaie à la fois purulente et sanglante, c'était celui des esclaves. Il existe, Messieurs, dans la famille humaine une race déshéritée entre toutes les races : c'est la race des noirs. Lorsque l'homme blanc considère le type à peine humain de ces êtres inférieurs, leur type intellectuel et moral surtout, il se prend d'un sentiment pénible, humilié, qui ne devrait être chez le chrétien qu'un sentiment de compassion. Puis alors, remontant à la genèse des peuples, il se rappelle que les Livres saints assignent à cette race pour père un grand coupable, et pour origine de son abaissement une malédiction tombée sur un front sans pudeur.

C'était au christianisme de les baptiser de cette faute, de les racheter de cette infortune, en les

relevant entre les bras de Jésus-Christ venu pour tous et Rédempteur de tous. Et que de fois, depuis Pie II et Urbain VIII jusqu'à Grégoire XVI et Léon XIII, les papes n'ont-ils pas élevé leur voix en faveur de ces opprimés, devant les peuples et les rois ! Mais jusqu'alors cette voix n'était tombée que dans des « oreilles bouchées par les épines », comme l'Évangile appelle la convoitise des richesses. L'homme était devenu une marchandise pour l'homme. Cruauté et lubricité trouvaient leur compte à ce trafic; et de tous les navires où s'entassaient ces troupeaux humains, de tous ces marchés où se débitait ce bétail, une voix, une voix vengeresse, une voix divine sortait qui criait comme autrefois au premier homicide : « Caïn ! Caïn ! qu'as-tu fait de ton frère? »

De dix à douze mille nègres africains étaient débarqués annuellement dans le port de Carthagène. Dès la première rencontre qu'il fit de ces malheureux sur le navire qui le transportait lui-même en Amérique, Pierre Claver comprit sa mission. Naguère, le jour de ses premiers vœux à Barcelone, il s'était fait par serment esclave volontaire de Dieu, en entrant dans la Compagnie de Jésus. Bientôt, le jour de sa profession religieuse à Carthagène, il se constitue, par serment, « *Esclave des noirs pour toujours* ». Or vous allez voir quel service ce fut, ou plutôt quel asservissement que le sien !

« Combien croyez-vous avoir baptisé de nègres, dans votre vie ? lui demandera-t-on un jour. — Je

crois, répondit-il, en avoir baptisé plus de trois cent mille. » On estime que le nombre total en dépassa quatre cent mille. Mais voyons-le à l'œuvre.

Dès qu'un navire chargé de nègres — un *négrier* comme il s'appelle — est en vue dans le port, le père Claver est là qui les attend comme un tendre père ses enfants, avec des présents, — j'allais dire des gâteries, — de tout genre, biscuits, conserves, tabac, rafraîchissements, remèdes, « car il faut, disait-il, leur parler par la main avant de leur parler par les lèvres ». Pendant que le navire atterrit, Claver agenouillé sur le quai prie le Ciel pour la riche cargaison d'âmes qui lui est envoyée. Puis descendant à la cale, où s'entassent ces malheureux, il leur prend les mains, baise leurs chaînes. Effrayés, tremblants, il les rassure ; malades, il les soigne ; ils ont des enfants nouveau-nés, il les baptise. C'est lui encore qui à terre, se charge des infirmes, leur trouve des charrettes, les soutient sur ses bras ; et c'est avec ce cortège que cet étrange triomphateur entre dans Carthagène.

On parle beaucoup aujourd'hui de l'affranchissement des esclaves : l'Église y pense et y pourvoit ; mais ce n'était pas encore la question à l'ordre du jour, du temps de Claver, ni son affaire. Son affaire à lui est celle du salut de ces âmes individuellement ; car chacun de ces dégénérés a une âme, laquelle lui est apparue régénérée dans le sang rédempteur de Jésus-Christ. Alors le religieux s'est pris pour elle d'une passion surhu-

maine, qui va le rendre capable de toutes les folies de l'amour. C'est la fille de son Roi, il faut qu'il la remette en son royal héritage. Qu'importent la misère, la honte, l'obscurité, l'abjection dans laquelle est ensevelie cette princesse : rien ne le rebutera, il descendra jusqu'à l'ignominie de son cachot pour l'élever jusqu'à la dignité de son rang, et il n'aura plus de repos qu'il ne l'ait délivrée, réintégrée, introduite dans le royaume paternel.

Considérons d'abord l'illumination de cette âme ; le catéchisme des nègres. — Son bâton à la main, un sac sur ses épaules, le crucifix sur sa poitrine, le père Claver descend chaque jour dans les cases où, soit par lui-même, soit par interprètes, plus encore par signes ou à l'aide d'images peintes, sa parole essaie de se faire comprendre en ces multiples dialectes de l'Afrique noire. Qu'il y faut de temps, de redites, d'aide de Dieu surtout ! Mais voici qu'enfin l'esprit s'est éveillé, le cœur a été touché : le rayon a brillé, l'étincelle s'est allumée. Mille mains à la fois font le signe de la croix, mille bouches poussent un même cri : « Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! Moi vous aime beaucoup ; moi bien fâché d'avoir fait mal à vous ! » C'est la charité, c'est la contrition. Et le père Claver exulte, et le ciel s'ouvre sur ces têtes, et le baptême y descend avec toutes ses grâces du temps et toutes les promesses de l'éternité. C'est un lever de soleil.

La conversion, la moralisation des nègres : c'est une plus grande tâche. — Plus de conscience chez

eux : il n'y a plus là que l'instinct : celui de la bête immonde et de la bête féroce. Qui la domptera? Claver fait parler la voix de la terreur : celle des jugements de Dieu. Il y en a qui blasphèment : « Eh! qui donc es-tu, misérable, pour t'attaquer au Ciel et outrager ainsi la divine majesté? » Il y en a qui s'enivrent : « Es-tu une bête ou un homme, toi qui te vautres ainsi dans l'animalité? » Il y en a qui se plongent dans des débauches abjectes : « Prends garde, Dieu compte tes péchés. Le premier que tu commettras sera le dernier, peut-être! » Il y en a qui ont vieilli dans le vice et qui s'y obstinent : « Ta maison va tomber en ruine, étaye-la, repens-toi! » Il avertit, il menace, il conjure. Même parfois point n'est besoin qu'il parle : son apparition seule met en fuite le péché et le pécheur : « Va-t'en! Va-t'en! disait une négresse à son tentateur infâme; ne vois-tu pas le père Claver qui vient? » C'était comme leur conscience extérieure que ce prêtre.

Le ministère de la confession des nègres est le travail de chaque jour, et pour le confesseur le supplice de tous les sens. Pour le comprendre, mes Frères, il faudrait savoir ce qu'est l'atmosphère ambiante des nègres, la chaleur des tropiques, la piqûre des moustiques; et cela durant huit heures de séance consécutives chaque jour! Il faudrait avoir vu Claver tomber évanoui à terre; puis à peine ranimé, une compresse sur son front brûlant, se faire ramener, comment dirai-je? à son siège ou à sa croix? Mais lorsqu'après un carême passé

dans de tels labeurs, consumé, exténué, il pouvait se dire devant Dieu qu'il avait à lui seul confessé et communié plus de cinq mille nègres: quand, le jour de la communion générale, il les conduisait, et parfois les soutenait lui-même à la table Eucharistique, que Jésus-Christ était à eux et qu'ils étaient à Jésus-Christ; alors, chrétiens, c'étaient des actions de grâces, des larmes, des jubilations sans fin. C'étaient de ces délices ineffables qui faisaient dire à Xavier : « C'en est trop, Seigneur, c'en est trop! » Il n'y a que les saints pour les comprendre et que Dieu pour les donner!

Et l'agonie des nègres, le dernier sacrifice. — Car elles tombent sans nombre ces victimes de la misère et de la brutalité. Or, qui donc, dans cette extrémité, accourt le premier près d'eux, à toute heure, où qu'ils soient? Qui est là, près de leur natte, ou de leur paille fétide, soulevant leur tête, essuyant leur front, leur présentant la nourriture ou le breuvage? Est-ce un père, est-ce une mère? Qui donc panse leurs plaies, y applique les remèdes? Est-ce un médecin, un infirmier? C'est tout cela; et de plus c'est un prêtre de Dieu qui leur parle de Dieu : « Prends courage, mon fils, prends courage, ma fille! Voici ton Jésus qui vient au-devant de toi! » Et quand l'âme est partie, Claver la suit encore de sa pensée, de ses prières; il monte pour elle à l'autel, ne pouvant monter avec elle vers le ciel.

« Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis,

dit le Seigneur : il connaît chacune de ses brebis par son nom, et ses brebis le connaissent, et elles le suivent », est-il écrit. C'est l'attraction de l'amour : c'était le charme vainqueur qu'on attribuait à cet homme. Il les aimait ; et eux le savaient bien, quand ils le voyaient, des heures entières, se tenir en mendiant sur la place publique, pour recueillir les aumônes qu'il allait leur distribuer. Ils savaient qu'il les aimait, cet homme qui les défendait contre la brutalité de leurs maîtres ; qui défendait leurs corps, se jetant parfois au-devant du fouet qui les ensanglantait ; qui défendait leurs âmes contre des violences bien autrement honteuses et meurtrières : « Maître, votre domaine ne s'étend pas jusqu'aux âmes ; vous en répondrez devant Dieu. » Ils voyaient qu'il les aimait, cet homme qui descendait dans les indescriptibles prisons où on les enchaînait, et leur disait doucement : « Dieu m'est témoin, mes enfants, que volontiers je demeurerais en prison avec vous, pour adoucir vos souffrances. » Et comment ne l'eussent-ils pas aimé quand ils le voyaient braver tout, les contagions, les infections, les plaies, la vermine ?... Je m'arrête : votre délicatesse ne serait pas capable d'entendre ce que sa charité a été capable de faire. Étonnez-vous seulement, après cela, que cette multitude se prosternât sur son passage, pour baiser seulement le bas de son pauvre vêtement ! C'était « le bon Père ! »

Un père : chacun s'en rendait bien compte, par exemple le jour cruel où on lui arrachait ses enfants.

vendus à Carthagène pour de là être envoyés, dispersés parmi les plantations du continent et des îles. Ce jour-là, Claver était avec eux sur le port d'embarquement, les exhortant, les bénissant, les embrassant, les recommandant à la charité des chefs; et au départ leur envoyant encore son paternel adieu par des signes de tendresse. Là, élevant son crucifix, il leur donnait une suprême bénédiction, et il ne les quittait du regard que lorsque les mâtures se dérobaient sous l'horizon. Alors, le cœur navré, il allait se consoler devant le Saint Sacrement, en pleurant et en priant pour ceux qu'il ne reverrait plus. A la garde de Dieu!

Comment vous dire maintenant que ce ministère des nègres n'était cependant qu'une moitié de son ministère? Que le même héroïsme de charité se prodiguait à d'autres et nombreuses infortunes, avec les mêmes prodiges, dans les hôpitaux, dans les léproseries? Qu'il exerçait la même mission d'apôtre et de convertisseur auprès des apostats, des pécheurs publics, des hérétiques, des musulmans, des condamnés à mort?... Ne craignez pas toutefois que je recommence le tableau de cet apostolat, pour merveilleux qu'il soit. Qu'il me suffise de vous dire qu'il n'était pas une misère qui ne touchât ce grand cœur.

Mais j'ai encore à vous dire que, dans sa vie intérieure, c'était un cœur immolé, à l'amour de Jésus crucifié, auquel en retour nous allons le voir offrir en sacrifice son corps, l'honneur du monde, et

enfin sa vie dans l'infirmité et l'impuissance, jusqu'au dernier soupir.

III

Pierre Claver fut un des grands pénitents de la Compagnie de Jésus. C'est un de ces sublimes « fous d'amour », comme le Père Lacordaire dit de François d'Assise, fous de cette folie de la croix qui est la sagesse des saints. Il porte amoureusement imprimée dans sa chair les stigmates de la divine Victime du Calvaire, « la réduisant en servitude », comme s'exprime l'Apôtre, et en faisant cette Hostie vivante, perpétuellement offerte pour son péché et le péché des hommes.

Je ne déploierai pas à vos yeux ce spectacle, qu'il y dérobait d'ailleurs. Je ne vous rendrai pas témoins de ces flagellations par lesquelles il domptait ses dégoûts et ses répugnances, forçant ce corps rebelle à venir baiser ce qu'il ne pouvait seulement approcher tout à l'heure. Pour lit de repos une natte ou une rude peau de bœuf; pour linge la laine la plus grossière ; sur sa chair un cilice ; pour vêtement l'épais sarreau de toile porté par les nègres ; pour aliment ordinaire quelques patates grillées, de l'eau et un peu de riz. Lui, si doux pour tout le monde, s'arme contre sa chair rebelle de cordes, de menottes, de pointes aiguës dont un de ses frères surprit un jour le secret : et en riant : « Qu'est-ce ceci, mon Père, et jusqu'à quand l'âne sera-t-il ainsi attaché ? — Jusqu'à la mort, ré-

pond le saint tranquillement et déterminément. »

Je vous étonne, chrétiens; et vous demandez sans doute si ce n'était pas assez du martyre incessant de sa vie apostolique, sans qu'il en cherchât un autre dans des supplices volontaires? C'est le secret de l'amour; et la réponse de Claver est dans cette parole d'amour qu'on l'entendait redire, lorsqu'il se croyait seul : « Doux Jésus, Dieu crucifié pour moi, je vous aime beaucoup; beaucoup. » Et il fondait en larmes.

Comment et combien il l'aimait, ce divin Crucifié, un seul fait le dira. Parfois, les vendredis, on surprenait la nuit un religieux qui, s'échappant de sa cellule sans être aperçu, se retirait la corde au cou, une couronne d'épines sur la tête, dans les endroits les plus écartés de la maison : c'était Claver qui se donnait le délice de suivre ainsi idéalement son Maître et de lui ressembler, dans le même appareil de honte et de douleur. Qui ne s'est senti ce désir?

La considération, l'honneur humain, sont immolés de même. Claver est Castillan, il en a la fierté. Il est homme de bonne compagnie et de bonne maison. Il est docte : l'*Acte* qu'il a soutenu en Espagne, sur la théologie universelle, a été remarqué. Et aujourd'hui, le peu de goût qu'il a pour la publicité ne peut empêcher qu'une immense confiance et vénération n'accueillent ses services et n'entourent sa sainteté, dans Carthagène et au-delà. Or, c'est de tout cela qu'il saura faire litière pour la plus grande gloire de Dieu.

Il arriva en effet que vers la fin de ses jours,

cette considération générale non seulement l'abandonna, mais se tourna en dérision, en mépris, en dégoût, même de la part de ceux qui lui touchaient de plus près. C'est que, mes Frères, il n'est pas donné à tous d'élever sa conception jusqu'à une si extraordinaire sublimité de vie : « Tout cela c'est de l'extravagance, de l'exaltation, de la singularité. C'est l'intempérance d'un zèle qui n'est pas selon la sagesse, disaient les sages. Et puis, cette basse société des nègres dont il s'entoure, Ne voilà-t-il pas qu'il exige pour eux une place dans l'église, de laquelle ils vont éloigner les honnêtes gens ? » Ainsi, incompris de quelques-uns même de ses supérieurs, livré aux soins grossiers d'un Frère portugais, dans lequel je ne reconnais plus la bonté si délicate des Frères de la Compagnie, Claver savoure la douceur de n'être plus « qu'un ver de terre et non un homme », comme on l'avait prophétisé d'un bien plus Grand que lui. « Laissez, répondait-il, laissez-leur cette pauvre opinion qu'ils ont de mon esprit ; il importe peu d'être réputé savant ou ignorant ; il importe uniquement d'être humble et de se soumettre. »

Est-ce là tout? Non, c'est sa santé, puis sa vie, qu'il lui faut sacrifier maintenant sur le même autel. Frappé de paralysie à l'âge de soixante-quatre ans, pour le reste de ses jours ; secoué dans tous ses membres par un tremblement nerveux, l'agile missionnaire ne marchera plus, on le porte. On le porte ; et devenu l'esclave de l'esclave qui le sert, il pense à Jésus-Christ devenu obéissant jus-

qu'à la mort de la croix. On le porte; et à la moindre démarche, tombant comme un enfant, tout meurtri de sa chute, il pense à Jésus-Christ, tombant sous le poids de sa croix. On le porte à l'église, où la vue de ce communiant qui se traîne, revêtu de son étole, jusqu'à la Table sainte, arrache des larmes d'édification et de pitié. On le porte au confessionnal, où il reçoit, entend, absout, bénit son noir troupeau, jusqu'à l'entier évanouissement de ses sens.

On le porte jusque sur le port, où il veut encore recevoir un convoi d'esclaves, entre ses bras tremblants et crucifiés. « Oh! disait-il, qui me donnera de pouvoir jamais m'embarquer pour les côtes de Carabal, pour servir ces infortunés dans leur propre pays! » On le porte enfin à sa chère léproserie de Saint-Lazare, dont il console les infirmités par le spectacle des siennes. Mais il ne faut pas qu'on le plaigne; et les bras tendus vers le Crucifix : « O Jésus, Jésus! cloué sur ce bois, vous avez bien souffert autrement pour moi! »

Un jour, un livre lui est apporté d'Europe : c'est la sainte *Vie* du frère Alphonse Rodriguez, son premier maître! Il la pose sur sa tête, sur son cœur, sur ses lèvres. Il dit son *Nunc dimittis* : son saint ami venait le convier à le rejoindre.

Il le rejoignit, mes Frères; il le rejoignit au sein d'une allégresse croissante. Il savait, il disait que le jour de sa mort serait celui de la fête de la Nativité de la Vierge Marie, sa Reine. « Allons, je vais partir, le 8 septembre n'est pas loin! » Il pre-

nait familièrement les commissions pour le ciel de tous ceux qui venaient le voir. L'indifférence de la veille s'était changée soudainement en un culte enthousiaste, qui se portait aux abords du lieu d'où cette âme allait s'envoler. Dans les rues, on entendait les petits enfants qui criaient : « Le saint se meurt ! le saint se meurt ! » Les nègres poussaient autour de lui des hurlements de douleur. Il voulut les bénir encore. Puis il sembla que son visage transfiguré se revêtait déjà de la lumière de gloire. Il invoqua les noms de Jésus et de Marie : Jésus et Marie l'entendirent ; et l'âme sainte leur fut rendue au jour prédit, 8 septembre 1654, aux premières lueurs matinales de la fête de la Reine du Ciel.

Tel fut cet homme, telle fut cette vie. Que, dans le sein de Dieu, où elle se continue et où il nous est montré aujourd'hui triomphant, Claver achève l'œuvre de salut par lui commencée ici-bas ! Nous l'en conjurerons. Nous lui demanderons en particulier de jeter les regards sur ces plages africaines où il aurait voulu descendre, et que la traite ensanglante et dépeuple par des atrocités qui aujourd'hui soulèvent par toute l'Europe un frémissement d'indignation et d'horreur.

Protégez, lui demanderons-nous, le magnanime Évêque français qui, étendant sa houlette jusque sur ces brebis perdues dans le désert, livrées à la dent du loup, a pris en main la défense et la vengeance de ces quatre cent mille victimes annuelles d'une barbarie qui doit enfin reculer de-

vant le christianisme, comme l'ont fait toutes les barbaries[1].

Protégez aussi, ô saint de Dieu, et bénissez les souverains de cet immense Brésil, qui viennent de signer l'émancipation des noirs de leur empire, et d'en envoyer les prémices au Pape, pour ses fêtes jubilaires, comme un présent vivant digne de son cœur de Père!

Protégez encore, protégez surtout le Souverain Pontife, qui attache à ces bienheureuses délivrances un nom de plus en plus glorieux et béni. Heureux si, libérateur de tous les opprimés, il lui est enfin donné de se délivrer lui-même de la captivité où le tiennent ses propres fils!

Protégez la Compagnie dont vous êtes l'honneur; inspirez-lui des héroïsmes d'apôtre comme le vôtre, et obtenez-lui que son martyrologe déjà riche de si grands noms, s'enrichisse de plus en plus de saints qui vous ressemblent!

Enfin, ô saint de Dieu, protégez-nous aussi, protégez-nous contre un autre et plus honteux esclavage, l'esclavage du péché; afin que, libres par Jésus-Christ et nous attachant à lui seul, nous aimions son cœur comme vous, nous aimions ses membres comme vous, nous aimions sa croix comme vous, et finalement, nous régnions avec lui et avec vous dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

1. Cette année 1888 était celle de la campagne européenne du grand cardinal Lavigerie contre l'esclavage en Afrique.

L'AMOUR DE DIEU

SAINT FRANÇOIS DE SALES

**Panégyrique prononcé
dans la chapelle de la Visitation-Sainte-Marie
de Roubaix, le 29 janvier 1889.**

Filioli mei, non diligamus verbo neque linguâ, sed opere et veritate.

Mes petits enfants, n'aimons pas en parole et des lèvres, mais en œuvre et en vérité.

(1re Épit. de S. JEAN, III, 18.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,
MES CHÈRES SOEURS,
MES FRÈRES,

Il y a une vingtaine d'années, le 21 août 1867, j'assistais, dans la petite ville d'Annecy, à la célébration du deuxième centenaire de la canonisation de sainte Jeanne de Chantal. On avait associé dans les mêmes hommages votre sainte fondatrice et son directeur et Père, saint François de Sales. C'était véritablement une résurrection que ces fêtes. Tandis que de tous côtés, de toutes les collines qui descendent vers le lac, et sur le lac lui-même tout sillonné de barques, on voyait

arriver le cortège des paroisses conduites par leurs pasteurs. A Annecy même, des milliers de pèlerins, prélats, prêtres, fidèles se répandaient dans tous les lieux où le Saint et la Sainte avaient marqué leur trace, en faisant le bien.

Mais où tous voulaient être, s'agenouiller, prier, et s'il se pouvait, demeurer, c'était l'église de votre monastère de la Visitation où étaient exposées les reliques sacrées de ces deux grands amis de Jésus-Christ et des âmes. Ils étaient là, l'un près de l'autre, dans leurs châsses pareilles, reposant sur leurs lits d'or et de pourpre, visibles à tous les yeux sous le cristal transparent qui n'arrêtait pas le regard. La chaire les faisait revivre dans des discours éloquents; des inscriptions et des cantiques célébraient leurs louanges. C'était partout l'accomplissement de la prophétie : *Exultabunt in gloria, lætabuntur in cubilibus suis.* Près de leurs saints corps, sur un autel, le recueil autographe de vos constitutions était ouvert, écrit de la main même de saint François de Sales. C'était donc lui, mes chères Sœurs, qui vous parlait encore; et pendant que je le contemplais avec une insatiable avidité de cœur, je croyais voir ses lèvres s'ouvrir de nouveau, et l'entendre redire à votre bienheureuse Mère ces paroles qu'il lui adressait peu de jours avant de mourir : « Oh ! que je l'ayme, ma fille, notre petit institut, parce que Dieu est bien aymé en icelui. »

Ces paroles sont toujours vraies; elles sont aussi vraies aujourd'hui à Roubaix qu'elles l'étaient, il

y a trois siècles, à Lyon, où elles furent proférées. Vous êtes toujours, mes chères Sœurs, l'institut de l'amour de Dieu, avec mission de l'aimer et de le faire aimer. Et comme saint François de Sales ne vous parlait pas d'autre chose en vous exhortant, et ne voulait pas autre chose en vous instituant, de même je ne prendrai pas un autre sujet de discours en vous parlant de lui. Aussi bien n'a-t-il pas été seulement un maître très excellent en cette vertu du saint amour, mais il en a été le modèle accompli; et ce que je vois en lui, dans le cours de sa vie entière, c'est l'*ange* de l'amour de Dieu, c'est l'*apôtre* de l'amour de Dieu, c'est le *martyr* de l'amour de Dieu.

Vous plairait-il de méditer ces considérations? Sans doute il y a là plus de choses qu'il n'en pourra tenir dans les limites de cet entretien. Mais vos souvenirs, mes Sœurs, vos souvenirs de famille, suppléeront abondamment à ce que je devrai omettre. Puissé-je du moins vous offrir un digne et utile sujet d'édification!

I

Plusieurs d'entre vous, mes Frères, ont visité, eux aussi, le pays de saint François de Sales; c'est un des pèlerinages les plus instructifs comme des plus charmants qu'on puisse faire. Le livre de l'*Imitation* parle de certains lieux plus religieux que les autres, où le ciel est plus large, l'âme plus

épanouie, et Dieu lui-même plus proche et plus familier. Thorens, La Roche, Annecy sont de ces lieux, chers aux contemplatifs, et qui font se recueillir et prier.

Surtout ils font se ressouvenir de saint François de Sales; car, comme ils ont été le cadre de sa vie, ils sont l'image de son âme. Son âme est haute comme ces montagnes qui s'enfuient vers le ciel; son cœur est limpide comme ce lac transparent et tranquille où se reflète le firmament; son imagination est riche, riante, gracieuse comme cette vallée pleine de soleil, de verdure et de fraîcheur. Or c'est là, devant cette image des attributs de Dieu, que le jeune François commença à s'élever à Lui par cet « Itinéraire » du visible à l'Invisible, du sensible à l'Insensible, du fini à l'Infini dont a traité saint Bonaventure. C'est là qu'il apparaît déjà l'ange d'innocence, de lumière, de pureté et de prière que je voudrais pouvoir remettre sous vos yeux.

Voyez ce petit enfant qui arrive dans ce monde, si frêle, si délicat, qu'on dirait qu'il n'a pas de corps. Son front vient d'être baigné par la rosée du baptême; c'est là, dans cette fontaine de la régénération, qu'il a trouvé l'innocence, et, avec l'innocence, ce regard de pureté qui permet de voir Dieu. De bonne heure, en effet, François voyait Dieu partout. Il le voyait dans le miroir de cette admirable nature de son pays natal; comme par exemple, en ce jour où visitant les belles îles de Fier, avec quelques-uns des compagnons de

son enfance, il mettait les genoux en terre, à l'ombre des bois, et récitait avec eux les litanies du Créateur : « Apprenons, disait-il, apprenons de bonne heure à prier ce Dieu si grand, car il nous en fait aujourd'hui le loisir. » Il voyait Dieu encore, il le voyait surtout dans les pauvres, les domestiques, les ouvriers, les petits, desquels il disait dès lors : « Ces bonnes gens sont amys de Dieu. Voire même ils suent tant pour nous : n'est-il pas raisonnable que nous leur payons ce qu'il faut? » Il le voyait dans l'église et dans son Tabernacle : car « c'était une chose de grande édification, dit son premier historien, quand les jours de dimanche et de fête il demeurait à l'église devant sa mère, à genoux et mains jointes, les yeux fichés à l'autel, avec tant de dévotieuse attention aux divins offices qu'il semblait un ange descendu du ciel. » Et si vous voulez connaître quel était le secret ressort de ces élans angéliques, entendez le témoignage de celle qui forma son cœur et qui y lisait chaque jour : « En vérité, si je n'étais la mère de ce cher fils, je révèlerais beaucoup de merveilles de son enfance. Tout jeune, étant encore aux manchettes, mon François ne respirait que l'amour de Dieu. » C'était un ange d'innocence parce que c'était un ange d'amour.

Voyez maintenant ce jeune homme s'élever dans la lumière : je parle ainsi des études qui le conduisent successivement à Annecy, à Paris, à Padoue et à Rome. Il étudie donc aux écoles, il étudie les lettres, les sciences, le droit; le droit

dont il pénètre les plis et les replis, et qui, à vingt-quatre ans, fait descendre sur son front le laurier des docteurs. Mais rien de tout cela n'est pour lui la lumière véritable. A la parole des hommes il préfère la parole de Dieu, et la théologie remplit tous les loisirs que lui laisse le droit. C'est elle qu'il étudie chez lui, trois heures chaque jour, avec son gouverneur. C'est elle qu'il va chercher au pied de la chaire où l'enseignent les hommes doctes et illustres qui s'appellent Gilbert Genebrard et le P. Jean Maldonat. C'est elle qu'il puise dans ses sources, lorsque, dit son historien, « il feuilletait sans cesse les sainctes Écritures, avec une très grande révérence, se plaisant dans la compagnie de sainct Augustin, de sainct Hiérosme, sainct Bernard, sainct Chrysostôme et sainct Cyprian, qui coule doux et paisible comme une très pure fontaine. » Ou plutôt, c'était Dieu et Jésus-Christ lui-même qu'il cherchait sous les lettres : c'était en Lui, comme dit l'Apôtre, qu'il ordonnait et récapitulait toutes choses ; c'était en Lui qu'il voyait tout principe et toute fin, les considérant de ces yeux illuminés du cœur dont parle le psalmiste, car si son esprit était celui d'un ange de lumière, c'est que son cœur était celui d'un séraphin d'amour.

Cependant le monde où doit vivre cet adolescent, c'est alors le monde corrompu et corrupteur des écoles ; c'est le monde de Paris et le monde de Padoue : c'est la France des derniers Valois et du règne des mignons ; c'est l'Italie de

la Renaissance et du règne des Médicis. D'un côté, autour de lui, tout ce qui fascine et entraîne : l'exemple, le tourbillon, les fêtes, les livres, les spectacles ; de l'autre côté, au dedans de lui, tout ce qui séduit et ébouit un jeune cœur de vingt ans : la liberté, la noblesse, l'esprit, la beauté, l'éloquence. Que de tentations, que de périls! « Jeunes gens, écrivait saint Jean à la jeunesse d'Éphèse, jeunes gens, je vous écris parce que vous êtes forts! » Ce jeune chrétien des montagnes fut fort contre des assauts auxquels succombaient alors de moindres courages. L'ange traversa Sodome sans l'ombre d'une souillure.

Bien plus, il purifie tout ce qui l'environne. Pas une parole, pas un regard, pas un sourire mauvais n'est toléré devant lui; on le sait autour de lui. On le sait à Paris, dont il brave les corruptions sous la rude armure d'un cilice qui ensanglante sa chair. On le sait à Padoue, où on le verra, au besoin, cracher au visage du vice et faire rougir d'eux-mêmes ceux qui venaient rire de lui. On le sait aussi à Rome. On le sait au sanctuaire de Lorette où, à genoux dans la *Casa santa* de la Vierge des vierges, il renouvelle solennellement son vœu de virginité. Et comment, après cela, au sortir de ces consécrations, au lendemain de ces chastes protestations, comment voulez-vous que ce cœur, virginisé au contact du cœur de la Vierge des vierges, puisse se traîner dans nos fanges? Comment voulez-vous qu'il trouve quelque goût à nos voluptés d'ici-bas, ce cœur qu'a ravi à

jamais l'ineffable beauté de Celui que seul on peut aimer sans mesure et adorer sans remords? « C'est un ange! » disaient de lui ses maîtres de Paris. Oui, c'était devant les hommes un ange de pureté, parce qu'il était devant Dieu l'ange de la divine charité.

Allons au foyer de cet amour. Contemplons-le chaque matin dans cette oraison qu'il allume comme le flambeau de ses journées. Suivons-le à ces messes qu'il s'édifie de voir servies pieds nus et sous la bure, par un fils de saint François, qui est le P. Ange de Joyeuse. Surprenez-le en larmes chaque semaine quand il se confesse, chaque dimanche quand il communie. Accompagnez-le, si vous voulez, à la congrégation de la très sainte Vierge, dont on l'a fait préfet. Entendez ses soupirs aux pieds de la Vierge miraculeuse de Saint-Étienne-des-Grès. Et s'il faut à la prière joindre l'immolation, entendez-le à Padoue, au cours d'une grave maladie, répondre à son gouverneur qui le dispose à mourir : « Je suis prêt à tout ce que Dieu voudra de moi ; et soit qu'il veuille que je meure, soit qu'il aime mieux que je vive, ce m'est une chose douce de vivre et de mourir pour Lui. » Je vous disais que François est un ange de prière ; je ne disais pas assez : c'est l'ange du sacrifice, et l'autel où il l'offre, véritable autel des holocaustes, est un cœur où brûle le feu perpétuel de l'amour.

Un cœur ainsi possédé, envahi par Dieu seul, ne devait plus avoir qu'un désir : se consacrer à son service sans retour et sans réserve. François n'a-

vait-il pas dit à un ami : « Dieu seul sera mon partage ! »

L'ange terrestre a déjà rompu les liens de la chair et du sang par sa consécration à la virginité ; il va rompre les attaches de la convoitise, de l'orgueil et de l'ambition par une humilité et un désintéressement qui lui font renoncer à ses droits d'aîné, et obstinément refuser les dignités du siècle. Même un siège assuré au sénat de Chambéry ne peut tenter un cœur pour qui le monde n'est rien parce Dieu est tout.

Un dernier lien, le plus fort de tous, est celui de la famille dont il est l'espérance. « Mais celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Qui donc, ô Jésus, a pu parler ainsi, sinon Celui qui est le premier père et la première mère ? François est aux genoux de son père : « Mon Père, pour Dieu, je viens vous demander une chose qui sera la dernière que oncques vous demanderai-je... C'est que vous me permettiez que je soys d'Église. Dieu me l'a signifié par d'estranges accidents, afin que je sois plus disposé à suivre ce bon Seigneur... » Le père résiste, la mère pleure. Mais l'amour de Dieu l'emporte. Le père rend les armes : « Allez, mon fils, de par Dieu, faites sa volonté et qu'il vous bénisse mille fois, comme moi je vous bénis. » La mère est déjà secrètement vaincue : « Mon cher fils, lui dit-elle, que Dieu soit votre récompense comme il sera votre partage ! » François triomphe, mes Frères, c'est le triomphe de l'amour divin : « Bény soit Dieu, dit-il, de ce qu'il

me donne aujourd'hui ce que j'avais désiré! Rien ne me retirera jamais de la main du Seigneur. »

Amas me? amas me? A cette question réitérée François, comme Simon Pierre, a pu répondre à Jésus qu'il l'aime, qu'il l'aime plus que les autres, qu'il l'aime plus que toute chose. Que cet amour agisse donc! « O Prêtre, paissez mes agneaux : *Pasce agnos meos!* O Évêque, paissez mes brebis : *Pasce oves meas!* » Désormais l'œuvre pastorale s'inaugure. L'ange de l'amour en va devenir l'apôtre. Aurai-je le temps, mes Frères, de vous le faire suivre sur tout le cours de cette carrière de zèle?

II

Prêtre, missionnaire, évêque, fondateur d'Ordre, docteur: par ses prédications, ses écrits, ses institutions, pendant vingt ans, François de Sales fut l'apôtre des âmes. Au lendemain de son sacerdoce, il évangélise et convertit les hérétiques de l'âpre région qui descend du Mont-Blanc jusqu'au lac de Genève. Il évangélisera de même la Savoie, la Suisse, la France, où nos grandes villes, Paris, Lyon, Dijon, d'autres encore, entendront sa parole. Soixante-dix mille hérétiques lui devront la lumière; et combien de chrétiens lui devront la grâce, la consolation et le salut éternel! Où est le générateur de cette force? « Le saint amour est une flamme qui ne peut se contenir, répondait-il lui-

même, selon qu'a dit le Seigneur : Je suis venu mettre le feu au monde ; et que veux-je sinon qu'il en soit embrasé ? » Voyons donc s'étendre cette flamme dont le foyer nous est connu. Et, l'apostolat ayant sa triple manifestation dans la doctrine, l'action, la prière, voyons comment chez François c'est la doctrine de l'amour, c'est l'action de l'amour, c'est la prière de l'amour.

D'abord, la conception que François de Sales s'est faite du christianisme, après tous nos grands docteurs, est celle d'un système de doctrine dont l'amour est la clef, une clef qui ouvre tous les mystères, parce qu'elle est celle des profondeurs de la divine charité. A l'encontre du sombre et froid fatalisme de Calvin, la théologie de François éclaire et échauffe ainsi les relations et affections entre la terre et le ciel. Lisez son *Traité de l'amour de Dieu*. Il écrit : « Dans la sainte Église de Jésus-Christ, tout appartient à l'amour, tout est fondé sur l'amour, tout aboutit à l'amour, tout est amour. Dieu, qui a créé l'homme à son image, veut qu'en l'homme, comme en Dieu, tout soit ordonné par l'amour et pour l'amour. » Ainsi, selon notre docteur, le mystère de la création c'est l'amour de Dieu qui se manifeste par l'ouvrage de ses mains ; le mystère de la révélation c'est l'amour qui parle ; le mystère de l'incarnation c'est l'amour qui s'incline ; le mystère de la rédemption c'est l'amour qui s'immole ; le mystère de l'eucharistie c'est l'amour qui demeure ; le mystère de la communion c'est l'amour qui se

donne, en attendant le ciel qui est l'amour qui régnera dans un bonheur sans fin. Ainsi, le christianisme est un flux et reflux d'amour qui descend de Dieu à l'homme et qui remonte de l'homme à Dieu, allant des rivages du temps à ceux de l'éternité. Ainsi la foi en la doctrine est la croyance à l'amour, comme l'explique saint Jean : *Et nos credidimus charitati quam habuit Deus in nobis.* Ainsi, par contre, toute hérésie n'est que la froide méconnaissance et la négation de l'amour. Ainsi Dieu apparaît comme le cœur éternel, *Deus charitas est.* Ainsi la religion est une grande loi d'attraction spirituelle, immense, universelle, régissant tous les êtres du fini à l'infini, et les unissant ensemble dans une chaîne d'amour.

Cette doctrine amoureuse, François la rendait sensible dans une langue aimable. C'est cette langue à la fois précise et pittoresque, théologique et poétique, familière et sublime, faite de pensées et d'images, de raisonnement et de sentiment, d'énergie et de grâce, mêlée d'ingéniosités et de subtilités, selon le goût du temps, relevée de finesse et d'observation, parfumée de suavité, pénétrée d'onction, pétrie de la plus pure substance des Écritures, cette langue dont beaucoup de mots et de formes ont vieilli, mais dont le charme ne vieillit pas ; cette langue que beaucoup regrettent, et que l'on appelle la langue de saint François de Sales.

Cette doctrine il la distribuait, cette langue il la parlait à toute créature que Dieu plaçait sur

son chemin. Il allait dans la montagne, il rencontrait un paysan, un pâtre, un enfant, un pauvre idiot : il lui parlait de Dieu. Il descendait à l'église, il y trouvait la foule ou il y trouvait peu de gens, qu'importe le nombre et la qualité? Pour six personnes il parlait. On le poursuivait, on le chassait, on le menaçait de mort, et son vieux père le suppliait de ne plus exposer ses jours : « Non. la parole de Dieu ne peut être enchaînée, disait-il avec saint Paul, *prædica verbum, insta opportune, importune.* » Et comme au commencement rien ne fructifiait dans les âmes : « Laissez passer l'hyver, répondait le semeur, laissez passer l'orage, et la moisson viendra ensuite en sa saison. »

Le semeur avait raison, et la moisson eut son jour. « Je puis convaincre, disait le savant cardinal du Perron, mais c'est à M. de Genève de convertir. » Tout le Chablais se convertit, et c'est grâce à lui, mes Frères, qu'aujourd'hui nous possédons une province catholique dans cette province française. Mais, ne cessons point de le redire : si la parole de François fut une parole féconde, c'est que dans cette parole il y avait une âme, dans cette âme un grand amour; et que cet amour était l'amour de Jésus-Christ par-dessus toutes choses.

Mais saint Paul nous avertit que le royaume de Dieu n'est pas dans la parole, il est surtout dans l'action et dans la charité. La charité en acte c'est Dieu aimé et servi dans la personne du prochain;

et telle fut toute la vie comme toute la passion de saint François de Sales : « Je le veux tant aimer, ce cher prochain, s'écriait-il, je le veux tant aimer! Il a plu au bon Dieu de faire ainsi mon cœur! » Et, dans une autre lettre : « Il n'y a personne au monde qui ait le cœur plus tendre et plus affectionné que moi pour ses amis. » Mais que parlé-je de ses amis? Tous ne le sont-ils pas? » Vous saurez que mes ennemis, une fois que je les ai vus, ne passent guère la quinzaine sans devenir mes amis. »

Et comment en eût-il été autrement avec lui? On l'injuriait, il se taisait; on le calomniait, il patientait; on pleurait, il consolait; on demandait, il donnait; il donnait tout : son bien, ses vêtements, son temps, ses forces, son cœur, sa vie. Sa prédilection était pour ce que le monde rebute, pour ce que Dieu préfère, les petits et les simples, les pécheurs et les misérables. Et lorsque les endurcis s'étonnaient de le voir pleurer à l'aveu de leurs fautes : « Ah! je pleure, leur disait-il, de ce que vous ne pleurez pas. » Sa bienveillance était ingénieuse à l'excuse : « Si une action a cent visages, c'est toujours par le plus beau qu'il la faut regarder », avait-il coutume de dire. On connaît sa douceur : elle est son caractère propre; il en avait fait sa maîtresse force, et il disait encore : « Rien ne résiste à une charitable débonnaireté. La douceur manie le cœur de l'homme à volonté, et la façonne à sa guise : bienheureux les doux, ils posséderont la terre. » Je comparais tout à l'heure l'amour à

l'attraction des corps; rien n'agit plus doucement qu'elle, rien n'opère plus fortement; on ne sent pas qu'elle agit et elle entraîne tout.

Une troisième et dernière puissance de l'apostolat, est celle de la prière. Dans l'œuvre des apôtres, la parole et la prière ne se séparent pas. *Nos autem verbo et orationi instantes erimus.* Mais c'est à la prière que François donne la primauté sur la prédication : « Oh! ne savez-vous point qu'une bonne prière vaut mieux que cent sermons? » Et s'il est vrai que sa bouche parlait de l'abondance du cœur, il est pareillement vrai que par la prière ce cœur s'était rempli de Dieu : François de Sales était éloquent de Dieu.

Dès que l'apôtre a touché la frontière du Chablais qu'il vient évangéliser, il s'agenouille, il prie. Quand les hérétiques furieux refusent de l'entendre, il entre dans une église, il prie. Quand on a détruit les églises, il se refugie sous leurs ruines, et là il pleure, il prie. Chaque matin, dans la rude saison, il traverse sur ses genoux les ponts tremblants jetés sur les torrents et les ravins, pour trouver au delà un autel, et là enfin il célèbre, il implore, il prie : « Ah! disait-il d'ordinaire, si seulement je pouvais dire la messe à Genève, une fois, une seule fois, j'aurais l'espoir de son salut! » C'est d'ailleurs une prière continuelle que la sienne; et une des plus graves distractions dont il se plaint et s'accuse à Mme de Chantal, c'est d'avoir eu le malheur de perdre une fois la vue de la présence

de Dieu, « presque un petit quart d'heure! »

J'ai nommé Mme de Chantal : c'est nommer la Visitation, c'est vous nommer, mes chères Sœurs, et c'est nommer par là même ce qu'au commencement de ce discours j'appelais l'Institut de l'amour de Dieu. Votre saint Fondateur ne vous a pas demandé de faire plus de pénitences, plus de veilles, plus de mortifications que les autres sociétés religieuses, mais il vous a demandé de ne le céder à aucune en amour de Dieu. Il ne vous a pas demandé d'être les premières par la contemplation, non plus que par l'action, mais il vous a demandé de tâcher d'être les premières par la dilection. Il vous voulait de la première classe à « l'académie du saint amour », comme il s'exprimait. Quand il écrivit un livre qui fût à vous et pour vous, qui exprimât votre esprit, qui dirigeât vos voies et vous en montrât le but, il écrivit son Traité, son incomparable *Traité de l'amour de Dieu.* Quand un jour, à la suite d'une nuit de veille passée en la présence du Seigneur, il vous donna un blason et des armoiries, ce blason symbolique fut un cœur, le cœur de Jésus-Christ entouré d'épines et portant une croix.

Mais en vous constituant gardiennes de ce foyer d'amour, il vous demanda en même temps d'en propager la flamme ; et que votre apostolat fût celui de la diffusion infatigable, incessante de l'amour de Dieu fait homme. Vous n'y avez pas manqué, certes; tous les siècles en témoignent. Vous n'y avez pas manqué au XVIIe siècle, lorsque vous

donniez à l'Église la Bienheureuse Marguerite-Marie, avec ses Révélations du Sacré Cœur de Jésus. Vous n'y avez pas manqué au XVIIIe siècle, lorsque vous provoquiez en France, puis dans le monde, l'établissement du culte du Sacré Cœur de Jésus. Vous n'y avez pas manqué au XIXe siècle, lorsque vous avez appris au drapeau du Sacré Cœur à se déployer, non pas seulement dans les pompes des pèlerinages, mais sur les champs de bataille où il recevait le baptême du sang, du sang le plus noble qui ait été versé pour la France et pour Dieu.

Quelques mots encore. J'ai dit comment François avait été l'ange terrestre, puis l'apôtre de l'amour de Jésus-Christ. J'indiquerai à la fin comment il en fut le martyr.

III

Tout amour vrai a son martyre, c'est son douloureux honneur, et il serait bien surprenant que l'amour de Jésus-Christ n'eût pas également le sien. François de Sales établit cette vérité dans ses livres; et toute sa vie nous montre que ce fut l'amour de Dieu qui l'a fait et languir et souffrir et mourir. Entendez-le, je vous prie.

Ce martyre commence de bonne heure; car comment appeler d'un autre nom cette épreuve intérieure qu'il subit, à dix-sept ans, lorsqu'il lui semble qu'il n'est pas du nombre des prédes-

tinés, et que Dieu le damnera. Je ne m'étonne pas s'il en dessèche et s'il en va mourir. Mais l'amour ainsi éprouvé ne traverse la fournaise que pour en sortir plus pur, comme l'or dans le creuset : « O mon Seigneur Jésus, je ne cherche que vous au ciel et sur la terre. Eh bien! laissez-moi du moins vous aimer dans le temps, si je ne puis espérer de vous aimer dans l'éternité! » Aimer de la sorte, mes Frères; aimer Dieu pour lui seul, rien que son cœur avec sa croix, sans espoir de récompense, au sein de l'angoisse sans issue, n'est-ce pas ce que les théologiens sont convenus d'appeler la charité parfaite? François en dépose l'offrande entre les mains de la Mère de douleurs, de celle qui au Calvaire entendit le : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Marie l'agrée, Dieu lui sourit, l'orage se dissipe; et, de ce désespoir, comme d'un sombre nuage, descend une pluie de confiance, de consolation et de joie.

N'est-ce pas un autre martyre que celui du spectacle de l'hérésie et de l'apostasie qui arrachent les âmes à ce Seigneur Jésus-Christ qui est son unique amour? Vous vous rendez compte particulièrement de ce qu'il dut souffrir à la vue de cette Genève dont il était l'évêque et qui, comme Jérusalem, méconnaissait les avances de la miséricorde. « Hélas! mon cher ami, écrivait-il alors, je me sens les larmes aux yeux lorsque je considère cette Babylone infidèle : *Hereditas mea versa est in alienum.* Ah! si cet évêché avait un Augustin, un Ambroise, un Hilaire, ces soleils eussent bientôt dissipé

ces ténèbres! » Et un autre jour, étant sur le haut d'une forteresse d'où le baron d'Hermance lui montrait le splendide rivage du lac de Genève : « Ah! répondit François avec de longs sanglots, ah! Monsieur, je ne vois là que des églises en ruine, des couvents abattus, des croix renversées, des âmes qui se perdent. Ah! que de maux! que de maux! » Un de ses cris était : « Amour, tu n'es pas aimé! amour, tu n'es pas aimé! »

Et puis le martyre volontaire, le martyre de la pénitence et de la lutte intérieure, la circoncision du cœur, comme l'appelle saint Paul! On parle de la piété aimable, de la douce religion de saint François de Sales, comme si de l'Évangile il avait éliminé la croix, et mené son âme au ciel par un chemin de roses. On ne connaît pas les rudes combats, les effroyables assauts qu'il lui fallut subir pour devenir le plus humble, le plus chaste, le plus patient et le plus doux des hommes!

Mais enfin que s'il vous faut des souffrances qui frappent les yeux, lui aussi, comme l'Apôtre, peut porter à qui que ce soit le défi d'avoir connu de plus grandes épreuves que les siennes. Et qui les a portées plus vaillamment que lui : *Si quis audet audeo et ego, plus ego?* Voyez-le, par exemple, une nuit que deux scélérats, vendus à ses ennemis, l'attaquent dans un bois, sur le chemin des Allinges : « Vous vous méprenez, mes amis, comment pourrez-vous vouloir tuer un homme qui de tout son cœur donnerait sa vie pour vous? » Une autre nuit, une nuit d'hiver, les loups le pourchassent dans la

neige, et il ne leur échappe qu'en montant sur un arbre, d'où le lendemain on le retire raidi comme un glaçon. Une autre nuit, il s'en va mendier de porte en porte du pain et un asile qu'on lui refuse partout, et il ne retrouve de refuge que dans un four où il se casemate et se repose comme il peut. Il y eut tel jour où l'on empoisonna ses aliments, et où il supporta les affres de l'agonie avec une si douce clémence qu'elle convertit ses meurtriers. Et, toute sa vie, que d'épreuves, que de calomnies, que de dénonciations ! « Mais c'est pour Dieu que je souffre, se disait-il à lui-même ; je lui ai donné ma vie. Qu'importe que je m'incommode pourvu que j'accommode les âmes ? » Et puis, il ajoutait ces magnifiques et toutes triomphantes paroles à l'honneur et l'exaltation de la croix : « Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ fut en croix, il fut déclaré roi, même par ses ennemis ; et de même les âmes qui sont en croix sont reines. Or savez-vous de quoi les anges, qui sont bienheureux, nous portent envie ? Certes de nulle autre chose sinon que nous pouvons souffrir pour Jésus-Christ ! »

Nous pouvons faire mieux, chrétiens, que de souffrir pour notre Dieu. Nous pouvons mourir pour lui, et ce fut en effet pour lui et comme lui que François de Sales mourut. Il n'avait que cinquante-cinq ans lorsqu'il couronna par une admirable fin le martyre de l'amour. Comme Jésus-Christ il fut le prêtre de ce sacrifice suprême, pouvant dire ainsi que lui : « Personne ne m'ôte la vie, je la dépose de moi-même. » Quand il eut

fait ses adieux à tous ceux qu'il avait aimés et qu'il aima jusqu'à la fin, à ses ouailles d'Annecy, à la Visitation, à ses prêtres et à ses serviteurs, il monta sur son lit de mort, comme il montait à l'autel; et l'on n'entendit plus sortir que des paroles sacrées des lèvres de ce pontife, prètre de sa propre vie : « Il faut bien aymer Dieu qui est notre grand Maître, disait l'agonisant. — Mon père, j'attends ici la miséricorde de Dieu : c'est une bonne chose d'avoir son attente au Seigneur... Que sa bonté dispose de moi, comme elle voudra. — Seigneur, que ce ne soit pas ma volonté qui soit faite, mais la vostre. » Et puis solennellement : « Je voüe et consacre tout ce qui est en moy à Dieu... mon corps, mon cœur, ma langue, mes sens et toutes mes douleurs à la très sacrée humanité de Jésus-Christ, lequel n'a point douté d'être trahi et de subir pour moi le tourment de la croix. » C'était bien un sacrifice que cette immolation sainte.

On lui donna la communion. Alors vint l'action de grâces : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum... Misericordias Domini in æternum cantabo. — Memor fui Domini et consolatus sum.* Mon cœur et ma chair bondissent vers le Dieu vivant. Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. Je me suis souvenu du Seigneur, et je suis consolé. » Et comme la mort approchait : « *Ostende mihi quem diligit anima...* Montre-moi, ô mort, Celui que chérit mon âme. *Sanctus, Sanctus, Sanctus!...* » Il dit : « Jésus!

Jésus! » Ce fut sa dernière parole. Il expira, le 28 décembre, à Lyon, dans la pauvre chambre du jardinier de ses Filles de la Visitation; et son âme sainte alla rejoindre Celui dont il disait : « Mourons à tout autre amour pour vivre à celui de Jésus, pour lui pouvoir chanter éternellement : Vive Jésus! »

Il faut conclure, mes Frères. Une des plus grandes paroles de saint François de Sales, une des plus grandes peut-être qui soient sorties du cœur de l'homme, est celle-ci par où je termine : « Ce qu'il y a de plus parfait dans l'univers, c'est l'homme; dans l'homme c'est l'âme; dans l'âme, c'est l'amour, et dans le genre d'amour c'est l'amour de Dieu. » S'il en est ainsi, chrétiens, et vous n'en pouvez plus douter, demandez donc cet amour qui est le don par excellence et le trésor sans égal.

Demandez-le, vous, mes très honorées Mère et Sœurs, et apprenez de François, à « vivre en ce monde, comme si vous aviez déjà le corps au tombeau et l'esprit au ciel ».

Demandez-le, vous, mes Frères, qui vivez dans le siècle, et apprenez de François que « à qui Dieu est tout, ce pauvre monde n'est rien ».

Demandez-le, vous qui y êtes retenus par vos attaches de famille et de société, et apprenez de François « à lier toutes vos affections avec la chaîne d'or du pur et saint amour ».

Demandez-le, vous qui souffrez, « car une preuve certaine qu'on aime, c'est de vouloir

souffrir », et « toutes nos croix sont d'or si nous savons les regarder du biais qu'il faut ».

Enfin demandez-le, vous qui sentez venir les années éternelles, car « la mort, vous dit François, ne peut attrister un cœur qui ne vit que pour aimer, et qui sait que son souverain amour est toujours vivant ».

Avec lui donc, avec saint Augustin, cet autre Docteur de l'amour, écriez-vous vers le ciel : « O aimer! ô aller à Dieu! ô mourir à soi-même! ô ne vivre que pour Dieu, là est le vrai bonheur! »

Ainsi soit-il.

LE TÉMOIGNAGE

LE BIENHEUREUX
JEAN-GABRIEL PERBOYRE

SON MARTYRE

Clôture du Triduum célébré à l'église Saint-Maurice de Lille, 4 mai 1890.

MONSEIGNEUR [1], MES FRÈRES,

Quel est donc cet homme extraordinaire que célèbrent de si grandes fêtes, qu'entourent de si rares honneurs, et dont le culte et l'éloge attirent aujourd'hui autour de cette relique et de cette chaire une si nombreuse assemblée? D'où vient-il? qu'a-t-il fait? qu'a-t-il été? qu'est-il maintenant? Vous êtes venus pour l'apprendre.

D'où il vient? Originairement il vient d'un petit village du Quercy, appelé Montgesty, au diocèse de Cahors; et, dans ce village, d'un pauvre hameau, qu'on appelle Le Puech; et, dans ce hameau, d'une pauvre chaumière de vignerons

1. Mgr DENNEL, évêque d'Arras.

où il y avait un crucifix et une image de la Vierge; et d'où de braves chrétiens partaient chaque matin à la vigne et aux champs qu'ils cultivaient en famille pour gagner le pain de leurs nombreux enfants. C'est là qu'en 1802 naissait leur fils aîné, Jean-Gabriel, que Dieu prédestinait à la gloire de ce jour.

Ce qu'il a fait? Il a fait cette grande et sublime chose que Jésus-Christ estime être la point culminant de l'amour : mourir pour ce qu'on aime. Il a quitté sa famille pour se donner à Dieu; il a quitté sa patrie pour se donner aux âmes; et il a finalement livré sa vie elle-même pour ce qu'il aimait plus que la vie : Jésus-Christ à qui il s'était donné dans la Congrégation de la Mission : Jésus-Christ qui l'a couronné dans le ciel, et qui vient de le glorifier sur la terre en le déclarant Bienheureux, par la voix de son Pontife, à la face de l'Église catholique tout entière.

C'est en 1840 qu'expirait, dans l'Extrême-Orient, ce héros et ce martyr. De même que c'est un homme de notre pays, c'est donc un homme de notre temps. Nos vieillards auraient pu le connaître, ses frères et ses sœurs sont encore parmi nous, et ils s'unissent aux fêtes où se mêle leur nom. C'est un compatriote de France et un contemporain du siècle, un enfant de notre peuple, un frère de notre sang. Et voici que, du haut du ciel, il nous apporte aujourd'hui ses intercessions, avec sa protection : N'allons-nous pas lui porter, en retour, nos prières et notre hommage?

Peuple chrétien, écoutez! Ce n'est pas sa vie que je vous raconterai aujourd'hui, c'est sa mort On vous a dit d'abord sa vocation et sa sanctification; puis sa lointaine mission et son apostolat[1] : c'est sa passion, son martyre, qu'il faut que je vous dise. Mais ce témoignage qu'il rend intrépidement à sa foi devant les prétoires et les bourreaux, il y avait déjà vingt ans qu'il le portait dans les désirs impatients de son cœur. Ne séparons donc pas, dans l'histoire de son sacrifice, cette *oblation* de vingt années et cette *immolation* de douze mois de captivité couronnés par le supplice. Or, ce sacrifice, nous verrons premièrement comment il l'a offert et longtemps désiré; ce martyre, nous verrons comment il l'a souffert et magnanimement consommé. Tel sera, mes chers Frères, le sujet de ce discours consacré à l'honneur du Bienheureux JEAN-GABRIEL PERBOYRE, prêtre de la Congrégation de la Mission, martyr de JÉSUS-CHRIST.

I

L'oblation du sacrifice, la préparation du sacrifice. Vous vous souvenez, mes Frères, des divines impatiences de Jésus rédempteur dans l'attente et le désir de sa Passion et de sa croix. C'est « son heure » à lui, c'est « sa gloire »; c'est la coupe dans

1. Ce fut le sujet d'un autre discours, que je prononçai, sous la présidence de Mgr THIBAUDIER, au grand séminaire de Cambrai, 5 mars 1890.

laquelle son amour a soif de se désaltérer, c'est « le bain dans lequel il a hâte d'être plongé », et il est dans l'angoisse « jusqu'à ce que ce magnanime désir s'accomplisse ». Sa croix sera le trône « du haut duquel il attirera tout à lui ». Et lorsque le temps de sa Passion est enfin arrivé, il en tressaille d'aise, il en prédit, il en détaille, il en savoure d'avance toutes les souffrances, une à une. Il s'y avance en triomphe, parmi les palmes et au chant des bénédictions de la foule. Il en hâte les apprêts : *Quod facis, fac citius.* Et lorsqu'il sent l'approche des exécuteurs, c'est lui-même qui donne aux siens le signal d'aller au-devant : *Surgite, eamus hinc!* Et il marche à la mort, emporté par son amour comme sur un char de feu.

Eh bien, grâces soient au Ciel! Dieu a fait parmi nous des cœurs qui lui ressemblent, et il les a fait battre d'un même mouvement généreux que le sien. Il y a de jeunes cœurs d'apôtres qui, dans le printemps de leur vie, ont entendu des voix d'en haut qui les conviaient à mourir pour Jésus-Christ de la plus belle des morts. — C'était la voix de la foi qui leur disait : « Les hommes ne veulent pas croire à ta parole. Mais si tu leur attestais ta parole par ton sang? Si tu y mettais ta tête? Si, comme saint Pierre de Vérone, en tombant dans ton sang, tu en écrivais la parole de foi, *Credo*, sur la poussière humide, est-ce que ce ne serait pas la prédication efficace? Est-ce qu'il ne faut pas « en croire des témoins

qui se font égorger ? Voilà ce que dit la foi.

Puis c'est l'espérance qui parle : « Puisque rien ne vaut sur la terre, et que tu es fait pour le Ciel, si tu en prenais le chemin le plus prompt, le plus beau, le plus divin? Si tu l'emportais d'assaut, au lieu d'en faire le siège lent, périlleux, incertain? Si tu courais à la couronne, au lieu de l'attendre lentement, amèrement : et si pour cela tu donnais ta vie à Celui qui a promis de la rendre à qui la lui aurait sacrifiée? » Voilà ce que dit l'espérance.

Enfin, c'est la charité qui dit, et plus haut encore : « Puisque le Dieu de ton cœur est le Dieu de la croix : puisqu'il t'a aimé jusqu'à cet excès de souffrir et de mourir pour toi, si tu mourais pour lui? Si tu trouvais quelque part un prétoire, des juges, des bourreaux, un gibet, une lance pour te percer le cœur, afin que ton sang devienne une libation à Celui qui t'a donné tout le sang de son cœur, est-ce qu'alors ce ne serait pas en vérité que tu pourrais affirmer que tu l'aimes? » Voilà ce que dit la charité. Et ces trois voix s'unissant forment ensemble un accord d'une puissance qui ravit ces âmes, les soulève, les pousse à cet héroïsme de souffrances, qui sans doute, est pour eux le plus grand de tous les biens, puisqu'elles vont le chercher même par delà les mers, et jusqu'au bout du monde!

Ces voix, Jean-Gabriel Perboyre les entendit de bonne heure. Il n'était encore qu'un jeune écolier de rhétorique lorsque, traduisant déjà l'idéal qui commençait à luire devant lui, il prit pour

thème d'éloquence : « La croix est le plus beau des monuments! » Et, montrant ses désirs : « Ah! qu'elle est belle, cette croix, plantée au milieu des terres infidèles et arrosée du sang des apôtres de Jésus-Christ! » Il ne la perdra plus de vue : c'est son autel qu'il salue; il y montera un jour.

L'oblation sainte a commencé. S'il entre dans l'apostolique Congrégation de la Mission, c'est bien pour qu'elle lui ouvre les Missions Étrangères, lesquelles lui seront la porte du martyre. Et lorsqu'il prononce ses serments religieux, au jour de la fête des innocentes victimes de la fureur d'Hérode, il espère bien que le présage de ce jour ne sera pas trompeur. C'est à quoi le prépare la sainteté de cette vie, telle qu'on vous l'a décrite; car la victime sera pure.

Cette oblation restait secrète: elle se faisait comme en confidence, à voix basse. Elle éclata un jour. Jean-Gabriel avait un frère, deux fois frère pour lui, du même sang que lui, de la même Religion ou Congrégation que lui; frère aussi en amour de Dieu et du prochain, car il venait de partir pour les missions de la Chine, lorsqu'on apprit qu'il avait succombé dans la traversée. Lui aussi avait rêvé la couronne du martyre; la couronne lui échappait, mais il la léguait à son frère. Celui-ci la réclame : c'est un bien de famille. Écoutez-le, il écrit : « Mon cher Louis s'est élancé à travers les mers, cherchant la mort des martyrs. Il n'a rencontré que celle d'un apôtre. Que ne suis-

je trouvé digne d'aller prendre sa place! Que ne puis-je aller expier mes péchés par le martyre, après lequel soupirait son âme innocente! » Puis cette parole plaintive : « Hélas! voilà que j'ai déjà plus de trente ans, qui se sont écoulés comme un songe ; et je n'ai pas encore appris à vivre! Quand apprendrai-je à mourir? » Il veut qu'on se hâte ; car, s'il faut que la victime soit pure, il faut que la victime soit jeune; Jean-Gabriel estimerait indigne de n'offrir à Dieu que des restes.

Sa résolution est prise, et il en parle clairement. Il en parle à sa famille, à son père, à sa mère, à son oncle prêtre, mais discrètement encore : il ne faut pas leur mettre d'avance le glaive dans le cœur. Mais, d'autre part, il ne faut pas non plus que leur tendresse s'illusionne. « Vous êtes de santé trop faible pour partir! lui objecte un des siens; vous succomberez en route comme votre frère Louis. — J'espère être plus heureux que lui, et arriver au terme. — Mais, quel terme? En Chine ce peut être le martyre? — Tant mieux! c'est là ce que je souhaite. »

Il en parle aux novices dont il est chargé, à Paris. Là se gardent, en lieu d'honneur, les vêtements ensanglantés qu'a portés un des fils de la famille de saint Vincent de Paul, le Vénérable Clet, martyrisé en Chine dix ans auparavant. Pour Jean-Gabriel, ce martyr est un précurseur et un modèle. Il conduit ses jeunes disciples auprès de ces trophées du saint vainqueur, il étale sous leurs yeux les instruments de son supplice : « Voici l'habit qu'il

portait; voici la corde qui l'étrangla. Quel bonheur pour nous si nous pouvions avoir le même sort! » Il leur fait toucher, il leur fait compter, il leur fait baiser les taches de sang empreintes et semées sur ces reliques, comme des rubis sur un manteau royal. Ce sang a une voix, il lui crie : « Viens, viens à nous! » Cette salle des martyrs, c'est une école; et la leçon qu'il y entend, c'est l'ordre de les suivre. Un jour se penchant vers un de ses jeunes disciples : « Priez pour que ma santé me permette d'aller en Chine, afin d'y prêcher Jésus-Christ comme ce digne père, et d'y mourir comme lui! »

Il en parle avec les ardeurs de saint Paul, lesquelles il transporte dans chacune de ses lettres : « Nous gémissons dans notre désir d'être revêtus de la gloire, et de quitter ce corps pour venir en la présence de Dieu. » — Et ces autres de l'Apôtre : « Mon attente ne sera pas trompée. J'ai la confiance que Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort, car Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* »

Il en parle à ses supérieurs de Saint-Lazare, de qui la sagesse et la paternité opposent longtemps des objections et des délais à son départ. Mais lui ne se rend pas : « Je suis trop faible! dites-vous : mais j'ai vu des navires en apparence bien fragiles, et qui ont fait cependant plusieurs fois le tour du monde, pour les pauvres petits intérêts de cette vie. Et je ne me risquerais pas pour les inté-

rêts de l'éternité!... » Mais non, pendant trois ans il lui faudra « supporter les délais du Seigneur », et, comme lui, soupirer après le sacrifice dans une angoisse mortelle : *Coarctor usquedum perficiatur!*

Enfin le Seigneur parla, Marie intervint, les médecins capitulèrent et le grand signal fut donné : Partez donc, Jean-Gabriel, partez, allez et mourez! Quittez le sein de Jésus, où vous reposiez si doucement, pour gravir avec lui la montée du Calvaire. Ce n'est plus l'heure de l'oblation, c'est celle de la consommation! Il y a bien là au village, dans le midi de la France, sous un toit de laboureurs, un père, une mère, à peine guéris de la blessure que leur a laissée la mort de votre frère; mais ils sont chrétiens eux aussi, et leur fils les consolera d'une manière digne d'eux : « Cher père et chère mère, si là-bas j'avais quelque chose à souffrir, ce serait chose à désirer et non à craindre! » Il y a bien aussi sa famille spirituelle, la Congrégation de Saint-Lazare, et cette maison de Paris qu'il a longtemps embaumée du parfum de sa grâce. Elle s'est réunie pour recevoir ses adieux; les vieillards mêmes se sont traînés pour baiser les pieds de « l'évangéliste de la paix ». Il embrasse la communauté qui ne doit plus le revoir. Détrompez-vous, ô bienheureux Martyr, elle vous reverra, vous lui reviendrez un jour dans un triomphe à la fois funèbre et glorieux; et vous lui rapporterez votre sang répandu, vos ossements brisés pour l'amour de Jésus-Christ!

Elle les enchâssera dans la soie et dans l'or; elle baisera vos reliques, vos vêtements ensanglantés, comme vous faisiez baiser ceux de vos saints devanciers. Un jour, elle les transportera en grande pompe sur les autels, et elle en enverra des parcelles qu'on se disputera dans tout l'univers chrétien. Surtout vous lui rapporterez, plus que vos reliques : votre âme. Elle passera dans l'âme de vos novices d'hier, et elle les consumera de la sainte envie de vous suivre. Vous leur aviez montré à Paris comment on prépare son martyre ; achevez la leçon, et montrez-nous maintenant comme on l'embrasse. C'est cette consommation dont il me reste, chrétiens, à vous présenter le tableau.

II

Ce que fut en Chine l'apostolat de Jean-Gabriel Perboyre, j'ai déjà eu l'occasion et l'honneur de l'expliquer dans un autre discours et dans une autre ville, en des fêtes semblables. Or, il n'y avait que quatre ans que notre Bienheureux arrosait de ses sueurs ce champ d'épines, lorsque Dieu lui demanda de le féconder de son sang.

C'était en 1839. On évoqua contre les chrétiens de vieilles lois édictées au siècle précédent. La Chine elle aussi, paraît-il, possède cette ressource malhonnête de tirer de vieilles armes rouillées de ses arsenaux législatifs, pour les tourner en temps

utile, contre l'Église et la liberté. Un jour de dimanche, 15 septembre, le missionnaire venait de dire la Messe dans une chrétienté du Hou-Pé, lorsque les soldats surviennent, dévastent et pillent la chapelle, se mettent à la poursuite du prêtre, qui venait de se réfugier dans une forêt de bambous. La forêt est cernée; Jean-Gabriel est prisonnier : un Judas avait livré, trahi, pour trente onces d'argent, le secret de sa retraite : c'est le premier trait de la ressemblance de sa Passion avec celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Mon âme est collée à Jésus-Christ », avait déclaré le saint prêtre. Elle le fut dans la mort aussi bien que dans la vie. Comme Jésus-Christ, il défend aux satellites qui l'emmènent de porter la main sur ses disciples. Comme Jésus-Christ, il défend à ses catéchistes de tirer le glaive pour sa défense. Comme Jésus-Christ, il va connaître l'apostasie des uns et l'abandon des autres; il va connaître les soufflets, les crachats, le manteau de dérision, en attendant la croix. Le Seigneur l'avait prédit : « Le disciple ne sera pas mieux traité que le maître. »

L'interrogatoire des confesseurs de la foi est curieux, tant on y retrouve là-bas les raisonnements que nous servent ici la philosophie des sophistes et la politique des persécuteurs.

C'est d'abord le scepticisme bourgeois, lequel ne peut concevoir qu'un homme soit venu de si loin dans l'unique dessein d'apporter à d'autres hommes

cette chose quelconque qu'on appelle la vérité. *Quid est veritas?* — « Mais, demande le mandarin à son prisonnier, puisque cette religion est acceptée dans votre pays, pourquoi vous être dérangé pour l'apporter dans le nôtre? » Cela dépasse la conception de ce mandarin : cela n'en dépasse-t-il pas d'autres ailleurs?

Puis c'est le césarisme, avec la raison d'État : « N'avons-nous pas ici notre grande, notre noble religion, la religion du Céleste Empire? Elle nous suffit, sans qu'il soit ni nécessaire ni permis d'en prêcher une autre. » C'est la religion de l'État-Dieu : ne serait-elle pas devenue la nôtre?

Puis vient le bas utilitarisme, qui demande : « Mais quel avantage espériez-vous donc en venant ici? » Le génie de la Chine est essentiellement positif : les juges insistent sur ce point. Hélas! n'est-ce pas aussi le point capital ailleurs?

Enfin, c'est le matérialisme, c'est le sensualisme, c'est l'épicurisme qui, entendant parler du paradis et de l'enfer, y font crûment cette réponse : « Être riche, heureux, honoré, voilà le paradis; être pauvre, malheureux, méprisé comme vous l'êtes, voilà l'enfer. » En vérité, chrétiens, mandarins de Chine et philosophes de France, auxquels des deux donner le prix?

Je ne rapporterai pas les calomnies ignobles ou les calomnies absurdes que ce magistrat, ce lettré ne dédaigne pas de jeter à la face de ce chaste et charitable apôtre... D'autre part, les esprits forts delà n'ont-ils pas imaginé, accrédité, que les mission-

naires ont pour pratique d'arracher les yeux aux malades? Comme on accrédite chez nous l'opinion que nous les crevons aux enfants et aux fidèles quand nous les ouvrons à la lumière de l'Évangile.

Debout devant ses juges, les mains liées, le front levé, le confesseur de la foi faisait à toutes les questions insidieuses ou injurieuses des réponses tranquilles. Ce qui l'avait conduit en Chine, c'était le besoin de faire connaître, aimer et servir Jésus-Christ. Le profit qu'il en espérait, c'était de sauver les âmes pour la vie éternelle; le plaisir qu'il y trouvait, c'était de voir son Dieu glorifié et béni: et le devoir qu'il en avait était celui qui l'obligeait à prêcher l'Évangile à toute créature, *Docete omnes gentes,* la Chine non exceptée. Quant aux calomnies et aux outrages, dès qu'ils tournaient à l'absurdité, ou à la lubricité, le confesseur de la foi ne leur opposait que le silence : *Jesus autem tacebat.*

Aussi bien d'autres étaient là qui répondaient pour lui. Ce fut une réponse, en effet, et ce dut être aussi un émouvant spectacle que la comparution de ce chrétien indigène, nommé Stanislas, qui, lui-même prisonnier, passant devant le prêtre de son Dieu, s'incline et lui demande humblement l'absolution. Stanislas venait de faire à pied plus de cent lieues, attaché à la même chaîne qu'un pauvre aveugle chrétien dont il était le soutien et le guide; et maintenant épuisé, meurtri, brisé de coups, le saint captif se traînait pour demander à cet autre prisonnier comme lui de l'absoudre une

dernière fois. Puis il rentre dans sa prison, où trois jours après il expire.

Ce fut une autre réponse, ce fut un autre beau spectacle que la comparution de cette vierge, Anna Kao, qui elle aussi a refusé de renier son Christ. « Tranchez-moi la tête, vous le pouvez, mais abjurer, jamais! » Puis elle s'en va bientôt expirer dans l'exil. Ah! tout à l'heure les juges demandaient à Jean-Gabriel ce qu'il était venu faire dans leur Empire : il était venu former des hommes comme cet homme, des femmes comme cette femme. S'il y en avait beaucoup de telles le long des grands fleuves de l'Empire, ce serait bien véritablement alors le Céleste Empire, car ce serait l'image du Royaume des Cieux.

On attendait Jean-Gabriel à un acte décisif. Il faut forcer l'Européen à apostasier d'une manière éclatante, en lui faisant fouler aux pieds le crucifix posé à terre devant lui. C'est une question de vie ou de mort : « Si tu ne le fais pas, tu mourras. — Je ne le ferai pas, je mourrai! » telle fut sa première réponse. Il en fit une seconde plus éloquente encore. Soulevant le crucifix, il y colla ses lèvres, l'arrosant de ses larmes et bientôt de son sang. O Jésus! vous avez reçu les baisers de millions de lèvres frémissantes de douleur, de repentir, d'actions de grâces, d'amour porté jusqu'à l'extase : avez-vous jamais reçu un plus ardent hommage?

On le flagelle, il tombe sous les coups de rotin, on le relève tout tremblant. Mais il faut s'amuser maintenant, il faut une parade à ces juges : on

demandera à ce prêtre de revêtir en public les vêtements sacerdotaux étalés là comme pièces de conviction. Le prêtre réfléchit : il obéit. Est-ce que la vêture des insignes du divin sacrifice ne convient pas à cette heure et à son oblation de son corps et de son sang ? Il les revêt donc dans ce prétoire devenu soudain pour lui un sanctuaire, il les revêt là pour la dernière fois. Et quand il apparaît ainsi, debout comme à l'autel, offrant secrètement à DIEU le sang qui coule de ses plaies, on entend courir autour des sièges de ce tribunal étonné cette parole ironique, étrange : « Il est le DIEU vivant ! » Non, il n'est pas notre DIEU, mais il en est la vivante représentation : *Sacerdos alter Christus*.

Ce fut plus de vingt fois qu'à divers intervalles le confesseur de la foi comparut devant ses juges et porta ainsi témoignage. Je ne vous ai dit encore que le témoignage de la parole, mais celui de son héroïque patience, qui le racontera ?

Dans les épîtres sublimes qu'il adressait aux Églises de l'Asie-Mineure, saint Ignace d'Antioche désigne sous le nom de léopards les gardes dont la férocité préludait à celle des bêtes de l'amphithéâtre. Et toutefois je ne sache pas que les Actes des martyrs du monde romain accusent des atrocités aussi effroyables que celles de ce drame chinois. A chaque interrogatoire on accable le prisonnier d'une grêle de coups de rotin. Ce sont dix coups, quarante coups, cent coups, une fois deux cents coups que lui assènent ces barbares.

par les ordres et sous les yeux du justicier du Fils du ciel.

A chaque audience, le génie de l'enfer invente de nouvelles tortures; mais chaque fois aussi on a le spectacle de quelque chose de plus étonnant que la cruauté des bourreaux : c'est la magnanimité indomptable de la victime. Le corps est aux mains des soldats, l'âme est à DIEU, toute à DIEU. On le fait tenir à genoux sur des chaînes de fer et des tessons de vase brisé : il s'agenouille et il prie. On le suspend à une poutre par les pouces des mains : il prête ses mains, il prie. On charge ses deux bras étendus d'une lourde pièce de bois pour qu'il la soutienne immobile : il la supporte, il prie. On le tire par sa chevelure, on lui arrache les cheveux : il souffre, il prie toujours. On lui étire les jambes avec des poids de fer : il se tait, il souffre, il prie. On le soulève par des poulies qui le laissent lourdement tomber disloqué, brisé : il se laisse broyer, il prie. On le pend à un gibet, où il est donné en spectacle depuis neuf heures du matin jusqu'au soir : il pense à JÉSUS en croix, il prie. On veut rompre le charme de ses prétendus maléfices en lui faisant boire, chose horrible! un verre de sang de chien : il pense à JÉSUS-CHRIST abreuvé de fiel, il boit. Le vice-roi lui-même, bondissant de son siège, se précipite sur lui et s'arme contre la victime d'un bâton de bambou : Jean-Gabriel pense à JÉSUS le divin flagellé du prétoire de Pilate. La victime avait dit : « Je suis chrétien, je m'en fais gloire; voici

ma tête, tranchez-la, et vous me rendrez heureux. — Non, lui dit le magistrat, je te ferai mourir lentement, par de longues et extrêmes souffrances. » Ne croit-on pas assister à un festin de cannibales? Je me lasse, mes Frères, à vous décrire ces raffinements de cruauté. Mais il faut pourtant bien que nous sachions à quoi nous en tenir sur les mœurs et les lois de cet Extrême Orient que certains aujourd'hui n'ont pas honte d'offrir en exemple à notre civilisation.

Après le tribunal, la prison. C'est un autre et plus affreux supplice que celui-là : le supplice moral. Je ne parle pas des chaînes, des entraves, de la cangue, de la faim, de la maladie, de la putréfaction et de l'infection : j'aurais peur d'offenser votre délicatesse. Et qu'il faut que l'âme soit forte pour se tenir dans les hauteurs de l'union à DIEU parmi de telles horreurs! Mais la société des pires scélérats du pays, mais le contact de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs entretiens, de leurs blasphèmes!... C'était l'enfer ; et cependant Jean-Gabriel avait trouvé le secret de le changer en paradis, en y vivant avec JÉSUS, que l'on trouve partout, uni à lui, pensant à lui, souffrant pour lui : *Et esse cum Jesu dulcis paradisus.*

Cela dura quatre mois. Le martyr avait vaincu, il ne lui restait plus qu'à recevoir la couronne. Comme son divin Modèle, il n'était plus qu'une plaie de la tête aux pieds. Il n'avait plus forme humaine, ses pieds tombaient putréfiés par le

contact de l'humide fumier de sa prison ; il n'avait plus la force ni de se mouvoir ni de parler. Il fallait bien en finir avec cet obstiné : on le condamna à être pendu et étranglé.

Cependant il fallut encore attendre plus de sept mois, jusqu'à ce que l'Empereur ratifiât la sentence. Ce furent des mois d'agonie ; mais ce furent aussi des mois d'édification, d'apostolat et de charité parmi ces misérables, que tant de vertus avaient enfin touchés de compassion et d'admiration à la fois. Maintenant, comme le bon larron, ils se recommandaient à celui qui allait demain entrer en possession du royaume des Cieux !

Le 11 septembre 1840, il se mit en marche vers l'échafaud. Ce fut une marche triomphale. On eût dit que le Seigneur lui avait rendu ses forces miraculeusement : ses pieds avaient retrouvé le mouvement, ses blessures venaient de se refermer, ses traits avaient retrouvé leur native beauté : le Maître l'avait paré pour cette pompe suprême. Ce fut au son des cymbales qu'on le conduisit sur la place, entre une foule de païens qui, cette fois, ne savaient plus que le plaindre et l'admirer. Il s'agenouilla, il pria. On l'attacha au gibet : ô DIEU ! ce gibet était en forme de croix. « *O bona crux, diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita, et tandem cupienti animo præparata, accipe me, et redde me Magistro meo !* » On l'éleva un peu au-dessus de terre ; on lui passa au cou la corde qui devait l'étreindre, mais on eut soin de lui faire lentement savourer le sup-

plice; et ce fut seulement à la troisième reprise qu'on l'acheva enfin et que son âme s'envola vers Celui qu'elle avait aimé. L'amour avait été fort comme la mort.

Lorsque Jésus mourut en croix, sa Mère était près de lui : *Stabat Mater*. Pendant que Jean-Gabriel agonisait en Chine, il y avait en France une mère chrétienne qui, elle aussi, se tenait debout et ferme sous cette immense douleur. A celui qui lui vint apprendre cette fin héroïque, elle fit cette grande réponse : « Je sais combien mon fils désira le martyre. Je l'aime trop pour ne pas m'en réjouir pour lui. Une seule chose eût été capable de me faire de la peine, c'eût été d'apprendre qu'il s'était laissé vaincre par les souffrances. J'offre donc mon fils à Dieu comme la Sainte Vierge a sacrifié le sien. »

Maintenant Dieu l'a couronné. Il l'a couronné de gloire sur la terre comme au Ciel; et voici que s'achèvent parmi nous ces fêtes qui ont porté son culte et suscité son éloge dans tous les lieux qu'évangélisent les fils et les filles de saint Vincent. Qu'elles ne se terminent pas sans que fleurisse et fructifie pour nous cet arbre du martyre, arrosé d'un sang rédempteur. Approchez-vous, venez!... Après l'oblation et la consommation du sacrifice sanglant, ce sera la communion, communion à ses mérites, à ses exemples, à ses bénédictions.

Vous y participerez les premiers et les premières, ô vous ses frères et ses sœurs en saint

Vincent de Paul, et vous puiserez à ses pieds une nouvelle ardeur à servir la vérité et la charité de Jésus-Christ dans votre double ministère d'enseignement et de bonnes œuvres.

Vous y participerez, ô vous, terre lointaine où le sang de ce martyre va devenir, je l'espère, une semence de chrétiens. C'est à ce prix que nous, catholiques, nous achetons nos conquêtes. Et n'a-t-on pas vu de nos jours, près de là, ces îles du Japon dont le sol lui aussi, jadis, avait porté tant de croix, ouvrir enfin ses portes au Christ, qui hier y réunissait ses pontifes en concile pour leur donner des lois?

Et nous aussi, chrétiens, est-ce que nous ne cueillerons pas à cet arbre des fruits de sanctification? Ah! sans doute, je ne vous appelle pas au combat du martyre, mais n'avons-nous pas à faire profession de notre foi devant d'autres que devant les bourreaux? C'est plus que jamais l'heure, mes Frères, de méditer l'exemple de ces héros, car entre les étonnantes pusillanimités des bons et l'audace croissante des méchants, les martyrs sont précisément ce qui nous manque le plus. Qu'il en surgisse parmi nous qui sachent tenir tête aux puissances mauvaises, aux puissances d'en haut et aux puissances d'en bas, et se montrent « sans espoir ni peur », selon la devise de nos pères. Qu'il se lève des chrétiens résolus qui sachent dire eux aussi : « J'y mettrai ma tête, s'il le faut », et soient prêts à faire ce qu'ils disent. Qu'il se lève de vrais chrétiens, non des demi-chrétiens, mais

des chrétiens tout d'une pièce, qui ne fassent pas flotter la vérité de l'Évangile à tout vent de doctrine.

Alors le mal et l'erreur seront bien forcés de capituler devant des cœurs si fermes; alors seulement le règne des compromis sera passé, celui des principes commencera. Alors la vérité aura son témoignage, l'honneur chrétien sa dignité, les âmes leur virilité, l'Église sa liberté. Alors véritablement nous serons les fils des martyrs, leurs compagnons d'armes ici-bas, et plus tard leurs compagnons de gloire et de bonheur dans le Ciel. Ainsi soit-il.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE

Panégyrique prononcé dans l'église Saint-Maurice de Lille, en la célébration du 3e centenaire de la mort de saint Louis de Gonzague, 21 juin 1891, en l'Assemblée générale de la Jeunesse Catholique du Nord.

Messieurs et chers Fils,

Il y a donc aujourd'hui trois siècles que, le 21 juin 1591, une jeune âme de saint recevait la couronne. C'était dans la ville de Rome, qui avait vu le triomphe de tant de victorieux. Celui-là n'était pas monté au Capitole pour y recevoir le laurier, ni le laurier des combats comme les Scipions et les Marc Antoine Colonna, ni le laurier de la poésie comme le Tasse et Pétrarque. Mais il était de ceux dont l'Écriture a dit : « Qu'elle est belle la génération des chastes ! Sa mémoire ne périra pas ; elle porte à tout jamais une couronne triomphale, et ce sont des combats sans tache que ceux dont elle remporte le prix ! » Lui, qui pourtant était un prince de la terre, s'était dit comme son père Ignace : « Que la terre est misérable quand on re-

garde le ciel! » Et quand il remonta au ciel, emporté dans son innocence et par sa charité, la terre s'émut autour de lui. Rome apporta à pleines mains des lys à sa tombe : l'Italie le salua du nom d'Ange de la patrie; l'Église ne tarda pas à lui élever des autels. Il en a aujourd'hui dans tous les lieux du monde; il en a surtout dans les cœurs de toute cette Jeunesse Catholique à laquelle le souverain pontife l'a donné pour patron et pour modèle; mais nulle part, j'estime, comme sur cette terre du Nord, et dans cette fête qui est la vôtre, Messieurs, comme la sienne.

Aussi bien, ce qu'il fut, il faut que vous le soyez vous-mêmes. Et si vous ne pouvez pas l'être dans les mêmes conditions de vocation et de profession religieuse, il faut que vous le soyez par la haute profession de votre christianisme. L'Église, dans sa liturgie, appelle Louis de Gonzague un ange. Il fut un ange de *pureté* : il nous faut une jeunesse chaste et continente comme lui. Il fut un ange de *piété* : il nous faut une jeunesse pieuse et fervente comme lui. Il fut un ange de *charité* : il nous faut une jeunesse vaillante et généreuse comme lui.

I

Vous savez, Messieurs, en quel temps, en quel lieu se placent l'enfance et la jeunesse de saint Louis de Gonzague. C'est au XVI[e] siècle, le siècle de la Renaissance païenne et de la réforme protes-

tante : c'est-à-dire le siècle de toutes les émancipations, celle des lettres et des arts, mais aussi celle de la foi et des mœurs, hélas ! C'est de plus en Italie, au château de Castiglione, dans cette riante Lombardie, au sud de ce beau lac de Garde, et dans ce duché de Mantoue, que les Italiens appellent « un sourire de la nature ». La société qui l'habitait, ou le fréquentait, était faite d'opulents seigneurs, menant grand train, faisant grande chère, jouant gros jeu, se donnant de belles fêtes, donnant de grands coups d'épée et partageant sa vie entre le luxe des cours et la licence des camps. O Dieu ! qui envoyâtes autrefois vos anges à Sodome, où avez-vous donc égaré ce jeune ange terrestre ?

Mais non : telle n'était pas cette principauté de Mantoue où la mondanité sans doute tenait sa cour, mais où aussi la piété gardait sa place de reine, au premier rang des habitudes et de l'honneur. Passons ; et laissons seulement entrevoir ce qu'un jeune gentilhomme bien fait, riche, spirituel, généreux, brillant, l'aîné d'une famille princière, dut avoir à lutter là contre toutes les séductions et tous les entraînements d'une aristocratie élégante et raffinée où il faisait si noble et si belle figure !

Ah ! Messieurs, quand aux temps bibliques les trois jeunes hébreux de la cour de Babylone furent jetés dans la fournaise, il est écrit que le Dieu qu'ils servaient leur envoya, pour les en délivrer et sauver, un ange. Qui va-t-il envoyer aujourd'hui pour le salut de l'âme de son jeune serviteur.

Ce fut beaucoup l'œuvre et le bienfait de la Reine des Anges.

Vers sa dixième année Louis de Gonzague avait mis sa chasteté sous la garde de la très sainte Vierge. A genoux devant son autel, il en avait prononcé le vœu, naïf encore; mais ce qu'avait juré son enfance dans la candeur de l'innocence, sa jeunesse le tiendra dans une vertu fidèle. Sa chasteté c'est une place forte, inexpugnable, où il a placé à chaque porte une garde vigilante du jour et de la nuit. Il a mis une garde à ses yeux avec lesquels il a fait ce pacte dont parle le livre de Job, fermant la porte même à la pensée du mal. Et l'on va voir dès lors le jeune et brillant cavalier traverser sans y seulement jeter un regard, toutes ces merveilles de l'art et ces merveilles d'un monde qui se refuse à le comprendre. Il met une garde à ses lèvres. Elle est si libre, elle est trop libre cette langue du XVIe siècle dans laquelle parlent et chantent les humanistes, les conteurs et les poètes des académies et des cours. Elle est trop libre cette langue dans la bouche des soldats et gardes du château, ou de ces condottieri à la solde de l'Espagne et du Saint-Empire romain. Louis de Gonzague l'abhorre, et pour en avoir redit inconsciemment quelques syllabes incomprises, quelque propos de soldat dont il ne savait pas le sens, le voilà qui verse des larmes qui ne tariront plus jamais. Il met une garde à ses oreilles. Il ne faut pas que devant le saint enfant on profère une seule parole *quæ non decet sanctos ;* vous le voyez

rougir d'abord, et puis relever un front plein de reproche et de colère; cette colère de l'agneau dont parle l'Écriture. « C'est un vieillard que ce jeune homme », disent ceux qu'étonne ce prodige, le prodige de ce que Tertullien a nommé une chair angelisée, *angelificata caro,* telle que nous la donnera la transfiguration dans la gloire future, celle que la chasteté a déjà conquise à ce jeune vainqueur dès ce monde.

C'est une conquête, Messieurs, une conquête armée. Et si vous voulez savoir par quelles armes il s'est assujetti le corps dont toute l'âme est prisonnière, voyez ce cilice, cette ceinture de fer, ces fouets dont il meurtrit sa chair délicate et tendre. Ceux qui voient ces meurtrissures et qui entendent les coups dont il se châtie, en sont dans l'épouvante : « Mais ce jeune homme se tuera », disent-ils. Non, Messieurs, ils se trompent : c'est le vieil homme charnel qui se tue, et l'homme nouveau être spirituel sort de là plein de vie renouvelée de Celui qui, dit l'apôtre, fut primitivement créé *in justitia et veritate castitatis!*

Mais serai-je compris ici? Et y en a-t-il parmi vous qui sachent assez généreusement aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ flagellé, crucifié, pour lui offrir le sacrifice d'une chair virginale inviolée et marquée de ce signe sacré de la mortification qui est le signe de sa croix? Vous vous faites appeler la Jeunesse Catholique : vous ne pouvez prétendre à ce grand nom qu'à ce prix : c'est la première chose.

On vous dira ce soir, dans votre Assemblée générale, et on vous dira éloquemment que vous êtes la grande armée de réserve de l'avenir, et que vous êtes appelés à de beaux et saints combats. Mais ne l'oubliez pas : c'est contre vous-mêmes d'abord qu'il vous faut vous armer. Ce sont premièrement vos passions qu'il faut vaincre dans ces chastes combats de la continence; ceux de la vie intime qui vous feront forts et libres ensuite pour les combats et les victoires de la vie publique. Demanderez-vous d'y marcher à des pieds embourbés dans le vice? Ils étaient forts, Messieurs, parce qu'ils étaient libres, et libres parce qu'ils étaient chastes, ces hommes qui ont vaincu le monde en triomphant d'eux-mêmes : ces apôtres, ces cénobites, ces confesseurs de la foi, dont plusieurs et non les moindres étaient des jeunes gens comme vous. Et par contre, savez-vous à quoi tient l'impuissance radicale de tant d'hommes de nos jours? C'est qu'ils ne sont plus chastes, c'est qu'ils ne sont plus libres. Ils ont la corde au cou, et l'asservissement chez eux va de pair avec l'amollissement. Les entendez-vous qui se plaignaient : « Cela est plus fort que moi! » Hélas! il n'est que trop vrai. Ce sont des vaincus devenus des esclaves. Adieu courage, adieu vertu, adieu mâles énergies du devoir et de l'endurance! Sont-ce même des hommes encore? « Quand Jupiter fait un homme esclave, a dit Homère, il lui ôte la moitié de son âme. » Tristes esclaves du péché, que reste-t-il de la vôtre?

II

J'ai dit que Louis de Gonzague fut un ange de piété. A de jeunes cœurs comme les vôtres, et dans cet âge de feu, il faut un grand amour, un violent amour du bien, pour le préserver ou guérir de la non moins violente tentation du mal. Or, pour cela je n'ai pas de meilleur amour à vous offrir que l'amour passionné de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aimez-le donc, Messieurs; rien ni personne n'est plus aimable que lui, au ciel et sur la terre. Ne l'aimez pas à demi; aimez-le comme Dieu veut et doit être aimé : de toute votre âme, de toutes vos forces, de toutes les ardeurs de votre âge. Et, comme je vous ai demandé d'être une jeunesse continente, je viens vous demander d'être, à l'exemple de Louis de Gonzague, une jeunesse fervente.

Il n'y a pas d'âmes plus aimantes, Messieurs, que les âmes chastes; et lorsque c'est le Dieu infini qui les ravit de ses charmes, c'est comme lorsque le soleil se reflète dans la pureté des eaux, il les pénètre de toute la lumière et de l'éclat des cieux, à des profondeurs sans fin. Ainsi Jésus remplissait-il l'âme virginale de Louis, y prenant à son aise la vaste place que ce jeune cœur avait refusé à tout amour terrestre.

C'était merveille de voir son ardeur à la recherche de Celui sans lequel tout ne lui était rien. Il le trouvait dans la solitude, la solitude de

la campagne où son cœur mettait les paroles de l'amour et de l'action de grâces sous cette musique universelle de la création. Il le trouvait dans la solitude de sa chambre, où on l'entendait pousser des soupirs avec des sanglots, en pressant sur son cœur l'image de l'Ami divin crucifié par amour. Il le trouvait dans les longues heures de sa prière et dans ces célestes exercices dont les livres du Bienheureux Père Canisius lui avaient appris le secret et les délices, et qui anticipaient pour lui sur les délices de la vision bienheureuse. Il le trouvait surtout là où il est, Messieurs, dans sa présence réelle. Et quel jour ce fut pour lui que le jour où il refait sa première communion de la main de saint Charles Borromée: et quel tableau digne des cieux que celui de l'Archevêque de Milan présentant l'Agneau de Dieu à Louis de Gonzague!

Depuis lors, et jusqu'aux derniers moments de sa vie, Louis ne vécut plus, pour ainsi dire, que de ce Pain, partageant également les jours de chaque semaine entre l'action de grâces d'une communion et le désir de l'autre: de sorte que Jésus-Christ demeurait dans ce cœur comme une exposition perpétuelle de l'Hostie sur un autel d'où sa divine présence ne se retire jamais! C'est là qu'il passait les jours et quelquefois les nuits. C'est là qu'il modelait son âme sur celle de son maître : c'est là qu'il devenait fort; c'est là qu'il devenait chaste; c'est là qu'il devenait humble, c'est là qu'il devenait doux et miséricordieux; c'est là qu'il devenait saint, en présence du Saint des

saints, moyennant cette puissance de transformation qui, depuis saint Paul, est le miracle de la grâce de Dieu et de la fidélité de l'homme : « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi. »

Or, c'est à cet amour de charité et de conformité pour Notre-Seigneur Jésus-Christ que je vous convie, Messieurs, en vous demandant d'être non pas seulement une jeunesse chrétienne, mais une jeunesse fervente. Je ne sais s'il est un âge quelconque de la vie où il est permis d'être un de ces demi-chrétiens, de ces chrétiens en l'air dont parle Tertullien : *in ventum et si volueris christiani*. Mais je sais que cela ne saurait suffire à votre âge, Messieurs, qui est à la fois celui des grandes passions en dedans et des formidables attractions au dehors. Cela suffit encore moins à l'époque où nous vivons ; les vifs assauts appellant les fortes résistances. C'est conséquemment plus de piété qu'il vous faut, plus de prière, plus d'exercices religieux, plus de retraites et de méditations, plus de sacrements surtout, plus de fidélité à la confession et à la communion, avec plus d'amour de Dieu pour obtenir plus de grâces. Ne vous dites donc pas, comme j'entends dire parfois : J'irai jusque-là de mes dévotions, jusque-là de ma vie spirituelle, mais je n'irai pas plus loin. C'est marchander avec Dieu ; or Dieu, je vous le demande, a-t-il marchandé avec vous? Regardez cette croix ! Dites vous donc : J'irai jusqu'au bout de mes grâces et jusqu'au bout de mes forces : *Tantum potes tantum aude* : c'est la devise des forts. Un grand soldat

de ce temps-ci. dont j'ai écrit la vie. avait promis à Dieu. en entrant dans la carrière, de ne jamais lui rien refuser, et il a tenu parole. Messieurs. ne sauriez-vous dire la même chose, et le faire?

III

En troisième lieu Louis de Gonzague fut un ange de charité et de dévouement pour le prochain. A son exemple, vous devez être une jeunesse vaillante dans le service de vos frères.

C'est peut-être le côté de la vie de Louis de Gonzague qui nous est le moins connu : sa vie de zèle dans l'exercice d'un apostolat qui ne put être qu'ébauché. il est vrai, la mort en ayant trop tôt brisé le saint élan. Dès son jeune âge cependant. c'est un apôtre que cet enfant qui s'entoure de tous les gens du château de son père pour les catéchiser: et qui les réjouit à la lumière et les anime à la chaleur de sa vive parole. Laissez-le grandir, Messieurs. et peut-être un jour ce catéchiste sera-t-il un grand sauveur d'âmes, comme le fut ce saint Cardinal Borromée, l'ami de sa maison, lequel laissera tomber sur lui son manteau de prophète.

Plus tard. il a dix-sept ans; c'est l'âge du choix de la carrière. Mais son choix est déjà arrêté dans son cœur. Il existait, depuis nu demi-siècle, dans l'Église catholique. une Compagnie d'apôtres fondée par un soldat, armée par un soldat. et qui présentement faisait campagne non seulement en Europe, mais dans le Nouveau monde et les Indes, où elle poussait les conquêtes du Roi des rois. C'est

dans cette armée de forts que s'enrôle Louis de Gonzague ; c'est pour cette milice qu'il s'arrache à cette autre milice des camps où semblait devoir le retenir la tradition de ses aïeux et les goûts de sa première enfance. Il s'enrôle dans la Compagnie de Jésus. Et pourquoi ? C'est pour qu'un jour, déclare-t-il, l'obéissance l'envoie aux Missions étrangères, et qu'il y puisse donner son sang pour Jésus-Christ. Laissez-le croître, encore une fois ; et peut-être un jour cet ardent novice va-t-il recueillir la succession de François Xavier dans l'Inde et le Japon, qui l'appellent à eux.

Mais non, c'est un autre martyre que lui prépare sa charité. En 1591, la peste éclate à Rome : c'est jour de bataille pour le jeune héros qui demande et obtient un poste de péril auprès des pestiférés de l'hôpital de Saint-Sixte. Les malades les plus profondément contaminés sont les siens, il touche leurs maux, il panse leurs plaies, il vit de leur vie. Messieurs, il va mourir de leur mort. Un jour qu'il avait ramassé dans la rue et pris sur ses épaules un de ces malheureux pour le transporter à l'hôpital, il se sentit lui-même irrémédiablement atteint, et il en bénit le Seigneur. Il monta sur son lit de mourant comme sur un autel, écrivit à sa mère deux lettres incomparables pour se réjouir avec elle d'être dans peu de jours réuni à Jésus-Christ, lien de leurs âmes. Il s'enquit auprès du Père Bellarmin des choses de l'autre vie, que déjà il touchait. Il ne cessait de répéter : « Je m'en vais avec joie ! » et il invitait ses frères à

réciter avec lui le *Te Deum* d'actions de grâces, car il allait mourir. Le crucifix le consolait de tout. La visite de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son Eucharistie le combla des joies anticipées de l'Éternité bienheureuse. Puis, ayant fait tous ses adieux : « Je m'en vais au ciel ! » dit-il. Et il s'y envola dans la nuit du 20 au 21 juin 1591, le vendredi après l'octave du Très Saint-Sacrement, au même jour auquel l'Église a placé depuis la fête du Sacré-Cœur de ce Jésus que Gonzague avait tant aimé. Il n'avait que vingt-trois ans.

J'ai dit la fin de son combat. Le vôtre commence, Messieurs, et c'est pour le soutenir et en sortir vainqueurs que je vous demande en finissant de n'être pas seulement une jeunesse fervente, mais d'être une jeunesse vaillante au service de Dieu, de l'Église, de la patrie et des âmes.

On a dit qu'en temps de siège tout citoyen est soldat. Eh bien ! l'Église catholique est assiégée aujourd'hui : elle est assiégée comme cette ville de Béthulie dont l'ennemi avait coupé les aqueducs pour la faire mourir de soif. Or il est raconté qu'en même temps que Dieu délivrait Béthulie par un miracle, la jeunesse d'alors la sauvait par sa vaillance : « Chaque région, chaque ville, est-il rapporté, envoya contre l'ennemi une jeunesse d'élite, une jeunesse armée : *Omnis regio omnisque urbs electam juventutem, armatam misit.* » C'est aussi à toute la région que je m'adresse ici, à la Flandre et à l'Artois, c'est-à-dire à tout le pays des antiques croisades. C'est à toutes et à

chacune de nos villes représentées ici, que je me plais à appliquer ce souvenir biblique. Est-ce qu'en effet, Messieurs, vous n'êtes pas vous aussi la jeunesse, *juventutem*, c'est-à-dire l'ardeur, l'action, la puissance, l'avenir? Est-ce que vous n'êtes pas une élite, *electam*, par votre éducation, par votre instruction, par vos convictions? Est-ce que vous n'avez pas en main des armes invincibles, *armatam*, l'exemple, la parole, l'action, la charité, les bonnes œuvres? Ah! je ne vous demande pas, comme à Louis de Gonzague, de quitter la maison de votre père, et de fouler aux pieds des couronnes princières; mais je vous demande de ne pas mettre les faux biens d'ici-bas au-dessus du bien suprême, de ne pas mettre la jouissance au-dessus du sacrifice.

Et tenez : si vous le permettez, je ferai un pas de plus. C'est jusqu'au sanctuaire intime de votre âme que je le pénétrerai; c'est jusque dans le mystère de votre destinée que je plongerai le regard. Et, me tournant vers vous, et m'adressant à vous, non à tous sans doute, mais à ceux qui ont entendu dans leur conscience cette voix de Dieu qui s'appelle excellemment la vocation, la vocation sacerdotale, la vocation religieuse, je les supplierai de ne pas endurcir leur cœur.

Ce n'est pas de renoncer à des marquisats qui vous est demandé, comme à Louis de Gonzague, mais de vous enrôler dans la milice dont le roi Jésus est le chef et dont le ciel est la solde. « Si donc, mes jeunes frères, vous dirai-je avec un prêtre de

ce temps, si, au milieu du chemin de votre ardente jeunesse et au sein même de votre fière liberté, Jésus-Christ vous dit le mot éternel qui fait les apôtres : « Viens et suis-moi ! » comprenez que l'honneur qui vous est fait est grand, courbez la tête sous le poids d'une gloire trop sainte : et acceptez, en tremblant mais en aimant, cette couronne du sacerdoce qui a ses épines, comme celle du Christ, mais qui n'ensanglante le front de l'homme que pour le service des hommes et pour l'amour de Dieu ! »

Louis de Gonzague rêvait de l'héroïque apostolat des Missions étrangères ; mais est-ce que la France n'est pas devenue de nos jours un pays de missions ; et faut-il sortir de chez nous pour se rencontrer en face de l'infidélité ? Louis de Gonzague sacrifia sa jeunesse et gagna finalement la mort au service des pestiférés : et, aujourd'hui, ici, est-ce qu'il n'y a pas, tout autour de vous, bien des blessures à panser, bien des misères à guérir, misères de l'âme, misères du corps qui appellent votre main de bons Samaritains ?

Puissiez-vous faire ainsi, puissiez-vous le faire longtemps ! Mais si Dieu daignait vous prendre, et même vous prendre jeunes au sein de tels travaux, je ne saurais vous plaindre ; car, à défaut d'une grande œuvre, vous auriez un grand sacrifice à offrir. Et c'est avec confiance que, vous aussi, vous pourriez chanter votre *Te Deum*, et dire : « Je vais au Ciel ! » Louis de Gonzague vous y reconnaîtrait et recevrait comme frère. Ainsi-soit-il.

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

CHRISTOPHE COLOMB

Discours prêché en la Basilique de N.-D. de la Treille le 20 octobre 1892, en la célébration du 4e centenaire de la Découverte de l'Amérique.

MESSIEURS,

Il y a donc quatre cents ans, que, le 12 octobre 1492, l'Amérique était découverte par un grand envoyé de Dieu. Les deux moitiés du globe, inconnues l'une à l'autre depuis des siècles sans nombre, se donnaient enfin la main par la main de cet homme; et l'humanité, ainsi agrandie par lui et remplissant désormais toute l'étendue de ce nom, inaugurait ces destinées nouvelles qui de plus en plus font des deux mondes une seule et vaste famille.

Je vous l'avoue, chrétiens, je ne connais rien de plus grand ni de plus étonnant que cela dans l'histoire du monde. Par quel mystère cet autre

continent a-t-il été si longtemps dérobé à nos yeux? A quel dessein Dieu l'a-t-il fait un jour surgir de ces mers ignorées? Et pourquoi à ce jour et à cette heure de l'histoire?

Et puis quel a été pour cette œuvre l'homme de sa droite, et le révélateur hardi qui le premier s'en alla percer et déchirer le voile qui séparait en deux le temple de la création?

Enfin quelles conséquences cette découverte devait-elle avoir pour les siècles à venir, principalement en ce qui regarde le divin règne de Celui à qui « le Père a donné les nations en héritage? »

C'est ce que je voudrais pouvoir vous faire entendre ce soir. Et il est bien que ce soit ici, dans une église, dans une chaire chrétienne; car s'il est peu d'événements où l'audace du génie de l'homme s'affirme plus manifeste, il n'en est pas non plus où la sagesse de Dieu se fasse mieux reconnaître. Il n'en est pas non plus où l'Église catholique soit plus en cause qu'en celui-là. On parle beaucoup de la philosophie de l'histoire, Messieurs, c'est de la théologie de l'histoire que je désirerais faire ici, en vous montrant successivement quel a été le *plan* divin de cette œuvre, l'*ouvrier* de cette œuvre, enfin l'*ouvrage* lui-même. à l'heure qu'il est présentement[1].

O vous, hommes de nos côtes, dont les pères ont si souvent interrogé, du haut de leurs dunes.

1. Cette troisième partie, trop considérable, n'a pu trouver place ici.

les horizons sans bornes qui ne leur renvoyaient alors aucun nom; vous qui maintenant, derrière ces barrières enfin tombées, ou devenues transparentes, avez placé tant de sollicitudes et d'intérêts d'affaires, et tant d'affections de famille peut-être, ne voulez-vous pas vous associer au *Te Deum* d'action de grâces que chantent à l'unisson l'Église et la Patrie, et que se renvoient aujourd'hui, comme le flux et reflux de leur reconnaissance, les deux rivages de l'Atlantique?

I

Considérez d'abord, Messieurs, le plan de la Providence dans le choix qu'elle fit des temps et des lieux pour ce merveilleux ouvrage. L'Éternel « a la science des temps », nous disent et redisent les Livres saints. C'est sa main qui appelle et fait surgir les événements humains dans l'ordre et à l'heure déterminés par la prescience divine, et pour des fins qui ne sont d'abord connues que de lui seul. C'est ensuite seulement que son dessein éclate aux yeux dans une harmonieuse opportunité, qui fera l'admiration de la postérité, en attendant le ravissement que nous en donnera la vision céleste dans la lumière de gloire.

C'était donc, Messieurs, en 1492. Luther venait de naître. Déjà, dans l'Église, de sourds craquements faisaient présager des déchirements prochains. Quelques années encore, et c'était le tiers

de l'Europe qui allait briser le lien de l'unité catholique, au cri prestigieux de : Réforme! Réforme! Quelques années encore; et voici que l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, la Suède, les Pays-Bas, se séparant de Rome, auront violemment rompu avec la vérité, sous prétexte de liberté. C'est par millions et millions que l'Église romaine aura vu ses enfants s'arracher de son sein, pour s'égarer et se perdre loin des « sources du Sauveur ». Et cela pour combien de siècles! O Jésus! O Jésus, lorsque avant de mourir, vous recommandiez à vos apôtres assemblés l'unité du troupeau qu'il leur fallait grouper sous la houlette de l'unique Pasteur, au sein de l'unique bercail, comment consolerez-vous l'Église de cette rupture; et, pour refaire sa catholicité, Pasteur universel, que lui ménagez-vous? L'ancien monde lui échappe; pour réparer ses pertes en avez-vous un autre?

C'est alors que Dieu fit un signe. Un homme s'était préparé, un homme avait étudié, un homme avait prié, un homme avait souffert. C'était un voyant, Dieu en fit son apôtre. Il lui montra là-bas, dans l'immense inconnu, des terres que sa Providence tenait en réserve depuis des siècles, et dans ces terres des âmes. L'heure était venue pour elles du lever de la vérité dans leur ciel, tandis que, dans le nôtre, elle allait traverser une des plus graves éclipses qu'ait connues son histoire.

O Christophe, ô porte-Christ, comme le géant de la légende dont tu as reçu le nom, Jésus

est venu à toi dans une nuit de tempête. Il t'a demandé de le prendre sur tes fortes épaules, et de lui faire passer le torrent débordé qui nous entraîne aux abîmes. Prends-le donc, et t'en va bravant les flots courroucés, le transporter, comme il te le commande, sur cet autre rivage. Il t'en coûtera, la charge est lourde ; mais le fardeau est divin : tu portes le Sauveur du monde !

Ce que fit Christophe Colomb, vous ne tarderez pas à le voir. Ce que je veux vous dire d'abord, c'est que le jour où il eut débarqué Jésus-Christ sur ce nouveau rivage, une grande espérance fut permise, une grande consolation fut ménagée à l'Église.

Le champ ouvert à l'apostolat catholique se trouvait doublé de moitié. Le Pape en fit le partage dans une Bulle d'un langage plein de magnificence : *Domini est terra et plenitudo ejus!* Les desseins de Dieu se révèlent ; son plan se réalise. Luther viendra hélas ! ce larron ravisseur duquel il est écrit : *fur non venit nisi ut furetur, et mactet et perdat.* L'Église est déchirée en deux. D'un côté tombent les nations apostates de l'ancienne Europe. Mais, de l'autre côté, depuis Colomb et par lui, Dieu pour la consoler et rétablir ses affaires, a fait surgir l'Amérique, la jeune Église de l'avenir.

Cependant, autre question : pourquoi l'honneur de cette découverte et celui de cette conquête, échurent-ils à l'Espagne ? Un nom peut répondre à tout : C'était l'Espagne du Cid. Derrière son rem-

part inexpugnable des Pyrénées, aux avant-postes des combats de la chrétienté contre l'Islamisme, il était une nation qui, depuis sept cents ans, avait plus qu'aucune autre excellemment mérité de Dieu, de son Christ et de sa mère. Les croisades, chez elle, n'avaient pas été une épisode de son histoire : ç'avait été le poème de toute son existence. Elle avait porté la croix sur tous les champs de bataille : Tolôsa de Las Navas, Tarifa, Alarcos, où elle avait versé à flots son sang pour sa religion, animée ou consolée par l'apparition de ses saints et de ses anges combattant en armes dans ses rangs! Elle avait le droit de s'appeler la nation catholique : elle l'était, dans sa foi, dans ses lois, dans son culte, dans ses arts, et elle élevait à la mère de Dieu ou à ses saints ces cathédrales de Burgos, de Séville, de Compostelle, dont chaque pierre est une prière et chante le *Credo*.

Maintenant l'héroïque campagne de sept siècles touchait à son terme glorieux. Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon avaient planté obstinément leur campement à Santa-Fè, au pied des tours de Grenade, qui n'avait plus qu'à se rendre au Christ vainqueur. N'était-ce pas l'heure et le lieu pour ce peuple, ce soldat de la sainte foi, de recevoir le prix de son héroïque défense? C'est là en effet et alors, c'est au pied même de Grenade, au lendemain du jour où Grenade venait d'abattre le croissant et d'arborer la croix, que Christophe Colomb vint offrir aux princes victorieux d'aller prendre possession pour l'Espagne de nouvelles terres desquelles l'in-

tuition lui était donnée et qui seraient la solde, la récompense de Dieu à sa nation fidèle. Elle était magnifique comme il convient à Dieu. L'Espagne avait rendu un royaume à Jésus-Christ, Jésus-Christ l'en payerait en lui donnant un monde.

Tel est l'ensemble de faits que j'ai osé nommer tout à l'heure le plan divin. Je ne sais si je me trompe, et ne voudrais pas prêter un si grand nom à ce qui ne serait que l'illusion de ma propre pensée et l'enchantement de mon cœur. Mais j'avoue que cette entrevue du Conseil divin et de l'action providentielle, en si grandioses événements est une des choses qui transportent mon âme d'admiration, de reconnaissance et de confiance.

Dieu n'est pas moins admirable dans le choix de l'ouvrier. J'ai hâte de vous le faire voir.

II

Lorsque récemment, le Souverain Pontife Léon XIII, glorieusement régnant, adressait au monde entier une Lettre mémorable, le conviant à rendre grâces à Dieu pour le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, il appelait Christophe Colomb un « homme incomparable », et je le comprends bien. Tous les genres de grandeurs se réunissent sur cette tête, trois fois sacrée par le génie, la sainteté et le malheur.

Arrêtons-nous, Messieurs, devant cette grande figure, pour y saluer donc premièrement le génie,

mais le génie illuminé et inspiré par la foi ; et pour y relever en même temps la force qui est son caractère : la force pour vouloir, la force pour agir, la force pour souffrir. Aussi bien Colomb n'est pas seulement un génie, il est encore un héros... N'y reconnaîtrons-nous pas aussi bientôt un apôtre, et finalement un martyr?

Un de nos écrivains parlant des intuitions transcendantes des esprits supérieurs les a nommés « la partie divine du génie ». Cette seconde vue, si jamais un génie la posséda, ce fut bien assurément l'homme dont le regard, perçant les horizons de « la mer ténébreuse » ainsi qu'on nommait l'Atlantique, voyait se lever ces terres nouvelles dont son doigt marquait la place, encore insoupçonnée. Non, je me trompe, Messieurs. Il ne faut pas l'oublier : il y avait bien longtemps que dans l'Église on en avait le soupçon ; les hommes d'étude dans les cloîtres avaient préparé les voies aux hommes d'action sur les mers[1]. Mais quelles lueurs indécises encore et tremblantes que celles-là ! Le génie de Colomb, lui, n'hésite pas, ne doute pas. Ce que les autres ont conjecturé, il l'affirme ; ce qu'ils soupçonnent, il le voit : c'est là ! Et comme il a la seconde vue du génie, il en a aussi l'assu-

1. Le Vénérable Bède au VIIIe siècle, le prêtre Honorius d'Autun au XIIe, Roger Bacon au XIIIe, avaient pressenti l'existence d'un autre hémisphère. Ils y voyaient une conséquence nécessaire de la sphéricité du globe. Il ne faut pas omettre notre Cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, dont l'ouvrage intitulé l'*Image du monde habitable*, lu, relu, annoté par Colomb, devint dans ses mains comme son fil conducteur.

rance, et avec l'assurance l'opiniâtreté et le courage : la force.

La force pour vouloir. Ce qu'il veut c'est que premièrement une nation catholique entre dans ses vues, s'y associe, les adopte, et lui donne le mandat et les moyens de les réaliser, en allant prendre, pour elle, possession de cet héritage divin. Ainsi voyons-nous d'abord le *conquistador* au travail d'une première découverte non moins laborieuse que l'autre : celle d'un État qui consente à recueillir le bénéfice d'honneur et de fortune de cette expédition, en la prenant à ses charges. Que si Gênes sa patrie refuse de l'entendre il s'adressera à Venise, au Portugal, à la France, à l'Angleterre, à l'Espagne. Pendant sept ans, il s'en va ainsi, ses cartes à la main, de royaume en royaume, par toutes les cours de l'Europe. Mais il est inconnu, il est pauvre, il est seul. Ce génie qui a son idée, cet apôtre qui se sent une mission, ce héros qui pour la remplir est prêt à donner sa vie, vous le représentez-vous allant offrir à ces princes cette autre moitié du globe qu'il porte dans ses mains, pour n'en recevoir qu'incrédulité, contradiction, dédain ou pire encore ? Christophe ne se rebute pas.

Maintenant, il est en Espagne. Regardez, Messieurs ! Cet étranger, ce voyageur d'une quarantaine d'années, un vagabond, un mendiant, qui frappe à la porte du couvent franciscain de Sainte-Marie de la Rabida, à Palos, tenant par la main son jeune fils de douze ans : c'est le grand homme infatigable. Ce qu'il demande, ce qu'il mendie, ce

n'est pas seulement du pain et un abri pour son enfant et pour lui : c'est un esprit qui le comprenne, un cœur qui le console, un bras qui le soutienne.

Il le trouva, Messieurs, dans le père gardien du couvent. Ah! chrétiens, prononçons avec reconnaissance le nom de Juan Perez, devenu désormais son père, son ami, son appui! C'est un sage et un saint que ce grand religieux : comment n'eût-il pas compris l'homme de foi et de génie? En vénération dans toute la Castille, il était particulièrement en crédit auprès de la Reine Isabelle, et c'est par lui, par ce moine, que lui est présenté l'hôte de son couvent, et que l'œuvre de la découverte de l'Amérique commence à descendre de la sphère des spéculations sur le terrain des possibilités, puis des réalités.

La grande reine qu'on a appelée « la plus noble créature humaine qui ait porté le sceptre », sourit à son entreprise, et convoque une Junte à l'effet d'examiner le projet. Là encore ce sont des hommes d'Église qui le défendent : l'Église dans la personne du nonce apostolique; l'Église dans la personne du grand Cardinal Gonzalez Mendoza; l'Église et les moines dans les Dominicains qui mettent leur éminente doctrine au service de cette cause patriotique et de l'homme qui la représente. Isabelle est conquise enfin par tant de conviction, d'énergie et de constance. Elle donnera des navires desquels Colomb aura le commandement : elle lui assure le gouvernement des terres qu'il découvrira. Et c'est pour aller là-bas en prendre

possession, comme de droit, qu'il monte sur les trois esquifs au nom de la reine. Que dis-je... Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

En somme le souverain Roi dont il est le mandataire et l'envoyé, c'est le Christ : « Il a plu, dit-il, à Notre-Seigneur de m'ouvrir l'entendement sur la possibilité de naviguer d'Europe vers les Indes nouvelles. » A l'audience des souverains de Castille et d'Aragon, Colomb s'est présenté comme le légat de Dieu, « pour faire service à Notre-Seigneur, et répandre son saint nom parmi tant de peuples qui peut-être ignorent le Messie ». Là donc où les autres voient des terres à conquérir, lui voit des âmes à sauver, c'est un missionnaire. Là où d'autres se disputent déjà l'or qu'on en pourra tirer, lui y voit déjà la rançon future du Saint-Sépulcre : c'est un croisé.

En somme, Messieurs, qu'est-ce donc que Christophe Colomb? Un de ces grands amants de Jésus-Christ, que leur passion pour lui, que leur confiance en lui, rendent capables de tout pour son nom et sa gloire. Un de ces grands enthousiastes de Jésus-Christ comme ceux du moyen âge, tel ce François d'Assise, dont Colomb est le tertiaire. partout sur terre et sur mer, fidèle à son observance. Sa méditation de chaque jour est celle de l'Évangile de saint Jean, qui lui fait contempler et adorer le Verbe par qui furent créés les mondes : mais le Verbe fait chair et habitant parmi nous. Tout à l'heure, c'est lui, c'est Jésus-Christ dans son corps adorable, qu'il est allé recevoir avant de

lever l'ancre. C'est son image sacrée qu'il a fait peindre sur la grande voile ; et la croix se dresse sur la mâture de chacune des trois caravelles, interrogeant le ciel et montrant le chemin.

Il est parti. Mais là encore sur les mers ignorées, pleines d'épouvantes, d'autres luttes l'attendent, luttes contre les révoltes des éléments et les révoltes des hommes. Il marche quand même, il voit. Son génie est sa lumière, et sa foi est sa force. Or une nuit, voici qu'un feu intermittent passe et repasse à l'horizon, comme un signal d'appel. Quel main l'a allumé, et quel est ce rivage ? « Terre ! Terre ! » C'est l'Amérique. L'équipage de Colomb tombe à genoux devant son chef pleurant d'admiration et de reconnaissance ; son génie a triomphé !

Non, c'est le Christ qui triomphera. C'est la croix qu'il fait planter sur le rivage où il vient de prendre terre. C'est le *Te Deum* qu'il entonne à genoux, à l'apparition de cette terre nouvelle qu'il baise à genoux trois fois. C'est le nom de San Salvador qu'il donne à cette île, sa première conquête qu'il arrose de ses larmes. On l'entendit alors prononcer à haute voix une solennelle et sublime prière à l'Éternel qui « venait de permettre que, par son humble serviteur, son nom sacré fût connu dans cette autre partie du monde ! » *Vexilla Regis prodeunt,* chantaient ces voix enflammées ; et le nom de Jésus-Christ, Roi des rois, retentissait pour la première fois dans ces forêts du Nouveau-Monde, qui ne devaient plus l'oublier.

Que manquait-il à la grandeur, à la sainteté de cet homme que son génie et sa foi avaient porté si haut? Il lui manquait la souffrance. Colomb fut malheureux. Malheureux, il devait l'être. Sa stature intellectuelle et morale dépassait trop la taille moyenne de l'humanité pour ne pas susciter l'envie. Il avait fait trop de bien pour ne pas connaître l'ingratitude et les ingrats.

Qu'il est beau dans son infortune, cet homme, et qu'il est grand! Après un accueil triomphal fait par le peuple et les princes au sublime révélateur du globe, bientôt tous se tournent contre lui. Le Vice-roi de ces îles et de ce continent, reconnus dans quatre voyages, ne sera plus demain qu'un heureux aventurier. Dépouillé de ses biens et déchu de ses droits, outragé, calomnié, il ne manquait plus à la grande victime que d'être encore frappé au cœur par la mort de cette grande et pieuse Isabelle de Castille, son dernier soutien et son dernier espoir. Est-ce assez? Un jour, un jour viendra où le Révélateur du globe sera ramené chargé de chaînes dans cette Espagne, qu'il a portée si haut parmi les nations. Quel spectacle! Le Ciel même s'en émeut d'attendrissement. Et il faut que Jésus-Christ vienne lui-même, une nuit, le consoler, le soutenir comme un frère, dans une vision que Colomb a racontée lui-même! C'est ineffable!

On vit Colomb traîner sa vie comme un mendiant vulgaire, d'auberge en auberge, sur les grands chemins d'Espagne, n'ayant plus d'autres amis que ces Frères Franciscains auxquels il fut

finalement demander un tombeau. Un jour on apprit que l'ancien vice-roi des Indes Occidentales, le grand amiral de l'Océan, dont personne ne parlait plus, venait d'expirer obscurément et saintement dans une auberge de Valladolid, revêtu à sa dernière heure de l'habit de l'Ordre de Saint-François. De tous ses trésors du Nouveau-Monde, il emportait pour tout bien les chaînes qu'il voulut qu'on mît dans son cercueil, les chaînes dont l'avait chargé l'ingratitude des hommes et dont l'avait honoré l'amour de Jésus-Christ. Le repos ne fut pas même assuré à ses cendres transférées jusqu'à six fois sur l'un et l'autre Continent. Et, comme si l'ingratitude n'avait pas eu assez de sa vie pour s'acharner contre sa gloire, elle le poursuivit jusqu'au delà du tombeau : le nom d'un étranger allait usurper l'honneur de nommer l'Amérique!

Tout lui était donc dérobé en ce monde. Mais tout, j'espère, lui a été rendu abondamment dans l'autre. Le monde d'aujourd'hui, je le sais, vient de lui décerner, sur la terre et les mers, des honneurs grandioses qui ont mis en fête toutes les stations maritimes de l'Atlantique, de Gênes à New-York et de Palos à Chicago! L'Église, elle non plus, n'a pas voulu demeurer en dette de reconnaissance envers le grand hérault des commandements de son Dieu! La Lettre encyclique de notre père Léon XIII a été un beau cantique consacré à sa gloire. Est-ce tout? Et la couronne des bienheureux et des saints que l'Église ro-

maine réserve à ses apôtres, ne descendra-t-elle pas quelque jour, sur cette tête chargée de tant de travaux et mérites, de tant de souffrances et de tant de vertus?

Ses mérites : Christophe Colomb n'a-t-il pas droit à la première part de ceux qu'ont acquis, pendant et après lui, ces missions auxquelles il avait ouvert la porte, et qui ont fait longtemps si prospères ces chrétientés qui sont encore pour l'Église une espérance, en même temps qu'une sollicitude?

La sollicitude inquiète de l'Église, c'est celle que lui donne, à cette heure, de ce côté de l'Atlantique, l'impiété maçonnique, représentée dans le Nord seul par les trente mille loges des États? C'est plus qu'un nuage, c'est un cyclone qui se forme et menace de renverser l'Église catholique coupable de s'élever trop haut, trop vite et de prendre trop de place. Qui lui résistera? Que lui opposerons-nous? Christophe Colomb nous l'apprendra.

C'était en décembre 1502. Le grand amiral était dans les eaux de Panama, entre les deux Amériques, où il cherchait un passage d'un océan à l'autre. Une effroyable trombe s'élève, se dresse, tourbillonne entre la mer et le ciel, qui vont se rejoindre dans un instant pour tout rouler dans l'abime. Un cri de désespoir réveille Christophe Colomb qui gisait, presque agonisant, sur un lit de douleur. Il se ranime. Il monte sur son pont; donne le commandement d'allumer les cierges bénits dans les fanaux, ceint le cordon de Saint-Fran-

çois, s'arme de son épée, prend en main le livre de l'Évangile de saint Jean, l'ouvre à la première page, et en face de la trombe mugissante, il entonne d'une voix sublime qui domine la tempête : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ! » Puis, en étant venu à la parole du mystère : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ! » il tire son épée nue, et, face au typhon, trace contre lui une croix du tranchant de son glaive. La trombe est détournée, et le navire est sauvé.

Chrétiens, la prière, l'Évangile, la croix, la foi en Dieu fait homme : voilà le salut de l'Amérique, voilà le salut du monde en face de la trombe prête à nous engloutir.

Que les deux mondes s'unissent donc dans le même espoir en Dieu ; qu'ils s'unissent pour procurer le règne de ce divin Roi sur la terre comme au ciel ! Et qu'ainsi s'accomplissent les paroles évangéliques du premier télégramme qui passa d'un continent à l'autre par le câble transatlantique, le 18 août 1858 : « *Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* »

LA FLANDRE MÉROVINGIENNE

SAINT OMER

ÉVÊQUE DE THÉROUANNE

En la célébration solennelle du douzième centenaire de sa mort, dans l'église monumentale de Notre-Dame, à Saint-Omer, le 20 octobre 1895.

MONSEIGNEUR[1], MES FRÈRES,

Il y a donc douze cents ans que votre patron et fondateur a été rappelé dans le ciel. Douze cents ans, tel est votre âge. Le berceau de votre ville repose sur ce tombeau ; et vous voici, mes Frères, assemblés en ce jour pour célébrer ce souvenir, remonter le cours des siècles jusqu'à ces origines, y retrouver une grande mémoire, y apporter votre hommage aux pieds de votre premier ancêtre, et y entendre sa leçon, celle de la fidélité à la religion de vos pères.

1. Mgr Williez, évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer.

Au cours de ces douze siècles d'histoire, que de choses se sont passées ! Que d'événements et que de combats, que de victoires et que de désastres autour de vos remparts, ô vieille citadelle de France ! Vos annalistes l'ont écrit. Que de choses sont tombées aussi ! Empires et dynasties, institutions et constitutions, que n'avez-vous pas vu passer et disparaître ! Par-dessus toutes ces ruines, une chose demeure, immortellement belle : l'Église est toujours là. Voici son temple, son beau temple, paré des dépouilles éloquentes de tous les âges qui ont été ses tributaires. Et dans ce temple le même Dieu ; et près de ce Dieu sa Mère ; et autour des autels de Dieu et de sa Mère, le même peuple fidèle ; et à la tête de ce peuple ses prêtres et son évêque, le successeur d'Omer, nous apportant avec l'honneur de sa présidence la bénédiction de ce Christ « qui est d'hier, qui est d'aujourd'hui et de tous les siècles, à jamais ».

Allons, mes Frères, partons ensemble et remontons le cours de ces siècles écoulés. Ne le voulez-vous pas ? De vous raconter en détail la vie de votre fondateur dont seules les grandes lignes ont survécu, je désespère de le pouvoir faire dans ce discours. Et d'ailleurs on vous l'a redite tant de fois que vous la savez mieux que moi. Mais si, par ce grand exemple, je vous montrais aujourd'hui comment c'est l'Église qui fait les cités et les peuples ; et comment ensuite et conséquemment, c'est elle seule qui peut encore les maintenir ou les refaire, voudriez-vous m'entendre sur ce grave

sujet? Il y aura là, ce me semble, une utile matière d'instruction et d'édification. Que Marie, reine de ce lieu, m'accorde donc sa bénédiction, et vous, vos attentions. Écoutez, mes Frères, écoutez, c'est votre histoire que je dis, c'est votre gloire que je chante.

I

Lorsque Dieu prédestine un homme de sa droite à être le premier de quelque chose dans son Église, il le fait passer d'ordinaire par trois phases successives : une phase de *préparation,* une phase d'*action,* une phase d'*immolation*. Je les retrouve toutes trois dans la vie de l'homme de Dieu que nous vénérons en ce jour.

Nous sommes au VII[e] siècle, sous les Mérovingiens. Quels sont donc, mes Frères, ces deux voyageurs que vous voyez s'avancer à travers les montagnes de la Suisse et des Vosges, et qui, des bords charmants et grandioses du lac de Constance, remontent vers les âpres régions de notre Jura? C'est un père et un fils. Le fils sera votre grand apôtre et rédempteur; et son père a été sa première conquête à la vie monastique, qu'ils vont embrasser ensemble. Ensemble ils s'entretiennent de Dieu dans le voyage, et aussi d'une sainte femme qui est retournée à Dieu : c'est l'épouse, c'est la mère chrétienne qu'ils ont perdue. Ensemble ils s'entretiennent, dans l'allégresse de leur cœur, d'une retraite bénie où ils vont, au pied des Vosges, passer leurs

16

jours inséparables en la présence de ce Dieu.

Cette retraite cherchée, ils l'ont trouvée, c'est Luxeuil, la métropole monastique de l'Austrasie et de la Bourgogne d'alors. C'était là, que cinquante ans environ auparavant, le grand Irlandais Colomban avait pétri de sa rude main une race d'hommes dont il avait fait des hommes de fer comme lui, les pionniers de la colonisation en cette région sauvage, les pionniers de l'Évangile presque en tout lieu. O terre d'Irlande, tu fus alors pour l'Europe une pépinière d'apôtres, avant de devenir, depuis trois siècles, une terre de martyrs.

Il y avait alors, sur toute la face de la Gaule franque, de ces grandes officines de conquérants des âmes, d'où sortirent les vrais pères de la patrie française. Et qu'apprenaient-ils là? Ils apprenaient à *travailler,* mes Frères, c'est la première chose. Toute cette contrée qui forma ensuite l'illustre région de la Franche-Comté, n'offrait alors, sur une longueur de soixante lieues, que des chaînes parallèles de défilés inaccessibles, entrecoupés par des forêts impénétrables, hérissées d'immenses sapinières où les bêtes fauves avaient établi leur inabordable empire. Le travail des moines devait en faire ces cultures et ces pâturages qui descendent aujourd'hui le long des eaux rapides du Doubs, du Dessoubre et de la Loue.

En second lieu, ils apprenaient à *étudier.* On y étudiait les lettres humaines et divines, ces sources éternelles d'inspiration et de vie, la musique, la calligraphie et la peinture des manuscrits, tous les

arts libéraux, tout ce qui élève la vie et qui l'embellit. On y étudiait surtout la doctrine de Dieu ; et à cette étude sacrée Luxeuil apportait une passion telle qu'il fallait tenir en garde contre elle l'ardeur des jeunes disciples irlandais : « Mais, répondait un de ces studieux, si je possédais la science de Dieu, je n'offenserais jamais Dieu ! Si j'avais la science des anges, j'aimerais Dieu comme eux ! » C'était l'excuse.

Ils y apprenaient sur toutes choses à se *sanctifier*. Se sanctifier, mes Frères, cela consiste en trois choses : se désemplir de soi-même et se remplir de Dieu, pour ensuite donner Dieu aux hommes. Ainsi se sacrifier, se renoncer, s'humilier, se corriger, se vaincre, s'immoler, s'effacer : c'est se désemplir de soi. Puis dans cet abîme d'abnégation appeler un autre abîme, celui de l'amour : y mettre la prière, l'adoration, la donation totale de notre pauvre être humain à l'Être infini, divin ; y prendre la forme du Christ, ses vertus, ses puissances : c'est se remplir de Dieu. Il faisait cela, votre saint, dans cette vie de sacrifice dont le premier acte avait été l'abandon de sa patrie, et dont le dernier fut quelque temps après la mort toute sainte de son père. Il faisait cela, votre saint, dans cette vie d'oraison et de contemplation divine qui, à Luxeuil, avait créé cette *Laus perennis* ainsi qu'on l'appelait, et qui consistait à ne jamais interrompre les louanges du Seigneur sur leurs lèvres monastiques. Il faisait cela dans la parfaite transfusion de l'âme de Jésus-Christ dans son âme, pour en

faire, à son exemple, une âme de force et de douceur, de charité, de chasteté et de paix. Mes Frères, si Luxeuil est le cénacle d'où sortit votre apôtre, vous êtes les fils de ce travail d'abnégation de lui-même et d'assimilation à la divinité. Cette sève généreuse de la vie monastique, vous en cueillerez le fruit.

Aussi bien quand une âme s'est ainsi, dans une double opération intérieure, vidée d'abord d'elle-même et toute remplie de Dieu, il lui reste le devoir de s'extérioriser, en se déversant sur le monde. Il faut qu'elle déborde, quelle répande la plénitude divine qui est en elle : cette grâce, cette charité, cette ardeur, cette flamme, cette vie qui ne lui est pas donnée pour elle seule, mais pour d'autres.

Après la préparation, c'était l'action désormais, l'action de l'apostolat. Un saint évêque d'alors, le vénérable Achar, lui aussi un enfant de Luxeuil, évêque de Tournai et de Noyon, demanda Audemar, — votre Omer, — pour pasteur des peuples de la Morinie.

On raconte qu'à l'annonce de cette mission redoutée, votre père futur frissonna avant de se jeter dans la bataille. Qui ne le comprendrait? Mais il y avait des voix lointaines qui lui disaient : venez! C'était la voix de vos pères, la voix de leur misère, de leurs infirmités, de leurs péchés, de leur captivité, dans l'erreur et le mal : « Venez à nous, guérissez-nous, éclairez-nous, sauvez-nous! » C'était aussi la voix de Dieu, de Dieu qui venait d'armer son bras, sa tête et son cœur, son

bras par le travail, sa tête par la doctrine, et son cœur par l'amour. C'était tout cela qu'il lui commandait de vous apporter. Omer obéit à Dieu, il partit.

II

La ville de laquelle Omer devenait évêque était la ville de Thérouanne, le peuple auquel il était envoyé était celui des Morins. Votre nom, Messieurs, se trouve à la première page de l'histoire de France. C'est ici, à Cambrai, à Tournai, jusqu'à Soissons, que régnaient les premiers princes francs, les aïeux et les frères de Clovis et de tous les rois à la longue chevelure. C'est d'ici qu'ils partirent à la conquête des Gaules, ces rudes nomades germains, emportant sur leurs lourds chariots attelés de bœufs, leurs femmes, leurs enfants, leur patrie et leurs dieux. Ces hommes « du bout des terres », comme Virgile les appelait, *extremi hominum Morini*, César avait pu les vaincre, mais non les dompter. Ce que n'avait pas pu la force, la religion l'avait tenté par des missionnaires plus anciens, Athalbert, Antimond, dont le nom seul nous est connu. Mais le flot de la barbarie avait ensuite recouvert et noyé ces premières semences. Et quand au VII[e] siècle Omer vous fut donné, tout était à refaire. Le sol inculte, les âmes en ruine, l'Évangile profané, et les mœurs perdues : c'est le tableau qu'on en fait. Là où nous sommes assemblés, il n'y avait qu'un marais, au pied d'une pe-

tite colline, sorte de nid de pirates où venaient s'abriter les écumeurs de l'Océan chargés de dépouilles et de rapines.

Or d'où vient que quelques années après, là même, une ville s'élève, les marais sont desséchés, les cours d'eau endigués, les rives cultivées, les mœurs respectées, la famille honorée, et que votre cité prend place dans l'histoire du pays, non seulement comme un boulevard militaire, mais aussi comme un boulevard moral et religieux de la France? D'où vient cela? Cela vient de ce qu'un homme de Dieu a passé là. Le lieu sauvage où il vous trouvait s'appelait alors Sithiu : c'est le nom du temps de sa barbarie ; ce même lieu s'appellera bientôt après Saint-Omer, c'est le nom de sa civilisation, comme celui de son civilisateur. Cet homme a transformé tout, et ce nom seul explique ces métamorphoses.

Mais comment s'y prit-il, mes Frères? Une cité, comme toute société régulière, se compose de trois éléments essentiels : il y a le pouvoir civil, le pouvoir religieux et le peuple. C'est à régulariser chez vous ces trois puissances par le christianisme que son zèle s'emploie.

Le pouvoir était ici un pouvoir désordonné, tyrannique, en même temps qu'idolâtrique. Le maître de ce lieu et des lieux d'alentour s'appelait Adroald, nous rapporte l'histoire. Adroald était un pirate enrichi. Des côtes du Boulonnais qu'il surveillait et sur lesquelles campaient ses recrues de forbans, il donnait la chasse sur mer aux marchands

flamands ou saxons ; ou bien il faisait allumer des feux perfides sur les récifs pour y attirer leurs embarcations qui s'y brisaient et laissaient leurs riches épaves à cet oiseau de proie. Il y avait bien au-dessus de lui le pouvoir royal ; mais le pouvoir royal des derniers Mérovingiens, le pouvoir des rois fainéants, vous savez ce qu'il était ; et le faible Clovis. Il n'aurait pas même eu l'idée de se mesurer avec ce leude opulent : il y avait du reste trop de profit à être bien avec lui, afin de partager ensemble.

La force ne l'eût pas dompté, mais la grâce le dompta. C'était la règle de nos premiers apôtres de frapper droit à la tête de cette barbarie, d'aller aux princes, aux rois, aux seigneurs et chefs de ces bandes farouches, et de prendre par les cornes ces taureaux sauvages qu'ils plaçaient sous le joug. Le nouvel évêque de Thérouanne s'en fut à Adroald. Il lui montra ses mains rouges d'un sang humain qui appelait vengeance. Il lui montra un Maître plus haut, plus grand, et plus puissant que lui. Adroald courba la tête, comme Clovis avait fait la sienne ; et lui aussi brûla ce qu'il avait adoré et adora ce qu'il avait brûlé.

Omer respecta son sceptre et lui laissa son épée, mais à la condition que cette épée ne serait tirée désormais qu'au service de la seule justice. Omer lui laissa ses richesses ; mais en lui recommandant les intérêts de la charité. Le seigneur de Sithiu en consacra une large part aux pauvres et à l'église. Les pauvres eurent désormais des champs à cultiver, et Dieu une modeste église que les siècles

allaient transformer en la monumentale cathédrale où nous sommes assemblés.

Ainsi le pouvoir devint-il régulier et équitable, honnête et bienfaisant, en devenant chrétien. Ainsi vit-on, d'âge en âge, les petits tyrans de partout doter l'Église de ces biens qui en réalité devenaient ceux des malheureux. Ainsi se sont perpétués en haut lieu la charité, le travail, l'ordre, les bonnes mœurs et la paix sociale; jusqu'à ce que vînt le jour où tout serait oublié, méconnu par l'ingratitude des hommes et la violence des révolutions; et qu'une nouvelle barbarie n'aurait pas assez de mains pour la déprédation, pour la démolition et pour l'écrasement.

Après l'épée, la charrue. C'est une vérité banale que les moines ont défriché l'Europe, les terres comme les âmes. La barbarie en passant par là avait fait le désert. Partout le sol cultivable, abandonné faute de mains, était usurpé, envahi par des broussailles et d'épais halliers hérissés de ronces et d'épines, ou par d'impénétrables marais formés par les stagnations des rivières ou des fleuves qui n'avaient plus de digues. Chez vous, paraît-il, ici, le marais était roi; et votre rivière s'endormait languissante et fangeuse sur des fonds de tourbières où s'engloutissaient bêtes et gens assez risqués pour s'y aventurer, et où trouvaient leur repaire d'innombrables fauves dont la férocité ne se faisait peur ni d'aucuns engins ni d'aucunes armes. Tel était, est-il décrit, le domaine de Sithiu.

Or, ce domaine il le fallait dompter comme son maître. Mais Omer avait appelé auprès de lui trois de ses anciens frères du monastère de Luxeuil. Mommolin, Bertin et Ebethram étaient de cette race d'hommes à qui la règle des Colomban prescrivait de ne se mettre au lit que quand ils s'endormaient en y allant, de se lever avant d'avoir dormi leur compte d'heures; et de se guérir, étant malades, en allant battre le blé. Au-dessus de ces marécages ils bâtissent une petite chapelle, et quelques cellules pour eux-mêmes : ce sera l'origine d'un monastère.

Voyez-les maintenant, ces hardis pionniers de la culture et de la société, qui partent de là chaque matin pour conquérir le marécage entamé par tous les bouts. Les paysans les suivent au chant de leurs cantiques. C'étaient des pirates hier, ce sont des ouvriers et des laboureurs aujourd'hui. Ils s'enfoncent dans ces profondeurs insalubres, pour une lutte de chaque jour contre une nature rebelle; mais ils avancent de proche en proche. C'est une conquête ininterrompue; la rivière est endiguée, le désert recule, des maisons sont bâties, les terres sont ensemencées, et au centre de ces maisons s'élève la maison de Dieu. Le travail entrecoupé de prières se fait au chant des psaumes. On ne pille plus, on ne tue plus, on ne ravage plus. Ce peuple ne vit plus de ses déprédations, il vit de ses moissons. Il y avait à peine huit ans que les moines étaient là que leur monastère ne suffisait plus au nombre des religieux

travailleurs qui venaient les rejoindre. Omer vivait au milieu d'eux comme l'un d'eux. C'était son œuvre, l'œuvre du défrichement et de la civilisation. Il avait dompté la puissance barbare par l'Évangile, il avait dompté la terre sauvage par le travail chrétien[1].

O Jésus, les premiers écrivains ecclésiastiques nous apprennent que vous fabriquiez des charrues, dans l'atelier de Nazareth, à côté de saint Joseph, sous les yeux de Marie. Depuis ce jour-là, permettez à un charron de le dire, depuis ce jour-là, la charrue est bénie !

Enfin entre la *charrue* et *l'épée* mettez la *croix* et vous avez un peuple. Car vous le savez bien : ce n'est pas avec du fer que se façonne un peuple, une société, une ville. Ah ! cela suffirait peut-être s'il n'y avait là que des corps, mais pour façonner des âmes, il faut bien autre chose. Il faut une croyance, une foi, et c'étaient des ministres de la foi que cet évêque missionnaire essaimait autour de

1. V. Ozanam, *La civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. IV, p. 119 : Les abbayes du VIIe siècle, avec leurs populations de trois cents, de cinq cents moines, étaient en outre comme autant de forteresses dont les murs arrêtaient les incursions des infidèles. Elles s'échelonnaient des bords de la Somme à ceux du Rhin, cernant l'Austrasie par le Nord, la séparant des contrées païennes, et l'enfermant pour toujours dans les frontières agrandies de la Chrétienté..... Ces sociétés obéissantes, chastes, laborieuses, étonnaient les barbares, les retenaient par leurs bienfaits et les fixaient enfin ; ce qui était beaucoup pour les civiliser. Nous avons considéré les abbayes comme des écoles de science sacrée et profane : c'étaient en même temps des écoles d'industrie et d'agriculture, qui conservaient dans leurs ateliers tous les arts de l'antiquité, qui poussaient, avec l'opiniâtreté des vieux romains, le défrichement des déserts.

lui. C'étaient des missionnaires comme lui : Mommolin qui fut élevé sur le siège de Noyon et de Tournai, pour succéder à saint Éloi ; saint Ebertram qui fut fait abbé de Saint-Quentin, en Vermandois, tandis que saint Bertin allumera un foyer de lumière et de sainteté dans le monastère qui un jour s'honorera de son nom. Il y faut la grâce de Dieu. Or, c'était un dispensateur de la grâce que cet évêque qui s'en allait de Thérouanne à Boulogne, guérissant et bénissant, faisant jaillir de ses mains les puissances de Dieu, et faisant couler de ses lèvres un fleuve de miséricorde et de paix. Les esprits s'éclairaient, les consciences s'épuraient, les mœurs s'adoucissaient. La vie, qui jadis n'avait son orientation que du côté de la terre, s'orientait aujourd'hui vers le ciel.

Il se rencontrait même de ces âmes de choix, comme votre sainte Austreberte de Thérouanne, qui, s'arrachant des bras d'une famille opulente, venaient se consacrer à Jésus-Christ dans la virginité, et chercher la vie des anges dans la solitude du cloître. C'était la plus belle fleur de l'arbre de la croix ; Omer en trouvait le modèle dans la Vierge des vierges. Il avait conçu pour elle la confiance que tout prêtre et tout apôtre doit concevoir dans Celle qui sur le Calvaire, au pied de la croix, est associée par son fils au mystère de la Rédemption. Ici même, où il lui dédia son premier temple, le culte de Marie est de la même date que le culte du Seigneur Jésus. Mais le plus beau temple qu'il lui éleva fut le sanctuaire domes-

tique, le foyer de vos pères. Et si depuis ce temps-là, le culte de Marie y garde son empire dans la vertu des épouses, la sainteté des mères, la pureté des vierges, l'innocence des enfants, c'est ce saint, cet apôtre, ce père, ce serviteur de Marie qu'il en faut remercier.

Il y a, je ne l'ignore pas, il y a aujourd'hui des hommes qui, dans la conception de la cité, voudraient volontiers se passer de la *croix;* c'est simplement provoquer le retour à la barbarie. Ici, à Sithiu, avant d'être chrétien, le pouvoir était aux mains de la piraterie. Eh bien! quand le chrétien s'en va, le pirate revient. Il en est de même du travail. Du moment où il cesse d'être chrétien, le travail est la guerre; la guerre sociale qui menace notre monde aujourd'hui, qui le bouleversera demain. Je ne puis développer ces choses, mais je puis bien vous l'affirmer : ce qui manque à la conception de la cité moderne, c'est l'acropole : la hauteur qui porte un temple surmonté de la croix.

III

Après la mission, l'immolation eut son tour. Il n'y a pas d'apôtre complet sans cette consommation suprême. « Pouvez-vous boire mon calice? demande le maître à Jean et à Jacques. — Nous le pouvons », dirent-ils. On ne peut être apôtre jusqu'au bout qu'à ce prix.

Omer, de quelque côté qu'il se tournât, voyait

l'épanouissement de ses œuvres : De Thérouanne à Boulogne, il voyait Dieu adoré et son nom sanctifié. Il voyait la vie monastique et virginale fleurir près de lui ; et ses disciples sortant de là pour conquérir tout le pays de l'Escaut à la Somme. Il voyait saint Ouen de Rouen, saint Vandrille de Fontenelle venir rechercher sa prière et honorer ses vertus...

Mais que dis-je, mes Frères ? Non, il ne voyait rien de cela. Le vieil évêque était aveugle, ses yeux ne voyaient plus. C'était sa part du calice, l'indispensable calice que Dieu verse à ceux qu'il aime et à ceux qui l'ont aimé. Omer y avait trempé ses lèvres avec amour. La croix de Jésus-Christ avait touché ses yeux qu'elle avait fermés à jamais. Mais les yeux de l'âme n'avaient jamais été plus largement ouverts aux visions intérieures, qui déjà lui donnaient l'entrevue anticipée de la vision béatifique de l'éternité.

On vous a raconté vingt fois, dans cette chaire, comment, pour un moment, la vue lui fut rendue : sa visite à Arras pour la translation des reliques de saint Vaast ; l'évêque de la ville, saint Aubert, qui l'accompagne à la procession solennelle et guide fraternellement la marche incertaine de l'aveugle ; puis tout à coup ses yeux qui s'ouvrent, le voile qui tombe, la vue qui revient. La foule enthousiaste acclame la puissance de Dieu et la sainteté de son serviteur ; on entoure le vieillard de félicitations, avec mille actions de grâces. Lui aussi rendait grâces ; mais à sa reconnaissance se joignait une demande : c'est de rentrer dans la nuit de sa

précieuse cécité pour ne plus rien voir que l'invisible beauté de son Dieu. Omer avait fait son sacrifice : il n'en voulait rien reprendre. Sa prière fut exaucée.

Quelque temps après il mourut. Il mourut comme on mourait alors, plein de bénédictions. Il mourut comme était mort saint Martin de Tours, l'apôtre des Gaules, son modèle, à qui il avait consacré parmi nous un autel. Ah! si, à cette dernière heure, Dieu avait donné au saint aveugle la vision de l'avenir, et s'il avait pu voir ce qui devait se faire ici, cette ville qui porte son nom, et vos nobles luttes du passé, et votre foi présente, de quelle allégresse aurait tressailli son cœur et que d'actions de grâces il eût emportées dans l'éternité!

Mais il aurait eu aussi une grande tristesse. Il aurait vu Thérouanne, sa ville épiscopale, disparaître cruellement de la face de la terre : et ses yeux de père se seraient remplis de larmes. Il l'aurait cherchée sur ce sol où elle n'a pas même laissé la trace de son passage, rien, rien, *etiam periere ruinæ*. Et ce sont des mains chrétiennes catholiques qui ont fait ces ruines! Et c'est il y a trois siècles seulement, qu'une ville chrétienne a pu connaître des horreurs de destruction dont le paganisme eût rougi!

Du moins à ces barbaries devons-nous une réparation, saint Omer le demande. Vous le devez à cette ville gisante qui a été votre mère, vous, Omerrois, qui aviez hérité de son siège épiscopal, de son rang, et de sa gloire! Vous la lui devez à cette

heure du douzième centenaire de la mort de votre fondateur, car l'heure est solennelle, et ce tombeau d'une ville est son tombeau à lui. La réparation que vous lui devez, c'est de l'exhumer de ces ruines. C'est de rechercher la trace de sa cathédrale, de ses églises, et d'y réveiller le souvenir, puisque nous ne pouvons plus y réveiller la prière et la vie. C'est d'élever là quelque monument commémoratif, qui, pour simple et solitaire qu'il fût, dresserait vers le ciel les deux bras d'une croix sur ses murs tombés.

Ce sera votre œuvre, Monseigneur, et une des plus saintes gloires de votre épiscopat. Et lorsque, par vos soins, on aura dégagé ce cadavre d'une ville du linceul de débris sous lequel il demeure enseveli; lorsqu'on aura retrouvé quelque chose de ce que le saint Évêque a laissé sur la terre, ce jour-là, Monseigneur, nous serons tous avec vous; nous formerons autour de vous et autour des reliques de votre glorieux devancier, le cortège qui le ramènera chez lui. Nous le prierons avec vous, nous le prierons pour vous. Ce jour-là vous aurez ajouté un nouveau titre à vos titres, un nouveau nom à votre nom, et nous saluerons en vous l'*Évêque* d'*Arras*, de *Boulogne*, de *Saint-Omer* et de *Therouanne*[1].

Ainsi soit-il.

1. Thérouanne, à 16 kilomètres sud de Saint-Omer, sur la Lys, très ancienne ville d'origine romaine. François Iᵉʳ en avait fait la principale de ses forteresses sur la limite des Pays-Bas. Charles-Quint la prit en 1553, et la fit raser impitoyablement. Il n'en resta plus rien.

L'ÉDUCATION DU PEUPLE

SAINT J.-B. DE LA SALLE

Panégyrique prononcé le dimanche 1er juillet 1900, en l'église Saint-Maurice de Lille, à la clôture du triduum d'actions de grâce de la canonisation.

Monseigneur, Mes Frères,

Ce fut un grand jour dans l'Église que celui du 24 mai de cette année, auquel le souverain Pontife Léon XIII — que Dieu garde! — daigna porter le Bienheureux de La Salle aux suprêmes honneurs de la canonisation. Ce n'est pas seulement la France pour qui ce fut un beau jour; c'est l'univers chrétien tout entier, représenté par ces 30 ou 40.000 pèlerins du Jubilé qui, ce jour-là, assiégeaient la Basilique vaticane resplendissante de clartés électriques. Et lorsque, sur la Sedia qui le portait, l'auguste nonagénaire, étendant ses deux bras, bénissait ce peuple immense qui l'acclamait en toute langue qui est parlée sous le ciel, on pouvait bien comprendre qu'il ne s'agissait

plus de la France seulement; mais que c'était réellement *urbi et orbi* peuplé par ses 20.000 fils et rempli de leurs œuvres, que s'étendait cette large bénédiction.

La France en particulier saluait dans cette élévation céleste d'un de ses fils, une puissante intercession acquise à la cause de l'enseignement populaire chrétien, en si cruelle souffrance chez elle. Et elle bénissait la Providence miséricordieuse, qui lui envoyait cet allié supérieur, justement au plus fort de l'assaut meurtrier livré à cette citadelle de nos libertés.

Chrétiens, je suis venu vous parler de cet homme. Si vous voulez en deux mots connaître les deux grands traits de sa physionomie, reportez-vous, s'il vous plaît, à près de deux siècles en arrière. Lorsqu'au mois d'avril 1719 on apprit, à Rouen, que M. de la Salle venait d'expirer dans une pauvre cellule, méconnu, calomnié, poursuivi, touché des foudres épiscopales, deux paroles éclatèrent aussitôt sur son cercueil : « C'était notre Père! » s'écriaient les pauvres et les enfants, et ils pleuraient avec sanglots. « C'était un Saint! » proclamaient d'autre part les prêtres et les fidèles; et déjà on se disputait ses reliques.

Un Père, un Saint, *l'Homme du Peuple* et *l'Homme de Dieu* : n'est-ce pas, en vérité, toute la vie et toute l'âme de Jean-Baptiste de la Salle; et ne vous serait-ce pas, Messieurs, un double et utile sujet de méditation? J'en ferai, s'il vous plaît, le sujet de ce discours.

I

L'Homme du Peuple, d'abord. C'est un grand nom, mes Frères, très fréquemment usurpé par les flatteurs de ce peuple. Et combien d'arrivistes s'en sont fait un panache, de nos jours!

Jean-Baptiste de la Salle, lui, le fut éminemment: et peu d'autres parmi nous le furent plus réellement que cet humble et sublime éducateur de millions et millions d'enfants du pauvre peuple.

Certes, malgré ce qu'avait fait l'Église, pendant et depuis le moyen âge, il restait encore beaucoup à faire pour les écoles de garçons, au XVIIe siècle. Beaucoup à faire dans les méthodes, beaucoup à faire chez les maîtres, dont la très courte science et le dévouement à gages n'était pas selon le lumineux et le généreux esprit de l'Évangile. Ah! se demandaient les Saints, si à ces enfants qui sont les enfants de Dieu, des maîtres étaient donnés qui se fussent eux-mêmes consacrés à Dieu? Et si pour eux l'œuvre de l'instruction devenait une Religion? Si cet enfant du peuple, qui trouve Dieu dans sa mère au foyer domestique, qui trouve Dieu dans le prêtre à l'Église et à l'autel, trouvait encore Dieu à l'École, dans un religieux, son maître béni et dévoué et aimé, qu'il appellerait « mon Frère! »

L'homme qui, vers la fin du XVIIe siècle, se disait secrètement ces choses à lui-même, était un prêtre de l'Église métropolitaine de Reims. L'homme qui rêvait de se faire l'instituteur des

petits, était un docteur de l'Université. L'homme qui rêvait de servir et faire servir ainsi les enfants du pauvre peuple était un gentilhomme de race.

On était en l'année 1678, à l'apogée brillante du règne du grand Roi. On ne parlait alors que de la guerre des Pays-Bas, du traité de Nimègue, des victoires de Turenne et de Condé. L'éducation du peuple, l'école de l'enfant du peuple : il s'agissait bien de cela!

Cependant c'était aussi l'année de la prêtrise de Jean-Baptiste de la Salle. Le Dieu fait homme qui venait de recevoir ses serments était « le Dieu fait pauvre » que la Galilée avait appelé « le Fils de l'ouvrier ». L'église où il avait célébré sa première messe, sur un autel en fête, ne lui avait pas dérobé la pauvre boutique de Nazareth où il voyait Jésus travaillant aux côtés de Joseph et de Marie. A ce Jésus ouvrier qui venait de le sacrer prêtre, M. de la Salle jura qu'aux enfants des ouvriers serait consacré son sacerdoce. A eux ses biens, ses forces, son âme entière, tout lui-même et quand même, jusqu'au dernier soupir. Telle est sa vocation, telle sera sa mission. Comment il y sera fidèle, il faut maintenant le voir.

Pour être au peuple, M. de la Salle commencera par se faire peuple lui-même. Le peuple est humble, et lui est de ceux que l'on appelle grands. Il est chanoine de Reims; prébendé même avant d'être entré dans les ordres! C'était un corps illustre que le Chapitre de Reims, avec son costume prélatice, ses riches revenus et des devoirs

faciles. Oh! mon Dieu, qu'à cela ne tienne! Le chanoine descendra spontanément de sa stale; il résigne son bénéfice et présente sa démission. Scandale de ses confrères, révolte de sa famille, refus de son archevêque, Mgr Maurice Le Tellier, qui lui ferme sa porte. Mais, la porte de l'archevêché est toute proche de la cathédrale : le démissionnaire évincé va s'y prosterner dans la prière, versant des torrents de larmes et conjurant le Dieu de l'autel d'agréer son sacrifice. Il se relève, retourne plus confiant au palais épiscopal, qui cette fois s'ouvre à lui. Le cœur de l'Évêque s'ouvre de même : « Avez-vous bien réfléchi, avez-vous bien consulté? » La démission est acceptée ; et le chanoine, qui ne l'est plus, vole auprès de ses pauvres frères qu'il réunit dans son oratoire pour chanter ensemble le *Te Deum* et fêter son bonheur : le bonheur de n'être plus rien, et de s'être fait peuple pour le peuple.

Le peuple est pauvre, lui est riche. Outre sa grosse prébende canoniale, il possède un beau patrimoine; que cela est donc loin de la condition du peuple! Qu'à cela ne tienne encore! Ayant renoncé aux dignités, M. de la Salle se dépouillera de ses biens, sa charité aidant. Dans un temps de grande famine, il vend ce qu'il possède, et aux mendiants qui affluent chez lui de partout, il donne, il donne toujours; et il donne si largement qu'un jour il ne lui resta plus rien : « Eh bien, quoi? dit-il à ses frères qui lui en font la remontrance, le pis qui puisse arriver, ce sera

d'aller à notre tour mendier de porte en porte. Eh bien, s'il le faut, nous le ferons! » Et il le fit, et il y eut un jour où, en voyage, mourant de faim, il fut heureux de recevoir d'une pauvre femme un morceau de pain noir. Il se mit à genoux pour le manger, à genoux pour remercier Dieu de cette grâce insigne : la grâce de n'avoir plus rien, d'avoir connu la faim, cette souffrance du peuple!

La société d'un homme du peuple, ce sont les gens du peuple. Mais lui, un grand de la terre, appartient à un autre monde. Il tient maison chez lui dans la maison de ses pères, où il reçoit sa famille, accueille ses amis, élève ses frères plus jeunes. Mais encore une fois, qu'à cela ne tienne! Le 24 juin 1684, le noble homme quitte sa demeure, pour en prendre une de louage, mais celle-là toute simple, toute nue. Seulement elle est plus grande, car il a décidé d'en faire le noviciat de ses premiers disciples. Voilà désormais son monde à lui!

Sans doute, par leurs vertus, ces disciples sont bien dignes de lui. Que je les vois donc braves, généreux, ardents, enthousiastes, ces jeunes hommes qu'il destine à l'enseignement du pauvre! Ce sont déjà des religieux avant d'en porter le nom! Mais aussi, combien simples, rustiques et incultes encore! Et voilà les gens dont lui, un de la Salle, se fait moins le maître que l'ami, le compagnon, le frère : partageant leur vie, leur gîte, leur table, de préférence à celle des « honnêtes gens » selon l'expression du temps.

Eh bien oui, il en est ainsi, et qu'on en dise ce qu'on en voudra : non seulement, il vivra avec eux, mais il se fera semblable à eux. On le verra, lui le riche bénéficier d'hier, chaussé de gros souliers garnis de clous, sous une soutane rapiécée et des nippes dont les pauvres eux-mêmes ne veulent pas. Il balaiera sa chambre, il lavera la vaisselle, il se placera au réfectoire derrière les garçons d'écurie, il partagera leur grossière et rude nourriture ; et, si le cœur se soulève, et s'il en vomit jusqu'au sang, il luttera pendant trois jours, mais il ne cédera pas. Encore arriva-t-il plus d'une fois que la communauté, en entrant au réfectoire, trouva la table sans rien dessus, pas même un morceau de pain. On disait quand même le *Benedicite*, et Dieu bénissait la table, en y envoyant du moins, non pas hélas ! de quoi vivre, mais de quoi ne pas mourir, pour pouvoir travailler encore.

« Mais enfin, Monsieur, lui représentait un Révérendissime Abbé du voisinage, est-ce là la façon de vivre d'un homme de qualité ? » La façon de vivre d'un homme de qualité ? Je ne sais. Mais c'était bien la vie d'un homme de sainteté, et de sainteté conquérante et de délicate charité. Car désormais quel est donc celui de ces hommes du peuple, de ces enfants du peuple, qui craindra de l'aborder, et qui rougira devant lui de la bassesse de sa condition, en le voyant, lui Monsieur de la Salle, plus abaissé qu'aucun d'eux ? Car désormais quel est celui de ses disciples qui reculera devant la souffrance, la pauvreté, la faim.

en voyant son chef anéanti, immolé plus qu'aucun de ses frères? Ils n'avaient plus qu'à se jeter dans le sacrifice jusqu'au cou, comme lui.

Comme lui, vous dis-je, hommes du peuple comme lui : c'est bien le caractère saillant de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes; et l'on a dit justement qu'il n'y avait pas d'œuvre et de société qui ressemblât plus à son auteur et fondateur que celle-là. Homme du peuple; mais à ce nom, qui est ici un nom d'honneur, gardez-vous bien, Messieurs, d'attacher une idée quelconque de vulgarité et d'infériorité, qui abaisserait le niveau de ces nobles existences. C'est chez elles, au sein d'une fière simplicité et modestie, la vie religieuse la plus parfaite, la culture intellectuelle la plus intense, l'action pédagogique la plus délicate et la plus puissante à la fois. L'exemple et la direction de leur premier maître leur a voulu en tout cette perfection, préparé cette distinction, et les a tenus dans cette élévation d'esprit et d'habitudes qui dès lors les place à cent coudées au-dessus des magisters de leur temps.

D'abord il les met hors de pair avec eux par la transcendance d'un christianisme de vie, pour laquelle il leur donne des instructions spirituelles que j'appelle sacerdotales : aussi bien leur ministère ne sera-t-il pas un sacerdoce? Voilà pourquoi de plus il les lie à Jésus-Christ indissolublement par les trois vœux religieux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, pour qu'ils soient bien, aux yeux du peuple, la représentation de Celui de qui l'Apôtre

écrit : « Vous aviez dix mille pédagogues; mais il n'en est qu'un qui soit aussi un père : c'est le Christ. »

Hommes du peuple déjà par la sage adaptation de leur enseignement aux besoins et aux conditions d'existence de ce peuple, ces nouveaux maîtres le seront surtout par le sacrifice de toutes leurs heures et le don de tout leur cœur, à cette famille d'adoption et de tendre dilection : Oh! que c'est bien « le cher frère », comme ces petits l'appellent!

Mais par-dessus tout ils seront les hommes du peuple par la religion d'un enseignement qui s'inspire de la foi et des espérances éternelles. Est-ce que là n'est pas le premier besoin de ce peuple, comme son premier bonheur et son premier honneur? Est-ce que cet enfant du peuple n'est pas premièrement l'enfant de Dieu, lui dont l'ange voit la face de notre Père céleste? Et Jésus-Christ dans l'évangile ne l'a-t-il pas sacré l'héritier présomptif du royaume des cieux?...

Mais c'est là, mes Frères, un sujet qui a déjà été traité excellemment ici dans les instructions de ces trois derniers jours. Ma tâche à moi, et elle est belle, est de vous parler moins de l'œuvre que de son grand ouvrier. Vous savez maintenant comment et combien il se fit l'homme du peuple. Mais l'aurait-il été s'il n'avait été premièrement l'homme de Dieu? Et tant de sacrifices eussent-ils été supportables s'il n'avaient été allégés par un immense amour? Amour de Dieu, union à Dieu, à son cœur, à sa volonté, et enfin à sa croix.

C'est par où, mes chers Frères, j'achèverai ce discours.

II

L'histoire de Jean-Baptiste de la Salle nous apprend qu'un jour qu'il répandait son cœur au pied des saints autels, immobile et comme en extase, il fut surpris en cet état par deux personnes qui le connaissaient : « Priez pour M. de la Salle, dit l'une d'elles, car, voyez donc : il perd l'esprit ! — Vous dites bien, répliqua l'autre, mais l'esprit qu'il perd, c'est l'esprit du monde, afin de se mieux remplir de l'esprit de Dieu. »

L'esprit de Dieu : c'était bien là en effet près de Dieu qu'il le puisait, mes Frères, dans de longues oraisons où son âme se fondait dans le cœur du Maître éternel. Jean-Baptiste de la Salle était un homme de prière; vous l'eussiez rencontré dans les rues de Reims, de Paris, de Chartres, de Marseille, de Rouen, égrenant son chapelet et conversant avec Dieu. Vous l'eussiez vu passant des journées entières aux pieds du crucifix, passant des nuits entières devant le tabernacle. Ou bien, s'il le pouvait, il s'enfuyait dans la solitude, il se cachait dans le saint désert des Carmes Déchaussés, à la Garde-Châtel, dans l'Eure; il gravissait les rocs escarpés et neigeux de la Grande-Chartreuse. A Reims, il s'enfermait dans la crypte qui fut le lieu de la sépulture de saint Remi; ou bien, il se retirait dans un petit jardin, près de

là, pour être seul, en tête à tête, en cœur à cœur avec Dieu.

Son rendez-vous divin, c'était le saint sacrifice. Quand il descendait de l'autel, racontent des témoins, il était transporté, haletant du saint amour; et il devait s'asseoir, avant de pouvoir répondre aux questions qu'on lui posait, et de se dévêtir des habits sacerdotaux. Lorsque ensuite, descendant de là, il s'en allait à ses frères, à ses enfants, à ses pauvres, ce n'était plus un homme, qui traitait avec des hommes : c'étaient des discours de Dieu.

Uni au cœur de Dieu par le lien de la prière, par le lien de l'amour, il n'était pas moins uni par l'obéissance à sa volonté sainte. On vit rarement une âme plus fidèle et plus soumise que celle-là : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » C'est pour cela qu'il prie, qu'il écoute, qu'il attend dans le silence intérieur; qu'il attend des jours, des mois et des années, qu'il consulte ses supérieurs, ses confrères, ses égaux, parfois ses inférieurs, jusqu'à ce que brille l'étoile de la volonté de Dieu. Alors il marche à l'étoile : *vidimus stellam, et venimus.*

Pour lui aussi, sa nourriture est de faire la volonté du Père! « Je ne fais pas ma volonté propre, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé. » Il accomplit une mission. Or, mes chers Frères, quand une volonté humaine a commencé de la sorte par s'abdiquer elle-même, la volonté divine se substitue à elle: et, comme c'est

une volonté qui fait tout ce qu'elle veut, l'homme entre ainsi à pleines voiles dans les puissances de Dieu! « Courage alors et confiance! » Voilà toute l'histoire de la Salle, tout le secret de sa force, toute l'histoire de sa vie et de son œuvre. S'il s'obstine à cette œuvre, c'est qu'il sait qu'elle est l'œuvre de Dieu; et si parmi tant de combats, il réussit dans cette œuvre, et s'il l'implante dans vingt lieux où elle est appelée, c'est qu'il n'est et ne veut être que le ministre et le servant de la volonté toute-puissante de Dieu.

Mais je n'ai pas dit tout : cette puissance a son point d'appui dans la croix à laquelle Jean-Baptiste de la Salle demeura toute sa vie fidèlement et amoureusement attaché. Le P. Barré, un religieux minime, lui avait dit un jour cette parole charmante : « Le parfait chrétien doit être comme le coq du clocher, qui tourne à tous les vents, mais sans quitter la croix! » En fidèle chrétien Jean-Baptiste de la Salle n'a pas quitté la croix. Et cependant à quels vents de contradictions n'a-t-il pas été exposé; par quels vents de tempêtes, de persécutions n'a-t-il pas été assailli, secoué?

Les sacrifices des commencements dont nous avons parlé ne sont rien auprès de ceux qu'ensuite le fondateur connaîtra chaque jour. Il lutte contre le dénuement, contre l'injustice, contre l'hérésie, contre toutes les passions d'en bas et les puissances d'en haut. Ces communautés, ces écoles qu'on lui a demandées et qu'il a accordées, main-

tenant on leur refuse tout, les subsides, les pensions promises, les donations, les legs. Il en est réduit à faire vivre sa communauté avec dix-sept sous par jour. On lui intente des procès, et, ces procès, il les perd invariablement : on a pu dire agréablement qu'il n'en avait gagné qu'un seul, le procès de sa canonisation.

Il souffre de la part de sa famille, cette famille de frères et de sœurs qu'il a élevée, mais qui lui tourne le dos : ce pauvre leur fait peu d'honneur, lui qui aujourd'hui couronne leur nom de tant de gloire !

Il souffre de la part des Jansénistes : ah! s'il voulait dire comme eux, comme ils seraient avec lui, comme ils l'exalteraient, comme ils le soutiendraient! Mais, lui, veut n'être qu'avec l'Église, et ils se mettent à le haïr comme les Jansénistes savaient haïr.

Il souffre de la part des maîtres laïques; maîtres d'école patentés, ou écrivains-copistes dont la corporation s'effraie de la concurrence; « Qu'est-ce ceci? Quels sont ces gens de rien, affublés de ce costume bizarre, et qui ne portent pas perruque comme nous, qui n'ont pas un privilège du Parlement comme nous? De quoi se mêlent-ils d'apprendre à lire aux enfants du peuple; de les instruire mieux que nous; et, ce qui est plus grave, de les instruire pour rien, sans leur faire payer l'écolage comme nous? » De là, procès encore, saisies, amendes, confiscations, expulsion; on se croirait déjà en pleine persécution maçonnique du vingtième siècle.

Il souffre de la part de faux frères ou de jeunes novices qui le quittent. Il souffre de l'écroulement de plusieurs colonnes vivantes de son institut, qui menacent d'écraser la maison de leur chute. Enfin, lui aussi, comme Jésus, a la douleur de rencontrer un Judas qui le trahit.

Il souffre, il faut bien le dire, des dignitaires de l'Église qui veulent le bien comme lui, mais qui le comprennent autrement que lui. Le curé de Vaugirard, où est son noviciat, fait fermer sa chapelle : — dans ce temps-là, paraît-il, les curés n'aimaient pas les chapelles. — L'archevêque de Paris, Mgr de Noailles, circonvenu par de faux rapports, le dépose de ses charges et titres de supérieur. Un jour vient où n'y pouvant plus tenir, le vieillard s'enfuit, s'exile, va se cacher dans le midi de la France. Là, apprenant que son institut est livré aux mains des dissidents, il revient pour le défendre. A peine de retour à Paris, un nouveau coup l'atteint; un coup de crosse qui lui porte au front le plus indigne outrage : le saint homme se voit retirer ses pouvoirs de prêtre! Il reçoit cet arrêt sur le lit de douleur où il agonise : « Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-il, m'avez-vous donc abandonné? » Puis résigné : « Je remets mon âme entre vos mains. J'adore en toutes choses la conduite de Dieu à mon égard! »

C'est ainsi qu'il mourut le 7 avril 1719. Il mourut sur la croix : sur la croix de Jésus; et voilà pourquoi, comme Jésus, le lendemain de sa crucifixion, tout se convertit à lui. Cet homme cruci-

fié était « vraiment un fils de Dieu ». Et cette vie, commencée dans le dépouillement de soi-même, poursuivie tout entière dans l'union à Dieu, s'achèvera, se perpétuera dans la gloire et la fécondité.

Telle est la vie de tous les saints et le prix de leur renoncement. Bien souvent je me suis plu à comparer ces grandes âmes à ces lacs placés sur le sommet des montagnes et qui furent, en un autre âge, le cratère de volcans aujourd'hui éteints. Le cratère a commencé par se vider lui-même, en vomissant ses scories de feu, de cendres et de lave. C'est le dépouillement nécessaire. Puis alors, l'eau du ciel est descendue dans le gouffre ainsi déblayé, élargi, comme dans une grande coupe, et il l'a rempli jusqu'au bord. C'est l'union divine dont je parle, et la plénitude de la grâce d'en haut. Enfin, l'apostolat : le lac s'est ouvert un émissaire dans les flancs de la montagne, et il a déversé ses eaux dans la vallée où il a fait descendre la fertilité et la vie.

Où ne le portez-vous pas aujourd'hui, ce fleuve de doctrine et de sainte vie, chère et grande famille de Saint Jean-Baptiste de la Salle? Déjà de son vivant, son dernier regard près de se fermer, pouvait se reposer sur 300 frères, ses disciples, 23 maisons, 10.000 élèves, les premiers fils de ses larmes et du sang de son cœur.

Et aujourd'hui, écoutez! N'entendez-vous pas ces chants qui, durant ces trois jours, forment un

vaste concert de tous les points du monde, de l'Europe, des Indes, de l'Afrique profonde, de l'Océanie et des Iles, des deux Amériques, de la Chine aujourd'hui menaçante? Et partout l'on prononce à genoux, le nom d'un homme placé dans les splendeurs des Saints? C'est, mes chers Frères, le nom béni de votre père, c'est la voix grave et mâle des 19.520 frères que vous comptez aujourd'hui sur le globe; c'est la voix fraîche et pure de vos 500.000 élèves. Et celui qui, du haut de son Siège apostolique, vient de donner l'antienne à ce concert universel, c'est le Pontife nonagénaire qui, de sa voix encore vibrante, vient d'entonner cet hymne, de proférer ce nom, et d'agenouiller tout l'univers devant lui!

Et nous aussi, ô Saint glorieux, nous nous unirons à ce chœur. Grâces soient à Dieu! Grâces soient à vous! Nous vous les devons bien, ces actions de grâces, nous, peuple de cette France de qui, depuis trois siècles, vous élevez des millions et des millions d'enfants, lesquels sont partout les meilleurs fils de la Patrie comme de l'Église. Nous vous les devons bien, nous, prêtres de cette Église catholique, à qui vous apportez, rien qu'en France, le concours de 14.280 de vos frères auprès de 214.775 jeunes chrétiens, qui sont encore la meilleure espérance de la foi, dans le peuple. Nous vous les devons bien, nous particulièrement, peuple de la ville de Lille. Et puisse notre hommage et notre reconnaissance effacer les récents outrages dont une fureur impie a tenté de

déshonorer le front des plus innocents et des plus méritants de vos fils ! [1]

Ils croient vous devoir, ô Père, à votre intercession, le commencement de justice qui leur a été rendu. Vous ne laisserez pas votre œuvre inachevée, vous qui habitez le sein de la justice éternelle. C'est de là que vous nous bénissez. C'est là que vous nous attirerez, là que nous vous rejoindrons, là que nous vous verrons un jour, que nous chanterons avec vous l'éternelle gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

1. Allusion au procès maçonnique intenté au Frère Flamidien suivi par son acquittement éclatant prononcé par la cour de Douai, toutes Chambres réunies. — Voir mes *Vingt ans de Rectorat : vinctus Christi*, p. 273-282.

LES BIENHEUREUX MARTYRS

DENIS DE LA NATIVITÉ

ET RÉDEMPT DE LA CROIX

CARMES DÉCHAUSSÉS

Panégyrique prononcé au Carmel de Lille, le 10 février 1901.

Fortis ut mors dilectio.
L'amour est fort comme la mort.
(CANT., VIII, 6.)

MESSEIGNEURS[1], MES RÉVÉRENDES MÈRES ET SOEURS,
MES FRÈRES,

Dans la grande efflorescence des béatifications et des canonisations qui, depuis cinquante ans en particulier, ont glorifié tant de saints personnages de toutes les familles religieuses, il eût été surprenant qu'une place distinguée n'eût pas été faite au Carmel.

Le Carmel est un sommet de la divine charité. Or, le Seigneur n'a-t-il pas dit que le degré supérieur de la charité est celui où l'on donne sa vie pour ce qu'on aime ? Tel est le faite sublime au-

1. Mgr SONNOIS, archevêque de Cambrai ; Mgr HAUTCOEUR, chancelier de l'Université Catholique.

quel se sont élevés les deux nouveaux Bienheureux que nous fêtons en ce jour.

Aucune illustration ne recommande leur nom dans l'histoire. Un marin français, devenu Carme déchaussé ; un Frère convers portugais du même Ordre, associé à ses travaux, à sa mort, à son triomphe : voilà tout ce que la terre a connu de ces deux hommes, grands uniquement devant Dieu, qui les avait choisis pour être ses témoins par leur sang répandu.

Je vous montrerai comment il les a préparés à ce sanglant sacrifice, par l'économie de toute leur existence, dans le siècle et dans le cloître. Les Livres saints ont dit cette parole admirable : « *Fortis ut mors dilectio* : L'amour est fort comme la mort. » *La force, l'amour, la mort,* tout est dans ces trois mots. Ils marquent les trois degrés d'une ascension par laquelle vous verrez monter la sainteté de nos deux Bienheureux, et dont le Ciel est le terme. C'est toute la vie et la mort de PIERRE BERTHELOT, pilote royal, en religion Denis de la Nativité, et de RODRIGUEZ DE CUHNA, son compagnon, tous deux martyrs de Jésus-Christ, en 1638, tous deux béatifiés, le 10 juin dernier, par le Souverain Pontife Léon XIII, que Dieu garde !

I. — LA FORCE.

Fortis ut mors dilectio : l'école de la *Force* d'abord.

J'appelle de ce nom les trente rudes années de

la vie du marin, et particulièrement les dix-neuf années consécutives passées dans la mer des Indes qui firent de lui un héros, avant que Dieu fît de lui un martyr. Né en l'année 1600 d'une famille de navigateurs normands, à Honfleur, Pierre Berthelot adolescent avait été déjà porté sur toutes nos côtes d'Europe et au delà, à bord de l'*Aigle*, son premier navire, quand en 1619 il s'engagea dans une compagnie marchande de ses compatriotes pour l'exploration, ou mieux l'exploitation, des terres et des mers de l'Inde, qu'il ne devait plus quitter.

Orientons-nous, s'il vous plaît. Transportez-vous sous l'Équateur, dans ce vaste secteur de l'Océan Indien qui s'étend de la longue presqu'île de l'Indo-Chine jusqu'au nord de l'Australie, alors Nouvelle-Hollande. Suivez-le, baignant de ses eaux Malacca, Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes, les innombrables îles de la Sonde, petites et grandes, hérissées de récifs, brûlées par le soleil, dévastées par les tempêtes, mais riches des produits et des trésors que se disputent les hommes. C'est là que va se mouvoir cette existence, plus agitée que les flots qui battent ces dangereux rivages.

On n'imagine rien de plus rude que la vie de marin. Mais combien plus l'était-elle quand on ne connaissait encore que la navigation à voiles! Et combien plus encore parmi ces mers semées d'îlots, coupées de détroits, où une marine mal construite et pauvrement équipée avait à compter en même temps avec le fond, le climat, les éléments et les

hommes. Ce sont les saisons contraires, le vent qui se déchaîne ou le vent qui tombe, la tempête ou le calme plat, un ciel de feu, la soif, la faim, la maladie, la peste, la manœuvre du jour et de la nuit, les veilles de toutes les heures, les continuelles alertes, les rencontres ennemies.

L'ennemi alors, c'était déjà l'Anglais, comme toujours : mais il y en avait un autre ; — et vraiment il me peine de le nommer de ce nom, aujourd'hui qu'une poignée de colons de ce même peuple soutient, à l'extrémité australe de l'Afrique, cette lutte héroïque qui soulève l'admiration du monde[1]. — L'ennemi alors était donc surtout le Hollandais qui ne souffrait pas de partage dans la domination de ces mers.

Le navire de Berthelot, à peine entré dans ces eaux, est attaqué, capturé, incendié : on lui avait pourtant donné un beau nom : l'*Espérance!* Presque tout l'équipage périt. Dix-sept hommes seulement, sur plus de cent vingt, devaient revoir la France. Pierre Berthelot est-il mort ? Au pays on le croit. Non, cet homme de fer se fait le compagnon et le guide d'autres Français comme lui, des Malouins, des Bretons, à travers toutes les passes dont il sait les secrets. Le voilà pilote aujourd'hui, homme d'expérience, homme de science, un maître que l'on se dispute. Un moment la marine de la Compagnie des Indes l'engage à son service ; mais il préfère servir la marine portugaise, dont il vou-

1. Allusion à la guerre héroïque des Boers, de race hollandaise, contre l'Angleterre.

drait travailler à rétablir la fortune compromise dans ces eaux. Tout à tous, pilote et soldat, il joue vingt fois sa vie. Un jour, il capture et ramène à sa remorque deux bâtiments hollandais; un autre jour, il descend en personne enlever le pavillon ennemi, qu'il apporte comme un trophée aux pieds du commandant. Le gouverneur portugais le décore de l'ordre du Christ. De plus grands honneurs lui sont promis.

Mais assez. Aussi bien ce n'est pas d'un marin que j'ai entrepris l'éloge, c'est d'un Saint. Mais c'est encore glorifier le saint, que d'exalter le héros. En honorant son métier, il a honoré sa Patrie, il a honoré son Dieu, et présenté un grand exemple à ceux de son état. Ainsi se trouve-t-il, à ce titre, porté désormais à leur tête. Si donc le marin français veut se trouver un patron qualifié, qui lui soit propre et ayant fait ses preuves, voici que l'Église lui en présente aujourd'hui l'idéal vécu et couronné dans les Cieux. Et vous, mes Révérendes Mères et Sœurs, si, dans le carme Denis de la Nativité, vous êtes fières de saluer un frère en religion, ne refusez pas à nos hommes de mer l'honneur de saluer dans le pilote Berthelot, un frère aussi, un frère de leur état, un homme de leur corps, leur modèle sur la terre et sur mer, et leur protecteur auprès de Dieu. « Bienheureux Pierre Berthelot, patron des matelots, priez pour eux, priez pour nous! »

Or, j'ai dit que cette rude carrière était pour lui une préparation et une école, et que cette école

était déjà un apprentissage du martyre. Une vie molle est une mauvaise disposition pour souffrir. Ainsi l'a dit Tertullien, lorsque sa mordante ironie se rit de ces chrétiens et de ces chrétiennes dont les mains délicates et oisives ne sauront pas porter les chaînes de la captivité, et dont le cou chargé de pierres fines ne laissera plus de place au glaive du bourreau! Par contre, ceux-là sont mûrs pour la mort qui l'ont affrontée vingt fois. « Race prête et prompte à mourir. » C'est selon Tertullien, la définition et le nom même des chrétiens : *Christiani genus expeditum mori!*

II. — L'AMOUR.

Mais ce n'est pas la souffrance qui « informe » le martyr, pour parler comme l'École; mes chers Frères, c'est l'amour : *non pœna, sed causa.* Pierre Berthelot avait conservé dans sa vie d'aventures, un persévérant amour de Jésus-Christ et de sa Mère. C'était un homme de prière. Il ne se contentait pas d'arriver le premier aux offices célébrés à bord : le pilote, assis à la barre, le chapelet à la main, passait des nuits à invoquer par delà les étoiles Celui à qui les vents et la mer obéissent. Il aimait Dieu dans ses frères, dans les pauvres qu'il assistait, dans les infirmes qu'il visitait, dans les simples et les ignorants qu'il instruisait. Ce mâle chrétien était un apôtre.

Sans doute, en entrant dans la marine marchande, le pilote normand n'avait pas renoncé

aux profits qu'elle lui promettait et qu'elle ne lui donna jamais; mais il mettait à plus haut prix la gloire de Jésus-Christ et la conversion des infidèles. Cette gloire de Dieu, malheur à qui l'outrageait devant lui par le blasphème! Le pilote se faisait à sa rude manière le vengeur immédiat de l'Offensé divin.

N'était-ce pas ce même zèle qui lui rendait odieux les Hollandais, calvinistes et persécuteurs de sa foi? Qu'on se rapelle les féroces supplices des martyrs de Gorcow et de Dordrecht. Et n'était-ce pas pour les punir et les combattre qu'il avait pris du service dans la marine portugaise? Il ne se retrouva chez lui, dans le pays de son âme, qu'en débarquant sur une terre catholique, à Goa. C'est là que, suivant la parabole de l'Évangile, le négociant allait trouver la perle précieuse et se dépouiller de tout pour l'acquérir. Sa vocation à l'état religieux est le trésor dont je parle.

C'était bien l'heure, mes Frères. Si Pierre Berthelot était entré en religion dans les longues années de ses mécomptes et de sa misère, le monde n'y aurait vu qu'un dépit, un pis-aller, et le fait d'une désespérance qui abrite dans le cloître son impuissance à être quelque chose dans le monde. Mais quand, nommé pilote-major, le plus haut titre nautique de l'État des Indes, cosmographe du roi, chevalier du Christ, en attendant ses lettres de gentilhomme portugais, il était aujourd'hui monté à un rang qui déjà excitait l'envie, c'était bien l'heure de faire grand, en dédaignant gé-

néreusement tout cela pour se donner à Dieu : « Seigneur, nous avons tout laissé et quitté pour vous suivre », disaient de même les pêcheurs du lac de Tibériade. Voilà l'amour ; et c'était par une belle porte que cet homme entrait en religion : celle du sacrifice par amour.

Depuis l'année 1620, la ville de Goa possédait un monastère de Pères Carmes fondé par le vice-roi Fernando Albuquerque. Un Français s'y trouvait, le Père Philippe de la Trinité, homme jeune, brillant, éloquent, qui enseignait, qui prêchait, et que Berthelot aimait. De quoi s'entretenaient ensemble ces deux compatriotes? De la France apparemment, mais certainement de Dieu et de son aimable service. Le 24 décembre 1634, Pierre Berthelot reçut l'habit des mains de son ami, devenu prieur du couvent. Et, comme ce jour était la veille même de Noël : « Vous porterez, lui fut-il dit, le nom de Frère Denis de la Nativité. Ce nom de Denis, l'évêque martyr de Paris, vous rappellera la France. Et vous y ajouterez celui de la Nativité, qui vous rappellera le mystère de ce jour et votre seconde naissance en Jésus-Christ. » Nous ne lui donnerons plus ici d'autre nom désormais.

Ce que fut ce religieux, d'autres vous l'ont dit les jours précédents, dans cette chaire, mes Révérendes Mères. Ma tâche à moi consiste à vous montrer dans le Carmel l'école du saint amour, porté jusqu'au martyre. N'est ce pas ainsi que l'avait conçu et voulu Sainte Thérèse. N'est-ce pas ainsi qu'elle eût désiré de le pratiquer elle-même?

Je ne rappelle pas le trait charmant de son enfance qui nous la montre en route, elle et son frère Rodrigue, pour aller chercher un saint trépas au pays Maure? Plus tard on lit dans ses écrits, dans ses lettres : « Je portais une sainte envie à ceux qui possédés du désir de faire aimer Jésus-Christ dans les missions pouvaient se dévouer à une cause si belle, dussent-ils pour son triomphe affronter mille fois la mort. Cette soif du salut des âmes à tout prix est l'attrait que Notre-Seigneur m'a donné. »

C'était bien aussi l'attrait du religieux de Goa, qu'on entendait s'écrier dans le secret de sa cellule : « ô Jésus, je vous aime ! mais c'est trop peu pour vous aimer que de souffrir pour vous. Que ne puis-je aussi mourir? » Cette ardeur devint une flamme, le jour où ordonné prêtre, il lui fut donné de monter les degrés de l'autel. Il entendait bien que c'étaient les premiers degrés du Calvaire qu'il franchissait; et qu'il le gravirait jusqu'au bout, jusqu'au faîte. Prêtre et victime, mes Frères, ne se séparent pas. En offrant Jésus-Christ, lui-même lui offrait sa vie. Son offrande fut agréée. L'amour est fort comme la mort, et vous l'allez bien voir.

Où allait-il la trouver, cette mort? Elle vint au-devant de lui. Caché, oublié sous sa robe de religieux, il pouvait se croire à l'abri des hasards de la mer et des combats, quand à peine ordonné prêtre, un ordre supérieur vint l'arracher à son couvent. Le vice-roi des Indes portugaises réclamait le précieux pilote pour conduire une pacifique am-

bassade vers le nouveau sultan d'Atchen dans l'île de Sumatra. Personne mieux que lui ne connaissait ces mers ; il en avait dressé des cartes savantes et précises qui nous sont conservées. Et puis le gouverneur, s'adressant à la conscience du religieux, lui montrait là l'œuvre de Dieu et le service de la foi ! C'était irrésistible. Voilà donc l'homme de mer replacé au gouvernail de la petite flottille de trois galères royales, lui moine, lui prêtre ! Et, en vérité, c'était un spectacle bien nouveau que celui de cette ambassade brillante : officiers, gentilshommes, pages, matelots, soldats, conduits par un Père carme, pendant qu'autour de lui quatre autres prêtres, Carmes et Récollets, récitent leurs prières ou catéchisent l'escorte et l'équipage. Est-ce un navire, est-ce un temple ?

C'est là, qu'à côté de Denis apparaît pour la première fois, un de ses compagnons de route et son frère en religion, qu'il faut que je vous présente, car c'est le second des Bienheureux carmes que nous fêtons en ce jour. Il s'appelait dans son ordre le frère *Rédempt de la Croix* (le Racheté de la croix) ; il s'était appelé Thomas Rodriguez de Cunha dans le siècle. C'était un Portugais, ancien soldat, comme Denis était ancien marin : ils devaient se comprendre. Aujourd'hui, il servait le Carmel de Goa au titre de Frère convers, à la fois sacristain et portier du couvent. Oh ! les humbles et les grandes existences, toutes dépensées dans les obscurs travaux de Nazareth : qu'elles sont précieuses devant le Christ ! La tendre dévo-

tion de cette âme compatissante, charitable, consacrée à Marie, n'enlevait rien à ses énergies surhumaines. Sous sa frêle et chétive enveloppe battait un cœur de feu qui lui aussi brûlait du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ. Et lorsque ses supérieurs le désignèrent pour prendre la mer avec Denis : « Allons, partons, s'écria-t-il, Dieu veut faire de moi un martyr! »

La flottille avait été victorieuse des tempêtes, victorieuse des Hollandais. Que ne fut-elle victorieuse de la perfidie du sultan! Elle était partie comme pour une fête, elle allait à la mort. Elle aborda à Sumatra pour y conclure une alliance avec un prince ami; elle tombait dans les pièges d'un mortel ennemi. L'ambassade arrivait les mains pleines de présents, ces mains on les chargea de fers. Ce n'était là encore que le prélude du supplice.

Écoutez, mes Frères, mes Sœurs, c'est du martyre que le spectacle va s'ouvrir.

III. — LA MORT.

Ce spectacle fut beau. Il y a d'abord celui de la captivité. Les prisonniers avaient été séparés. Le Frère convers avait été relégué comme valet de basse-cour dans les bois, aux champs, à la garde d'un troupeau de buffles, oublié, mourant de faim, accablé, exténué, mais plus au service et à l'amour de Jésus-Christ que jamais. Quant au Père Denis, on l'avait jeté dans un cachot, ou pour mieux dire un égout dans le sous-sol ou pilotis d'une case hu-

mide dont il recevait sur sa tête les immondices de toutes sortes. Son sang de Français, de marin se révolte, bouillonne. Mais il se résigne, c'est pour Jésus! — Eh bien! fais-toi musulman, renie ton Christ. Tu es un pilote de renom, tu seras grand, honoré sur les galiotes du sultan, riche et heureux à sa cour! — Denis proteste, s'indigne, il ne servira que Jésus, à la vie, à la mort.

Tiré de son cachot, mais toujours à la chaîne, le saint forçat, obtient d'être traîné par la ville d'Atchen, sur le port, partout où il sait qu'il y a un de ses camarades à assister, soulager, ranimer, exhorter, guérir. « Mais, leur répète-t-il, pas d'apostats parmi nous, pas un seul! Vive Jésus! » C'est le cri que fait jaillir de tous les cœurs ce captif, cet apôtre que les musulmans émus eux-mêmes ont surnommé « le Père des Portugais! »

Il n'y avait rien de lâche à espérer de tels hommes. Après un mois d'épreuves, les prisonniers sont tous réunis sur le rivage, devant cette mer qui pour ces hommes de mer était une patrie. Le Père Denis est à leur tête, le Frère Rédempt à côté de lui. Là, solennellement, on promulgue l'arrêt du sultan en langue malaise. Denis le traduit tout haut en portugais : c'était l'ordre d'embrasser l'islamisme ou de mourir : « Nous mourrons tous », fut-il répondu unanimement. Et tous, agenouillés, montrant leur cou aux bourreaux, leur faisaient signe de frapper. Les prêtres musulmans leur criaient le nom de Mahomet, toutes les voix leur répondaient par le nom de Jésus! Se levant alors

le Père Denis prend en main son crucifix, le donne à baiser au Frère Rédempt, et tour à tour à chacun des confesseurs de la foi. Pour lui, la grâce qu'il réclame, la seule, c'est d'être frappé le dernier. Le devoir du pilote n'est-il pas de demeurer à son bord jusqu'à ce que tous aient pris terre, tous jusqu'au dernier ; et de les faire entrer jusqu'au port, ces passagers de Dieu.

Le Frère Rédempt tomba le premier, percé de flèches et de lances. En mourant il montrait le ciel. Le Père Denis, tenant élevé son crucifix dans sa main, ou retenu à sa ceinture, ne se lassait pas de leur montrer Jésus-Christ, leur Rédempteur, leur Rémunérateur, exaltant son divin nom, tantôt en langue portugaise, tantôt en langue malaise. Les bourreaux qui l'entendaient se regardaient stupéfiés; ils n'osaient le frapper : c'est un être surhumain!

Si les hommes n'osent pas, les animaux l'oseront; on fait avancer des éléphants furieux qui l'écraseront sous leurs pieds. Mais sans les attendre, un misérable renégat fond sur le Père, et lui fend le crâne en deux. Denis de la Nativité porte à ses lèvres son crucifix tout inondé de son sang ; lève les yeux en haut, prononce le nom de Jésus, tombe et expire. Jésus venait de recevoir son martyr dans le Ciel.

C'était le 28 ou 29 novembre 1638.

J'ai terminé, mes Frères, j'ai terminé un discours qui n'a été qu'un récit. Mais que pouvait-il être autre chose, et quelle autre chose vous eût été

plus utile? Cet héroïsme n'est-il pas fait pour animer vos courages, et notre sainte foi ne vous est-elle pas et plus belle et plus chère, attestée et payée au prix de tant de sang?

Il y a plus de deux cents ans que se passaient ces choses, et ce sang chrétien n'a pas cessé de couler à flots dans ces mêmes parages. Et ce sang chrétien n'a pas cessé non plus d'être fécond. Et hier encore le vaillant évêque de Pékin ne nous disait-il pas qu'au lendemain de son cruel assiègement, héroïquement soutenu, cinq ou six cents païens eussent reçu notre baptême s'il eût voulu le leur conférer immédiatement.

Courage donc et confiance! Si nous n'avons pas l'honneur d'offrir à Jésus-Christ le témoignage du sang, ne Lui devons-nous pas celui de notre constance et de notre fidélité, devant les tribulations et les oppressions dont souffre l'Église à cette heure? Mais, c'est aussi l'heure à laquelle de nouveaux intercesseurs nous sont donnés. Les deux Bienheureux que nous avons invoqués en ces jours sont deux religieux, deux moines; ils plaideront devant Dieu la cause des religieux si odieusement menacés et opprimés. Le premier de ces martyrs fut un pilote, il dirigera votre barque battue par la tempête, mes Révérendes Mères et Sœurs; il la défendra des écueils et la sauvera des forbans. Il la fera aborder, et nous tous avec elle, au port de l'Éternité, où nous les retrouverons, où nous les glorifierons dans la société du Père, du Fils, du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

LE BIENHEUREUX

FRANÇOIS-RÉGIS CLET

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

Panégyrique prononcé au Grand Séminaire de Cambrai, à la clôture du Triduum célébré pour sa béatification, 14 mars 1901.

MESSEIGNEURS[1], MESSIEURS, MES FRÈRES.

Dans le partage que vous avez fait de l'Éloge de votre Bienheureux entre les prêtres honorés de votre choix pour ce ministère, c'est le récit de son martyre que vous m'avez fait la faveur de me réserver. Soyez-en remerciés, Messeigneurs et Messieurs.

Certes en lui tout est grand. Grand est le *Religieux*; soit que, professeur au Séminaire d'Annecy, il élève l'apologétique chrétienne au-dessus des ténèbres qu'ont épaissies, près de ces lieux mêmes,

1. NN. SS. de Cambrai et de Lydda.

la présence et le sacrilège exemple de Voltaire; soit que, directeur du Séminaire à Paris, il affronte les premières violences de cette Révolution, qui, dès lors, comme aujourd'hui, prélude à tous les maux de l'Église et de la patrie par la spoliation de ce qu'elle croit être l'opulence de la charité et qui n'est que la réserve de la pauvreté.

Et puis après, grand, très grand est le *Missionnaire*, qui, trente années durant, seul avec une dizaine à peine d'auxiliaires, se prend, par des miracles continus d'endurance et d'héroïsme, à l'ingrate conquête de districts, que dis-je? de provinces et de régions entières, à l'empire de Jésus-Christ, son Roi.

Mais Jésus-Christ nous a appris qu'il est quelque chose de plus grand encore que l'amour qui parle et qui agit dans le travail de la vie : c'est celui qui l'immole, cette vie, en mourant pour ce qu'il aime. Ce qu'a dit Jésus, il l'a fait. Et, parce que le premier il l'a fait pour nous, il y a depuis lui des milliers et des millions de cœurs qui n'ont pas hésité à le faire comme lui, en donnant leur vie pour l'amour de lui!

Or, à dire vrai, ce don de sa vie peut se faire de deux sortes, à deux degrés, si j'ose dire. On peut la donner tout d'une fois par une large et unique effusion de son sang; c'est l'immolation suprême, le martyre proprement dit, le martyre du sang. Mais on peut aussi y préluder saintement et longuement, en la livrant peu à peu, par un journalier et religieux dépouillement de

soi-même, comme une libation sacrée distillée goutte à goutte. C'est le sacrifice perpétuel et le martyre du cœur : ce martyre-là est la meilleure préparation de l'autre.

Pour être complet, mes Frères, je ne séparerai pas l'un de l'autre. Et je vous montrerai successivement l'un et l'autre dans la vie crucifiée et dans la mort sanglante de FRANÇOIS-RÉGIS CLET, prêtre de la Congrégation de la Mission, martyrisé en Chine pour le nom de Jésus, et porté sur les autels, au mois de mai dernier, par le Souverain Pontife Léon XIII, *quem sospitet Deus!*

I

Le martyre du cœur, « la circoncision du cœur », comme s'exprime saint Paul, qu'est-ce à dire? Le professeur du Grand Séminaire d'Annecy devait l'avoir lu, Messieurs, dans ces excellentes paroles de saint François de Sales : « Il faut, cher Théotime, qu'ainsy que Jésus-Christ fust devestu de tous ses habits, l'un après l'aultre, avant d'estre mis en croix, de mesme nous nous devestions de nos attaches à ce monde, afin de mourir en croix dépouillés comme lui, pour après ressusciter en ung nouvel homme avec lui. » Et il ajoute : « L'amour est fort comme la mort pour nous faire tout quitter ; il est magnifique comme la résurrection pour nous parer de gloire et d'honneur. »

Voilà la doctrine, mes Frères, et voilà le divin modèle. Maintenant, regardez la grande âme de

François Clet, ardente dans ses affections, et pour cela souffrant de ces mêmes affections, mais les transfigurant toutes, en les immolant à Dieu sur l'autel de l'unique amour. Telle vous la reconnaîtrez à chacune des stations du chemin de la croix par lequel l'homme de Dieu s'achemine, durant trente ans, vers son sanglant Calvaire.

D'abord François-Régis aime son pays, la France. Qui n'aimerait la France? C'est, à l'époque de son départ, une France en démence, démontée, démantelée. Mais qui ne sait que plus elle souffre, cette mère, et plus on l'aime? Le fils qui va la quitter sent que les larmes lui montent au cœur, mais il les refoule pour en faire une offrande intérieure à la volonté de Dieu. Et, du port de Lorient, son port d'embarquement, écrivant à sa sœur : « Ce n'est pas que la nature ne réclame en moi bien des droits, et que mon éloignement ne me fasse éprouver quelque sensibilité. Mais Dieu le veut : voilà ma devise. La Providence a parlé : j'obéis à ses ordres. » Vous l'avez entendu : Le sacrifice est fait, et c'est Dieu qui en reçoit l'hommage.

Il aime l'Église, l'Église de France, une Église opprimée, proscrite, ensanglantée par des forfaits dont frémit la terre entière. Entendez comme de là-bas, de la Chine, le prêtre pleure sur la ruine de nos temples et de nos autels : « Il n'y aura donc plus en France un seul asile pour la religion? gémit le missionnaire. Vous faudra-t-il en chercher un dans les antres et dans les forêts? » Il a appris au loin l'enlèvement de Pie VI et la

sacrilège occupation de Rome. Il proteste, il s'indigne, il prophétise, disant : « Non, leur Rome-République est un vain mensonge des Catons et des Brutus de nos jours. Attendez : Rome aura faim et soif de son Père, et elle le rappellera ! » Amour ardent, mais amour souffrant : avais-je raison de vous le dire ? Il est si dur de vivre au sein d'une patrie abaissée, d'une Église écrasée ; ne le savons-nous pas ? Mais amour transfiguré, et souffrance consolée par l'espérance d'une autre patrie, cette cité sainte, éternelle, où ne montent ni les larmes, ni le sang, ni la mort. Il écrit à son frère : « Tous les pays sont bons, pourvu qu'on y puisse servir Dieu. Notre vraie patrie c'est le ciel, et l'on peut y arriver de tous les pays du monde. » Il a jeté sa souffrance dans le brasier de la divine charité. Et voyez comme l'encens s'en exhale vers le ciel !

Et sa famille : cette bonne et chrétienne famille de quinze enfants, de laquelle il écrivait : « Quoique mon corps soit à six mille lieues de vous, mon cœur en est très proche. » Et en particulier cette sœur carmélite, Anne-Constance, et ce frère chartreux, François, tous deux unis à lui par les liens de la nature et ceux de la religion ? Les voilà chassés de leurs couvents, et menacés de mort par la Révolution, plus violente qu'ailleurs à Grenoble d'où elle est partie. Mais lui, là-bas, en Chine, que sait-il de leur sort ? « Au sein de ce bouleversement presque général de l'Europe, qu'êtes-vous devenus ? écrit-il, où sont mes frères ? où sont mes sœurs ? » C'est le cri de ses lettres. Son frère le

chartreux est réfugié à Rome, sa sœur est sous les verrous : grande âme digne de celle de son frère. Et ces lettres se terminent par un adieu final, qui est en même temps un rendez-vous céleste : « Si nous ne nous revoyons pas en ce monde, nous n'en aurons que plus de joie à nous revoir en paradis! » C'est l'amour fraternel, mais amour immolé, dégagé de la terre et transporté dans le ciel.

N'admirez-vous pas, mes Frères, comment à mesure que Dieu brise tous les liens terrestres formés par son serviteur, lui, de son côté, s'élève par le sacrifice au-dessus de tout, et d'une main ferme se rattache au divin, à l'éternel?

Il en est de même, en Chine, des liens sacrés formés par la religion et par l'apostolat. Avec M. Clet, deux autres Lazaristes étaient partis de France, MM. Aubin et Pesné : « Tous les deux, écrivait leur Supérieur général, sont des enfants d'une grande piété et d'un aimable caractère... Le choix qu'on a fait de ces trois ensemble ne pouvait être plus heureux. J'espère beaucoup de leurs talents, de leur piété, de leur zèle. Déjà je suis fort consolé par le récit de leurs travaux. » C'était bien là, Messieurs, le *funiculus triplex* dont parle l'Écriture. Mais le faisceau se rompit. Ces deux aimables confrères, à peine entrés dans le champ du Seigneur, tombent coup sur coup sur le sillon. Le premier, M. Aubin, meurt en prison, empoisonné, croit-on, par les mandarins : « Je ne désire qu'une chose au monde, répétait le mourant, c'est d'aller voir mon Dieu, l'objet de toutes mes pen-

sées! » Le second meurt de ses fatigues, âgé de vingt-neuf ans. C'est seulement dix ans plus tard qu'un autre confrère, M. Dumazel, arrive d'Europe pour les remplacer : mais lui aussi, un vaillant, tombe, au bout de trois ans, sur le même champ de bataille. « Cette mort est notre plus lourde croix! » s'écrie à chaque fois l'apôtre écrasé sous le fardeau d'une mission dont le territoire égale celui de la France, et qui n'a plus que lui pour l'évangéliser, lui seul Européen, avec quelques prêtres indigènes.

Mais ces prêtres indigènes, eux aussi, ces braves ouvriers, travaillent trop, au risque de succomber au travail avant l'âge. Eux aussi, ces aspirants au martyre, s'exposent trop hardiment au péril d'être pris, arrêtés, suppliciés, au malheur de laisser le troupeau sans pasteurs. « Ne vous croyez pas sitôt dignes d'être confesseurs de la foi! » leur recommande M. Clet. Oh! le beau reproche, le beau reproche, n'est-il pas vrai, mes Frères? Et quelle admirable histoire que toute cette histoire-là!

Est-ce tout, mes Frères? Non ce n'est pas tout. Il manque encore l'essentiel à ce que j'ai nommé le martyre du cœur, tant que la victime, s'étant dépouillée de tout le reste, n'a pas en même temps renoncé à elle-même par le sacrifice intérieur de tout ce qu'elle est, de tout ce qu'elle fait, comme de tout ce qu'elle vaut.

L'humilité de M. Clet en fait son œuvre. Ses confrères ont beau admirer en lui cette vaillance

chevaleresque, qui lui vaut, entre eux, le surnom de Bayard : Bayard son illustre compatriote de Grenoble ; Bayard « le chevalier sans peur et sans reproche ! » Mais non, il n'est à ses propres yeux qu'un serviteur inutile : « Le bien spirituel que j'aurai recueilli ici, écrit-il, c'est qu'en France, je croyais être bon à quelque chose ; ici je me convaincs que je ne suis bon à rien. » Le Vicaire apostolique du district a beau déclarer, attester que le « démon n'a pas de plus terrible ennemi que M. Clet » : « C'est un homme admirable, écrivait-il de lui à la Congrégation de la Propagande. Plût à Dieu que j'eusse vingt missionnaires comme lui ! Mes souffrances alors se changeraient en délices ! » Sa congrégation a beau le désigner éventuellement pour un titre épiscopal, dans une chrétienté nouvelle qui lui est destinée ; non, c'est à peine si lui se résigne à la trop haute dignité de Supérieur de sa petite Communauté de prêtres et de frères, et cela « faute de mieux, dit-il, on fait flèche du bois qu'on a ». Que si l'on parle des fruits de son apostolat, non seulement il se déclare un serviteur inutile, mais à l'entendre, il est encore un serviteur nuisible : « Comme ma piété est commune, dit-il dans une lettre, mon ministère ne présente aussi rien que de commun. N'étant pas revêtu de l'esprit d'oraison, je manque ainsi d'attirer sur mon ministère les bénédictions du ciel. »

Voilà les saints, Messieurs. Voilà, comment selon la parole d'Augustin, « ils portent l'amour de

Dieu jusqu'au mépris d'eux-mêmes. » Mais la place, l'abîme que creuse en eux ce mépris absolu est le fond libre où va descendre Celui qui les remplira de sa puissance et de sa croix.

François-Régis Clet fut une de ces âmes profondes, creusées par le sacrifice et toutes pleines du Ciel. Grande âme de prêtre, en vérité. Et il faut bien que je vous le dise : lorsque, dans ses paroles, ses écrits, sa conduite, je voyais tant d'élévation, de calme surnaturel, de raison supérieure, de sérénité, d'égalité, avec une si vive ardeur de zèle et une si exquise délicatesse de bonté, il me semblait voir Vincent de Paul lui-même transporté comme missionnaire dans ces pays infidèles. Et je me disais, dans ma religieuse vénération, qu'un tel homme eût encore mérité d'être glorifié comme Saint, un vrai Saint, quand même il n'eût pas surabondamment mérité et obtenu de l'être comme insigne martyr de la foi.

J'ai dit le martyre du cœur, lequel prépare à l'autre. « Celui qui veut être mon disciple, dit le Seigneur, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » *Abneget semetipsum.*

M. Clet vient de le faire. *Tollat crucem suam et sequatur me :* M. Clet va le faire. C'est le martyre du corps, le martyre du sang, dont le spectacle nous appelle.

II

Le martyre du corps. Il y avait bien longtemps que François Clet y préludait. Il avait commencé pour lui par la pauvreté : je ne dis pas assez, par la misère noire. Pour demeure, une chaumière, son « château de paille », comme il le nomme. Pour nourriture une poignée de riz, et le plus souvent le jeûne. Pour trésor, pas même une sapèque au logis. Pour vêtements, de pauvres hardes sous lesquelles il grelotte de froid. C'est dans ce dénuement absolu qu'il refuse les envois que lui proposent ses confrères de Pékin : « Il n'est pas juste, leur écrit-il, de vous dépouiller vous-mêmes pour me vêtir. » C'est sur cette indigence qu'il trouve encore moyen de prélever l'aumône pour de plus pauvres que lui : *Beatius est dare quam accipere*. Telle était sa maxime, sa règle ; c'était aussi son bonheur : *Beatius!*

Avec l'extrême misère était venue la maladie, suivie de l'infirmité. C'était l'effet de ses incessantes fatigues apostoliques du jour et de la nuit. Ses confrères le dénonçaient : « M. Clet n'ira pas loin, s'il ne se ménage davantage... M. Clet est surchargé, il succombera à la peine. » Il dépérit, il maigrit : « Eh bien! je n'en serai que plus léger pour gravir les montagnes », répond gaiement l'apôtre. La maladie redouble ses coups : « Depuis mon entrée en Chine, écrivait-il en Europe, j'ai fait plusieurs maladies, dont une seule vrai-

ment sérieuse. » Cette maladie sérieuse lui laisse l'infirmité, l'enflure : c'est l'impuissance pour la vie. Ne voyez-vous pas que déjà la victime commence à « mourir chaque jour »?

Puis la vieillesse arriva. Il y avait vingt-huit ans qu'il labourait cette terre, à la sueur de son front; elle le lui rendait en fruits de conversions, d'édification. « Nos fidèles sont encore meilleurs que vos impies, écrivait-il aux siens. Proportion gardée, il y a en Chine plus de chrétiens qu'en France et des chrétiens plus fervents. » Les païens eux-mêmes tenaient ce saint à miracles pour un envoyé du ciel.

M. Clet était alors septuagénaire. Le sang que le vieillard sentait quand même bouillonner dans son cœur, allait-il attendre que la mort vînt le glacer, au lieu du noble emploi qu'il pouvait encore en faire, en le versant pour Jésus-Christ et pour le rachat de son peuple? Déjà, au souvenir de la France livrée aux violences révolutionnaires, savez-vous ce qui faisait l'objet de son regret? « Si j'étais resté en Europe, disait-il, j'aurais certainement versé mon sang pour la foi. » Il avait manqué sa couronne : la Chine allait-elle la lui rendre? C'était le plus ardent de ses désirs. « Sur la fin de sa vie, raconte un témoin, M. Clet avait coutume de s'agenouiller chaque soir devant son crucifix et de lui adresser une prière spéciale : la prière de finir sa vie par le martyre. »

La persécution fondit sur la Chine d'alors,

comme elle vient de fondre, l'an dernier, sur celle d'aujourd'hui. Toujours le même malentendu et le même prétexte : la haine des chrétiens par peur des Européens; la haine du prêtre par peur de l'étranger; la haine des missionnaires par peur de nos fonctionnaires et de nos soldats. Quand redirons-nous assez et ferons-nous comprendre que nous sommes les envoyés non de l'État mais de l'Église, et qu'à l'étranger nous ne connaissons qu'un seul drapeau : la croix? On a trouvé sur les missionnaires européens des cartes du pays : donc ce sont des plans d'envahissement. Ou bien encore : des météores apparaissent dans le ciel, des ténèbres s'étendent sur le pays, des fléaux le désolent. A qui la faute? Aux chrétiens, toujours aux chrétiens, absolument comme du temps de Tertullien. Les missionnaires sont arrêtés.

M. Clet s'y attendait, il était averti. Quel est donc ce mystérieux jeune homme vêtu de blanc, qui, le matin du jour où il allait être pris, s'était montré à lui durant son sommeil, et l'appelant deux fois : « Clet, voici les satellites qui viennent; lève-toi ! » Et le tirant de son lit : « Clet, tu dors?... Voici les soldats, lève-toi ! »

Le prêtre célébra d'abord une dernière messe, la messe de son Viatique, s'offrant lui-même à Dieu. En descendant de l'autel, il trouva le Judas qui l'attendait sur le seuil. C'était un apostat : « Mon ami, lui demanda-t-il, à quel dessein êtes-vous ici? J'ai grande compassion de vous. —

Compassion! Et pourquoi? » reprend le misérable; et désignant aux soldats son vieux maître d'autrefois: « Voici, dit-il, celui que vous cherchez, c'est lui! » M. Clet est saisi, garrotté, entraîné. C'était une réédition de la première scène de la Passion de Jésus.

S'il est au monde un peuple qui soit passé maître dans l'art de faire souffrir, c'est assurément le peuple chinois; s'il est un homme, leur captif, dont ils aient à plaisir prolongé l'agonie, c'est bien notre Bienheureux. Mais en retour, s'il est un homme qui se soit montré plus grand que les supplices et la mort, et dont la magnanimité console et rachète l'humanité de l'horreur qu'inspire la longue cruauté des bourreaux, c'est bien le saint martyr dont vos mains, Messieurs, ont couronné l'image de palmes et d'étoiles.

Contemplez-le d'abord dans sa captivité. Voyez-vous, mes chers Frères, ce vieillard infirme, débilité, qu'on traîne de poste en poste, nous dirions chez nous, de brigade en brigade, enchaîné, la cangue au cou, ou porté dans une cage de bois, sous l'escorte brutale ou immonde des soldats. C'est d'abord soixante lieues, puis cent quarante lieues qu'il lui faudra ainsi parcourir, par étapes; passant, un mois durant, de prison en prison. Il en connut vingt-sept, si bien que, dans les derniers temps de sa captivité, il pouvait pertinemment écrire tout un traité sur le régime pénitentiaire des Chinois, et l'envoyer en France pour notre instruction. C'était devenu sa spécialité: « J'en puis parler de

science certaine, écrivait-il, puisque j'ai passé par vingt-sept prisons, avant d'arriver ici. »

Écrivait-il pour s'en plaindre? tout au contraire. Il y a de ces âmes ainsi faites, et ce sont les meilleures, qui ne voient en tout que le bien, et partout que des gens de bien. Et cependant, dans ces prisons chinoises, voyez-le, la nuit, entravé, fixé, immobilisé sur sa couche par la longue chaîne commune qui l'attache inséparablement à la file entière de ses compagnons d'écrou; et le jour, condamné à se tenir continûment à genoux, à nu sur des chaînes dont il fait son dur et cruel prie-Dieu.

Car il prie, mes chers Frères, il prie sans fin, l'homme de Dieu. « Quel est donc, se demandaient ses geôliers étonnés, quel est donc ce vieillard qui a ainsi prié jusqu'au lever du jour? Quel prodige espère-t-il obtenir de son Dieu? »

Je ne sais, Messieurs, ce qu'il espérait. Mais le prodige qu'il obtint fut celui-ci : La vingt-septième et dernière prison dans laquelle il entra se trouva être, ô bonheur! celle où était renfermé un de ses prêtres indigènes, M. Chen, avec dix confesseurs de la foi réunis dans une même chambre : « J'en versai des larmes de joie, écrit M. Clet, en considérant le soin paternel du bon Dieu à l'égard de son indigne serviteur et de ses enfants fidèles, lesquels ne pouvaient être confessés que par moi. » Là en effet, seuls ensemble, on allait pouvoir non seulement se confesser, mais s'exhorter, se réconforter, chanter les louanges de Dieu, célébrer ses

fêtes et recevoir sa visite dans la sainte Communion. C'était un sanctuaire que cette chambre, déjà c'était presque le ciel !

Au prétoire, devant ses juges, le confesseur n'était pas ferme seulement, il était grand. L'un d'eux fait souffleter cette face vénérable d'une trentaine de coups, appliqués avec une triple semelle de cuir qui fait ruisseler le sang jusque sur ses habits. Mais il ne parvient pas à intimider l'homme qui solennellement venait de lui déclarer : « Mon frère, maintenant tu me juges : dans peu de temps, c'est toi que le Seigneur jugera et punira ! » Il prophétisait vrai.

Cependant cet homme au cœur de bronze devant les outrages de ses juges, porte un cœur de mère à l'endroit des souffrances de ses frères : « Je me souviens, raconte un de ses compagnons, que quand le juge me fit mettre à genoux à côté de lui, M. Clet se mit à pleurer. Comme on s'apprêtait à frapper M. Chen, M. Clet s'avança pour recevoir les coups. » L'attendrissement gagnait jusqu'aux mandarins eux-mêmes : « Je n'ai jamais vu de pareils gens, disait l'un d'eux. Ce n'est pas moi qui ferai du mal à un tel homme ! » Un autre s'excusait sur des ordres supérieurs : « C'est l'Empereur qui veut ta vie ! — Bien volontiers, qu'il la prenne ! » Quelques chrétiens apostasient : l'apôtre en verse des larmes amères. Mais, quand il les sait réduits à la mendicité, le saint prisonnier prélève sur sa pauvreté de quoi leur faire une distribution de sapèques, afin de

leur faciliter le retour au pays. Ce héros était un père.

C'était un père, et c'est de là que lui vint finalement son intime et plus rude supplice : encore le martyre du cœur. A la suite de son interrogatoire, un de ses confrères, M. Lamiot, avait été découvert, pris et emprisonné. Ne serait-ce pas lui, M. Clet, qui, par ses réponses imprudentes et dans ses lettres, aurait laissé deviner la retraite de son ami? Une fois entrée dans ce noble cœur, cette pensée s'y enfonce comme un poignard, que lui-même y retourne obstinément, impitoyablement. C'en est fait désormais de sa paix et de sa joie. Même la joie de son martyre en est empoisonnée : « On vient de m'annoncer que, dans peu, demain peut-être, je serai supplicié. » Mais il ajoute aussitôt : « Toutefois, gardez-vous bien de me regarder comme un martyr. Je ne dois plus vous paraître, aujourd'hui, que comme le meurtrier de plusieurs de mes frères, compromis par moi ; et je subis ici-bas la peine que je mérite. Heureux si, par mon supplice, je puis expier mes péchés et éviter ainsi les tourments éternels! »

En vain, on s'efforce de l'éclairer, de le détromper. Lui-même écrit à M. Lamiot une lettre, suppliante et mouillée de ses larmes : « Je prends tout sur moi! » répète-t-il généreusement. Son confrère étonné, attendri, l'écoute, le rassure. Au lieu d'être son meurtrier, M. Clet est plutôt son sauveur. En effet, il est élargi : « Ce sont, écrit-il,

ce sont les mérites de M. Clet qui m'ont sauvé. » Mais celui-ci ne se pardonne pas. La couronne du martyre est tombée de son front, sa blessure ne se referme plus ; et c'est en humble pénitent, que la victime montera de Gethsémani au Calvaire. O Jésus, Saint de Dieu, Agneau de Dieu, qui avez porté le péché du monde, vous avez donc voulu que votre martyr, dans sa Passion, connût aussi l'agonie d'une conscience écrasée par le poids d'un péché qui n'était pas le sien !

L'heure de sa mort était proche. Cependant elle semblait hésiter à frapper. Tant de vertus, tant de charité, avaient ému les mandarins d'une telle vénération qu'ils implorèrent en sa faveur la clémence impériale. « Non, répondit M. Clet, l'Empereur ne voudra pas que je vive. Dans quinze ou vingt jours d'ici j'attends ma condamnation, et je me prépare à mourir pour le nom de Jésus-Christ : *Mihi vivere Christus est et mori lucrum.* »

Ces derniers jours d'attente, il les consacra à écrire à ses confrères des missions du Nam-Tang et du Pé-Tang des lettres admirables qui rappellent celles que saint Paul adressait de sa prison de Rome à ses chrétiens d'Asie. Comme celles-ci, elles portaient en tête : *Ego vinctus Christi.* Comme elles, elles se terminaient par un tranquille abandon de sa vie au Seigneur : « J'ignore quand mon supplice me sera accordé. J'attends mon sort avec patience et abandon à la volonté de Dieu... Soit que je vive, soit que je meure, je me recommande à vos sacrifices et prières. »

Ayant appris ce qu'il appelle « la résurrection de sa chère Congrégation de la Mission », rétablie par le gouvernement français, il écrivit à ses premiers Supérieurs pour s'en congratuler avec eux. Maintenant il pouvait mourir. Groupant autour de lui ses compagnons de chaînes, le vieux chef les anima à se bien comporter dans le suprême combat. Huit principaux chrétiens de sa mission étant venus à lui, il les réunit dans un dernier repas, et là, à cette table funèbre, il leur donna ses derniers ordres et les bénit. C'était une scène de la primitive Église.

L'arrêt de l'Empereur arriva : Le chrétien *Lieou*, — c'était son nom chinois, — était condamné à être pendu en croix et étranglé.

Un jour donc, 18 février 1820, les gardes vinrent le prendre dans sa prison : « Me ramènerez-vous ici? » Et comme les soldats se taisaient : « Dites la vérité, le chrétien ne craint pas la mort. » C'était à la mort qu'on le menait. Lieou tressaillit de joie, son visage s'éclaira : « La mort m'est un gain! » tel était le continuel refrain de son espérance. Une dernière fois, il s'agenouilla devant M. Chen, son compagnon de supplice, qui lui donna l'absolution. Comme on lui présenta des habits neufs pour ce jour de fête : « Non, pas de fête, dit-il, je mourrai comme un pénitent que je suis. » Tous les chrétiens fondaient en larmes : « Oh! bien plutôt, leur disait-il, réjouissez-vous de mon bonheur! » Et finalement ce mot d'ordre presque traduit des lettres

de saint Ignace martyr : « Servez Dieu toujours, et restez fermes dans la foi ! »

Il fut emmené hors de l'enceinte de la ville : lui aussi, comme le Rédempteur, *extrà portam passus est*. Arrivé là, devant la croix qui lui était destinée, l'homme de Dieu se mit à genoux dans la neige qui couvrait la terre. C'était comme l'offertoire de son sacrifice. Puis le sublime vieillard, les yeux en haut : « Liez-moi », dit-il, donnant le signal aux soldats. On lui passa la corde au cou. Son visage était resplendissant. A la troisième étreinte, l'âme partit. La suprême bataille était gagnée, Jésus en était le prix : *Mihi vivere Christus est et mori lucrum.*

Il est là, mes Frères, près de ce Jésus, qui n'aura pas rougi devant son Père de celui qui certes n'avait pas rougi de Lui devant les hommes. Vous êtes là, et maintenant c'est là, c'est vers vous que je me tourne, ô bienheureux martyr de Jésus-Christ, pour vous saluer, vous invoquer et vous féliciter d'être entré, par cette belle porte, dans la joie du divin Maître à qui vous avez tout donné ! C'est bien maintenant que, transporté dans sa béatitude, ravi de sa beauté, Lui en vous et vous en Lui, vous pouvez redire en vérité que « le Christ est votre vie, et que la mort est un gain ».

Faites-le nous comprendre à nous-mêmes, prêtres, religieux, fidèles, rassemblés ici, à votre école et sous votre bénédiction. Bénissez, en particulier, votre double et grande famille religieuse,

celle de saint Vincent de Paul et de la vénérable Louise de Marillac! Ce Père et cette Mère, il me semble les voir aujourd'hui, là-haut, donnant la main à leur fils couronné de ses travaux et de ses souffrances, pour le présenter au Roi des apôtres et des martyrs.

Bénissez cette jeune famille apostolique qui, pendant ces trois jours de fête, vous a fait un si beau triomphe, venant à chaque heure devant vos reliques, pour s'édifier de votre exemple, et s'animer de vos ardeurs. S'il en était, dans leurs rangs, qui, en vous contemplant sur votre croix, se soient dit la parole de l'apôtre à ses frères : *Eamus et nos, et moriamur cum illo,* bénissez-les pour la grâce d'une pareille vie et la gloire d'une pareille mort.

Bénissez aussi particulièrement la Mission de cette immense Chine, qui, depuis vous, hélas! n'a pas discontinué de tuer les apôtres et les prophètes qui lui étaient envoyés. Hier le sang chrétien y coulait à flots, il y coule encore aujourd'hui, et c'est par centaines que, de nos jours, vous avez vu, ô Père, monter là où vous êtes « ceux qui venaient, comme dit saint Jean, de la grande tribulation ».

La grande tribulation! Et nous aussi, hélas! ne la connaissons-nous pas? Est-ce seulement en Chine que l'Église sent présentement s'appesantir sur sa tête la rude et cruelle main de la persécution, persécution plus cruelle puisqu'elle lui vient de ceux qui sont ses fils ingrats? Voici que, comme vous,

ô bienheureux vainqueur, elle est conduite, traînée, cette Église de France, au pied de la croix qu'on lui prépare, et là, comme vous, à genoux elle prie. Elle prie, tandis que les infidèles s'apprêtent à la lier et à lui mettre, à elle aussi, la corde au cou. Mais l'Église ne craint pas la mort, parce que sa vie c'est le Christ, et le Christ ne meurt pas. De la croix où les hommes croiront l'avoir attachée et étranglée, comme son divin Époux elle attirera tout à elle, pour attirer tout à Lui. Ainsi soit-il.

SAINTE PLINIA

VIERGE MARTYRE

Discours prononcé en la basilique de Notre-Dame de la Treille, le dimanche 7 décembre 1902, en la solennité de la translation du corps de sainte Plinia.

PLINIA A ROME — PLINIA A LILLE

Vous avez donc voulu, mes Frères, qu'en cette fête de l'Immaculée-Conception de Marie, un autre et nouveau nom fût associé au sien dans vos dévotions de ce jour.

Mais, quel est-il, chrétiens, et que représente-t-il ce nom encore mystérieux que je vois placé aujourd'hui dans les splendeurs des saints? Quelle est cette fille du Ciel à qui vous dressez un trône au-dessous et à côté du trône de la Reine des Cieux? Je vois des lis : c'est une vierge; je vois des palmes : c'est une martyre. Et, sous cette double couronne, un nom que vos pères d'ici n'ont pas connu?

Cependant pourquoi cette assemblée débordante, cette émotion des âmes, cette chapelle, cet autel, cette relique couchée dans sa châsse

d'or et de soie, entourée de lumières, et vers laquelle il semble que montent déjà tous les cœurs? O Plinia! Plinia! toi dont mes lèvres tressaillent de prononcer le nom aujourd'hui porté pour la première fois dans une chaire chrétienne; ô vierge, ô martyre, ô sœur, ce peuple te le demande : D'où viens-tu? De quels siècles lointains? De quelle patrie écroulée? De quelles destinées terrestres? De quelles douleurs triomphantes?

Et puis encore : où viens-tu? Pourquoi chez nous? Pourquoi dans ce temps, dans ce lieu? Pour quels bienfaits, pour quels exemples, pour quelles leçons? Enfin, pour quels espoirs capables de nous consoler, au sein de nos tristesses sans nombre?

Chrétiens, c'est à moi de répondre; puisque c'est à moi que vos prêtres en ont délégué l'honneur.

Deux noms répondront pour moi : ceux de vos deux cités, la spirituelle, la temporelle. Plinia vient de Rome, Plinia vient à Lille. C'est Rome qui nous l'envoie, c'est Lille qui la reçoit. *Rome et Lille,* tels sont les deux mots dont sera fait mon discours tout entier : l'histoire de votre sainte et celle de son culte, que vous inaugurez en ce jour.

I. — ROME.

Plinia nous vient de Rome. Vous, mes Frères, qui fûtes pèlerins de Rome, vous n'ignorez pas qu'il y a plusieurs Romes superposées l'une à l'autre, comme les stratifications des diverses couches historiques des siècles. Vous n'avez pas vu

Rome si vous n'avez vu d'elle que la Rome païenne, si grandiose qu'elle soit ; et encore moins cette Rome repaganisée qui, depuis une trentaine d'années, travaille à se faire de plus en plus vulgaire en se faisant plus jeune. J'ajoute que vous n'avez pas vu même la Rome chrétienne, si vous n'avez vu encore que celle des Basiliques, malgré leur solennelle beauté. Non, la vraie Rome chrétienne, ce n'est pas la Rome du jour, c'est la Rome du fond : ce fond où se cachent les tombeaux des martyrs dans les refuges sacrés des chrétiens de l'âge d'or.

Descendez, vous dirai-je donc avec Mgr Gerbet, l'évêque-poète :

Descendez, descendez au fond des catacombes,
Aux plus bas lieux
Descendez : le cœur monte : et, du haut de ces tombes,
On voit les cieux !

Vous représentez-vous ces lieux souterrains, creusés sous la Rome antique tout entière, au nombre de quarante-six cimetières ou catacombes, aujourd'hui reconnus, dont plusieurs ont jusqu'à sept étages superposés, et dont le parcours totalisé ne mesure pas moins de plusieurs centaines de kilomètres de longueur? C'est le Dortoir des chrétiens du temps des persécutions, car le nom de Cimetière a ce sens.

Entrez, pèlerins, avec moi, dans ces galeries étroites et basses : avancez. A droite, à gauche, ces cavités ou défoncées, ou encore fermées d'une

pierre ou d'une large brique, ce sont les tombeaux de nos premiers ancêtres dans le Christ. Approchez, regardez dans l'intérieur de ces niches sépulcrales. Ici encore une forme de squelette quelconque, des ossements conservés ou pétrifiés par la nature du sol. Là ce n'est plus qu'une nappe de poussière légère, et comme un petit suaire blanchâtre qui dessine des contours humains; c'est tout. Plus loin, moins encore : je ne sais quoi d'impalpable, d'imperceptible, de volatil, presque de transparent, qui n'a de nom dans aucune langue, une ombre : ce fut un homme! Mais prenez garde, retenez votre respiration : un peu d'air, un souffle, un son, peuvent anéantir en une seconde ce reste que dix-sept siècles de destruction ont épargné... Eh quoi! Vous venez de respirer : voyez, la forme a disparu, c'est fini à tout jamais! Plus rien!

Saint Jérôme avait vu cela, et il se redisait avec Virgile « que c'était partout l'horreur de la nuit et l'image de la mort ». Mais par contre, voici partout l'image radieuse de la vie. Ce *dortoir,* puisque c'est son nom, aura son réveil un jour; et ce lieu de désolation inscrit partout sur ses parois des emblèmes d'espérance. Voilà la colombe qui déploie ses ailes, voilà la branche d'olivier vert, voilà le phénix qui renaît de ses cendres; tout chante la résurrection. Ici, Jonas qui sort du ventre du poisson; là, Noé qui sort de l'arche après le déluge; ailleurs, Daniel indemne dans la fosse aux lions. Ainsi l'Église martyrisée sortira de sa

captivité, renaîtra de ces bûchers, surnagera sur ce déluge de sang.

Les inscriptions le disent : elles ne parlent que de paix, elles ne parlent que de vie : *Vivas in pace; Vivas in Christo*. Et ce Christ, principe et fin, alpha et oméga, dont le monogramme et la croix s'entrelacent sur ces tombes, dont l'image, celle du Bon Pasteur, veille sur cette bergerie endormie, on croit le voir ici même qui se lève, la houlette de sa croix en main. On croit l'entendre qui appelle ses brebis par leur nom : *Venite benedicti*, et qui se met en marche, à la tête de ce troupeau béni pour l'introduire dans les pâturages de la vie éternelle ! Ces noms, ils sont là gravés et lisibles sur ces tombes. J'aimerais à vous citer quelques-unes de ces épitaphes chrétiennes, toutes resplendissantes de la lumière de la foi, brûlantes de la flamme de la divine charité, sous la rude écorce de leur langue naïve ! Mais non ; pour ce soir, nous n'en cherchons qu'une seule. Rendez-vous donc attentifs, nous en approchons.

Vous êtes dans le Cimetière souterrain de Saint-Laurent, sur la voie Tiburtine. Là ont reposé les restes calcinés du saint diacre de la charité de l'Église, au IIIe siècle, lui pour qui les pauvres de Rome étaient l'unique trésor qu'il possédât sur terre, lui pour qui le Christ était le seul trésor auquel il aspirait et vers lequel il monta comme porté sur ce char de feu.

Mais à côté de ce héros, n'y a-t-il pas place pour

des noms plus modestes? Approchez-vous; arrêtez-vous; regardez, à la lueur de cette mince flamme que vous tenez en main. Que lisez-vous sur la tablette qui ferme cette sépulture? — *Corpus*, il y a là un corps : quelques ossements reconnaissables. — *Sancta :* ah ! ce sont de saintes reliques, je m'incline; — *Plinia*, voilà son nom! XX *annorum*, vingt ans; son âge. *Le corps de sainte Plinia, âgée de vingt ans!* C'est elle! C'est elle, votre Sainte, mes Frères; et, sous le laconisme de cette inscription, voulez-vous que je recherche quelque trace conjecturale de sa sainte vie et de sa glorieuse mort?

Quelle était cette Plinia? Son nom est beau, il est tout romain. Il y avait eu sous Trajan deux hommes qui avaient jeté sur ce même nom de Pline l'illustration, l'un de la science, l'autre des lettres, et tous deux avaient eu de grands commandements et d'importants gouvernements, l'un sur mer, l'autre sur terre. Le second, Pline le Jeune, un proconsul, avait parlé en bonne part des chrétiens de sa province de Bythinie dans une lettre adressée au César d'alors.

Notre Plinia était-elle, sinon une descendante, du moins une affranchie de cette maison illustre, les affranchis recevant le nom de famille de leurs maîtres? Et le témoignage que Pline rendait impartialement de la vertu chrétienne, cette fille l'avait-elle justifié plus tard par son édifiante sainteté dans la même maison; et finalement l'avait-elle

confirmée par ce témoignage du sang, qui s'appelle le martyre?

Mais le martyre, qu'en sais-je? J'en sais ce que m'en apprend, avec une certitude garantie par la science de l'antiquité chrétienne, la fiole ou ampoule de sang trouvée à côté de ses restes. C'est le sang de ses blessures, le sang qu'elle avait versé pour le nom de Jésus, et que les chrétiens déposèrent auprès de la victime, comme une libation sacrée offerte à Celui qui en avait reçu l'hommage, sous le glaive du bourreau. Est-ce tout? Elle avait vingt ans, nous apprend le précieux graphite : *viginti annorum.* Vingt ans, la jeunesse, le charme, le printemps, l'espérance!

La voyez-vous, la jeune fille souriant à l'existence, rêvant d'un heureux avenir et promenant cet âge aimable par cette Rome impériale embellie par les arts et riche des dépouilles de l'univers conquis? Mais, un jour, il s'agit pour elle de choisir entre tout cela et l'Époux divin à qui la vierge avait donné sa foi et consacré son amour. Plinia a fait son choix : « Je suis chrétienne! » Elle fait comme sainte Agnès, elle fait comme sainte Cécile; et sa tête de vingt ans roule sur un échafaud ou sur une arène sanglante.

C'était probablement à la fin du troisième siècle, le cimetière qui la reçut n'ayant été ouvert qu'à cette date-là. Plinia fut une héroïne des derniers combats, les plus sanglants, les plus décisifs, ceux qui finalement assurèrent la victoire à Jésus-Christ.

Voilà tout ce que l'on sait de la Vierge et de la martyre que Rome nous a donnée. Et je ne saurais dire, en vérité, si le mystère qui enveloppe sa mémoire n'ajoute pas encore à l'intérêt qu'elle inspire, en laissant flotter autour d'elle tout ce que le cœur aime à prêter à ces faibles, à ces oubliés, qui finalement se sont trouvés plus forts que la mort et plus grands que le monde.

Mais je ne peux pas quitter Rome sans prononcer le nom de Pie IX qui nous a fait ce don. Et quand je pense que le grand pape, qui l'a tiré de ces catacombes de Saint-Laurent, a voulu lui-même avoir sa propre sépulture sur le même sol, dans la basilique du même Saint ; quand ensuite je me rappelle que c'est là aussi, à l'ombre de cette église, et près de cette grande tombe que reposent les soldats français tombés à Rome pour la cause du Pape et de l'Église, il me semble voir se former sur ce coin de terre prédestiné, entre Rome et la France, une chaîne de souvenirs de laquelle Plinia fut le premier anneau.

Cet anneau, mes Frères, nous venons le souder ici et aujourd'hui, à cette autre extrémité des lieux comme des temps. De quoi sera-t-il fait ? Quel fluide va passer par cette chaîne électrique ? Quel courant de lumière, de force et de grâce ? Vous venez de voir quelque-chose de ce que fut la *Plinia de Rome ;* voulez-vous que je vous dise ce que sera pour vous la *Plinia de Lille ?*

II. — LILLE.

C'était au mois d'août de l'année 1847. Vous aviez alors à Rome, pour sa visite *ad Limina*, votre premier pasteur, le cardinal Giraud, un des archevêques les mieux pensants, les mieux disants, que vous ayez eus depuis Fénelon, à qui on le comparait. Ici, à Lille, vous aviez un prêtre d'un zèle infatigable, d'une charité inépuisable et d'une sainteté si reconnue qu'elle a mérité d'être glorifiée par une plume illustre : on a écrit sa vie [1]. M. l'abbé Bernard, archidiacre de Lille, avait une ambition : celle de voir ressusciter dans sa ville natale l'ancienne collégiale de Saint-Pierre, sous un nouveau vocable qui la dédierait au culte de la Vierge Marie. Mais encore souhaitait-il que Pierre lui-même vînt encourager l'ouvrage ; et il demanda à Pie IX de destiner à ce saint lieu, d'y déléguer, par avance, si j'ose dire, le corps d'un de ces martyrs dont Rome garde les tombes.

La supplique présentée en 1847, par l'Archevêque de Cambrai, fut agréée du Saint-Père ; et le 23 septembre de la même année, le corps de sainte Plinia nous arrivait de la Ville Sainte, pour reposer d'abord à Cambrai et à Lille, obscurément encore, en attendant une hospitalité digne d'elle et de vous. La chapelle des Sœurs de Notre-Dame de la Treille fut pour elle ce que fut autrefois, pour l'Arche

1. Vie de M. l'abbé Bernard, curé de Sainte-Catherine, vicaire général de Cambrai, par M. le marquis Anatole de Ségur.

d'alliance, la maison d'Obédédom : comblée de bénédictions par sa sainte présence.

C'était la vie cachée de notre Plinia : sa vie publique va commencer ici et en ce jour.

Il est, en France, une ville essentiellement catholique, éminemment apostolique, qu'amis et ennemis sont d'accord pour désigner sous le nom de la « Rome du Nord ». Notre jeune romaine ne sera pas dépaysée ici. Il est, dans cette ville, une église entreprise selon les conceptions de l'art le plus pur comme le plus grandiose, laquelle s'élève et grandit lentement mais continûment, pour être la religieuse représentation de tous nos souvenirs du passé, et la consolante personnification de nos indomptables espérances dans l'avenir. Il est dans cette église, tout à côté de la merveilleuse chapelle de Marie, une chapelle de l'apôtre saint Jean qui vient de recevoir du ciseau et du pinceau son achèvement et son ornementation. C'est là que va reposer, dans l'éclat d'un culte impérissable, la vierge naguère ensevelie dans la poudre des catacombes.

Vous lui ferez accueil, ô Jean, vous le disciple que Jésus aimait, car elle a donné à Jésus le plus grand des témoignages d'amour, qui est de livrer sa vie pour ce qu'on aime. Vous l'accueillerez, apôtre vierge, car elle est une de ces vierges dont vous avez chanté « qu'elles suivent fidèlement l'Agneau divin partout où il porte ses pas ». Vous l'accueillerez, évangéliste du Verbe, car elle est

de ces « jeunes en qui le Verbe est demeuré », ainsi que vous le dites. Vous l'accueillerez, ô Jean, martyr de la Porte Latine, car « elle vient comme vous de la grande tourmente » ; et ses restes broyés demeureront sous votre autel « jusqu'à ce que soit complet le nombre des élus qui, les palmes dans leurs mains, feront cortège à l'Agneau immolé dès le commencement[1] ».

Mais c'est à vous que je parle, parce que c'est pour vous qu'elle vient, chrétiens de la ville de Lille. Ah ! certes, vous et vos prêtres, vous lui avez décerné un beau triomphe en ce jour : mais n'est-ce que l'enthousiasme d'une heure ou d'une journée ? Non, c'est une adoption à perpétuité ; Plinia est devenue Lilloise désormais, et ces inscriptions où je lis son nom en lettres d'or sont ses lettres de naturalisation. Qu'avec bonheur, mes Frères, ils les contresigneraient ces grands chrétiens, ces grandes chrétiennes dont je lis les noms gravés ci-dessous dans la crypte qui forme ici vos modernes catacombes ! Qu'il tressaillerait d'aise cet admirable abbé Bernard qui avait désiré voir ce jour, jour qu'il avait préparé, et dont la première aurore annonce un midi plus glorieux et plus heureux, qui n'est pas loin.

Plinia ! Il me semble voir déjà les mères heureuses de donner ce nom de grâce à leurs nouveau-nés. Il me semble voir les palmes et les lis

1. Joan., Ep. I, cap. II, 14. — Apoc., VII, 14, 9.

tomber de vos mains à ses pieds de vierge et de martyre. Elle y répondra par des grâces qui raviveront votre foi et dont le torrent réjouira cette cité de Dieu. N'était-ce pas ainsi, qu'il y a soixante ans passés, nous avons vu le culte de la vierge Philomène, une martyre ignorée, inconnue comme la nôtre, mais révélée à l'Église entière par les prodigieux bienfaits dus à son intercession, faire passer un souffle embaumé et vivifiant dans des myriades d'âmes où se dressait son autel?

De plus, avec les grâces, Plinia vient nous apporter ses leçons. Plinia, c'est la jeunesse : *Viginti annorum.* Ces leçons, c'est donc la jeunesse particulièrement que je convie à les venir chercher auprès de cette sœur de leur âge, la leçon de la pureté, la leçon de la foi et de la fidélité, la leçon de la force et de l'intrépidité, dont, par l'exemple de sa vie et par celui de sa mort, elle fut et elle demeure l'éloquente maîtresse. Et cette triple leçon comme elle vient bien à son heure! Comme il paraît bien qu'elle nous est envoyée opportunément, cette vierge, cette chrétienne, cette martyre, pour élever l'image de son innocence, de sa foi et de son héroïsme au-dessus de nos dépravations, de nos apostasies et de nos découragements!

La pureté : elle était vierge. En scellant la tombe qui renfermait sa dépouille sacrée, l'Église a gravé d'une lettre sa qualité authentique de *sainte.* Et c'est une jeunesse sainte, c'est une jeunesse pure qu'il nous faut. Ah! cette pureté virginale,

ce n'est pas à l'école de ce siècle qu'elle l'apprendra, ni dans les livres de ce siècle, ni dans le théâtre de ce siècle, ni dans les carrefours, les rues, les places publiques de nos villes de ce siècle. Il est d'autant plus salutaire, opportun, qu'il y ait quelque part un autel, un sanctuaire, un refuge, où l'innocence et le repentir trouvent un bain de pureté pour les purifier, trouvent un frein de pureté pour les retenir, trouvent un pain de pureté pour les nourrir, pour les transsubstantier, à l'autel d'une Mère de pureté, ô Marie immaculée; près de la tombe d'une sœur de pureté, ô sainte Plinia, vierge et martyre !

La leçon de *la foi* : Plinia l'a confessée devant les tribunaux de son temps. Or la foi de la jeunesse : tel est encore aujourd'hui l'enjeu de la grande bataille où se trouve engagé, dans une effroyable crise, l'avenir de l'Église de France. Eh bien ! ici repose une sainte qui un jour, citée à la barre du Proconsul, pour y répondre de sa foi, ne répondit que ces trois mots : « Je suis chrétienne !... » De même il faut qu'aujourd'hui, comme à l'époque païenne, la jeunesse réponde à l'impiété : « Je suis chrétienne » ; que la famille réponde aux maîtres de ses fils et de ses filles : « Je suis chrétienne » ; que la France réponde aux pouvoirs publics : « Je suis chrétienne ». De cette protestation de votre cantique populaire, l'antienne vous en sera donnée, de cet autel, par la voix de la jeune croyante qui l'a entonné la première au péril de sa vie : « Je suis chrétienne !... »

Enfin, mes Frères, dans cette châsse, sur les débris sanglants de cette fiole trouvée dans sa tombe, vous lirez la leçon *de la force*. Et par là je n'entends pas seulement la force pour parler, ni même la force pour agir, j'entends la force pour combattre et souffrir.

Vous le dirai-je? Parfois, de nos jours, en voyant la désespérante stérilité de nos paroles, de nos écrits, de nos combats, il m'a semblé entendre, comme un reproche, la fière et ironique parole de saint Paul : « Est-ce que vous avez encore résisté jusqu'au sang? » Mais non, point de reproche. Est-ce qu'on n'a pas vu, de nos jours, ce que sont capables d'affronter, de souffrir, des femmes, des mères, des pères, pour la défense de la religion de leurs enfants? Ah! Dieu nous garde d'être ramenés à de telles extrémités ou à de pareilles douleurs. Mais elles seraient fécondes. C'est en tout temps que le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

Mes Frères, cette semence est aujourd'hui tombée ici, dans votre bonne terre. Elle fut arrosée de sang. Qu'elle produise cent pour un, et qu'elle porte parmi vous une moisson de chrétiens déterminés, prêts à tout; des épis mûrs et pleins, qu'un jour le Père de famille trouve dignes d'être recueillis par ses anges, dans les greniers éternels. Ainsi soit-il!

L'ÉTUDIANT CHRÉTIEN

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉTUDIANT

Panégyrique de saint François de Sales, patron de la Faculté des Lettres. dans sa fête célébrée en la chapelle de l'Université, le 30 janvier 1909.

MONSEIGNEUR LE RECTEUR, MESSIEURS LES PROFESSEURS. MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Lorsque, dans les commencements de l'Université, la question du choix d'un patron se posa devant la Faculté des Lettres, comme devant chacune de ses sœurs, plusieurs noms se présentèrent à mes collègues et à moi. Et il me souvient qu'il ne fallut pas moins de deux séances de notre Conseil mensuel pour arrêter enfin notre choix sur saint François de Sales.

L'un de nous, et de beaucoup le plus autorisé, inclinait fortement vers saint Augustin[1]. Augustin philosophe comme lui-même; Augustin professeur d'éloquence éminent; Augustin théologien, comme

1. M. AMÉDÉE DE MARGERIE, de noble et chère mémoire, Doyen à vie de la Faculté des Lettres.

vous l'êtes presque tous, ou comme vous le serez demain, Messieurs nos étudiants ecclésiastiques.

Un autre, beaucoup moindre, proposait présomptueusement saint Jean : Jean l'évangéliste du Verbe ! Jean le disciple que Jésus aimait ! Jean l'apôtre de la charité, comme il est le hérault de la Divinité. Que la Faculté serait donc bien abritée sous ses grandes ailes d'aigle !

C'était bien viser un peu haut. Ce qui nous effrayait dans ces personnages immenses, était cette sublimité même. Mais si, dans une sphère moins transcendante que celles-là, nous trouvions réuni quelque chose de Jean et d'Augustin, dans un saint qui fût presque de notre temps, presque de notre pays, qui eût connu nos pères, qui eût parlé notre langue, étudié dans nos Écoles et Universités ? Et, puisque nous étions une faculté de Lettres, lettres chrétiennes, lettres françaises, si le même homme, le même saint, en avait été un disciple dans ses études, un maître dans sa parole, un modèle dans ses écrits, n'est-ce pas sur ce patron qu'en cette triple qualité devraient se porter nos suffrages ?

Ils se portèrent donc sur saint François de Sales. Mais François de Sales, *disciple, maître, modèle* ès-Bonnes-Lettres comme on disait naguère, n'est-ce pas un triptyque bien large pour être déployé tout entier d'une seule fois ? Messieurs, je ne vous en présenterai aujourd'hui qu'une face : la plus sympathique il est vrai à votre âge et à votre présente condition. Et c'est seulement l'*Étudiant* qui vous sera montré dans l'aimable et très noble per-

sonne de François de Sales, successivement étudiant en lettres, étudiant en droit, étudiant en théologie, et, à ce triple titre, patron et modèle de l'étudiant actuel de l'Université catholique de Lille.

*
* *

L'éducation et formation de l'étudiant d'alors était cosmopolite. Celle du jeune François, commencée à Annecy, se continue à Paris, se poursuit à Padoue, et se couronne à Rome. Vous plairait-il d'en entreprendre le voyage avec lui ?

A Annecy et à La Roche, sa première et petite école, ne cherchons pas encore proprement l'étudiant : ce nom est un trop grand nom pour un si jeune âge ! C'est l'écolier qui nous apparaît, de ceux dont l'Écriture dit *Puer eram ingeniosus et sortitus sum animam bonam*. C'est l'enfance dans sa fleur, fraîche comme l'aurore, belle comme l'espérance. De ses maîtres de là et d'alors, je ne sais rien. Rien non plus des livres qu'il y lisait ; sinon d'un seul, le plus grand il est vrai : le livre de la nature dont le spectacle plein d'amour devait laisser une si forte empreinte sur l'imagination et le cœur de l'écrivain, j'allais dire du peintre qui le reproduisit, du poète qui le chanta.

Vous visiterez un jour, chers Messieurs, le pays de saint François de Sales. C'est un des pèlerinages les plus instructifs, comme les plus charmants qu'on puisse faire. « Thorens, La Roche, Annecy sont de ces lieux qui font admirer, se recueillir et

adorer. Surtout ils font se ressouvenir de saint François de Sales; car, comme ils ont été le cadre de sa vie, ils sont l'image de son âme. Son âme est haute comme ces montagnes qui s'enfuient vers le ciel; son cœur est limpide comme ce lac transparent et tranquille où se reflète le firmament; son imagination est riche, riante, gracieuse, comme cette vallée pleine de soleil, de verdure et de fraîcheur. »

Or c'est là, devant cette image des attributs de Dieu, que le jeune François prit ses premières leçons. Ses premières leçons de poésie, s'il est vrai que la poésie est la traduction de l'idée par l'image, de l'insensible par le sensible. Ses premières leçons de philosophie et de théologie, si la philosophie et la théologie, c'est, comme le veut saint Bonaventure, « l'itinéraire de l'âme vers Dieu », du visible à l'invisible, du fini à l'infini. Ses premières leçons d'éloquence, si je puis appeler ainsi la voix que les lèvres de l'enfant prêtaient, en y joignant la sienne, au grand orgue de la création ! Mais j'ai déjà ailleurs présenté le pieux écolier à cette première école[1].

Après Annecy et le petit collège de La Roche, c'est maintenant Paris, avec le collège de Clermont et la Sorbonne, comme qui dirait chez nous le Séminaire et la Faculté. François n'a encore alors que treize ans, cet âge dont l'Évangile a dit, parlant de

1. Voir ci-dessus : *Saint François de Sales :* l'Amour de Dieu. Panégyrique prononcé à la Visitation de Roubaix, en 1889, p. 199.

Jésus, que « l'Enfant croissait en sagesse, en grâce, devant Dieu et devant les hommes ». C'est de même pour François l'âge de la croissance intellectuelle, religieuse, morale. Je le trouve successivement aux humanités et à la philosophie, laquelle alors s'étendait à la mathématique et à la physique : le tout enseigné en latin. Saluez, Messieurs ! Ce sont vos études que je viens de nommer ; et c'est bien un des vôtres qui vient s'asseoir sur ces bancs et au pied de ces chaires. Écoutez : vous le reconnaîtrez à ces traits.

D'abord, autant qu'homme de son siècle, François est un humaniste [1]. De bonne heure il s'est épris de l'antiquité classique, cette source inépuisable et éternellement féconde d'inspiration et de vie. Car notre utilitarisme moderne a beau dire : Quiconque, dans sa jeunesse, n'a pas bu à ces eaux vives, n'atteindra jamais taille d'homme. Il demeurera forcément rachitique et incomplet. Il demeurera sourd : il y a des choses qu'il n'entendra jamais. Il demeurera muet : il y a des choses que ni sa bouche ni sa plume ne sauront exprimer jamais. Ce malheureux sera toujours le barbare, comme s'exprimaient les civilisations antiques, et sa langue le barbarisme, quoi qu'il fasse. Sa vieillesse, plus tard, regrettera de n'avoir pas connu les délices dans lesquelles notre arrière-saison, à nous, aime à se replonger encore par la lecture ou

1. Voir la savante Thèse de doctorat ès lettres sur *Saint François de Sales humaniste et écrivain latin*, par notre collègue M. le professeur Delplanque, chap. I, p. 2. Lille, 1907.

le souvenir. C'est notre fontaine de jouvence, elle est inépuisable. Et, de ces souvenirs d'antan le plus doux sans contredit est celui qui nous reporte à ces hauteurs sacrées et ombragées où nous nous asseyons au bord de cette source des sublimes ivresses : *Me juvat in prima coluisse Helicona juventa.*

N'allez pas toutefois faire à François l'injure de le prendre pour un simple et banal dilettante de la Renaissance païenne. Ce que Bossuet appelle, non sans quelque dédain, « le littéraire pur » ne saurait contenter une intelligence si haute. A ce commerce avec les littératures antiques, le jeune chrétien superpose le culte de cette éloquence plus pleine et plus saine que l'Église des premiers siècles a baptisée dans le Christ.

« Il lisait dès lors les Pères de l'Église, rapporte Mgr Auguste de Sales. Il aymoit particulièrement sainct Augustin, sainct Hiérôme, sainct Bernard, et sainct Chrysostome. Mais surtout il se plaisoit avec sainct Cyprian, parce que, disait-il, comme sainct Hierosme escrit en l'épistre à Paulin, le bienheureux Cyprian coule doux et paisible, comme une très pure fontaine. » Oh ! qu'il se fût bien entendu avec vous, Monsieur le Doyen[1] ! Le biographe ajoute que « François taschait souvent d'imiter ses belles périodes en de petites pièces

1. M. le doyen Bayard a passé son brillant examen de docteur ès lettres à la Sorbonne, sur une thèse ayant pour sujet *La Latinité de saint Cyprien.*

de sa composition ». Mais tandis que l'esprit du jeune rhétoricien s'enchantait de l'éloquence du Cicéron chrétien, ne croyez-vous pas, Messieurs, que le cœur du futur et héroïque apôtre du Chablais ne s'enflammait point aux ardentes épîtres du saint Évêque de Carthage, martyr?...

Paris lui donna un ami : c'est le don par excellence. Cet Henri de Joyeuse dont deux vers méchants de la *Henriade* n'ont pu entamer la gloire, n'était pas encore à cette époque le guerrier de la Ligue qu'illustreront ses grands coups d'épée contre les Huguenots du Languedoc et de la Guyenne. Il ne fut pas davantage, pour François de Sales, le directeur d'âme que l'étudiant du collège de Clermont venait visiter, consulter, vénérer chez les Capucins de Paris, comme certains biographes l'ont écrit par erreur. Ils n'ont pas vu les dates. Nés tous deux dans la même année 1567, Henri et François ont dix-huit ans en l'année 1585, la dernière du séjour de notre étudiant à Paris. Dix-huit ans, le printemps; la saison où se nouent les fruits, après les fleurs, sur les arbres; dix-huit ans, la saison où se nouent les fortes amitiés dans les cœurs.

Chez Joyeuse, comme chez de Sales, brûlait, ardent et communicatif, ce double amour de l'Église et de la patrie, lequel allait faire de celui-ci un saint, de celui-là un héros. Ce dont s'entretenaient ces deux jeunes chrétiens, en cela si semblables, qu'était-ce donc? C'était premièrement

l'offense de Dieu et les malheurs du pays, comme je le lis dans cette ligne d'une lettre de François : « Je ne sais ce que Dieu veut faire de la France, car les péchés y sont très grands. » La France des derniers Valois, Messieurs ; la France déchirée par les guerres de religion ; la France menacée de devenir protestante sous Henri de Navarre ! Tous deux en frémissaient.

Les deux amis se firent-ils confidence de leurs pensées d'avenir ? C'est pour pleurer et expier les péchés de son peuple que Joyeuse se sent sollicité au cœur d'entrer aux Capucins de Paris. C'est pour défendre et venger la France catholique, après la défaite de Coutras où son frère Anne est tombé, que Joyeuse, lui le dernier représentant d'un beau nom, part remplacer son aîné sur les champs de bataille. L'acharné ligueur refusera de se soumettre à Henri, tant que le Béarnais n'aura pas fait lui-même sa soumission au Pape. Cette intransigeance, Messieurs, c'était le vrai patriotisme : le patriotisme au service d'une cause, laquelle, parce qu'elle était la cause catholique, était éminemment la cause nationale française. Joyeuse ne devait abaisser son épée que sous le sceptre d'un Henri IV catholique et absous.

Pendant ce temps-là François de Sales, prêtre, prévôt de Genève, faisait, lui aussi, campagne contre les hérétiques en Chablais. C'était pour la même foi, bien qu'avec des armes tout autres. Il était déjà évêque lorsque plus tard, il apprit que Joyeuse, gouverneur du Languedoc et maré-

chal de France, venait de quitter la cuirasse pour reprendre la haire. Cette fois c'était au Roi des rois que le guerrier se rendait, et c'était par cette porte étroite mais sublime qu'il rentrait à sa cour, le cloître. Enfin un jour fut, en 1608, où l'Évêque de Genève, alors en mission à Paris, apprit que son Henri, redevenu le « Frère Ange », venait à quarante et un ans d'expirer comme un saint, dans la petite ville de Rivoli, en une maison de son ordre, au cours d'un pèlerinage qu'il avait voulu faire à pied et pieds nus, en hiver, à cette Rome de laquelle il avait si excellemment mérité par ses combats et ses vertus. Cette âme était donc bien, par certains grands côtés, une âme sœur de celle de François. Et vous me pardonnerez, Messieurs, de m'être quelque peu attardé à vous le montrer.

Mais pour François, « le nom qui est au-dessus de tout nom », c'est celui de Jésus-Christ : Voilà l'ami, tel est le Maître de l'étudiant de Paris. Les contemporains rapportent « qu'on le voyait chaque jour assidu aux églises ; doux et humble de cœur, courtois et gracieux, espanchant partout la suavité de ses vertus ». Et, comme pour en montrer la source surhumaine, ses biographes ajoutent tout de suite : « Il se confessait et communiait de huit jours en huit jours, au moyen de quoy il fut comblé de tant de grâces qu'il estait tout enflammé par la dévotion qu'il avait à ce sacrement de vie, *sachant bien qu'on ne sauroit aultrement avancer à l'estude des Bonnes Lettres que par la piété.* »

C'est Mgr Charles-Auguste de Sales, son neveu et son successeur, qui fait cette réflexion.

Quoi donc, Messieurs? Y aurait-il connexité entre la piété et le progrès intellectuel? La piété « qui est utile à tout » le serait-elle aussi à éclairer les voies du Beau, comme celles du Bien et du Vrai? Et devons-nous croire, avec le Père Gratry, à l'existence de « vertus intellectuelles inspirées »?

* * *

Je viens de dire la piété; voulez-vous voir la force? Maintenant nous sommes à Padoue, à deux pas de Venise, la Venise du XVIe siècle, la somptueuse, la riche, j'allais dire l'orientale, déversant sur Padoue le débordement profane de ses magnificences, de ses arts, de ses intrigues, de ses plaisirs, de son perpétuel carnaval et de ses fêtes. C'est là que nous retrouvons François, à l'Université la plus célèbre de l'Italie, après Bologne. Il y a été envoyé pour l'étude du droit, dans sa dix-huitième année. Ce n'est donc plus, comme à Annecy et à la Roche, un écolier, un enfant. Ce n'est plus, comme à Paris, un collégien. C'est bien l'étudiant maintenant, maître de lui, et amené là, de par Dieu, moins encore pour l'apprentissage de la science juridique que pour celui du monde et pour le combat de la vie.

François de Sales y descend résolu et armé. Il a pris pour emblème une colonne debout; il a

pris pour devise : *non excidet* elle ne tombera pas. Emblème et devise sont gravés sur un anneau qui les lui rappellera. Emblème et devise auront raison ; et ce qui de lui ni ne décherra, ni ne fléchira, c'est la vertu, c'est l'honneur ; c'est l'intégrité morale d'une âme que, durant cinq années, il saura défendre et maintenir droite et haute, avec la force d'un héros, la fierté d'un chevalier et la constance d'un martyr.

Oh ! parfois il n'y allait pas de main morte. Tel, par exemple, ce jour où des libertins l'assaillent avec des cris et des huées faites de blasphèmes et d'immondicités. Le gentilhomme portait l'épée. Il s'indigne, tire le fer, fond sur eux, disperse les uns, colle les autres au mur, et les y tient suppliants, demandant grâce, laquelle il ne leur accorde qu'après regrets et excuses, en leur montrant de son épée le large, qu'ils prennent aussitôt, sans retard et sans retour.

Que vous en semble, Messieurs ? Un jeune cavalier le fer à la main, forçant à la fuite une troupe de ribauds, est-ce là, je vous le demande, la représentation habituelle que vous vous êtes faite du doux et humble François de Sales ? Mais, c'est l'honneur de la vertu et la défense de la Religion, cette Dame de ses pensées, qui a armé son bras. Qu'elle arme aussi le vôtre, cette noble cause, Messieurs les étudiants. Les armes peuvent différer. Outre la pointe de l'épée, il y a la pointe de l'esprit, celle de la parole et celle de la plume. Si ce sont là « les armes propres à

notre milice », comme les nomme l'Église, n'oublions pas qu'elle nous recommande de les manier en gens de cœur : *arma militiae nostrae generose tractare.*

Et pourtant, vous le dirai-je : Pour sympathique que me soit ce jeune gentilhomme quand je le vois se défendre si crânement, je l'aime encore mieux, certain autre jour, lorsque je le vois prendre la fuite. C'était devant l'assaut qu'était venue lui livrer une chair séductrice, envoyée et stipendiée pour le faire tomber dans ses infâmes filets. O la belle fuite ! C'est la fuite de l'ange qui ne veut pas toucher, même du bout de son aile, la fange de nos sentiers. Ainsi le lui chanterez-vous tout à l'heure à lui-même :

S'il était de terrestres fanges
Tu l'ignoras, en plein azur :
Et tu gardas sur ton front pur
Le nimbe éblouissant des anges !

En vérité, Messieurs, ce qu'on a dit du génie, ne le pourrait-on dire aussi de la vertu : *Udam spernit humum fugiente penna?*

« Les anges », venons-nous de dire : c'est pour se rapprocher d'eux, en se spiritualisant, que ce beau jeune homme n'a pas de repos qu'il n'ait réduit en servitude ce corps dont il a fait une hostie à Jésus-Christ, par la chasteté. Les privations, les fatigues, les veilles, la vigilance, la pénitence en un mot feront de lui cette sorte de « chair angélisée » dont parle Tertullien : *Angelificata caro.*

Il en a précédemment, à Paris, fait le serment

et déposé le vœu entre les mains de la Reine des Anges. Et, pour ce qui reste encore de sa mortalité, François en fait si peu d'état qu'au cours d'une maladie extrême, ayant déjà reçu les derniers sacrements, il appelle son précepteur et il lui demande :... Quoi, Messieurs? Une dernière grâce : celle qu'après sa mort son corps soit abandonné au scalpel de ses camarades de la médecine, pour ainsi leur épargner ces rixes meurtrières par lesquelles il les a vus maintes fois se disputer sacrilègement ces richesses macabres !

Legs étrange et sublime ! A peine pourrions-nous y croire, si récemment nous n'en avions nous-mêmes admiré un tout pareil dans les dispositions dernières d'un autre saint, « le Saint de Lille », notre fondateur, notre ami. Et le puis-je taire en cette place où je touche presque de la main l'urne où repose ce grand cœur qui, comme François de Sales, eût pu dire de lui-même : « Si j'y savais une seule fibre qui ne fût pas pour Jésus-Christ, je l'en arracherais à l'instant ! [1] »

Messieurs, c'est quand la matière est ainsi domptée, comprimée, que l'esprit monte : telle l'eau sous la pression qui la fait déborder en ruisseau ou jaillir en gerbes brillantes vers le ciel. C'est aussi quand le miroir est net de toutes impuretés

1. Le cœur de M. PHILIBERT VRAU repose, suivant le désir exprimé dans ses *Dernières volontés*, en cette même chapelle du *Venite Adoremus,* à côté de l'autel, « le plus près possible du Très Saint Sacrement ».

que la lumière des cieux s'y réfléchit dans son éclat : lumière de science, dis-je, comme lumière de foi : *Beati mundo corde*. Le jeune juriste de Padoue était le premier étudiant de cette école, le premier en savoir comme le premier en vertu. La solennité de son doctorat fut le triomphe et le royal couronnement de l'un et de l'autre.

Vos examens à toutes boules blanches, Messieurs, vos mentions très honorables, vos thèses couronnées ou félicitées ne donnent pas, — excusez-moi, — non, ne donnent pas l'idée de cette triomphante soutenance de François. Quarante-huit docteurs siégaient aux côtés de l'illustre Guido Panciroli, le président de thèse. Le salut de François à ses maîtres fut celui-ci : « Je vous dois tout ce que je suis, leur dit-il gracieusement. Ainsy je le témoigne, ainsy je le proteste. Qu'à jamais soit honneur, bénédiction, et action de grâces à Dieu immortel, à Jésus-Christ son fils, à sa glorieuse Mère, à mon ange gardien, et au bienheureux saint Françoys d'Assise, du nom duquel je me réjouy et glorifie d'être appelé. »

« A quoi le Pancirole ne fut pas chiche de louange, rapporte Auguste de Sales. Cet homme vénérable lui dit qu'il attendait, comme un de ses plus beaux jours, celui où il verrait son cher disciple décoré des insignes du doctorat. Il dit que ce lui était une joie d'en faire lui-même la cérémonie. Tout autre s'en serait acquitté avec plus d'honneur pour l'Université, aucun avec plus d'amour pour le candidat. Et ce qu'il aime en lui

c'est non moins ses vertus que sa science, et son beau cœur que son esprit : « car on ne peut aimer la vertu sans vous aimer ».

Et l'on entendit alors un président de thèse comme on n'en voit plus, proclamer publiquement que le récipiendaire était « humain, charitable, compatissant, mais qu'il était encore plus éminent en chasteté. Qu'ayant placé cette vertu sous la garde de sa piété, il s'était conservé pur au milieu d'une ville voluptueuse ; semblable, ajouta-t-il, à la fontaine Aréthuse qui mêle ses eaux à la mer, sans en contracter l'amertume. Telles sont les vertus, Monsieur, que le Ciel récompense par la gloire que vous recevez en ce jour. »

Ainsi science et vertu ayant réuni l'unanimité des suffrages, le Président « le doctora, est-il raconté, lui baillant le bonnet, l'anneau et les privilèges de l'Université ».

Est-ce tout ? J'ai dit les Lettres, je viens de dire le Droit. François a vingt-quatre ans. Rentré en Savoie, apanagé de la Seigneurie de Villaroget, admis d'emblée comme avocat au Parlement de Savoie, bientôt après appelé au siège de Sénateur, ce gentilhomme de race comme de noblesse d'âme n'avait plus qu'à y monter. Il était l'orgueil de son vieux père qui secrètement lui avait déjà ménagé un beau mariage. Mais c'était à d'autres épousailles que le fils aspirait. Déjà, depuis longtemps, François avait fait à la théologie des avances bien autrement amoureuses qu'à la littérature et à la jurisprudence. C'est le troi-

sième stade d'études où il nous faut brièvement le montrer.

A dire vrai, ce stade, il l'avait déjà spontanément parcouru dans ses études personnelles à Paris et à Padoue. A Paris, au collège de Clermont, dirigé par les Jésuites, il avait étudié l'histoire sacrée dans ses sources, aux côtés du Père Sirmond, un des hommes les plus érudits de son siècle. La haute philosophie lui avait été apprise par François Suarez, non l'égal à coup sûr, mais l'émule du grand homme dont il portait le nom. En Sorbonne, il s'était assis au pied de la chaire de Jean Maldonat, le savant commentateur des Saints Évangiles. Il avait appris l'Hébreu et lu l'Ancien Testament avec Gilbert Genebrad, bénédictin de Cluny, futur archevêque d'Aix, « homme de science plutôt divine qu'humaine », ainsi qu'il le dénomme.

A Padoue, son grand maître ès-sciences sacrées avait été le docte et saint Père Possevin, qui l'appelait son fils : « Vous faites bien, mon fils, d'étudier aux choses divines. Votre esprit n'est pas aux tracas du barreau, mais bien plutôt aux hautes chaires, annonçant la parole de Dieu, que non point battre les bancs parmi les disputes des procureurs. » Sur quoi François s'était plongé dans la Somme de saint Thomas, la tenant constamment ouverte sur son pupitre. C'étaient huit heures de travail qu'il s'imposait chaque jour, dont quatre heures pour la jurisprudence et quatre pour la théologie.

La prière y aidait; car c'est bien en pareille étude qu'il est vrai de dire que la prière ouvre les cieux. La science est déductive, la prière est intuitive. Et puis elle est un repos. Et quand, fermant les yeux, la tête entre vos deux mains, vous laissez un instant votre livre pour votre crucifix, mes chers fils, pour entrer dans l'intime entretien du *dulcis Hospes animae,* est-ce que vous ne sentez pas descendre dans votre pensée le rayon de lumière qu'appelait votre esprit lassé ou enténébré? Est-ce que vous ne sentez pas la goutte de rosée qui coule sur votre cœur, tout à l'heure angoissé, mais maintenant rafraîchi, renouvelé, refait, ainsi que Jésus l'a promis à tous les travailleurs qui s'adressent à Lui : *Et ego reficiam vos?*

Comme la Jurisprudence, la Théologie à son tour mit au front de François sa plus haute couronne. C'est à Rome qu'il alla demander le Doctorat. Sa Sainteté le Pape Clément VIII daigna elle-même présider au Grand Acte. Autour de lui étaient assis huit cardinaux, entre lesquels on remarquait le cardinal de Florence, le cardinal Borghèse, le cardinal Baronius et le cardinal Borromée. Bellarmin était un des interrogateurs. Le Pape, ravi des réponses que faisait François, disait autour de lui : « Nous n'avons point eu tant de satisfaction d'aucun que nous ayons examiné jusques à présent »; et « à mesme temps, sortant de son throsne, il alla embrasser l'humble Françoys qui estait encore à genoux, luy baigna la joue de ses larmes, et luy

dit tout haut ces paroles du V[e] chapitre des Proverbes : « Mon Fils, beuvez l'eau de vostre cisterne, et les coulans de vostre puits. Que vos fontaines se dérivent dehors, et distribuez vos eaux par les places[1] ».

Elles ont coulé partout les eaux de cette haute source de doctrine et de sainteté. Après avoir arrosé les pays circonvoisins, la Savoie, la France, la Suisse et l'Italie, elle est devenue un des grands fleuves du Paradis de l'Église universelle, comme le signifie et le proclame le titre de Docteur décerné par le Saint-Siège à l'Évêque de Genève. C'était justice. François de Sales n'est pas seulement l'écrivain aimable que nous fêtons ici, c'est un grand théologien : lui le théologien par excellence de l'amour de Dieu, la science suréminente, comme l'appelle saint Paul, *Supereminentem scientiae charitatem Christi !*

Pour vous, Messieurs des Lettres, voulez-vous bien que nous fêtions notre patron en lui offrant chez nous ce qui certainement est le plus capable de lui plaire : une vivante représentation de son cher *Annessy ?* Ce n'est pas peu dire assurément, si j'en crois la description qu'en fait le premier biographe de François : « La cité d'Annessy estoit alors semblable à celle d'Athènes par sa grande abondance de beaux esprits. Ainsi entra-t-il dans le dessein du Bienheureux d'instituer une Acadé-

1. Prov., v, 15 : Bibe aquam de cisterna tua, et fluenta putei tui. Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas divide.

mie qu'il appela Florimontaine, parce que les muses fleurissaient en ces montagnes. Et il lui bailla pour enseigne un oranger avec cette devise : *Fleurs et Fruicts ; Flores fructusque perennes.* »

Cet oranger aux pommes d'or, nous le planterons chez nous. Nous lui ferons porter des fleurs, non certes « les fleurs du mal », de celles dont le parfum enivre et empoisonne, mais de celles dont il est dit par la divine Sagesse : *Et flores mei fructus honoris et honestatis.* Nous lui ferons porter des fruits, fruits de salut, de ceux dont notre Maître a dit « qu'il nous envoie afin que nous portions du fruit, et que notre fruit demeure ! »

Ce jardin des Hespérides, comment le cultiverons-nous ? François de Sales en avait indiqué la manière dans les statuts de sa petite académie de Savoie. On y lit premièrement la manière de la recruter, et le milieu dans lequel ce recrutement devra se faire : « Ne seront admis dans la Société que gens de bien et doctes. » Doctes, Messieurs, vous l'êtes ; et docteurs aussi : quel brillant témoignage deux d'entre vous en reçurent hier, en attendant celui non moindre dont d'autres nous ménagent la joie pour demain !

Puis voici la manière d'écrire et de dire : « Le style de parler sera grave, exquis, plein, et ne ressentira en point de façon la pédanterie. » O François de Sales, pour cela faire, prêtez-nous donc votre plume !

La manière d'enseigner : « Les lecteurs tasche-

ront d'enseigner bien, disant beaucoup en peu de temps. » Ensuite la manière d'écouter : « A quoi les auditeurs prêteront attention, ne se laissant divertir par aucune autre chose. »

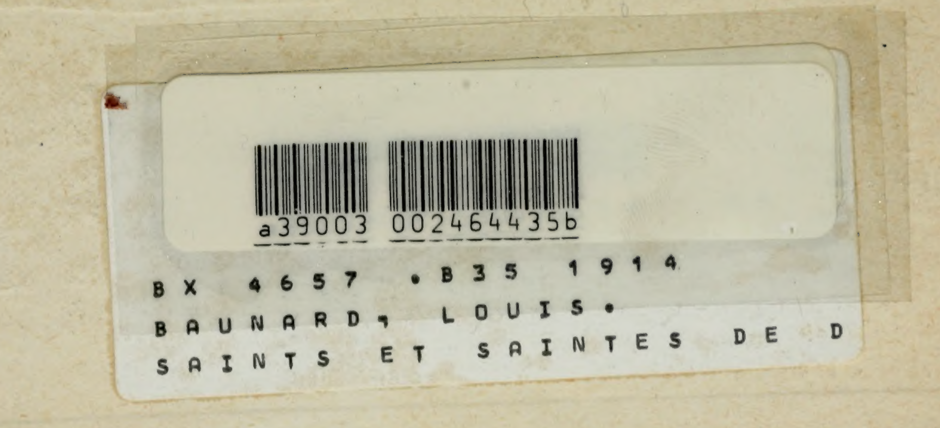
La manière enfin de s'entr'aimer, et de s'entr'aider : « Les académiciens entretiendront entre eux un amour mutuel et fraternel. Et ils iront à qui mieux mieux. »

A qui mieux mieux : c'est l'émulation. A qui mieux mieux : c'est la marche à l'étoile de la perfection. Et l'amour mutuel et fraternel c'est la vie de famille...

O chère, très chère Famille universitaire, qui depuis trente ans fut la mienne ; ô chère Famille de la Faculté des Lettres, dont je suis le dernier débris survivant ! Si la parole que je viens de dire est aussi la dernière que je vous adresse en public, je suis heureux qu'elle soit finalement, comme celle de mon Maître à la Cène, une exhortation à la charité, à l'union, à la fraternité. Et que cette parole suprême me soit dictée aujourd'hui par le grand cœur de saint, de pontife, de maître et de père, François de Sales, qui, j'en suis sûr, la ratifie et la bénit présentement dans le Ciel. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).


a39003 002464435b
BX 4657 .B35 1914
BAUNARD, LOUIS.
SAINTS ET SAINTES DE D

